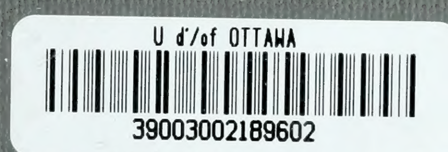


1/4/1965

LETTRES PERSANES

Il a été tiré de cet ouvrage soixante exemplaires sur papier Van Gelder.

Tous ces exemplaires sont numérotés et parafés par le Secrétaire général de la Société.

N° 18

Exemplaire de M. Paul Aubert.

OCIÉTÉ DES TEXTES FRANÇAIS MODERNES

MONTESQUIEU

ETTRES PERSANES

ÉDITION REVUE ET ANNOTÉE
D'APRÈS LES MANUSCRITS DU CHATEAU DE LA BRÈDE
AVEC UN AVANT-PROPOS ET UN INDEX

PAR

HENRI BARCKHAUSEN

I



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1913

INTRODUCTION

Nous reproduisons ici le texte des *Lettres persanes* tel que nous l'avons établi dans l'édition in-folio qu'en a publiée l'Imprimerie nationale pour l'Exposition de 1900 (1). Grâce à l'extrême obligeance de la famille de Montesquieu, nous pûmes utiliser dans notre travail les précieux manuscrits que l'on conserve au Château de La Brède. Entre autres renseignements qu'ils fournissent, ils nous édifient sur la forme définitive que l'auteur entendait donner à son livre quelques mois avant sa mort. C'est elle que nous ambitionnons de faire connaître, en simple exécuteur testamentaire. Il importe surtout au public d'avoir entre les mains le texte authentique du chef-d'œuvre qui sert, en quelque sorte, d'ouverture à notre littérature du XVIIIe siècle proprement dite.

I

Parmi les manuscrits de La Brède qui ont trait aux *Lettres persanes*, les plus importants se trouvent dans un dossier spécial, qui renferme trois cahiers et six feuilles volantes.

Les trois cahiers diffèrent entre eux par le format et par la grosseur.

(1) Montesquieu, *Lettres persanes*, édition revue et annotée d'après les manuscrits du Château de La Brède, avec un Avant-Propos et un Index, par M. H. Barckhausen, correspondant de l'Institut,... — Paris, Imprimerie nationale, 1897.

Il en est un qui a 25 centimètres de haut sur 18 de large, et qui ne compte pas moins de 120 pages, dont une vingtaine est restée en blanc.

Sur la couverture se lit l'indication suivante : « *Corrections des Lettres persanes*, sur la première édition, imprimée à Cologne, chez Pierre Marteau, en 1721, en 2 volumes in-12... — Nouvelle Copie. » A ce titre est ajoutée une note ainsi conçue : « Cette copie n'est plus la dernière : j'ai fait depuis des corrections qui ont été mises dans la copie faite en grand papier, et je pourrai rectifier celle-ci par celle-là, en cas de besoin. » Les corrections du tome Ier remplissent les pages 3 à 38 ; celles du tome II, les pages 39 à 94. Cette dernière page se termine par les mots : « Fin des *Corrections des Lettres persanes. — 1754.* » Mais, à la suite, aux pages 97 à 102, sont transcrites les *Quelques Réflexions* qui, depuis 1758, servent d'introduction à l'ouvrage.

Plus grand et un peu moins fort est le deuxième cahier, auquel nous passons maintenant.

Il n'a pas moins de 37 centimètres sur 24 ; mais il ne compte que 116 pages, dont 22 sont demeurées blanches.

Le titre en est ainsi conçu : « *Corrections des Lettres persanes.* — Dernière Copie. »

A la différence du premier cahier, dont l'écriture est très nette, les ratures et les surcharges y abondent. Quelques-unes sont de la main de Montesquieu lui-même. Et — détail à noter — entre les pages 40 et 41 est fixée par une épingle la minute autographe de la *Soixante-dix-septième Lettre persane.* Cette lettre fait défaut dans le cahier antérieur, bien que la substance en figure dans un alinéa complémentaire qui y est indiqué comme devant terminer la *Lettre 76.*

Quant au troisième cahier, qui n'a que 48 pages de 20 centimètres et demi de haut sur 16 de large, c'est une simple copie des dix lettres et des *Quelques Réflexions* que le deuxième cahier prescrit d'ajouter au texte de l'édition princeps.

Sur les six feuilles volantes qui se trouvent dans le même dossier que les manuscrits dont nous venons de faire la description, trois sont doubles, et trois, simples. On y lit des *Lettres* ou frag-

ments de *Lettres persanes* naguère inédites, avec des notes sur certaines des lettres imprimées dès le XVIIIe siècle.

Quelques autres documents précieux se rencontrent aussi à La Brède dans les registres manuscrits dont le contenu a été imprimé sous le titre de *Pensées et Fragments inédits de Montesquieu*, et sous les auspices de la Société des Bibliophiles de Guyenne (1). Les plus importants sont précédés de la mention : « Fragments de vieux Matériaux des *Lettres persanes* ». A ce titre est ajoutée la note suivante : « J'ai jeté les autres ou mis ailleurs. » Ces *Matériaux* sont fort curieux pour l'histoire de l'ouvrage. Ils méritent aussi d'être conservés à raison de leur valeur propre, littéraire et psychologique.

II

Par Montesquieu lui-même, nous savons qu'il rédigea, en 1754, les *Corrections des Lettres persanes* sur l'édition princeps de l'ouvrage. C'est la seule qu'il avouât. Il reprochait aux autres d'avoir « éprouvé la témérité des libraires » (2). Elles étaient alors au nombre de plus de vingt. La plupart ne se distinguaient d'ailleurs que par des variantes assez insignifiantes et fâcheuses en général.

L'édition princeps aurait été imprimée à Cologne, chez Pierre Marteau, en 1721, d'après la note de l'auteur. Mais cette mention de l'imprimeur imaginaire auquel on attribuait alors tant de publications plus ou moins compromettantes (3), dissimule sûrement un typographe hollandais. C'est en Hollande que l'ouvrage parut tout d'abord au témoignage de l'abbé de

(1) *Pensées et Fragments inédits de Montesquieu*, publiés par le baron Gaston de Montesquieu. Bordeaux, G. Gounouilhou, 2 vol. in-4°, 1899-1901.
(2) *Pensées...*, t. I, p. 47.
(3) *Imprimeurs imaginaires et libraires supposés*, par Gustave Brunet. Paris, Tross, 1866, pp. 112 à 144.

Guasco, l'intime ami de Montesquieu (1). De plus, si l'on examine de près la seule édition de 1721, attribuée à Pierre Marteau, dont la pagination corresponde absolument aux renvois des cahiers de *Corrections*, on est frappé des ressemblances matérielles qui existent entre elles et la première édition des *Considérations sur la Grandeur des Romains :* visiblement les deux livres sortent du même atelier. Or l'édition princeps des *Considérations* fut faite à Amsterdam, chez un imprimeur bien connu : Jacques Desbordes. Il faut donc traduire par « Jacques Desbordes » le « Pierre Marteau » de l'édition princeps des *Lettres persanes.*

La priorité de cette édition est confirmée par les cartons qui s'y trouvent, et que reproduisent les éditions postérieures.

Elle est divisée en deux volumes in 12 : le premier (de 311 pages cotées) est orné au frontispice d'un monogramme ; le second (de 347 pages) a pour fleuron deux enfants ailés, anges ou amours, assis sur un chérubin.

Bien entendu, nous avons soigneusement reproduit le texte de cette édition, sauf à y introduire les changements que Montesquieu a prescrit d'y faire dans le grand cahier des *Corrections* de 1754.

Une dizaine d'éditions ou de tirages des *Lettres* portent la même date que l'édition princeps ; mais on ne relève de changements notables que dans la soi-disant « Seconde Edition, revue, corrigée, diminuée et augmentée par l'Auteur ». Elle se donne aussi comme publiée chez Pierre Marteau, à Cologne. Bien qu'elle comprenne trois lettres nouvelles, elle n'a que 140 lettres, au lieu de 150. On en a donc retranché treize des lettres anciennes. De plus, bon nombre de passages ont été modifiés dans les 137 lettres conservées.

Est-ce cette édition que Montesquieu vise lorsqu'il écrit à M. de Caupos : « On me mande de Hollande que la deuxième édition des *L. P.* va paroître avec quelques corrections » (2) ? Le

(1) Note 1 de la lettre de Montesquieu, du 1er mars 1730, au père Cerati, dans le recueil des *Lettres familières du Président de Montesquieu,* publié par l'abbé de Guasco.

(2) Voyez t. VII de l'édition des *Œuvres complètes de Montesquieu,* publiée par Ed. Laboulaye, p. 215.

contexte de cette phrase prouve qu'elle a dû être rédigée en 1721. Elle confirme donc la date mise aux frontispices des volumes que nous examinons.

Un critique n'en a pas moins contesté la sincérité de cette mention (1). Il a soutenu que la soi-disant « Seconde Edition » n'aurait été imprimée qu'en 1727. Montesquieu, candidat à l'Académie française, pour désarmer l'opposition que le cardinal de Fleury faisait à l'entrée dans cet illustre corps d'un écrivain qu'on lui avait dénoncé comme impie, aurait soumis au ministre une édition composée d'urgence en moins d'un mois, antidatée et assagie de manière à ne pas scandaliser l'évêque de Fréjus. Qu'un ministre laïc se laissât prendre à une ruse aussi grossière, nous l'admettrions à la rigueur. Mais nous ne croirons jamais qu'un ministre cardinal puisse être capable d'une naïveté pareille.

En forgeant cette hypothèse gratuite, M. Vian n'a tenu compte ni de faits certains, ni des possibilités matérielles et morales.

La « Seconde Edition » est composée avec des caractères et imprimée sur du papier semblables à ceux de la première. C'est donc hors de France qu'elle parut. L'opposition du Cardinal à la candidature du Président ne fut connue par l'Académie que le 11 décembre 1727, et l'élection de l'auteur des *Lettres persanes* eut lieu le 5 janvier 1728, avec l'agrément du ministre. Qui admettra que Montesquieu ait pu, de Paris, faire réimprimer à Amsterdam, en une vingtaine de jours, deux volumes où l'on relève, en dehors des changements de texte, des modifications d'ordre purement typographique ? Pressé par le temps, on ne se serait guère amusé, par exemple, à mettre entre guillemets les citations plus ou moins fictives d'Usbek, de Rhédi et de Rica.

Du reste, il s'en faut que les suppressions et les additions de la « Seconde Edition » soient de nature à calmer les scrupules d'un cardinal. Ainsi, dans la *Lettre 103*, est laissée la prédiction

(1) *Montesquieu, sa Réception à l'Académie française et la deuxième Édition des Lettres persanes* (par L. V.), Paris, Didier et Cie (1869).

scandaleuse qu' « il n'est pas possible que la Religion catholique subsiste » en Europe « cinq cents ans ». On peut même relever ailleurs un détail plus étrange encore ! Si, de la *Lettre 22* de l'édition princeps, on a retranché la raillerie de Rica touchant la Trinité, on y a laissé les attaques qu'il dirige contre l'Eucharistie. Donc on a sacrifié le passage qui risquait de choquer les Protestants, mais non pas celui dont les Catholiques seuls devaient s'émouvoir. Façon singulière de se concilier un évêque !

N'est-il même pas permis d'induire de ce double fait l'esprit dans lequel la « Seconde Edition » a été remaniée ? Nous croirions volontiers que le correcteur eut en vue le public huguenot et prude des Français réfugiés, pour cause de religion, dans les Provinces-Unies. Cette hypothèse explique la plupart des modifications introduites dans le livre.

Quelle part Montesquieu a-t-il prise à ces changements ? On l'ignore ; mais il n'en a guère tenu compte dans les cahiers de *Corrections* de 1754, où toutes les lettres supprimées en 1721 ont été rétablies, même les scabreuses. C'est lui, cependant, qui est bien l'auteur des lettres ajoutées dans l'édition dont nous étudions les origines. L'imprimeur d'Amsterdam les tenait de bonne source : car elles figurent toutes dans les réimpressions dont l'héritier de Montesquieu a fourni les éléments, après la mort de son père.

Ce qui tend encore à démontrer que le texte de la « Seconde Edition » n'a pas été arrangé pour Fleury, mais bien à l'usage d'un groupe plus ou mois nombreux de lecteurs, c'est qu'il fut republié deux fois en 1730, chez Jacques Desbordes, à titre de « Troisième Edition ».

Il existe, en outre, une combinaison singulière de la soi-disant « Seconde Edition » avec l'édition princeps (1). Elle reproduit, sans toutes les variantes et dans un ordre un peu

(1) C'est à l'obligeance de M. Ernest Labadie, que nous devons de connaitre cette édition (de 1731), qui porte la mention : « A Cologne, chez Pierre Marteau », et qui a pour fleurons une sphère, au tome I, et, au tome II, une figure allégorique de femme, entourée de divers attributs.

différent, les 140 lettres de la « Seconde Edition ». Mais, en plus, elle donne trois des lettres primitives qui y manquent. Néanmoins, grâce à un numérotage irrégulier, elle se termine aussi par une *Lettre 140*, qui en est réellement une 143e.

Les *Lettres turques* de Saint-Foix sont jointes à cette édition, comme elles le sont, du reste, à quelques autres datées de la même année ou d'une année postérieure.

De 1732 à 1753, les imprimeurs semblent n'avoir republié les *Lettres persanes* qu'en se conformant à l'édition princeps. A dessein ou par inadvertance, ils ont pu introduire dans le texte quelques variantes sans intérêt. Mais ils n'ont pas même rétabli, au commencement de la *Lettre 84*, la ligne dont l'omission en rendait inintelligible le premier alinéa, bien que la « Seconde Edition » et les deux « Troisièmes » eussent corrigé cette faute visible et regrettable.

C'est en 1754 seulement que parut, soi-disant « à Cologne, chez Pierre Marteau, imprimeur-libraire, près le Collége des Jésuites », une édition qui fait vraiment époque, à raison du *Supplément* de 28 pages dont elle est suivie. Nous croirions volontiers que c'est d'elle que Montesquieu parle, dans la lettre du 4 octobre 1752, où il dit à l'abbé de Guasco : « Huart veut faire une nouvelle édition des *Lettres persanes*; mais il y a quelques *juvenilia* que je voudrais auparavant retoucher. »

Les 150 lettres de l'édition princeps y sont reproduites d'abord, et telles, à quelques mots près, qu'elles parurent en 1721. Toutefois, dans le *Supplément*, sont indiquées des modifications plus sérieuses à introduire dans les *Lettres 87*, *92*, *109* et *117*. En outre, cet appendice contient un préambule intitulé : *Quelques Réflexions sur les Lettres persanes*, et onze lettres, dont trois avaient été insérées déjà dans la « Seconde Edition », et dont huit étaient absolument inédites.

Parmi ces dernières figure la *Lettre 77* des éditions courantes, où le suicide est condamné. Or nous avons exposé plus haut que cette lettre n'existait point alors que Montesquieu entreprenait, en 1754, la rédaction des corrections de son premier chef-d'œuvre. Ce n'est donc qu'à cette date que le *Supplément* put

être composé. Il ne fut fondu dans le corps de l'ouvrage qu'après la mort de l'auteur et dans le recueil des *Œuvres de M. de Montesquieu* dont son fils confia la publication à l'avocat Richer. Ce dernier utilisa, entre autres documents, un cahier manuscrit de *Corrections* analogue à ceux ci-dessus décrits. Nous ne disons qu'*analogue :* car il ne semble pas avoir été identique. De là, les différences qu'on peut relever entre le texte que nous donnons, et celui qu'on trouve dans les *Œuvres de M. de Montesquieu*, lequel a été adopté pendant cent quarante ans par la généralité des éditeurs des *Lettres persanes*.

III

Parmi les différences auxquelles nous faisons allusion, il en est une qui saute aux yeux. L'édition de Richer comprend cent soixante et une *Lettres persanes*, alors que, nous, nous n'en admettons que cent soixante dans le corps de l'ouvrage. Nous en excluons, en effet, sauf à la reléguer dans un *Appendice*, la lettre sur les hommes d'esprit et sur les savants, que Richer a insérée après la *Lettre 144*. Elle se trouve aussi, il est vrai, dans la soi-disant « Seconde Edition (1) », comme dans le *Supplément* de l'édition de 1754 (2). Mais elle est omise dans les trois cahiers du dossier des *Lettres persanes* où l'auteur a consigné, en 1754, les additions et les corrections qu'il entendait faire à l'édition princeps.

Comme l'édition princeps, avec ses cent cinquante lettres, et la soi-disant « Seconde Edition » avec ses cent quarante, l'édition définitive devait en compter un nombre rond : celui de cent soixante.

Les autres variantes qui distinguent l'édition de Richer de la nôtre n'intéressent que des détails. La plupart proviennent de ce que l'éditeur des *Œuvres de M. de Montesquieu* a travaillé sur le texte de l'édition de 1754, avec *Supplément*, au lieu de se servir

(1) Voyez la *L.* 59.
(2) Voyez la p. 20.

de l'édition princeps, déjà rare à l'époque. Aussi, dans le troisième alinéa de la *Lettre 98*, imprime-t-il « pour comble d'infortune », quand l'édition princeps (1) met « pour comble de fortune », dont l'intention ironique est visible.

Non moins malheureuse et presque puérile nous semble l'idée de remplacer par la préposition *De* la préposition *A*, dans les dates des lettres où Montesquieu l'avait mise.

Nous nous sommes bien gardé de prendre aucune initiative analogue dans l'établissement de notre texte, n'ayant d'autre ambition, encore une fois, que de nous conformer aux dernières intentions de l'auteur, telles qu'elles ressortent des documents sûrs et précis que nous avons eus entre les mains.

Par « établissement de notre texte », nous n'entendons que la fixation des mots et des phrases, non pas celle de l'orthographe et de la ponctuation.

L'orthographe et la ponctuation étaient le cadet des soucis de Montesquieu. Comme la plupart des écrivains du XVIIIe siècle, il laissait aux imprimeurs le soin de régler ces détails secondaires. Or les typographes se permettaient alors des libertés, ou plutôt des fantaisies, que nous jugeons étranges de nos jours. Citons-en une preuve. L'édition des *Lettres persanes* de 1754, avec *Supplément*, est d'une exécution soignée, coquette. Nous n'y trouvons pas moins le mot *sexe* écrit de deux façons ; *partout*, de trois, et *longtemps*, de quatre. On peut, *a fortiori*, s'imaginer à quel point l'orthographe et la ponctuation varient d'éditions à éditions imprimées à dix, vingt ou trente ans d'intervalle, les unes, en Hollande et, les autres, en France.

Il n'y a aucune raison de s'astreindre à reproduire lettre pour lettre et signe pour signe une ancienne édition quelconque des *Lettres persanes*. Aussi nous sommes-nous bornés à adopter le système d'orthographe de l'une des éditions de 1754 (2). Quel

(1) Voyez la *L. 95*.

(2) C'est l'édition sans le *Supplément*. Relativement, l'orthographe en est assez constante. Nous n'en avons pas, du reste, reproduit ni les variations, ni les fautes d'impression surtout.

avantage y a-t-il à distraire l'attention des lecteurs par des bigarrures qui n'ont pas même l'intérêt d'émaner de l'auteur ?

IV

Disons maintenant quelques mots sur la nature des modifications que Montesquieu entendit apporter à l'édition princeps des *Lettres persanes*, dans l'édition définitive qu'il préparait quelques mois avant sa mort.

Les changements qu'il projetait intéressaient, les uns, la forme ; les autres, le fond du livre.

Grand artiste, notre auteur s'attacha à revoir minutieusement son œuvre au point de vue grammatical et littéraire, c'est-à-dire quant à l'exactitude, à la correction, à la clarté, à l'élégance et à l'harmonie de la langue. La plupart des corrections de détail qu'il adopta s'expliquent par un souci de cet ordre. Il s'efforça tout spécialement de rectifier les expressions moins justes et d'éviter les répétitions de mots fatigantes qui avaient pu lui échapper.

Mais nombre des amendements introduits en 1754 ont une portée plus haute, intéressant les idées et le sens général de l'ouvrage.

Dans la lettre où il annonçait à l'abbé de Guasco qu'Huart songeait à publier une édition nouvelle des *Lettres persanes*, Montesquieu ajoutait qu'il voulait en « retoucher » quelques *juvenilia* (1). Ce terme ne visait pas uniquement les joyeusetés pharmaceutiques qui furent retranchées de la *Lettre 143*. A cette date, en effet, ce n'était pas seulement l'*Esprit des Lois* qui était l'objet de critiques et de censures violentes. L'abbé Gautier venait de lancer un pamphlet contre les « *Lettres persanes convaincues d'impiété* ». Il était donc opportun d'opposer une apologie à ces attaques. Tel fut le caractère des *Quelques Réflexions* que l'auteur mit alors en tête de son œuvre. Il y faisait remarquer spécialement que des Persans transplantés en Europe devaient s'exprimer en Persans.

(1) Voyez la lettre du 4 octobre 1752 déjà citée.

On pouvait répondre, néanmoins, que certaines questions de morale ou de métaphysique sont aussi délicates à traiter pour un sectateur de Mahomet que pour un disciple du Christ. Le grave Usbeck lui-même ne les tranchait-il pas quelquefois sur un ton personnel et absolu qu'il était prudent et même sage d'atténuer? De là, les réserves introduites dans cinq ou six passages, avec un sentiment plus exact des limites de l'intelligence humaine. Elles s'inspirent d'une humilité vraiment philosophique, et non pas de la crainte des autorités spirituelles et civiles. Grâce à elle, tout le livre gagne en élévation, comme en vérité.

D'une nature différente semblent être les corrections qui consistent dans l'addition de cinq lettres relatives au harem d'Usbek. Elles accentuent l'élément romanesque du recueil, en insistant sur les incidents de la vie que les femmes d'Orient mènent sous l'œil des eunuques, gardiens jaloux et haineux de leur vertu. Placées, deux, au début, et trois, à la fin du livre, ces lettres renforcent la chaîne qui unit entre elles toutes les parties d'une correspondance si variée de tons et de sujets.

Il ne faudrait pas croire, du reste, que Montesquieu n'attachât qu'une importance médiocre à la fiction qui lui servit de cadre pour grouper tant d'observations diverses : mondaines, littéraires, politiques, religieuses et philosophiques. Avec une pointe d'amour-propre, il s'attribuait l'invention des romans par lettres (1). N'était-ce pas après les *Lettres persanes*, qu'on avait écrit les *Lettres péruviennes*, en France, aussi bien que *Paméla*, en Angleterre (2)?

Faisons remarquer encore que sans parler des *Lettres 157* et *158*, la *Lettre 159*, insérée avant la lettre finale, prépare mieux celle-ci. Le langage sanguinaire de Solim justifie, en quelque sorte, la protestation furieuse de Roxane contre l'avilissement de la femme. On peut même estimer que l'œuvre tout entière gagne en valeur littéraire, politique et morale, à conclure si habilement par un éloquent réquisitoire flétrissant la polygamie.

(1) *Pensées...*, t. II, p. 49.
(2) *Pensées...*, t. I, p. 45.

V

Nous faisons suivre d'un *Appendice* le texte des *Lettres persanes.* On y trouvera une série de morceaux qui, d'abord, étaient destinés à figurer dans l'ouvrage, mais qui en ont été exclus en dernière analyse. Nous les empruntons aux archives de La Brède, sauf la lettre sur les hommes d'esprit, dont il a été question plus haut, et qui parut, dès 1721, dans la soi-disant « Seconde Edition ». En tête de ces fragments, on lira une épigraphe, assez énigmatique, que le penseur français eut quelque temps l'intention d'emprunter aux *Poesie toscane* de Filicaia. Ensuite viennent deux projets d'*Apologies*, germes ou esquisses des *Quelques Réflexions,* préliminaire actuel du livre. L'*Appendice* se termine par quelques lettres ou extraits de lettres, naguère inédites, entre lesquelles nous signalerons celle du grand Eunuque à Janum.

Rien à dire sur la *Notice bibliograpique*, sur l'*Index*, ni sur la *Table*, placés à la fin de la publication. Quant aux *Notes et Variantes,* ajoutées au texte de Montesquieu, nous en avons réduit autant que possible, l'étendue. Les notes ont toutes le caractère de simples renseignements, et non de jugements personnels, littéraires ou philosophiques. Les variantes sont, presque exclusivement, relevées dans les éditions auxquelles il est probable que Montesquieu a eu une part directe ou indirecte. Nous désignons par *A* celles de l'édition princeps ; par *B* celles de la soi-disant « Seconde Edition » ; par *C* celles de l'édition de 1754, avec *Supplément* ; enfin, par *D* celles de l'édition que Richer mit au jour, à l'instigation pieuse de Jean-Baptiste de Secondat. On ne saurait attacher d'importance aux corrections, plus ou moins discutables, mais en tout cas arbitraires, dues à quelque prote inconnu et outrecuidant.

QUELQUES REFLEXIONS

SUR

LES LETTRES PERSANES

Rien n'a plu davantage, dans les *Lettres persanes*, que l'y trouver, sans y penser, une espéce de roman. On en voit le commencement, le progrès, la fin. Les divers personnages sont placés dans une chaine qui les lie. A mesure qu'ils font un plus long séjour en Europe, les mœurs de cette partie du Monde prennent dans leur tète un air moins merveilleux et moins bisarre, et ils sont plus ou moins frappés de ce bisarre et de ce merveilleux, suivant la différence de leurs caractéres. D'un autre côté, le lésordre croît dans le serrail d'Asie à proportion de la ongueur de l'absence d'Usbek, c'est-à-dire à mesure que a fureur augmente, et que l'amour diminue.

D'ailleurs, ces sortes de romans réussissent ordinairement, parce que l'on rend compte soi-même de sa situation actuelle ; ce qui fait plus sentir les passions que tous les récits qu'on en pourroit faire. Et c'est une des causes du succès de quelques ouvrages charmans qui ont paru depuis les *Lettres persanes*.

Enfin, dans les romans ordinaires, les digressions ne peuvent être permises que lorsqu'elles forment elles-même un nouveau roman. On n'y sçauroit mêler de raisonnemens, parce qu'aucun des personnages n'y ayant été assemblé pour raisonner, cela choqueroit le dessein et la nature de l'ouvrage. Mais, dans la forme de lettres, où les acteurs ne sont pas choisis, et où les sujets qu'on traite ne sont dépendans d'aucun dessein ou d'aucun plan déjà formé, l'auteur s'est donné l'avantage de pouvoir joindre de la philosophie, de la politique et de la morale, à un roman, et de lier le tout par une chaîne secréte et, en quelque façon, inconnue.

Les *Lettres persanes* eurent d'abord un débit si prodigieux que les libraires mirent tout en usage pour en avoir des suites. Ils alloient tirer par la manche tous ceux qu'ils rencontroient : « Monsieur, disoient-ils, je vous prie, « faites-moi des *Lettres persanes*. »

Mais ce que je viens de dire suffit pour faire voir qu'elles ne sont susceptibles d'aucune suite, encore moins d'aucun mélange avec des lettres écrites d'une autre main, quelque ingénieuses qu'elles puissent être.

Il y a quelques traits que bien des gens ont trouvés trop hardis ; mais ils sont priés de faire attention à la nature de cet ouvrage. Les Persans qui devoient y jouer un si grand rôle se trouvoient tout-à-coup transplantés en Europe, c'est-à-dire dans un autre univers. Il y avoit un tems où il falloit nécessairement les représenter pleins d'ignorance et de préjugés : on n'étoit attentif qu'à faire voir la génération et le progrès de leurs idées. Leurs premieres pensées devoient être singulieres : il sembloit

qu'on n'avoit rien à faire qu'à leur donner l'espéce de singularité qui peut compatir avec de l'esprit ; on n'avoit à peindre que le sentiment qu'ils avoient eu à chaque chose qui leur avoit paru extraordinaire. Bien loin qu'on pensât à intéresser quelque principe de notre réligion, on ne se soupçonnoit pas même d'imprudence. Ces traits se trouvent toujours liés avec le sentiment de surprise et d'étonnement, et point avec l'idée d'examen, et encore moins avec celle de critique. En parlant de notre réligion, ces Persans ne devoient pas paroître plus instruits que lorsqu'ils parloient de nos coutumes et de nos usages ; et, s'ils trouvent quelquefois nos dogmes singuliers, cette singularité est toujours marquée au coin de la parfaite ignorance des liaisons qu'il y a entre ces dogmes et nos autres vérités.

On fait cette justification par amour pour ces grandes vérités, indépendamment du respect pour le Genre humain, que l'on n'a pas certainement voulu frapper par l'endroit le plus tendre. On prie donc le lecteur de ne pas cesser un moment de regarder les traits dont je parle comme des effets de la surprise de gens qui devoient en avoir, ou comme des paradoxes faits par des hommes qui n'étoient pas même en état d'en faire. Il est prié de faire attention que tout l'agrément consistoit dans le contraste éternel entre les choses réelles et la maniere singuliere, neuve ou bisarre, dont elles étoient apperçues. Certainement la nature et le dessein des *Lettres persanes* sont si à découvert qu'elles ne tromperont jamais que ceux qui voudront se tromper eux-mêmes.

PREFACE

Je ne fais point ici d'Épitre dédicatoire, et je ne demande point de protection pour ce livre : on le lira, s'il est bon ; et, s'il est mauvais, je ne me soucie pas qu'on le lise.

J'ai détaché ces premieres lettres pour essayer le goût du public ; j'en ai un grand nombre d'autres dans mon portefeuille, que je pourrai lui donner dans la suite.

Mais c'est à condition que je ne serai pas connu : car, si l'on vient à sçavoir mon nom, dès ce moment je me tais. Je connois une femme qui marche assez bien, mais qui boite dès qu'on la regarde. C'est assez des défauts de l'ouvrage, sans que je présente encore à la critique ceux de ma personne. Si l'on sçavoit qui je suis, on diroit : « Son livre jure avec son caractère ; il devroit employer son tems à quelque chose de mieux : cela n'est pas digne d'un homme grave. » Les critiques ne manquent jamais ces sortes de réflexions, parce qu'on les peut faire sans essayer beaucoup son esprit.

Les Persans qui écrivent ici étoient logés avec moi ; nous passions notre vie ensemble. Comme ils me regardoient comme un homme d'un autre monde, ils ne me cachoient rien. En effet, des gens transplantés de si loin ne pouvoient plus avoir de secrets. Ils me communiquoient la plûpart de leurs lettres ; je les copiai. J'en surpris même quelques-unes dont ils se seroient bien gardés de me faire confidence, tant elles étoient mortifiantes pour la vanité et la jalousie persane.

Je ne fais donc que l'office de traducteur : toute ma peine a été de mettre l'ouvrage à nos mœurs. J'ai soulagé le lecteur du langage asiatique autant que je l'ai pû, et l'ai sauvé d'une infinité d'expressions sublimes, qui l'auroient ennuyé jusques dans les nues.

Mais ce n'est pas tout ce que j'ai fait pour lui. J'ai retranché les longs complimens, dont les Orientaux ne sont pas moins prodigues que nous, et j'ai passé un nombre infini de ces minuties qui ont tant de peine à soutenir le grand jour, et qui doivent toujours mourir entre deux amis.

Si la plûpart de ceux qui nous ont donné des recueils de lettres avoient fait de même, ils auroient vu leur ouvrage s'évanouir.

Il y a une chose qui m'a souvent étonné : c'est de voir ces Persans quelquefois aussi instruits que moi-même des mœurs et des manieres de la Nation, jusqu'à en connoître les plus fines circonstances, et à remarquer des choses qui, je suis sûr, ont échappé à bien des Allemans qui ont voyagé en France. J'attribue cela au long séjour qu'ils y ont fait ; sans compter qu'il est plus facile à un Asiatique de s'instruire des mœurs des Français dans un an, qu'il ne l'est à un Français de s'instruire des mœurs des Asiatiques dans quatre, parce que les uns se livrent autant que les autres se communiquent peu.

L'usage a permis à tout traducteur, et même au plus barbare commentateur, d'orner la tête de sa version, ou de sa glose, du panégyrique de l'original, et d'en relever l'utilité, le mérite et l'excellence. Je ne l'ai point fait ; on en devinera facilement les raisons. Une des meilleures est que ce seroit une chose très-ennuyeuse, placée dans un lieu déjà très-ennuyeux de lui-même : je veux dire une Préface.

LETTRES PERSANES

LETTRE I.

USBEK A SON AMI RUSTAN, A ISPAHAN.

Nous n'avons séjourné qu'un jour à Com. Lorsque nous eûmes fait nos dévotions sur le tombeau de la Vierge qui a mis au monde douze prophétes, nous nous remîmes en chemin, et hier, vingt-cinquiéme jour de notre départ d'Ispahan, nous arrivâmes à Tauris.

Rica et moi sommes peut-être les premiers parmi les Persans que l'envie de sçavoir ait fait sortir de leur pays, et qui ayent renoncé aux douceurs d'une vie tranquille pour aller chercher laborieusement la sagesse.

Nous sommes nés dans un royaume florissant ; mais nous n'avons pas cru que ses bornes fussent celles de nos connoissances, et que la lumiere orientale dût seule nous éclairer.

Mande-moi ce que l'on dit de notre voyage ; ne me flatte point : je ne compte pas sur un grand nombre d'approbateurs. Adresse ta lettre à Erzeron, où je séjournerai quelque tems.

Adieu, mon cher Rustan ; sois assuré qu'en quelque lieu du Monde où je sois tu as un ami fidéle.

De Tauris, le 15 de la lune de Saphar, 1711.

LETTRE II.

USBEK AU PREMIER EUNUQUE NOIR,
A SON SERRAIL D'ISPAHAN.

Tu es le gardien fidéle des plus belles femmes de Perse ; je t'ai confié ce que j'avois dans le Monde de plus cher ; tu tiens en tes mains les clefs de ces portes fatales qui ne s'ouvrent que pour moi. Tandis que tu veilles sur ce dépôt précieux de mon cœur, il se repose et jouit d'une sécurité entiere. Tu fais la garde dans le silence de la nuit, comme dans le tumulte du jour ; tes soins infatigables soutiennent la vertu lorsqu'elle chancelle. Si les femmes que tu gardes vouloient sortir de leur devoir, tu leur en ferois perdre l'espérance. Tu es le fléau du vice et la colomne de la fidélité.

Tu leur commandes, et tu leur obéis : tu exécutes aveuglément toutes leurs volontés et leur fais exécuter de même les loix du serrail. Tu trouves de la gloire à leur rendre les services les plus vils ; tu te soumets avec respect et avec crainte à leurs ordres légitimes ; tu les sers comme l'esclave de leurs esclaves. Mais, par un retour d'empire, tu commandes en maître comme moi-même, quand tu crains le relâchement des loix de la pudeur et de la modestie.

Souviens-toi toujours du néant dont je t'ai fait sortir, lorsque tu étois le dernier de mes esclaves, pour te mettre en cette place et te confier les délices de mon cœur. Tiens-toi dans un profond abaissement auprès de celles qui partagent mon amour ; mais fais-leur en même tems sentir leur extrême dépendance. Procure-leur tous les plaisirs

qui peuvent être innocens ; trompe leurs inquiétudes ; amuse-les par la musique, les danses, les boissons délicieuses ; persuade-leur de s'assembler souvent. Si elles veulent aller à la campagne, tu peux les y mener ; mais fais faire main basse sur tous les hommes qui se présenteront devant elles. Exhorte-les à la propreté, qui est l'image de la netteté de l'ame. Parle-leur quelquefois de moi. Je voudrois les revoir dans ce lieu charmant qu'elles embellissent.

Adieu.

De Tauris, le 18 de la lune de Saphar, 1711.

LETTRE III.

Zachi a Usbek, a Tauris.

Nous avons ordonné au chef des eunuques de nous mener à la campagne ; il te dira qu'aucun accident ne nous est arrivé. Quand il fallut traverser la riviere et quitter nos littieres, nous nous mimes, selon la coutume, dans des boëtes : deux esclaves nous porterent sur leurs épaules, et nous échappâmes à tous les regards.

Comment aurois-je pû vivre, cher Usbek, dans ton serrail d'Ispahan, dans ces lieux qui, me rappellant sans cesse mes plaisirs passés, irritoient tous les jours mes desirs avec une nouvelle violence ? J'errois d'appartemens en appartemens, te cherchant toujours, et ne te trouvant jamais ; mais rencontrant par-tout un cruel souvenir de ma félicité passée. Tantôt je me croyois en ce lieu où, pour la premiere fois de ma vie, je te reçus dans mes bras ; tantôt, dans celui où tu décidas cette fameuse querelle entre tes femmes. Chacune de nous se prétendoit

supérieure aux autres en beauté. Nous nous présentâmes devant toi après avoir épuisé tout ce que l'imagination peut fournir de parures et d'ornemens. Tu vis avec plaisir les miracles de notre art ; tu admiras jusques où nous avoit emportées l'ardeur de te plaire. Mais tu fis bientôt céder ces charmes empruntés à des graces plus naturelles : tu détruisis tout notre ouvrage. Il fallut nous dépouiller de ces ornemens qui t'étoient devenus incommodes ; il fallut paroitre à ta vûe dans la simplicité de la nature. Je comptai pour rien la pudeur ; je ne pensai qu'à ma gloire. Heureux Usbek, que de charmes furent étalés à tes yeux ! Nous te vîmes long-tems errer d'enchantemens en enchantemens : ton âme incertaine demeura long-temps sans se fixer ; chaque grace nouvelle te demandoit un tribut ; nous fûmes en un moment toutes couvertes de tes baisers ; tu portas tes curieux regards dans les lieux les plus secrets ; tu nous fis passer en un instant dans mille situations différentes : toujours de nouveaux commandemens et une obéissance toujours nouvelle. Je te l'avoue, Usbek : une passion encore plus vive que l'ambition me fit souhaiter de te plaire. Je me vis insensiblement devenir la maîtresse de ton cœur ; tu me pris ; tu me quittas ; tu revins à moi, et je sçus te retenir : le triomphe fut tout pour moi, et le désespoir, pour mes rivales. Il nous sembla que nous fussions seuls dans le Monde : tout ce qui nous entouroit ne fut plus digne de nous occuper. Plût au Ciel que mes rivales eussent eu le courage de rester témoins de toutes les marques d'amour que je reçus de toi ! Si elles avoient bien vû mes transports, elles auroient senti la différence qu'il y a de mon amour au leur ; elles auroient vû que, si elles pouvoient disputer avec moi de charmes, elles ne pouvoient pas disputer de sensibilité…

Mais où suis-je ? Où m'emmene ce vain récit ? C'est un malheur de n'être point aimée ; mais c'est un affront de ne l'être plus. Tu nous quittes, Usbek, pour aller errer dans des climats barbares. Quoi ! tu comptes pour rien l'avantage d'être aimé ? Hélas ! tu ne sçais pas même ce que tu perds ! Je pousse des soupirs qui ne sont point entendus ; mes larmes coulent, et tu n'en jouis pas ; il semble que l'amour respire dans le serrail, et ton insensibilité t'en éloigne sans cesse ! Ah ! mon cher Usbek, si tu sçavois être heureux !

Du serrail de Fatmé, le 21 de la lune de Maharram, 1711.

LETTRE IV.

Zéphis a Usbek, a Erzeron.

Enfin ce monstre noir a résolu de me désespérer : il veut à toute force m'ôter mon esclave Zélide ; Zélide qui me sert avec tant d'affection, et dont les adroites mains portent partout les ornemens et les graces. Il ne lui suffit pas que cette séparation soit douloureuse : il veut encore qu'elle soit deshonorante. Le traitre veut regarder comme criminels les motifs de ma confiance, et, parce qu'il s'ennuye derriere la porte, où je le renvoye toujours, il ose supposer qu'il a entendu ou vû des choses que je ne sçais pas même imaginer. Je suis bien malheureuse ! Ma retraite ni ma vertu ne sçauroient me mettre à l'abri de ses soupçons extravagans : un vil esclave vient m'attaquer jusques dans ton cœur, et il faut que je m'y défende ! Non, j'ai trop de respect pour moi-même pour

descendre jusques à des justifications : je ne veux d'autre garant de ma conduite que toi-même, que ton amour, que le mien, et, s'il faut te le dire, cher Usbek, que mes larmes.

Du serrail de Fatmé, le 29 de la lune de Maharram, 1711.

LETTRE V.

Rustan a Usbek, a Erzeron.

Tu es le sujet de toutes les conversations d'Ispahan : on ne parle que de ton départ. Les uns l'attribuent à une légéreté d'esprit ; les autres, à quelque chagrin. Tes amis seuls te défendent, et ils ne persuadent personne. On ne peut comprendre que tu puisses quitter tes femmes, tes parens, tes amis, ta patrie, pour aller dans des climats inconnus aux Persans. La mere de Rica est inconsolable ; elle te demande son fils, que tu lui as, dit-elle, enlevé. Pour moi, mon cher Usbek, je me sens naturellement porté à approuver tout ce que tu fais ; mais je ne sçaurois te pardonner ton absence, et, quelques raisons que tu m'en puisses donner, mon cœur ne les goûtera jamais.

Adieu ; aime-moi toujours.

D'Ispahan, le 28 de la lune de Rebiab I, 1711.

LETTRE VI.

Usbek a son ami Nessir, a Ispahan.

A une journée d'Erivan, nous quittâmes la Perse pour entrer dans les terres de l'obéissance des Turcs. Douze

jours après, nous arrivâmes à Erzeron, où nous séjournerons trois ou quatre mois.

Il faut que je te l'avoue, Nessir : j'ai senti une douleur secréte quand j'ai perdu la Perse de vûe, et que je me suis trouvé au milieu des perfides Osmanlins. A mesure que j'entrois dans les pays de ces profanes, il me sembloit que je devenois profane moi-même.

Ma patrie, ma famille, mes amis, se sont présentés à mon esprit ; ma tendresse s'est réveillée ; une certaine inquiétude a achevé de me troubler et m'a fait connoître que, pour mon repos, j'avois trop entrepris.

Mais ce qui afflige le plus mon cœur, ce sont mes femmes : je ne puis penser à elles que je ne sois dévoré de chagrins.

Ce n'est pas, Nessir, que je les aime : je me trouve à cet égard dans une insensibilité qui ne me laisse point de desirs. Dans le nombreux serrail où j'ai vécu, j'ai prévenu l'amour et l'ai détruit par lui-même ; mais, de ma froideur même, il sort une jalousie secréte, qui me dévore. Je vois une troupe de femmes laissées presque à elles-mêmes ; je n'ai que des ames lâches qui m'en répondent. J'aurois peine à être en sûreté, si mes esclaves étoient fidéles. Que sera-ce, s'ils ne le sont pas ? Quelles tristes nouvelles peuvent m'en venir dans les pays éloignés que je vais parcourir ! C'est un mal où mes amis ne peuvent porter de remede : c'est un lieu dont ils doivent ignorer les tristes secrets. Et qu'y pourroient-ils faire ? N'aimerois-je pas mille fois mieux une obscure impunité, qu'une correction éclatante ? Je dépose en ton cœur tous mes chagrins, mon cher Nessir ; c'est la seule consolation qui me reste dans l'état où je suis.

D'Erzeron, le 10 de la lune de Rebiab 2, 1711.

LETTRE VII.

FATMÉ A USBEK, A ERZERON.

Il y a deux mois que tu es parti, mon cher Usbek, et, dans l'abattement où je suis, je ne puis pas me le persuader encore. Je cours tout le serrail, comme si tu y étois ; je ne suis point désabusée. Que veux-tu que devienne une femme qui t'aime ; qui étoit accoutumée à te tenir dans ses bras ; qui n'étoit occupée que du soin de te donner des preuves de sa tendresse : libre par l'avantage de sa naissance, esclave par la violence de son amour ?

Quand je t'épousai, mes yeux n'avoient point encore vû le visage d'un homme ; tu es le seul encore dont la vûe m'ait été permise (1) : car je ne mets pas au rang des hommes ces eunuques affreux dont la moindre imperfection est de n'être point hommes. Quant je compare la beauté de ton visage avec la difformité du leur, je ne puis m'empêcher de m'estimer heureuse : mon imagination ne me fournit point d'idée plus ravissante que les charmes enchanteurs de ta personne. Je te le jure, Usbek : quand il me seroit permis de sortir de ce lieu où je suis enfermée par la nécessité de ma condition ; quand je pourrois me dérober à la garde qui m'environne ; quand il me seroit permis de choisir parmi tous les hommes qui vivent dans cette capitale des nations : Usbek, je te le jure, je ne choisirois que toi. Il ne peut y avoir que toi dans le Monde qui mérite d'être aimé.

(1) Les femmes persanes sont beaucoup plus étroitement gardées que les femmes turques et les femmes indiennes.

Ne pense pas que ton absence m'ait fait négliger une beauté qui t'est chere. Quoique je ne doive être vûe de personne, et que les ornemens dont je me pare soient inutiles à ton bonheur, je cherche cependant à m'entretenir dans l'habitude de plaire. Je ne me couche point que je ne me sois parfumée des essences les plus délicieuses. Je me rappelle ce tems heureux où tu venois dans mes bras ; un songe flatteur, qui me séduit, me montre ce cher objet de mon amour ; mon imagination se perd dans ses desirs, comme elle se flatte dans ses espérances. Je pense quelquefois que, dégoûté d'un pénible voyage, tu vas revenir à nous ; la nuit se passe dans des songes qui n'appartiennent ni à la veille ni au sommeil ; je te cherche à mes côtés, et il me semble que tu me fuis ; enfin le feu qui me dévore dissipe lui-même ces enchantemens et rappelle mes esprits. Je me trouve pour lors si animée...

Tu ne le croirois pas, Usbek : il est impossible de vivre dans cet état ; le feu coule dans mes veines. Que ne puis-je t'exprimer ce que je sens si bien ! et comment sens-je si bien ce que je ne puis t'exprimer ! Dans ces momens, Usbek, je donnerois l'empire du Monde pour un seul de tes baisers. Qu'une femme est malheureuse d'avoir des desirs si violens, lorsqu'elle est privée de celui qui peut seul les satisfaire : que, livrée à elle-même, n'ayant rien qui puisse la distraire, il faut qu'elle vive dans l'habitude des soupirs et dans la fureur d'une passion irritée ; que, bien loin d'être heureuse, elle n'a pas même l'avantage de servir à la félicité d'un autre : ornement inutile d'un serrail, gardée pour l'honneur, et non pas pour le bonheur de son époux !

Vous êtes bien cruels, vous autres hommes ! Vous êtes charmés que nous ayons des passions que nous ne puis-

sions pas satisfaire ; vous nous traitez comme si nous étions insensibles, et vous seriez bien fâchés que nous le fussions ; vous croyez que nos desirs, si long-tems mortifiés, seront irrités à votre vûe. Il y a de la peine à se faire aimer ; il est plus court d'obtenir du désespoir de nos sens ce que vous n'osez attendre de votre mérite.

Adieu, mon cher Usbek, adieu. Compte que je ne vis que pour t'adorer : mon ame est toute pleine de toi ; et ton absence, bien loin de te faire oublier, animeroit mon amour, s'il pouvoit devenir plus violent.

Du serrail d'Ispahan, le 12 de la lune de Rebiab 1, 1711.

LETTRE VIII.

Usbek a son ami Rustan, a Ispahan.

Ta lettre m'a été rendue à Erzeron, où je suis. Je m'étois bien douté que mon départ feroit du bruit ; je ne m'en suis point mis en peine. Que veux-tu que je suive, la prudence de mes ennemis, ou la mienne ?

Je parus à la Cour dès ma plus tendre jeunesse. Je le puis dire : mon cœur ne s'y corrompit point ; je formai même un grand dessein : j'osai y être vertueux. Dès que je connus le vice, je m'en éloignai ; mais je m'en approchai ensuite pour le démasquer. Je portai la vérité jusques aux pieds du trône : j'y parlai un langage jusqu'alors inconnu ; je déconcertai la flatterie, et j'étonnai en même-tems les adorateurs et l'idole.

Mais, quand je vis que ma sincérité m'avoit fait des ennemis ; que je m'étois attiré la jalousie des ministres, sans avoir la faveur du Prince ; que, dans une cour cor-

rompue, je ne me soutenois plus que par une foible vertu : je résolus de la quitter. Je feignis un grand attachement pour les sciences, et, à force de le feindre, il me vint réellement. Je ne me mêlai plus d'aucunes affaires, et je me retirai dans une maison de campagne. Mais ce parti même avoit ses inconvéniens : je restois toujours exposé à la malice de mes ennemis, et je m'étois presque ôté les moyens de m'en garantir. Quelques avis secrets me firent penser à moi sérieusement. Je résolus de m'exiler de ma patrie, et ma retraite même de la Cour m'en fournit un prétexte plausible. J'allai au Roi ; je lui marquai l'envie que j'avois de m'instruire dans les sciences de l'Occident ; je lui insinuai qu'il pourroit tirer de l'utilité de mes voyages. Je trouvai grace devant ses yeux ; je partis, et je dérobai une victime à mes ennemis.

Voilà, Rustan, le véritable motif de mon voyage. Laisse parler Ispahan ; ne me défens que devant ceux qui m'aiment ; laisse à mes ennemis leurs interprétations malignes : je suis trop heureux que ce soit le seul mal qu'ils me puissent faire.

On parle de moi à présent. Peut-être ne serai-je que trop oublié, et que mes amis... Non, Rustan, je ne veux point me livrer à cette triste pensée : je leur serai toujours cher ; je compte sur leur fidélité, comme sur la tienne.

D'Erzeron, le 20 de la lune de Gemmadi 2, 1711.

LETTRE IX.

Le premier Eunuque a Ibbi, a Erzeron.

Tu suis ton ancien maître dans ses voyages ; tu parcours les provinces et les royaumes ; les chagrins ne

sçauroient faire d'impression sur toi : chaque instant te montre des choses nouvelles ; tout ce que tu vois te récrée et te fait passer le tems sans le sentir.

Il n'en est pas de même de moi, qui, enfermé dans une affreuse prison, suis toujours environné des mêmes objets et dévoré des mêmes chagrins. Je gémis accablé sous le poids des soins et des inquiétudes de cinquante années, et, dans le cours d'une longue vie, je ne puis pas dire avoir eu un jour serein et un moment tranquille.

Lorsque mon premier maître eut formé le cruel projet de me confier ses femmes et m'eut obligé, par des séductions soutenues de mille menaces, de me séparer pour jamais de moi-même : las de servir dans les emplois les plus pénibles, je comptai sacrifier mes passions à mon repos et à ma fortune. Malheureux que j'étois ! Mon esprit préoccupé me faisoit voir le dédommagement, et non pas la perte : j'espérois que je serois délivré des atteintes de l'amour par l'impuissance de le satisfaire. Hélas ! on éteignit en moi l'effet des passions, sans en éteindre la cause, et, bien loin d'en être soulagé, je me trouvai environné d'objets qui les irritoient sans cesse. J'entrai dans le serrail, où tout m'inspiroit le regret de ce que j'avois perdu : je me sentois animé à chaque instant ; mille graces naturelles sembloient ne se découvrir à ma vûe que pour me désoler. Pour comble de malheurs, j'avois toujours devant les yeux un homme heureux. Dans ce tems de trouble, je n'ai jamais conduit une femme dans le lit de mon maître, je ne l'ai jamais deshabillée, que je ne sois rentré chez moi la rage dans le cœur et un affreux désespoir dans l'ame.

Voilà comme j'ai passé ma misérable jeunesse. Je n'avois de confident que moi-même ; chargé d'ennuis et de chagrins, il me les falloit dévorer, et, ces mêmes femmes,

que j'étois tenté de regarder avec des yeux si tendres, je ne les envisageois qu'avec des regards sévéres. J'étois perdu si elles m'avoient pénétré. Quel avantage n'en auroient-elles pas pris ?

Je me souviens qu'un jour que je mettois une femme dans le bain, je me sentis si transporté que je perdis entierement la raison, et que j'osai porter ma main dans un lieu redoutable. Je crus, à la premiere réflexion, que ce jour étoit le dernier de mes jours. Je fus pourtant assez heureux pour échaper à mille morts. Mais la beauté que j'avois faite confidente de ma foiblesse me vendit bien cher son silence : je perdis entierement mon autorité sur elle, et elle m'a obligé depuis à des condescendances qui m'ont exposé mille fois à perdre la vie.

Enfin les feux de la jeunesse ont passé : je suis vieux, et je me trouve à cet égard dans un état tranquille ; je regarde les femmes avec indifférence, et je leur rends bien tous leurs mépris et tous les tourmens qu'elles m'ont fait souffrir. Je me souviens toujours que j'étois né pour les commander, et il me semble que je redeviens homme dans les occasions où je leur commande encore. Je les hais depuis que je les envisage de sens froid, et que ma raison me laisse voir toutes leurs foiblesses. Quoique je les garde pour un autre, le plaisir de me faire obéir me donne une joye secréte : quand je les prive de tout, il me semble que c'est pour moi, et il m'en revient toujours une satisfaction indirecte. Je me trouve dans le serrail comme dans un petit empire, et mon ambition, la seule passion qui me reste, se satisfait un peu. Je vois avec plaisir que tout roule sur moi, et qu'à tous les instans je suis nécessaire. Je me charge volontiers de la haine de toutes ces femmes, qui m'affermit dans le poste où je suis. Aussi n'ont-elles pas affaire à un ingrat : elles me trouvent

au-devant de tous leurs plaisirs les plus innocens. Je me présente toujours à elles comme une barriere inébranlable : elles forment des projets, et je les arrête soudain. Je m'arme de refus ; je me hérisse de scrupules ; je n'ai jamais dans la bouche que les mots de devoir, de vertu, de pudeur, de modestie. Je les désespere en leur parlant sans cesse de la foiblesse de leur sexe et de l'autorité du maître. Je me plains ensuite d'être obligé à tant de sévérité, et je semble vouloir leur faire entendre que je n'ai d'autre motif que leur propre intérêt et un grand attachement pour elles.

Ce n'est pas qu'à mon tour je n'aye un nombre infini de désagrémens, et que tous les jours ces femmes vindicatives ne cherchent à rencherir sur ceux que je leur donne : elles ont des revers terribles. Il y a entre nous comme un flux et reflux d'empire et de soumission. Elles font toujours tomber sur moi les emplois les plus humilians ; elles affectent un mépris qui n'a point d'exemple ; et, sans égard pour ma vieillesse, elles me font lever la nuit dix fois pour la moindre bagatelle. Je suis accablé sans cesse d'ordres, de commandemens, d'emplois, de caprices : il semble qu'elles se relayent pour m'exercer, et que leurs fantaisies se succédent. Souvent elles se plaisent à me faire redoubler de soins ; elles me font faire de fausses confidences : tantôt on vient me dire qu'il a paru un jeune homme autour de ces murs ; une autre fois, qu'on a entendu du bruit, ou bien qu'on doit rendre une lettre. Tout ceci me trouble, et elles rient de ce trouble : elles sont charmées de me voir ainsi me tourmenter moi-même. Une autre fois elles m'attachent derriere leur porte et m'y enchaînent nuit et jour ; elles sçavent bien feindre des maladies, des défaillances, des frayeurs ; elles ne manquent pas de prétexte pour me mener au point où

elles veulent. Il faut, dans ces occasions, une obéissance aveugle et une complaisance sans bornes : un refus dans la bouche d'un homme comme moi seroit une chose inouïe, et, si je balançois à leur obéir, elles seroient en droit de me châtier. J'aimerois autant perdre la vie, mon cher Ibbi, que de descendre à cette humiliation.

Ce n'est pas tout : je ne suis jamais sûr d'être un instant dans la faveur de mon maîttre ; j'ai autant d'ennemies dans son cœur, qui ne songent qu'à me perdre. Elles ont des quarts-d'heure où je ne suis point écouté, des quarts-d'heure où l'on ne refuse rien, des quarts-d'heure où j'ai toujours tort. Je méne dans le lit de mon maître des femmes irritées. Crois-tu que l'on y travaille pour moi, et que mon parti soit le plus fort ? J'ai tout à craindre de leurs larmes, de leurs soupirs, de leurs embrassemens, et de leurs plaisirs mêmes : elles sont dans le lieu de leurs triomphes ; leurs charmes me deviennent terribles ; les services présens effacent dans un moment tous mes services passés, et rien ne peut me répondre d'un maitre qui n'est plus à lui-même.

Combien de fois m'est-il arrivé de me coucher dans la faveur et de me lever dans la disgrace ? Le jour que je fus fouetté si indignement autour du serrail, qu'avois-je fait ? Je laissai une femme dans les bras de mon maître. Dès qu'elle le vit enflammé, elle versa un torrent de larmes : elle se plaignit et ménagea si bien ses plaintes, qu'elles augmentoient à mesure de l'amour qu'elle faisoit naître. Comment aurois-je pû soutenir dans un moment si critique ? Je fus perdu lorsque je m'y attendois le moins ; je fus la victime d'une négociation amoureuse et d'un traité que les soupirs avoient fait. Voilà, cher Ibbi, l'état cruel dans lequel j'ai toujours vécu.

Que tu es heureux ! Tes soins se bornent uniquement

à la personne d'Usbek. Il t'est facile de lui plaire et de te maintenir dans sa faveur jusques au dernier de tes jours.

Du serrail d'Ispahan, le dernier de la lune de Saphar, 1711.

LETTRE X.

Mirza a son ami Usbek, a Erzeron.

Tu étois le seul qui pût me dédommager de l'absence de Rica, et il n'y avoit que Rica qui pût me consoler de la tienne. Tu nous manques, Usbek : tu étois l'ame de notre société. Qu'il faut de violence pour rompre les engagemens que le cœur et l'esprit ont formés !

Nous disputons ici beaucoup ; nos disputes roulent ordinairement sur la morale. Hier on mit en question si les hommes étoient heureux par les plaisirs et les satisfactions des sens, ou par la pratique de la vertu. Je t'ai souvent ouï dire que les hommes étoient nés pour être vertueux, et que la justice est une qualité qui leur est aussi propre que l'existence. Explique-moi, je te prie, ce que tu veux dire.

J'ai parlé à des mollaks, qui me désespérent avec leurs passages de l'Alcoran : car je ne leur parle pas comme vrai Croyant, mais comme homme, comme citoyen, comme pere de famille.

Adieu.

D'Ispahan, le dernier de la lune de Saphar, 1711.

LETTRE XI.

Usbek a Mirza, a Ispahan.

Tu renonces à ta raison pour essayer la mienne ; tu descends jusqu'à me consulter ; tu me crois capable de t'instruire. Mon cher Mirza, il y a une chose qui me flatte encore plus que la bonne opinion que tu as conçue de moi : c'est ton amitié, qui me la procure.

Pour remplir ce que tu me prescris, je n'ai pas cru devoir employer des raisonnemens fort abstraits : il y a de certaines vérités qu'il ne suffit pas de persuader, mais qu'il faut encore faire sentir. Telles sont les vérités de morale. Peut-être que ce morceau d'histoire te touchera plus qu'une philosophie subtile.

Il y avoit en Arabie un petit peuple, appellé *Troglodite*, qui descendoit de ces anciens Troglodites qui, si nous en croyons les historiens, ressembloient plus à des bêtes qu'à des hommes. Ceux-ci n'étoient point si contrefaits : ils n'étoient point velus comme des ours ; ils ne siffloient point ; ils avoient deux yeux; mais ils étoient si méchans et si féroces qu'il n'y avoit parmi eux aucun principe d'équité ni de justice.

Ils avoient un roi d'une origine étrangere, qui, voulant corriger la méchanceté de leur naturel, les traitoit sévérement. Mais ils conjurerent contre lui, le tuerent et exterminerent toute la famille royale.

Le coup étant fait, ils s'assemblerent pour choisir un gouvernement, et, après bien des dissentions, ils créérent des magistrats. Mais, à peine les eurent-ils élus, qu'ils leur devinrent insupportables, et ils les massacrerent encore.

Ce peuple, libre de ce nouveau joug, ne consulta plus que son naturel sauvage ; tous les particuliers convinrent qu'ils n'obéiroient plus à personne ; que chacun veilleroit uniquement à ses intérêts, sans consulter ceux des autres.

Cette résolution unanime flattoit extrêmement tous les particuliers. Ils disoient : « Qu'ai-je affaire d'aller me tuer à travailler pour des gens dont je ne me soucie point? Je penserai uniquement à moi ; je vivrai heureux. Que m'importe que les autres le soient ? Je me procurerai tous mes besoins, et, pourvû que je les aye, je ne me soucie point que tous les autres Troglodites soient misérables. »

On étoit dans le mois où l'on ensemence les terres. Chacun dit : « Je ne labourerai mon champ que pour qu'il me fournisse le bled qu'il me faut pour me nourrir : une plus grande quantité me seroit inutile ; je ne prendrai point de la peine pour rien. »

Les terres de ce petit royaume n'étoient pas de même nature : il y en avoit d'arides et de montagneuses, et d'autres qui, dans un terrein bas, étoient arrosées de plusieurs ruisseaux. Cette année la sécheresse fut très-grande, de maniere que les terres qui étoient dans les lieux élevés manquerent absolument, tandis que celles qui purent être arrosées furent très-fertiles. Ainsi les peuples des montagnes périrent presque tous de faim par la dureté des autres, qui leur refuserent de partager la récolte.

L'année d'ensuite fut très-pluvieuse ; les lieux élevés se trouverent d'une fertilité extraordinaire, et les terres basses furent submergées. La moitié du peuple cria une seconde fois famine ; mais ces misérables trouverent des gens aussi durs qu'ils l'avoient été eux-mêmes.

Un des principaux habitans avoit une femme fort belle ;

son voisin en devint amoureux et l'enleva. Il s'émut une grande querelle, et, après bien des injures et des coups, ils convinrent de s'en remettre à la décision d'un Troglodite qui, pendant que la République subsistoit, avoit eu quelque crédit. Ils allerent à lui et voulurent lui dire leurs raisons. « Que m'importe, dit cet homme, que cette femme soit à vous ou à vous ? J'ai mon champ à labourer ; je n'irai peut-être pas employer mon tems à terminer vos différends et travailler à vos affaires, tandis que je négligerai les miennes. Je vous prie de me laisser en repos et de ne m'importuner plus de vos querelles. » Là-dessus il les quitta et s'en alla travailler sa terre. Le ravisseur, qui étoit le plus fort, jura qu'il mourroit plûtôt que de rendre cette femme, et l'autre, pénétré de l'injustice de son voisin et de la dureté du juge, s'en retournoit désespéré, lorsqu'il trouva dans son chemin une femme jeune et belle, qui revenoit de la fontaine. Il n'avoit plus de femme ; celle-là lui plut, et elle lui plut bien davantage lorsqu'il apprit que c'étoit la femme de celui qu'il avoit voulu prendre pour juge, et qui avoit été si peu sensible à son malheur. Il l'enleva et l'emmena dans sa maison.

Il y avoit un homme qui possédoit un champ assez fertile, qu'il cultivoit avec grand soin. Deux de ses voisins s'unirent ensemble, le chasserent de sa maison, occuperent son champ ; ils firent entr'eux une union pour se défendre contre tous ceux qui voudroient l'usurper, et effectivement ils se soutinrent par-là pendant plusieurs mois. Mais un des deux, ennuyé de partager ce qu'il pouvoit avoir tout seul, tua l'autre et devint seul maître du champ. Son empire ne fut pas long : deux autres Troglodites vinrent l'attaquer ; il se trouva trop foible pour se défendre, et il fut massacré.

Un Troglodite presque tout nud vit de la laine qui étoit

à vendre; il en demanda le prix. Le marchand dit en lui-même : « Naturellement je ne devrois espérer de ma laine qu'autant d'argent qu'il en faut pour acheter deux mesures de bled ; mais je la vais vendre quatre fois davantage, afin d'avoir huit mesures. » Il fallut en passer par-là et payer le prix demandé. « Je suis bien aise, dit le marchand ; j'aurai du bled à présent. » — « Que dites-vous ? reprit l'acheteur. Vous avez besoin de bled ? J'en ai à vendre. Il n'y a que le prix qui vous étonnera peut-être : car vous sçaurez que le bled est extrêmement cher, et que la famine regne presque par-tout. Mais rendez-moi mon argent, et je vous donnerai une mesure de bled : car je ne veux pas m'en défaire autrement, dussiez-vous crever de faim. »

Cependant une maladie cruelle ravageoit la contrée. Un médecin habile y arriva du pays voisin et donna ses remedes si à propos qu'il guérit tous ceux qui se mirent dans ses mains. Quand la maladie eut cessé, il alla chez tous ceux qu'il avoit traités demander son salaire ; mais il ne trouva que des refus. Il retourna dans son pays, et il y arriva accablé des fatigues d'un si long voyage. Mais bientôt après il apprit que la même maladie se faisoit sentir de nouveau et affligeoit plus que jamais cette terre ingrate. Ils allerent à lui cette fois et n'attendirent pas qu'il vînt chez eux. « Allez, leur dit-il, hommes injustes ! Vous avez dans l'ame un poison plus mortel que celui dont vous voulez guérir ; vous ne méritez pas d'occuper une place sur la Terre, parce que vous n'avez point d'humanité, et que les régles de l'équité vous sont inconnues. Je croirois offenser les Dieux, qui vous punissent, si je m'opposois à la justice de leur colere. »

A Erzeron, le 3 de la lune de Gemmadi 2, 1711.

LETTRE XII.

Usbek au même, a Ispahan.

Tu as vû, mon cher Mirza, comment les Troglodites périrent par leur méchanceté même et furent les victimes de leurs propres injustices. De tant de familles, il n'en resta que deux qui échapperent aux malheurs de la Nation. Il y avoit dans ce pays deux hommes bien singuliers : ils avoient de l'humanité ; ils connoissoient la justice ; ils aimoient la vertu. Autant liés par la droiture de leur cœur, que par la corruption de celui des autres, ils voyoient la désolation générale et ne la ressentoient que par la pitié ; c'étoit le motif d'une union nouvelle. Ils travailloient avec une sollicitude commune pour l'intérêt commun ; ils n'avoient de différends que ceux qu'une douce et tendre amitié faisoit naitre ; et, dans l'endroit du pays le plus écarté, séparés de leurs compatriotes indignes de leur présence, ils menoient une vie heureuse et tranquille. La terre sembloit produire d'elle-même, cultivée par ces vertueuses mains.

Ils aimoient leurs femmes, et ils en étoient tendrement chéris. Toute leur attention étoit d'élever leurs enfans à la vertu. Ils leur représentoient sans cesse les malheurs de leurs compatriotes et leur mettoient devant les yeux cet exemple si triste ; ils leur faisoient sur-tout sentir que l'intérêt des particuliers se trouve toujours dans l'intérêt commun ; que vouloir s'en séparer, c'est vouloir se perdre ; que la vertu n'est point une chose qui doive nous coûter ; qu'il ne faut point la regarder comme un exercice pénible ; et que la justice pour autrui est une charité pour nous.

Ils eurent bientôt la consolation des peres vertueux, qui est d'avoir des enfans qui leur ressemblent. Le jeune peuple qui s'éleva sous leurs yeux s'accrut par d'heureux mariages : le nombre augmenta ; l'union fut toujours la même, et la vertu, bien loin de s'affoiblir dans la multitude, fut fortifiée, au contraire, par un plus grand nombre d'exemples.

Qui pourroit représenter ici le bonheur de ces Troglodites ? Un peuple si juste devoit être chéri des Dieux. Dès qu'il ouvrit les yeux pour les connoître, il apprit à les craindre, et la Religion vint adoucir dans les mœurs ce que la Nature y avoit laissé de trop rude.

Ils instituerent des fêtes en l'honneur des Dieux : les jeunes filles, ornées de fleurs, et les jeunes garçons les célébroient par leurs danses et par les accords d'une musique champêtre. On faisoit ensuite des festins, où la joye ne régnoit pas moins que la frugalité. C'étoit dans ces assemblées que parloit la Nature naïve : c'est-là qu'on apprenoit à donner le cœur et à le recevoir ; c'est-là que la pudeur virginale faisoit en rougissant un aveu surpris, mais bientôt confirmé par le consentement des peres ; et c'est-là que les tendres meres se plaisoient à prévoir de loin une union douce et fidéle.

On alloit au Temple pour demander les faveurs des Dieux ; ce n'étoit pas les richesses et une onéreuse abondance : de pareils souhaits étoient indignes des heureux Troglodites ; ils ne sçavoient les desirer que pour leurs compatriotes. Ils n'étoient au pied des autels que pour demander la santé de leurs peres, l'union de leurs freres, la tendresse de leurs femmes, l'amour et l'obéissance de leurs enfans. Les filles y venoient apporter le tendre sacrifice de leur cœur et ne leur demandoient d'autre grace que celle de pouvoir rendre un Troglodite heureux.

Le soir, lorsque les troupeaux quittoient les prairies, et que les bœufs fatigués avoient ramené la charrue, ils s'assembloient, et, dans un repas frugal, ils chantoient les injustices des premiers Troglodites et leurs malheurs, la vertu renaissante avec un nouveau peuple et sa félicité. Ils célébroient les grandeurs des Dieux, leurs faveurs toujours présentes aux hommes qui les implorent, et leur colere inévitable à ceux qui ne les craignent pas ; ils décrivoient ensuite les délices de la vie champêtre et le bonheur d'une condition toujours parée de l'innocence. Bientôt ils s'abandonnoient à un sommeil que les soins et les chagrins n'interrompoient jamais.

La Nature ne fournissoit pas moins à leurs desirs qu'à leurs besoins. Dans ce pays heureux, la cupidité étoit étrangere : ils se faisoient des présens où celui qui donnoit croyoit toujours avoir l'avantage. Le peuple troglodite se regardoit comme une seule famille : les troupeaux étoient presque toujours confondus ; la seule peine qu'on s'épargnoit ordinairement, c'étoit de les partager.

D'Erzeron, le 6 de la lune de Gemmadi 2, 1711.

LETTRE XIII.

Usbek au même.

Je ne sçaurois assez te parler de la vertu des Troglodites. Un d'eux disoit un jour : « Mon pere doit demain labourer son champ ; je me leverai deux heures avant lui, et, quand il ira à son champ, il le trouvera tout labouré. »

Un autre disoit en lui-même : « Il me semble que ma sœur a du goût pour un jeune Troglodite de nos parens ;

il faut que je parle à mon pere, et que je le détermine à faire ce mariage. »

On vint dire à un autre que des voleurs avoient enlevé son troupeau : « J'en suis bien fâché, dit-il : car il y avoit une génisse toute blanche que je voulois offrir aux Dieux. »

On entendoit dire à un autre : « Il faut que j'aille au Temple remercier les Dieux : car mon frere, que mon pere aime tant, et que je chéris si fort, a recouvré la santé. »

Ou bien : « Il y a un champ qui touche celui de mon pere, et ceux qui le cultivent sont tous les jours exposés aux ardeurs du Soleil ; il faut que j'aille y planter deux arbres, afin que ces pauvres gens puissent aller quelquefois se reposer sous leur ombre. »

Un jour que plusieurs Troglodites étoient assemblés, un vieillard parla d'un jeune homme qu'il soupçonnoit d'avoir commis une mauvaise action, et lui en fit des reproches. « Nous ne croyons pas qu'il ait commis ce crime, dirent les jeunes Troglodites ; mais, s'il l'a fait, puisse-t-il mourir le dernier de sa famille ! »

On vint dire à un Troglodite que des étrangers avoient pillé sa maison et avoient tout emporté. « S'ils n'étoient pas injustes, répondit-il, je souhaiterois que les Dieux leur en donnassent un plus long usage qu'à moi. »

Tant de prospérités ne furent pas regardées sans envie ; les peuples voisins s'assemblerent, et, sous un vain prétexte, ils résolurent d'enlever leurs troupeaux. Dès que cette résolution fut connue, les Troglodites envoyerent au-devant d'eux des ambassadeurs, qui leur parlerent ainsi :

« Que vous ont fait les Troglodites ? Ont-ils enlevé vos femmes, dérobé vos bestiaux, ravagé vos campagnes ?

Non : nous sommes justes, et nous craignons les Dieux. Que demandez-vous donc de nous ? Voulez-vous de la laine pour vous faire des habits ? Voulez-vous du lait pour vos troupeaux ou des fruits de nos terres ? Mettez bas les armes ; venez au milieu de nous, et nous vous donnerons de tout cela. Mais nous jurons, par ce qu'il y a de plus sacré, que, si vous entrez dans nos terres comme ennemis, nous vous regarderons comme un peuple injuste, et que nous vous traiterons comme des bêtes farouches. »

Ces paroles furent renvoyées avec mépris : ces peuples sauvages entrerent armés dans la terre des Troglodites, qu'ils ne croyoient défendus que par leur innocence.

Mais ils étoient bien disposés à la défense : ils avoient mis leurs femmes et leurs enfans au milieu d'eux. Ils furent étonnés de l'injustice de leurs ennemis, et non pas de leur nombre. Une ardeur nouvelle s'étoit emparée de leur cœur : l'un vouloit mourir pour son pere ; un autre, pour sa femme et ses enfans ; celui-ci, pour ses freres ; celui-là, pour ses amis ; tous, pour le peuple troglodite. La place de celui qui expiroit étoit d'abord prise par un autre, qui, outre la cause commune, avoit encore une mort particuliere à venger.

Tel fut le combat de l'Injustice et de la Vertu ; ces peuples lâches, qui ne cherchoient que le butin, n'eurent pas honte de fuir, et ils céderent à la vertu des Troglodites, même sans en être touchés.

D'Erzeron, le 9 de la lune de Gemmadi 2, 1711.

LETTRE XIV.

USBEK AU MÊME.

Comme le Peuple grossissoit tous les jours, les Troglodites crurent qu'il étoit à propos de se choisir un roi. Ils convinrent qu'il falloit déférer la couronne à celui qui étoit le plus juste, et ils jetterent tous les yeux sur un vieillard vénérable par son âge et par une longue vertu. Il n'avoit pas voulu se trouver à cette assemblée ; il s'étoit retiré dans sa maison, le cœur serré de tristesse.

Lorsqu'on lui envoya des députés pour lui apprendre le choix qu'on avoit fait de lui : « A Dieu ne plaise, dit-il, que je fasse ce tort aux Troglodites, que l'on puisse croire qu'il n'y a personne parmi eux de plus juste que moi ! Vous me déférez la couronne, et, si vous le voulez absolument, il faudra bien que je la prenne. Mais comptez que je mourrai de douleur d'avoir vu en naissant les Troglodites libres et de les voir aujourd'hui assujettis. » A ces mots, il se mit à répandre un torrent de larmes. « Malheureux jour ! disoit-il ; et pourquoi ai-je tant vécu ? » Puis il s'écria d'une voix sévére : « Je vois bien ce que c'est, ô Troglodites ! votre vertu commence à vous peser. Dans l'état où vous êtes, n'ayant point de chef, il faut que vous soyez vertueux malgré vous : sans cela vous ne sçauriez subsister, et vous tomberiez dans le malheur de vos premiers peres. Mais ce joug vous paroît trop dur ; vous aimez mieux être soumis à un prince et obéir à ses loix, moins rigides que vos mœurs. Vous sçavez que, pour lors, vous pourrez contenter votre ambition, acquerir des richesses et languir dans une lâche volupté, et que,

pourveu que vous évitiez de tomber dans les grands crimes, vous n'aurez pas besoin de la vertu. » Il s'arrêta un moment, et ses larmes coulerent plus que jamais. « Eh ! que prétendez-vous que je fasse ? Comment se peut-il que je commande quelque chose à un Troglodite ? Voulez-vous qu'il fasse une action vertueuse parce que je la lui commande, lui qui la feroit tout de même sans moi et par le seul penchant de la nature ? O Troglodites, je suis à la fin de mes jours ; mon sang est glacé dans mes veines ; je vais bientôt revoir vos sacrés ayeux. Pourquoi voulez-vous que je les afflige, et que je sois obligé de leur dire que je vous ai laissés sous un autre joug que celui de la Vertu ? »

D'Erzeron, le 10 de la lune de Gemmadi 2, 1711.

LETTRE XV.

Le premier Eunuque a Jaron, eunuque noir, a Erzeron.

Je prie le Ciel qu'il te raméne dans ces lieux et te dérobe à tous les dangers.

Quoique je n'aye guéres jamais connu cet engagement qu'on appelle *amitié*, et que je me sois enveloppé tout entier dans moi-même, tu m'as cependant fait sentir que j'avois encore un cœur, et pendant que j'étois de bronze pour tous ces esclaves qui vivoient sous mes loix, je voyois croître ton enfance avec plaisir.

Le tems vint où mon maître jeta sur toi les yeux. Il s'en falloit bien que la nature eût encore parlé lorsque le fer te sépara de la nature. Je ne te dirai point si je te

plaignis, ou si je sentis du plaisir à te voir élever jusqu'à moi. J'appaisai tes pleurs et tes cris. Je crus te voir prendre une seconde naissance et sortir d'une servitude où tu devois toujours obéir, pour entrer dans une servitude où tu devois commander. Je pris soin de ton éducation. La sévérité, toujours inséparable des instructions, te fit long-temps ignorer que tu m'étois cher. Tu me l'étois pourtant, et je te dirai que je t'aimois comme un pere aime son fils, si ces noms de pere et de fils pouvoient convenir à notre destinée.

Tu vas parcourir les pays habités par les Chrétiens, qui n'ont jamais cru ; il est impossible que tu n'y contractes bien des souillures. Comment le Prophéte pourroit-il te regarder au milieu de tant de millions de ses ennemis ? Je voudrois que mon maître fit, à son retour, le pélerinage de La Mecque : vous vous purifieriez tous dans la terre des Anges.

Adieu.

Au serrail d'Ispahan, le 10 de la lune de Gemmadi, 1711.

LETTRE XVI.

USBEK AU MOLLAK MÉHÉMET-HALI,
GARDIEN DES TROIS TOMBEAUX, A COM.

Pourquoi vis-tu dans les tombeaux, divin Mollak ? Tu es bien plus fait pour le séjour des étoiles. Tu te caches sans doute de peur d'obscurcir le Soleil. Tu n'as point de taches comme cet astre ; mais, comme lui, tu te couvres de nuages.

Ta science est un abyme plus profond que l'Océan ; ton esprit est plus perçant que Zufagar, cette épée d'Hali qui avoit deux pointes ; tu sçais ce qui se passe dans les neuf chœurs des Puissances célestes ; tu lis l'Alcoran sur la poitrine de notre divin prophéte ; et, lorsque tu trouves quelque passage obscur, un Ange, par son ordre, déploye ses ailes rapides et descend du Trône pour t'en révéler le secret.

Je pourrois par ton moyen avoir avec les Séraphins une intime correspondance : car enfin, treiziéme Iman, n'es-tu pas le centre où le Ciel et la Terre aboutissent, et le point de communication entre l'Abyme et l'Empirée ?

Je suis au milieu d'un peuple profane. Permets que je me purifie avec toi ; souffre que je tourne mon visage vers les lieux sacrés que tu habites ; distingue-moi des méchans, comme on distingue au lever de l'aurore le filet blanc d'avec le filet noir ; aide-moi de tes conseils ; prends soin de mon ame ; enyvre-la de l'esprit des Prophétes ; nourris-la de la science du Paradis, et permets que je mette ses playes à tes pieds.

Adresse tes lettres sacrées à Erzeron, où je resterai quelques mois.

D'Erzeron, le 11 de la lune de Gemmadi 2, 1711.

LETTRE XVII.

Usbek au même.

Je ne puis, divin Mollak, calmer mon impatience ; je ne sçaurois attendre ta sublime réponse. J'ai des doutes ; il faut les fixer. Je sens que ma raison s'égare ; raméne-la dans le droit chemin. Viens m'éclairer, source de lumiere ;

foudroye avec ta plume divine les difficultés que je vais te proposer ; fais-moi pitié de moi-même et rougir de la question que je vais te faire.

D'où vient que notre législateur nous prive de la chair de pourceau et de toutes les viandes qu'il appelle *immondes ?* D'où vient qu'il nous défend de toucher un corps mort, et que, pour purifier notre ame, il nous ordonne de nous laver sans cesse le corps ? Il me semble que les choses ne sont en elles-mêmes ni pures ni impures : je ne puis concevoir aucune qualité inhérente au sujet qui puisse les rendre telles. La boue ne nous paroît sale que parce qu'elle blesse notre vûe ou quelqu'autre de nos sens ; mais, en elle-même, elle ne l'est pas plus que l'or et les diamans. L'idée de souillure contractée par l'attouchement d'un cadavre ne nous est venue que d'une certaine répugnance naturelle que nous en avons. Si les corps de ceux qui ne se lavent point ne blessoient ni l'odorat ni la vûe, comment auroit-on pu s'imaginer qu'ils fussent impurs ?

Les sens, divin Mollak, doivent donc être les seuls juges de la pureté ou de l'impureté des choses. Mais, comme les objets n'affectent point les hommes de la même maniere ; que ce qui donne une sensation agréable aux uns en produit une dégoutante chez les autres : il suit que le témoignage des sens ne peut servir ici de régle, à moins qu'on ne dise que chacun peut, à sa fantaisie, décider ce point et distinguer, pour ce qui le concerne, les choses pures d'avec celles qui ne le sont pas.

Mais cela même, sacré Mollak, ne renverseroit-il pas les distinctions établies par notre divin prophéte et les points fondamentaux de la Loi, qui a été écrite de la main des Anges ?

D'Erzeron, le 20 de la lune de Gemmadi 2, 1711.

LETTRE XVIII.

Méhémet-Hali, serviteur des Prophetes, a Usbek, a Erzeron.

Vous nous faites toujours des questions qu'on a faites mille fois à notre saint prophéte. Que ne lisez-vous les *Traditions* des Docteurs? Que n'allez-vous à cette source pure de toute intelligence? Vous trouveriez tous vos doutes résolus.

Malheureux, qui, toujours embarrassés des choses de la Terre, n'avez jamais regardé d'un œil fixe celles du Ciel, et qui révérez la condition des mollaks, sans oser ni l'embrasser ni la suivre !

Profanes, qui n'entrez jamais dans les secrets de l'Éternel, vos lumieres ressemblent aux ténébres de l'Abyme, et les raisonnemens de votre esprit sont comme la poussiere que vos pieds font élever lorsque le Soleil est dans son midi, dans le mois ardent de Chahban.

Aussi le zénith de votre esprit ne va pas au nadir de celui du moindre des immaums (1). Votre vaine philosophie est cet éclair qui annonce l'orage et l'obscurité ; vous êtes au milieu de la tempête, et vous errez au gré des vents.

Il est bien facile de répondre à votre difficulté : il ne faut pour cela que vous raconter ce qui arriva un jour à notre saint prophéte, lorsque, tenté par les Chrétiens, éprouvé par les Juifs, il confondit également les uns et les autres.

Le Juif Abdias Ibesalon (2) lui demanda pourquoi Dieu

(1) Ce mot est plus en usage chez les Turcs que chez les Persans.
(2) Tradition mahométane.

avoit défendu de manger de la chair de pourceau. « Ce n'est pas sans raison, répondit Mahomet : c'est un animal immonde, et je vais vous en convaincre. » Il fit sur sa main, avec de la boue, la figure d'un homme ; il la jetta à terre et lui cria : « Levez-vous ! » Sur-le-champ un homme se leva et dit : « Je suis Japhet, fils de Noé. — Avois-tu les cheveux aussi blancs quand tu es mort? lui dit le saint Prophéte. — Non, répondit-il ; mais, quand tu m'as réveillé, j'ai cru que le jour du Jugement étoit venu, et j'ai eu une si grande frayeur que mes cheveux ont blanchi tout-à-coup. »

« Or ça, raconte-moi, lui dit l'Envoyé de Dieu, toute l'histoire de l'arche de Noé. » Japhet obéit et détailla exactement tout ce qui s'étoit passé les premiers mois. Après quoi il parla ainsi :

« Nous mîmes les ordures de tous les animaux dans un côté de l'Arche ; ce qui la fit si fort pencher, que nous en eumes une peur mortelle : surtout nos femmes, qui se lamentoient de la belle maniere. Notre pere Noé ayant été au conseil de Dieu, il lui commanda de prendre l'éléphant et de lui faire tourner la tête vers le côté qui penchoit. Ce grand animal fit tant d'ordures qu'il en naquit un cochon. »

Croyez-vous, Usbek, que, depuis ce tems-là, nous nous en soyons abstenus, et que nous l'ayons regardé comme un animal immonde ?

Mais, comme le cochon remuoit tous les jours ces ordures, il s'éleva une telle puanteur dans l'Arche, qu'il ne put lui-même s'empêcher d'éternuer, et il sortit de son nez un rat, qui alloit rongeant tout ce qui se trouvoit devant lui : ce qui devint si insupportable à Noé, qu'il crut qu'il étoit à propos de consulter Dieu encore. Il lui ordonna de donner au lion un grand coup sur le front,

qui éternua aussi et fit sortir de son nez un chat. Croyez-vous que ces animaux soient encore immondes? Que vous en semble ?

Quand donc vous n'appercevez pas la raison de l'impureté de certaines choses, c'est que vous en ignorez beaucoup d'autres, et que vous n'avez pas la connoissance de ce qui s'est passé entre Dieu, les Anges et les Hommes. Vous ne sçavez pas l'histoire de l'éternité. Vous n'avez point lu les livres qui sont écrits au Ciel : ce qui vous en a été révélé n'est qu'une petite partie de la bibliothéque divine ; et ceux qui, comme nous, en approchent de plus près tandis qu'ils sont en cette vie, sont encore dans l'obscurité et les ténébres.

Adieu ; Mahomet soit dans votre cœur.

A Com, le dernier de la lune de Chahban, 1711.

LETTRE XIX.

Usbek a son ami Rustan, a Ispahan.

Nous n'avons séjourné que huit jours à Tocat ; après trente-cinq jours de marche, nous sommes arrivés à Smirne.

De Tocat à Smirne, on ne trouve pas une seule ville qui mérite qu'on la nomme. J'ai vu avec étonnement la foiblesse de l'empire des Osmanlins. Ce corps malade ne se soutient pas par un régime doux et tempéré, mais par des remedes violens, qui l'épuisent et le minent sans cesse.

Les bachas, qui n'obtiennent leurs emplois qu'à force d'argent, entrent ruinés dans les provinces et les ravagent

comme des pays de conquête. Une milice insolente n'est soumise qu'à ses caprices. Les places sont démantelées ; les villes, désertes ; les campagnes, désolées ; la culture des terres et le commerce, entierement abandonnés.

L'impunité regne dans ce gouvernement sévére : les Chrétiens qui cultivent les terres, les Juifs qui lévent les tributs, sont exposés à mille violences.

La propriété des terres est incertaine, et, par conséquent, l'ardeur de les faire valoir, ralentie : il n'y a ni titre ni possession qui vaille contre le caprice de ceux qui gouvernent.

Ces barbares ont tellement abandonné les arts, qu'ils ont négligé jusques à l'art militaire. Pendant que les nations d'Europe se rafinent tous les jours, ils restent dans leur ancienne ignorance, et ils ne s'avisent de prendre leurs nouvelles inventions qu'après qu'elles s'en sont servies mille fois contre eux.

Ils n'ont aucune expérience sur la mer, point d'habileté daus la manœuvre. On dit qu'une poignée de Chrétiens sortis d'un rocher (1) font suer tous les Ottomans et fatiguent leur empire.

Incapables de faire le commerce, ils souffrent presque avec peine que les Européens, toujours laborieux et entreprenans, viennent le faire : ils croyent faire grace à ces étrangers de permettre qu'ils les enrichissent.

Dans toute cette vaste étendue de pays que j'ai traversée, je n'ai trouvé que Smirne qu'on puisse regarder comme une ville riche et puissante. Ce sont les Européens qui la rendent telle, et il ne tient pas aux Turcs qu'elle ne ressemble à toutes les autres.

Voilà, cher Rustan, une juste idée de cet empire, qui,

(1) Ce sont apparemment les chevaliers de Malte.

avant deux siécles, sera le théatre des triomphes de quelque conquérant.

A Smirne, le 2 de la lune de Rhamazan, 1711.

LETTRE XX.

Usbek a Zachi, sa femme, au serrail d'Ispahan.

Vous m'avez offensé, Zachi, et je sens dans mon cœur des mouvemens que vous devriez craindre, si mon éloignement ne vous laissoit le tems de changer de conduite et d'appaiser la violente jalousie dont je suis tourmenté.

J'apprends qu'on vous a trouvée seule avec Nadir, eunuque blanc, qui payera de sa tête son infidélité et sa perfidie. Comment vous êtes-vous oubliée jusqu'à ne pas sentir qu'il ne vous est pas permis de recevoir dans votre chambre un eunuque blanc, tandis que vous en avez de noirs destinés à vous servir? Vous avez beau me dire que des eunuques ne sont pas des hommes, et que votre vertu vous met au-dessus des pensées que pourroit faire naitre en vous une ressemblance imparfaite. Cela ne suffit ni pour vous ni pour moi : pour vous, parce que vous faites une chose que les loix du serrail vous défendent ; pour moi, en ce que vous m'ôtez l'honneur, en vous exposant à des regards... Que dis-je, à des regards? Peut-être aux entreprises d'un perfide qui vous aura souillée par ses crimes, et plus encore par ses regrets et le désespoir de son impuissance.

Vous me direz peut-être que vous m'avez été toujours fidéle. Eh ! pouviez-vous ne l'être pas? Comment auriez-vous trompé la vigilance de ces eunuques noirs qui sont

si surpris de la vie que vous menez ? Comment auriez-vous pu briser ces verrouils et ces portes qui vous tiennent enfermée ? Vous vous vantez d'une vertu qui n'est pas libre, et peut-être que vos desirs impurs vous ont ôté mille fois le mérite et le prix de cette fidélité que vous vantez tant.

Je veux que vous n'ayez point fait tout ce que j'ai lieu de soupçonner ; que ce perfide n'ait point porté sur vous ses mains sacriléges ; que vous ayez refusé de prodiguer à sa vue les délices de son maître ; que, couverte de vos habits, vous ayez laissé cette foible barriere entre lui et vous ; que, frappé lui-même d'un saint respect, il ait baissé les yeux ; que manquant à sa hardiesse, il ait tremblé sur les châtimens qu'il se prépare. Quand tout cela seroit vrai, il ne l'est pas moins que vous avez fait une chose qui est contre votre devoir. Et, si vous l'avez violé gratuitement, sans remplir vos inclinations déréglées, qu'eussiez-vous fait pour les satisfaire ? Que feriez-vous encore si vous pouviez sortir de ce lieu sacré, qui est pour vous une dure prison, comme il est pour vos compagnes un azile favorable contre les atteintes du vice, un temple sacré, où votre sexe perd sa foiblesse et se trouve invincible malgré tous les désavantages de la nature ? Que feriez-vous si, laissée à vous-même, vous n'aviez pour vous défendre que votre amour pour moi, qui est si griévement offensé, et votre devoir, que vous avez si indignement trahi ? Que les mœurs du pays où vous vivez sont saintes, qui vous arrachent aux attentats des plus vils esclaves ! Vous devez me rendre grace de la gêne où je vous fais vivre, puisque ce n'est que par-là que vous méritez encore de vivre.

Vous ne pouvez souffrir le chef des eunuques, parce qu'il a toujours les yeux sur votre conduite, et qu'il vous

donne ses sages conseils. Sa laideur, dites-vous, est si grande que vous ne pouvez le voir sans peine ; comme si, dans ces sortes de postes, on mettoit de plus beaux objets. Ce qui vous afflige est de n'avoir pas à sa place l'eunuque blanc qui vous deshonore.

Mais que vous a fait votre premiere esclave ? Elle vous a dit que les familiarités que vous preniez avec la jeune Zélide étoient contre la bienséance. Voilà la raison de votre haine.

Je devrois être, Zachi, un juge sévére ; je ne suis qu'un époux qui cherche à vous trouver innocente. L'amour que j'ai pour Roxane, ma nouvelle épouse, m'a laissé toute la tendresse que je dois avoir pour vous, qui n'êtes pas moins belle. Je partage mon amour entre vous deux, et Roxane n'a d'autre avantage que celui que la vertu peut ajouter à la beauté.

De Smirne, le 12 de la lune de Zilcadé, 1711.

LETTRE XXI.

Usbek au premier Eunuque blanc.

Vous devez trembler à l'ouverture de cette lettre, ou plutôt vous le deviez lorsque vous souffrites la perfidie de Nadir. Vous, qui, dans une vieillesse froide et languissante, ne pouvez sans crime lever les yeux sur les redoutables objets de mon amour ; vous, à qui il n'est jamais permis de mettre un pied sacrilége sur la porte du lieu terrible qui les dérobe à tous les regards : vous souffrez que ceux dont la conduite vous est confiée ayent fait ce que vous n'auriez pas la témérité de faire, et vous n'ap-

percevez pas la foudre toute prête à tomber sur eux et sur vous ?

Et qui êtes-vous, que de vils instrumens que je puis briser à ma fantaisie ; qui n'existez qu'autant que vous sçavez obéir ; qui n'êtes dans le monde que pour vivre sous mes loix ou pour mourir dès que je l'ordonne ; qui ne respirez qu'autant que mon bonheur, mon amour, ma jalousie même, ont besoin de votre bassesse ; et enfin, qui ne pouvez avoir d'autre partage que la soumission, d'autre ame que mes volontés, d'autre espérance que ma félicité ?

Je sçais que quelques-unes de mes femmes souffrent impatiemment les loix austéres du devoir ; que la présence continuelle d'un eunuque noir les ennuie ; qu'elles sont fatiguées de ces objets affreux, qui leur sont donnés pour les ramener à leur époux ; je le sçais. Mais vous, qui vous prêtez à ce désordre, vous serez puni d'une maniere à faire trembler tous ceux qui abusent de ma confiance.

Je jure par tous les prophétes du Ciel, et par Hali, le plus grand de tous, que, si vous vous écartez de votre devoir, je regarderai votre vie comme celle des insectes que je trouve sous mes pieds.

A Smirne, le 12 de la lune de Zilcadé, 1711.

LETTRE XXII.

JARON AU PREMIER EUNUQUE, AU SERRAIL D'ISPAHAN.

A mesure qu'Usbek s'éloigne du serrail, il tourne sa tête vers ses femmes sacrées ; il soupire, il verse des larmes ; sa douleur s'aigrit, ses soupçons se fortifient. Il veut augmenter le nombre de ses gardiens. Il va me

renvoyer avec tous les noirs qui l'accompagnent. Il ne craint plus pour lui ; il craint pour ce qui lui est mille fois plus cher que lui-même.

Je vais donc vivre sous tes loix et partager tes soins. Grand Dieu ! qu'il faut de choses pour rendre un seul homme heureux !

La Nature sembloit avoir mis les femmes dans la dépendance et les en avoir retirées. Le désordre naissoit entre les deux sexes, parce que leurs droits étoient réciproques. Nous sommes entrés dans le plan d'une nouvelle harmonie : nous avons mis entre les femmes et nous la haine, et entre les hommes et les femmes l'amour.

Mon front va devenir sévére. Je laisserai tomber des regards sombres. La joye fuira de mes lévres. Le dehors sera tranquille, et l'esprit, inquiet. Je n'attendrai point les rides de la vieillesse pour en montrer les chagrins.

J'aurois eu du plaisir à suivre mon maître dans l'Occident ; mais ma volonté est son bien. Il veut que je garde ses femmes ; je les garderai avec fidélité. Je sçais comment je dois me conduire avec ce sexe, qui, quand on ne lui permet pas d'être vain, commence à devenir superbe, et qu'il est moins aisé d'humilier que d'anéantir.

Je tombe sous tes regards.

De Smirne, le 12 de la lune de Zilcadé, 1711.

LETTRE XXIII.

Usbek a son ami Ibben, a Smirne.

Nous sommes arrivés à Livourne dans quarante jours de navigation. C'est une ville nouvelle ; elle est un témoi-

gnage du génie des ducs de Toscane qui ont fait d'un village marécageux la ville d'Italie la plus florissante.

Les femmes y jouissent d'une grande liberté. Elles peuvent voir les hommes à travers certaines fenêtres qu'on nomme *jalousies* ; elles peuvent sortir tous les jours avec quelques vieilles qui les accompagnent ; elles n'ont qu'un voile (1). Leurs beaufreres, leurs oncles, leurs neveux, peuvent les voir sans que le mari s'en formalise presque jamais.

C'est un grand spectacle pour un Mahométan de voir pour la premiere fois une ville chrétienne. Je ne parle pas des choses qui frapent d'abord tous les yeux, comme la différence des édifices, des habits, des principales coutumes. Il y a, jusques dans les moindres bagatelles, quelque chose de singulier que je sens, et que je ne sçais pas dire.

Nous partirons demain pour Marseille ; notre séjour n'y sera pas long. Le dessein de Rica et le mien est de nous rendre incessamment à Paris, qui est le siége de l'empire d'Europe. Les voyageurs cherchent toujours les grandes villes, qui sont une espéce de patrie commune à tous les étrangers.

Adieu ; sois persuadé que je t'aimerai toujours.

A Livourne, le 12 de la lune de Saphar, 1712.

LETTRE XXIV.

Rica a Ibben, a Smirne.

Nous sommes à Paris depuis un mois, et nous avons toujours été dans un mouvement continuel. Il faut bien

(1) Les Persanes en ont quatre.

des affaires avant qu'on soit logé, qu'on ait trouvé les gens à qui on est adressé, et qu'on se soit pourvù des choses nécessaires, qui manquent toutes à la fois.

Paris est aussi grand qu'Ispahan. Les maisons y sont si hautes qu'on jureroit qu'elles ne sont habitées que par des astrologues. Tu juges bien qu'une ville bâtie en l'air, qui a six ou sept maisons les unes sur les autres, est extrêmement peuplée, et que, quand tout le monde est descendu dans la rue, il s'y fait un bel embarras.

Tu ne le croirois pas peut-être : depuis un mois que je suis ici, je n'y ai encore vû marcher personne. Il n'y a point de gens au monde qui tirent mieux parti de leur machine que les Français : ils courent ; ils volent. Les voitures lentes d'Asie, le pas réglé de nos chameaux, les feroient tomber en syncope. Pour moi, qui ne suis point fait à ce train, et qui vais souvent à pied sans changer d'allure, j'enrage quelquefois comme un Chrétien : car encore passe qu'on m'éclabousse depuis les pieds jusqu'à la tête ; mais je ne puis pardonner les coups de coude que je reçois régulierement et périodiquement. Un homme qui vient après moi, et qui me passe, me fait faire un demi tour, et un autre, qui me croise de l'autre côté, me remet soudain où le premier m'avoit pris ; et je n'ai pas fait cent pas, que je suis plus brisé que si j'avois fait dix lieues.

Ne crois pas que je puisse, quant à présent, te parler à fond des mœurs et des coutumes européennes ; je n'en ai moi-même qu'une légere idée, et je n'ai eu à peine que le tems de m'étonner.

Le roi de France est le plus puissant prince de l'Europe. Il n'a point de mines d'or comme le roi d'Espagne, son voisin ; mais il a plus de richesses que lui, parce qu'il les tire de la vanité de ses sujets, plus inépuisable que

les mines. On lui a vû entreprendre ou soutenir de grandes guerres, n'ayant d'autres fonds que des titres d'honneur à vendre, et, par un prodige de l'orgueil humain, ses troupes se trouvoient payées, ses places, munies, et ses flottes, équipées.

D'ailleurs ce roi est un grand magicien : il exerce son empire sur l'esprit même de ses sujets ; il les fait penser comme il veut. S'il n'a qu'un million d'écus dans son trésor, et qu'il en ait besoin de deux, il n'a qu'à leur persuader qu'un écu en vaut deux, et ils le croyent. S'il a une guerre difficile à soutenir, et qu'il n'ait point d'argent, il n'a qu'à leur mettre dans la tête qu'un morceau de papier est de l'argent, et ils en sont aussi-tòt convaincus. Il va même jusqu'à leur faire croire qu'il les guérit de toutes sortes de maux en les touchant, tant est grande la force et la puissance qu'il a sur les esprits.

Ce que je te dis de ce prince ne doit pas t'étonner : il y a un autre magicien, plus fort que lui, qui n'est pas moins maître de son esprit qu'il l'est lui-même de celui des autres. Ce magicien s'appelle *le Pape*. Tantòt il lui fait croire que trois ne sont qu'un, que le pain qu'on mange n'est pas du pain, ou que le vin qu'on boit n'est pas du vin, et mille autres choses de cette espéce.

Et, pour le tenir toujours en haleine et ne point lui laisser perdre l'habitude de croire, il lui donne de tems en tems, pour l'exercer, de certains articles de croyance. Il y a deux ans qu'il lui envoya un grand écrit, qu'il appella *Constitution*, et voulut obliger, sous de grandes peines, ce prince et ses sujets de croire tout ce qui y étoit contenu. Il réussit à l'égard du Prince, qui se soumit aussitôt et donna l'exemple à ses sujets. Mais quelques-uns d'entr'eux se révolterent et dirent qu'ils ne vouloient rien croire de tout ce qui étoit dans cet écrit. Ce sont les

femmes qui ont été les motrices de toute cette révolte, qui divise toute la Cour, tout le Royaume et toutes les familles. Cette Constitution leur défend de lire un livre que tous les Chrétiens disent avoir été apporté du Ciel : c'est proprement leur Alcoran. Les femmes, indignées de l'outrage fait à leur sexe, soulévent tout contre la Constitution ; elles ont mis les hommes de leur parti, qui, dans cette occasion, ne veulent point avoir de privilége. On doit pourtant avouer que ce moufti ne raisonne pas mal, et, par le grand Hali, il faut qu'il ait été instruit des principes de notre sainte loi. Car, puisque les femmes sont d'une création inférieure à la nôtre, et que nos prophétes nous disent qu'elles n'entreront point dans le Paradis, pourquoi faut-il qu'elles se mêlent de lire un livre qui n'est fait que pour apprendre le chemin du Paradis ?

J'ai oui raconter du Roi des choses qui tiennent du prodige, et je ne doute pas que tu ne balances à les croire.

On dit que, pendant qu'il faisoit la guerre à ses voisins, qui s'étoient tous ligués contre lui, il avoit dans son royaume un nombre innombrable d'ennemis invisibles qui l'entouroient. On ajoute qu'il les a cherchés pendant plus de trente ans, et que, malgré les soins infatigables de certains dervis qui ont sa confiance, il n'en a pû trouver un seul. Ils vivent avec lui : ils sont à sa cour, dans sa capitale, dans ses troupes, dans ses tribunaux ; et cependant on dit qu'il aura le chagrin de mourir sans les avoir trouvés. On diroit qu'ils existent en général, et qu'ils ne sont plus rien en particulier : c'est un corps, mais point de membres. Sans doute que le Ciel veut punir ce prince de n'avoir pas été assez modéré envers les ennemis qu'il a vaincus, puisqu'il lui en donne d'in-

visibles, et dont le génie et le destin sont au-dessus du sien.

Je continuerai à t'écrire, et je t'apprendrai des choses bien éloignées du caractére et du génie persan. C'est bien la même Terre qui nous porte tous deux ; mais les hommes du pays où je vis, et ceux du pays où tu es, sont des hommes bien différens.

De Paris, le 4 de la lune de Rebiab 2, 1712.

LETTRE XXV.

Usbek a Ibben, a Smirne.

J'ai reçu une lettre de ton neveu Rhedi : il me mande qu'il quitte Smirne dans le dessein de voir l'Italie ; que l'unique but de son voyage est de s'instruire et de se rendre par-là plus digne de toi. Je te félicite d'avoir un neveu qui sera quelque jour la consolation de ta vieillesse.

Rica t'écrit une longue lettre ; il m'a dit qu'il te parloit beaucoup de ce pays-ci. La vivacité de son esprit fait qu'il saisit tout avec promptitude. Pour moi, qui pense plus lentement, je ne suis en état de te rien dire.

Tu es le sujet de nos conversations les plus tendres : nous ne pouvons assez parler du bon accueil que tu nous as fait à Smirne, et des services que ton amitié nous rend tous les jours.

Puisses-tu, généreux Ibben, trouver par-tout des amis aussi reconnoissans et aussi fidéles que nous ! Puisse-je te revoir bien-tôt et retrouver avec toi ces jours heureux qui coulent si doucement entre deux amis ! Adieu.

A Paris, le 4 de la lune de Rebiab 2, 1712.

LETTRE XXVI.

Usbek a Roxane, au serrail d'Ispahan.

Que vous êtes heureuse, Roxane, d'être dans le doux pays de Perse, et non pas dans ces climats empoisonnés où l'on ne connoît ni la pudeur ni la vertu ! Que vous êtes heureuse ! Vous vivez dans mon serrail comme dans le séjour de l'innocence, inaccessible aux attentats de tous les humains ; vous vous trouvez avec joye dans une heureuse impuissance de faillir : jamais homme ne vous a souillée de ses regards lascifs ; votre beau-pere même, dans la liberté des festins, n'a jamais vu votre belle bouche : vous n'avez jamais manqué de vous attacher un bandeau sacré pour la couvrir. Heureuse Roxane ! Quand vous avez été à la campagne, vous avez toujours eu des eunuques qui ont marché devant vous pour donner la mort à tous les téméraires qui n'ont pas fui votre vûe. Moi-même, à qui le Ciel vous a donnée pour faire mon bonheur, quelle peine n'ai-je pas eue pour me rendre maître de ce trésor que vous défendiez avec tant de constance ! Quel chagrin pour moi, dans les premiers jours de notre mariage, de ne pas vous voir ! Et quelle impatience quand je vous eus vue ! Vous ne la satisfaisiez pourtant pas ; vous l'irritiez, au contraire, par les refus obstinés d'une pudeur allarmée : vous me confondiez avec tous ces hommes à qui vous vous cachez sans cesse. Vous souvient-il de ce jour où je vous perdis parmi vos esclaves qui me trahirent et vous déroberent à mes recherches ? Vous souvient-il de cet autre où, voyant vos larmes impuissantes, vous employâtes l'autorité de votre

mere pour arrêter les fureurs de mon amour? Vous souvient-il, lorsque toutes les ressources vous manquerent, de celles que vous trouvâtes dans votre courage? Vous prites un poignard et menaçâtes d'immoler un époux qui vous aimoit, s'il continuoit à exiger de vous ce que vous chérissiez plus que votre époux même. Deux mois se passerent dans ce combat de l'Amour et de la Vertu. Vous poussâtes trop loin vos chastes scrupules : vous ne vous rendites pas même après avoir été vaincue ; vous défendites jusques à la derniere extrémité une virginité mourante ; vous me regardâtes comme un ennemi qui vous avoit fait un outrage, non pas comme un époux qui vous avoit aimée ; vous fûtes plus de trois mois que vous n'osiez me regarder sans rougir : votre air confus sembloit me reprocher l'avantage que j'avois pris. Je n'avois pas même une possession tranquille : vous me dérobiez tout ce que vous pouviez de ces charmes et de ces graces, et j'étois enivré des plus grandes faveurs sans avoir obtenu les moindres.

Si vous aviez été élevée dans ce pays-ci, vous n'auriez pas été si troublée ; les femmes y ont perdu toute retenue : elles se présentent devant les hommes à visage découvert, comme si elles vouloient demander leur défaite ; elles les cherchent de leurs regards ; elles les voyent dans les mosquées, les promenades, chez elles-mêmes ; l'usage de se faire servir par des eunuques leur est inconnu. Au lieu de cette noble simplicité et de cette aimable pudeur qui regne parmi vous, on voit une impudence brutale, à laquelle il est impossible de s'accoutumer.

Oui, Roxane, si vous étiez ici, vous vous sentiriez outragée dans l'affreuse ignominie où votre sexe est descendu ; vous fuiriez ces abominables lieux, et vous soupireriez pour cette douce retraite, où vous trouvez

l'innocence, où vous êtes sûre de vous-même, où nul péril ne vous fait trembler, où enfin vous pouvez m'aimer sans craindre de perdre jamais l'amour que vous me devez.

Quand vous relevez l'éclat de votre teint par les plus belles couleurs; quand vous vous parfumez tout le corps des essences les plus précieuses; quand vous vous parez de vos plus beaux habits; quand vous cherchez à vous distinguer de vos compagnes par les graces de la danse et par la douceur de votre chant; que vous combattez gracieusement avec elles de charmes, de douceur et d'enjouement: je ne puis pas m'imaginer que vous ayez d'autre objet que celui de me plaire; et, quand je vous vois rougir modestement; que vos regards cherchent les miens; que vous vous insinuez dans mon cœur par des paroles douces et flatteuses: je ne sçaurois, Roxane, douter de votre amour.

Mais que puis-je penser des femmes d'Europe? L'art de composer leur teint, les ornemens dont elles se parent, les soins qu'elles prennent de leur personne, le desir continuel de plaire qui les occupe, sont autant de taches faites à leur vertu et d'outrages à leurs époux.

Ce n'est pas, Roxane, que je pense qu'elles poussent l'attentat aussi loin qu'une pareille conduite devroit le faire croire, et qu'elles portent la débauche à cet excès horrible qui fait frémir, de violer absolument la foi conjugale. Il y a bien peu de femmes assez abandonnées pour aller jusque-là: elles portent toutes dans leur cœur un certain caractére de vertu qui y est gravé, que la naissance donne, et que l'éducation affoiblit, mais ne détruit pas. Elles peuvent bien se relâcher des devoirs extérieurs que la pudeur exige; mais, quand il s'agit de faire les derniers pas, la nature se révolte. Aussi, quand nous vous

enfermons si étroitement ; que nous vous faisons garder par tant d'esclaves ; que nous gênons si fort vos desirs lorsqu'ils volent trop loin : ce n'est pas que nous craignions la derniere infidélité ; mais nous sçavons que la pureté ne sçauroit être trop grande, et que la moindre tache peut la corrompre.

Je vous plains, Roxane. Votre chasteté, si long-temps éprouvée, méritoit un époux qui ne vous eût jamais quittée, et qui pût lui-même réprimer les desirs que votre seule vertu sçait soumettre.

De Paris, le 7 de la lune de Rhegeb, 1712.

LETTRE XXVII.

Usbek a Nessir, a Ispahan.

Nous sommes à présent à Paris, cette superbe rivale de la ville du Soleil (1).

Lorsque je partis de Smirne, je chargeai mon ami Ibben de te faire tenir une boëte où il y avoit quelques présens pour toi ; tu recevras cette lettre par la même voye. Quoique éloigné de lui de cinq ou six cens lieues, je lui donne de mes nouvelles, et je reçois des siennes aussi facilement que s'il étoit à Ispahan, et moi, à Com. J'envoye mes lettres à Marseille, d'où il part continuellement des vaisseaux pour Smirne ; de-là, il envoye celles qui sont pour la Perse par les caravanes d'Arméniens, qui partent tous les jours pour Ispahan.

Rica jouit d'une santé parfaite : la force de sa constitu-

(1) Ispahan.

tion, sa jeunesse et sa gayeté naturelle le mettent au-dessus de toutes les épreuves.

Mais, pour moi, je ne me porte pas bien : mon corps et mon esprit sont abattus ; je me livre à des réfléxions qui deviennent tous les jours plus tristes ; ma santé, qui s'affoiblit, me tourne vers ma patrie et me rend ce pays-ci plus étranger.

Mais, cher Nessir, je te conjure, fais en sorte que mes femmes ignorent l'état où je suis : si elles m'aiment, je veux épargner leurs larmes ; et, si elles ne m'aiment pas, je ne veux point augmenter leur hardiesse.

Si mes eunuques me croyoient en danger, s'ils pouvoient espérer l'impunité d'une lâche complaisance, ils cesseroient bientôt d'être sourds à la voix flatteuse de ce sexe qui se fait entendre aux rochers et remue les choses inanimées.

Adieu, Nessir ; j'ai du plaisir à te donner des marques de ma confiance.

A Paris, le 5 de la lune de Chahban, 1712.

LETTRE XXVIII.

Rica a ***.

Je vis hier une chose assez singuliere, quoiqu'elle se passe tous les jours à Paris.

Tout le peuple s'assemble sur la fin de l'après-dînée et va jouer une espéce de scéne que j'ai entendu appeller *comédie*. Le grand mouvement est sur une estrade, qu'on nomme le *théatre*. Aux deux côtés, on voit, dans de petits réduits qu'on nomme *loges*, des hommes et des femmes

qui jouent ensemble des scénes muettes, à peu près comme celles qui sont en usage en notre Perse.

Ici, c'est une amante affligée, qui exprime sa langueur ; une autre, plus animée, dévore des yeux son amant, qui la regarde de même : toutes les passions sont peintes sur les visages et exprimées avec une éloquence qui, pour être muette, n'en est que plus vive. Là, les actrices ne paroissent qu'à demi corps et ont ordinairement un manchon, par modestie, pour cacher leurs bras. Il y a en bas une troupe de gens debout, qui se moquent de ceux qui sont en haut sur le théatre, et ces derniers rient à leur tour de ceux qui sont en bas.

Mais ceux qui prennent le plus de peine sont quelques gens qu'on prend pour cet effet dans un âge peu avancé, pour soutenir la fatigue. Ils sont obligés d'être par-tout : ils passent par des endroits qu'eux seuls connoissent, montent avec une adresse surprenante d'étage en étage ; ils sont en haut, en bas, dans toutes les loges ; ils plongent, pour ainsi dire ; on les perd, ils reparoissent ; souvent ils quittent le lieu de la scéne et vont jouer dans un autre. On en voit même qui, par un prodige qu'on n'auroit osé espérer de leurs béquilles, marchent et vont comme les autres. Enfin on se rend à des salles où l'on joue une comédie particuliere : on commence par des révérences ; on continue par des embrassades. On dit que la connoissance la plus légere met un homme en droit d'en étouffer un autre. Il semble que le lieu inspire de la tendresse. En effet, on dit que les princesses qui y regnent ne sont point cruelles, et, si on en excepte deux ou trois heures du jour, où elles sont assez sauvages, on peut dire que le reste du tems elles sont traitables, et que c'est une yvresse qui les quitte aisément.

Tout ce que je te dis ici se passe à peu près de même

dans un autre endroit, qu'on nomme *l'Opéra :* toute la différence est qu'on parle à l'un, et que l'on chante à l'autre. Un de mes amis me mena l'autre jour dans la loge où se deshabilloit une des principales actrices. Nous fîmes si bien connoissance, que le lendemain je reçus d'elle cette lettre :

« Monsieur,

« Je suis la plus malheureuse fille du monde ; j'ai tou-
« jours été la plus vertueuse actrice de l'Opéra. Il y a sept
« ou huit mois que j'étois dans la loge où vous me vîtes
« hier. Comme je m'habillois en prêtresse de Diane, un
« jeune abbé vint m'y trouver, et, sans respect pour mon
« habit blanc, mon voile et mon bandeau, il me ravit mon
« innocence. J'ai beau lui exagérer le sacrifice que je lui
« ai fait ; il se met à rire et me soutient qu'il m'a trouvée
« très-profane. Cependant je suis si grosse que je n'ose
« plus me présenter sur le théatre : car je suis, sur le cha-
« pitre de l'honneur, d'une délicatesse inconcevable, et
« je soutiens toujours qu'à une fille bien née il est plus
« facile de faire perdre la vertu que la modestie. Avec
« cette délicatesse, vous jugez bien que ce jeune abbé
« n'eût jamais réussi, s'il ne m'avoit promis de se marier
« avec moi : un motif si légitime me fit passer sur les
« petites formalités ordinaires et commencer par où j'au-
« rois dû finir. Mais, puisque son infidélité m'a desho-
« norée, je ne veux plus vivre à l'Opéra, où, entre vous
« et moi, l'on ne me donne guéres de quoi vivre : car, à
« présent que j'avance en âge, et que je perds du côté des
« charmes, ma pension, qui est toujours la même, semble
« diminuer tous les jours. J'ai appris, par un homme de
« votre suite, que l'on faisoit un cas infini, dans votre
« pays, d'une bonne danseuse, et que, si j'étois à Ispahan,

« ma fortune seroit aussi-tôt faite. Si vous vouliez m'ac- « corder votre protection et m'amener avec vous dans ce « pays-là, vous auriez l'avantage de faire du bien à une « fille qui, par sa vertu et sa conduite, ne se rendroit pas « indigne de vos bontés. Je suis... »

A Paris, le 2 de la lune de Chalval, 1712.

LETTRE XXIX.

Rica a Ibben, a Smirne.

Le Pape est le chef des Chrétiens. C'est une vieille idole, qu'on encense par habitude. Il étoit autrefois redoutable aux princes même : car il les déposoit aussi facilement que nos magnifiques sultans déposent les rois d'Irimette et de Géorgie. Mais on ne le craint plus. Il se dit successeur d'un des premiers Chrétiens, qu'on appelle *saint Pierre*, et c'est certainement une riche succession : car il a des trésors immenses et un grand pays sous sa domination.

Les évêques sont des gens de loi qui lui sont subordonnés et ont, sous son autorité, deux fonctions bien différentes : quand ils sont assemblés, ils font, comme lui, des articles de foi ; quand ils sont en particulier, ils n'ont guéres d'autre fonction que de dispenser d'accomplir la Loi. Car tu sçauras que la réligion chrétienne est chargée d'une infinité de pratiques très-difficiles, et, comme on a jugé qu'il est moins aisé de remplir ces devoirs, que d'avoir des évêques qui en dispensent, on a pris ce dernier parti pour l'utilité publique. De sorte que, si l'on ne veut pas faire le Rhamazan ; si on ne veut pas s'assujettir

aux formalités des mariages ; si on veut rompre ses vœux ; si on veut se marier contre les défenses de la Loi ; quelquefois même, si on veut revenir contre son serment : on va à l'Évêque ou au Pape, qui donne aussi-tôt la dispense.

Les évêques ne font pas des articles de foi de leur propre mouvement. Il y a un nombre infini de docteurs, la plûpart dervis, qui soulévent entr'eux mille questions nouvelles sur la Réligion. On les laisse disputer longtemps, et la guerre dure jusqu'à ce qu'une décision vienne la terminer.

Aussi puis-je t'assurer qu'il n'y a jamais eu de royaume où il y ait eu tant de guerres civiles que dans celui de Christ.

Ceux qui mettent au jour quelque proposition nouvelle sont d'abord appellés *hérétiques*. Chaque hérésie a son nom, qui est, pour ceux qui y sont engagés, comme le mot de ralliement. Mais n'est hérétique qui ne veut : il n'y a qu'à partager le différend par la moitié et donner une distinction à ceux qni accusent d'hérésie, et, quelle que soit la distinction, intelligible ou non, elle rend un homme blanc comme de la neige, et il peut se faire appeller *orthodoxe*.

Ce que je te dis est bon pour la France et l'Allemagne : car j'ai oui dire qu'en Espagne et en Portugal il y a de certains dervis qui n'entendent point raillerie, et qui font bruler un homme comme de la paille. Quand on tombe entre les mains de ces gens-là, heureux celui qui a toujours prié Dieu avec de petits grains de bois à la main, qui a porté sur lui deux morceaux de drap attachés à deux rubans, et qui a été quelquefois dans une province qu'on appelle *la Galice !* Sans cela un pauvre diable est bien embarrassé. Quand il jureroit comme un Payen qu'il est

orthodoxe, on pourroit bien ne pas demeurer d'accord des qualités et le bruler comme hérétique : il auroit beau donner sa distinction. Point de distinction ! Il seroit en cendres avant que l'on eût seulement pensé à l'écouter.

Les autres juges présument qu'un accusé est innocent; ceux-ci le présument toujours coupable : dans le doute, ils tiennent pour régle de se déterminer du côté de la rigueur ; apparemment parce qu'ils croyent les hommes mauvais. Mais, d'un autre côté, ils en ont si bonne opinion, qu'ils ne les jugent jamais capables de mentir : car ils reçoivent le témoignage des ennemis capitaux, des femmes de mauvaise vie, de ceux qui exercent une profession infâme. Ils font dans leur sentence un petit compliment à ceux qui sont revêtus d'une chemise de soufre, et leur disent qu'ils sont bien fâchés de les voir si mal habillés, qu'ils sont doux, qu'ils abhorrent le sang et sont au désespoir de les avoir condamnés. Mais, pour se consoler, ils confisquent tous les biens de ces malheureux à leur profit.

Heureuse la terre qui est habitée par les enfans des Prophétes ! Ces tristes spectacles y sont inconnus (1). La sainte réligion que les Anges y ont apportée se défend par sa vérité même : elle n'a point besoin de ces moyens violens pour se maintenir.

A Paris, le 4 de la lune de Chalval, 1712.

(1) Les Persans sont les plus tolérans de tous les Mahométans.

LETTRE XXX.

Rica au même, a Smirne.

Les habitans de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avois été envoyé du Ciel : vieillards, hommes, femmes, enfans, tous vouloient me voir. Si je sortois, tout le monde se mettoit aux fenêtres ; si j'étois aux Tuilleries, je voyois aussi-tôt un cercle se former autour de moi : les femmes mêmes faisoient un arc-en-ciel, nuancé de mille couleurs, qui m'entouroit ; si j'étois aux spectacles, je trouvois d'abord cent lorgnettes dressées contre ma figure : enfin jamais homme n'a tant été vû que moi. Je souriois quelquefois d'entendre des gens qui n'étoient presque jamais sortis de leur chambre, qui disoient entr'eux : « Il faut avouer qu'il a l'air bien persan. » Chose admirable ! je trouvois de mes portraits partout ; je me voyois multiplié dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées : tant on craignoit de ne m'avoir pas assez vû.

Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à charge : je ne me croyois pas un homme si curieux et si rare ; et, quoique j'aye très-bonne opinion de moi, je ne me serois jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande ville où je n'étois point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit persan et à en endosser un à l'européenne, pour voir s'il resteroit encore dans ma physionomie quelque chose d'admirable. Cet essai me fit connoître ce que je valois réellement : libre de tous les ornemens étrangers, je me vis apprétié au plus juste.

J'eus sujet de me plaindre de mon tailleur, qui m'avoit fait perdre en un instant l'attention et l'estime publique : car j'entrai tout-à-coup dans un néant affreux. Je demeurois quelquefois une heure dans une compagnie sans qu'on m'eût regardé, et qu'on m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche. Mais, si quelqu'un, par hazard, apprenoit à la compagnie que j'étois Persan, j'entendois aussi-tôt autour de moi un bourdonnement : « Ah ! ah ! Monsieur est Persan ? C'est une chose bien extraordinaire ! Comment peut-on être Persan ? »

A Paris, le 6 de la lune de Chalval, 1712.

LETTRE XXXI.

Rhedi a Usbek, a Paris.

Je suis à présent à Venise, mon cher Usbek. On peut avoir vû toutes les villes du Monde et être surpris en arrivant à Venise : on sera toujours étonné de voir une ville, des tours et des mosquées sortir de dessous l'eau, et de trouver un peuple innombrable dans un endroit où il ne devroit y avoir que des poissons.

Mais cette ville profane manque du trésor le plus précieux qui soit au Monde, c'est-à-dire d'eau vive ; il est impossible d'y accomplir une seule ablution légale. Elle est en abomination à notre saint prophéte, et il ne la regarde jamais, du haut du Ciel, qu'avec colere.

Sans cela, mon cher Usbek, je serois charmé de vivre dans une ville où mon esprit se forme tous les jours. Je m'instruis des secrets du commerce, des intérêts des princes, de la forme de leur gouvernement ; je ne néglige

pas même les superstitions européennes ; je m'applique à la médecine, à la physique, à l'astronomie ; j'étudie les arts ; enfin je sors des nuages qui couvroient mes yeux dans le pays de ma naissance.

A Venise, le 16 de la lune de Chalval, 1712.

LETTRE XXXII.

Rica a ***.

J'allai l'autre jour voir une maison où l'on entretient environ trois cens personnes assez pauvrement. J'eus bientôt fait : car l'église et les bâtimens ne méritent pas d'être regardés. Ceux qui sont dans cette maison étoient assez gais : plusieurs d'entr'eux jouoient aux cartes ou à d'autres jeux que je ne connois point. Comme je sortois, un de ces hommes sortoit aussi, et, m'ayant entendu demander le chemin du Marais, qui est le quartier le plus éloigné de Paris : « J'y vais, me dit-il, et je vous y conduirai ; suivez-moi. » Il me mena à merveille, me tira de tous les embarras et me sauva adroitement des carrosses et des voitures. Nous étions prêts d'arriver, quand la curiosité me prit. « Mon bon ami, lui dis-je, ne pourrois-je point sçavoir qui vous êtes ? — Je suis aveugle, Monsieur, me répondit-il. — Comment ! lui dis-je, vous êtes aveugle ! Et que ne priïez-vous cet honnête homme qui jouoit aux cartes avec vous de nous conduire ? — Il est aveugle aussi, me répondit-il. Il y a quatre cens ans que nous sommes trois cens aveugles dans cette maison où vous m'avez trouvé. Mais il faut que je vous quitte.

Voilà la rue que vous demandiez. Je vais me mettre dans la foule ; j'entre dans cette église, où, je vous jure, j'embarrasserai plus les gens qu'ils ne m'embarrasseront. »

A Paris, le 17 de la lune de Chalval, 1712.

LETTRE XXXIII.

Usbek a Rhedi, a Venise.

Le vin est si cher à Paris, par les impôts que l'on y met, qu'il semble qu'on ait entrepris d'y faire exécuter le précepte du divin Alcoran qui défend d'en boire.

Lorsque je pense aux funestes effets de cette liqueur, je ne puis m'empêcher de la regarder comme le présent le plus redoutable que la Nature ait fait aux hommes. Si quelque chose a flétri la vie et la réputation de nos monarques, ç'a été leur intempérance : c'est la source la plus empoisonnée de leurs injustices et de leurs cruautés.

Je le dirai, à la honte des hommes : la Loi interdit à nos princes l'usage du vin, et ils en boivent avec un excès qui les dégrade de l'humanité même ; cet usage, au contraire, est permis aux princes chrétiens, et on ne remarque pas qu'il leur fasse faire aucune faute. L'esprit humain est la contradiction même : dans une débauche licentieuse, on se révolte avec fureur contre les préceptes, et la Loi, faite pour nous rendre plus justes, ne sert souvent qu'à nous rendre plus coupables.

Mais, quand je désapprouve l'usage de cette liqueur qui fait perdre la raison, je ne condamne pas de même ces boissons qui l'égayent. C'est la sagesse des Orientaux de chercher des remedes contre la tristesse avec autant de

soin que contre les maladies les plus dangereuses. Lorsqu'il arrive quelque malheur à un Européen, il n'a d'autre ressource que la lecture d'un philosophe qu'on appelle *Sénéque;* mais les Asiatiques, plus sensés qu'eux, et meilleurs physiciens en cela, prennent des breuvages capables de rendre l'homme gai et de charmer le souvenir de ses peines.

Il n'y a rien de si affligeant que les consolations tirées de la nécessité du mal, de l'inutilité des remedes, de la fatalité du destin, de l'ordre de la Providence, et du malheur de la condition humaine. C'est se moquer de vouloir adoucir un mal par la considération que l'on est né misérable. Il vaut bien mieux enlever l'esprit hors de ses réfléxions, et traiter l'homme comme sensible, au lieu de le traiter comme raisonnable.

L'ame, unie avec le corps, en est sans cesse tyrannisée. Si le mouvement du sang est trop lent ; si les esprits ne sont pas assez épurés ; s'ils ne sont pas en quantité suffisante : nous tombons dans l'accablement et dans la tristesse. Mais, si nous prenons des breuvages qui puissent changer cette disposition de notre corps, notre ame redevient capable de recevoir des impressions qui l'égayent, et elle sent un plaisir secret de voir sa machine reprendre, pour ainsi dire, son mouvement et sa vie.

A Paris, le 25 de la lune de Zilcadé, 1713.

LETTRE XXXIV.

Rica a Ibben, a Smirne.

Les femmes de Perse sont plus belles que celles de France ; mais celles de France sont plus jolies. Il est

impossible de ne point aimer les premieres, et de ne se point plaire avec les secondes : les unes sont plus tendres et plus modestes ; les autres sont plus gayes et plus enjouées.

Ce qui rend le sang si beau en Perse, c'est la vie réglée que les femmes y ménent : elles ne jouent ni ne veillent ; elles ne boivent point de vin et ne s'exposent presque jamais à l'air. Il faut avouer que le serrail est plutôt fait pour la santé que pour les plaisirs : c'est une vie unie, qui ne pique point ; tout s'y ressent de la subordination et du devoir ; les plaisirs mêmes y sont graves, et les joyes, sévéres ; et on ne les goûte presque jamais que comme des marques d'autorité et de dépendance.

Les hommes mêmes n'ont pas en Perse la gayeté qu'ont les Français : on ne leur voit point cette liberté d'esprit et cet air content que je trouve ici dans tous les états et dans toutes les conditions.

C'est bien pis en Turquie, où l'on pourroit trouver des familles où, de pere en fils, personne n'a ri depuis la fondation de la Monarchie.

Cette gravité des Asiatiques vient du peu de commerce qu'il y a entr'eux : ils ne se voyent que lorsqu'ils y sont forcés par la cérémonie. L'amitié, ce doux engagement du cœur, qui fait ici la douceur de la vie, leur est presque inconnue. Ils se retirent dans leurs maisons, où ils trouvent toujours une compagnie qui les attend ; de maniere que chaque famille est, pour ainsi dire, isolée.

Un jour que je m'entretenois là-dessus avec un homme de ce pays-ci, il me dit : « Ce qui me choque le plus de vos mœurs, c'est que vous êtes obligés de vivre avec des esclaves, dont le cœur et l'esprit se sentent toujours de la bassesse de leur condition. Ces gens lâches affoiblissent en vous les sentimens de la vertu que l'on tient de la

Nature, et ils les ruinent depuis l'enfance qu'ils vous obsédent. Car, enfin, défaites-vous des préjugés. Que peut-on attendre de l'éducation qu'on reçoit d'un misérable qui fait consister son honneur à garder les femmes d'un autre et s'enorgueillit du plus vil emploi qui soit parmi les humains ; qui est méprisable par sa fidélité même (qui est la seule de ses vertus), parce qu'il y est porté par envie, par jalousie et par désespoir ; qui, brulant de se venger des deux sexes dont il est le rebut, consent à être tyrannisé par le plus fort, pourvû qu'il puisse désoler le plus foible ; qui, tirant de son imperfection, de sa laideur et de sa difformité, tout l'éclat de sa condition, n'est estimé que parce qu'il est indigne de l'être ; qui, enfin, rivé pour jamais à la porte où il est attaché, plus dur que les gonds et les verrouils qui la tiennent, se vante de cinquante ans de vie dans ce poste indigne, où, chargé de la jalousie de son maître, il a exercé toute sa bassesse ? »

A Paris, le 14 de la lune de Zilhagé, 1713.

LETTRE XXXV.

Usbek a Gemchid, son cousin,

Dervis du brillant monastere de Tauris.

Que penses-tu des Chrétiens, sublime Dervis ? Crois-tu qu'au jour du Jugement ils seront comme les infidéles Turcs, qui serviront d'anes aux Juifs et les méneront au grand trot en Enfer ? Je sçais bien qu'ils n'iront point dans le séjour des Prophétes, et que le grand Hali n'est point venu pour eux. Mais, parce qu'ils n'ont pas été

assez heureux pour trouver des mosquées dans leur pays, crois-tu qu'ils soient condamnés à des châtimens éternels, et que Dieu les punisse pour n'avoir pas pratiqué une réligion qu'il ne leur a pas fait connoître? Je puis te le dire : j'ai souvent examiné ces Chrétiens ; je les ai interrogés pour voir s'ils avoient quelque idée du grand Hali, qui étoit le plus beau de tous les hommes : j'ai trouvé qu'ils n'en avoient jamais oui parler.

Ils ne ressemblent point à ces infidéles que nos saints prophétes faisoient passer au fil de l'épée, parce qu'ils refusoient de croire aux miracles du Ciel : ils sont plutôt comme ces malheureux qui vivoient dans les ténébres de l'idolatrie avant que la divine lumiere vînt éclairer le visage de notre grand prophéte.

D'ailleurs, si l'on examine de près leur réligion, on y trouvera comme une sémence de nos dogmes. J'ai souvent admiré les secrets de la Providence, qui semble les avoir voulu préparer par-là à la conversion générale. J'ai oui parler d'un livre de leurs docteurs, intitulé *la Polygamie triomphante,* dans lequel il est prouvé que la polygamie est ordonnée aux Chrétiens. Leur baptême est l'image de nos ablutions légales, et les Chrétiens n'errent que dans l'efficacité qu'ils donnent à cette premiere ablution, qu'ils croyent devoir suffire pour toutes les autres. Leurs prêtres et leurs moines prient comme nous sept fois le jour. Ils espérent de jouir d'un paradis où ils goûteront mille délices par le moyen de la résurrection des corps. Ils ont, comme nous, des jeûnes marqués, des mortifications avec lesquelles ils espérent fléchir la miséricorde divine. Ils rendent un culte aux bons Anges et se méfient des mauvais. Ils ont une sainte crédulité pour les miracles que Dieu opére par le ministére de ses serviteurs. Ils reconnoissent, comme nous, l'insuffisance de leurs mérites

et le besoin qu'ils ont d'un intercesseur auprès de Dieu. Je vois partout le Mahométisme, quoique je n'y trouve point Mahomet. On a beau faire, la Vérité s'échappe et perce toujours les ténèbres qui l'environnent. Il viendra un jour où l'Eternel ne verra sur la Terre que des vrais Croyans : le tems, qui consume tout, détruira les erreurs mêmes ; tous les hommes seront étonnés de se voir sous le même étendard ; tout, jusques à la Loi, sera consommé : les divins exemplaires seront enlevés de la Terre et portés dans les célestes Archives.

A Paris, le 20 de la lune de Zilhagé, 1713.

LETTRE XXXVI.

Usbek a Rhedi, a Venise.

Le caffé est très en usage à Paris : il y a un grand nombre de maisons publiques où on le distribue. Dans quelques-unes de ces maisons, on dit des nouvelles ; dans d'autres, on joue aux échecs. Il y en a une où l'on apprête le caffé de telle maniere qu'il donne de l'esprit à ceux qui en prennent : au moins, de tous ceux qui en sortent, il n'y a personne qui ne croye qu'il en a quatre fois plus que lorsqu'il y est entré.

Mais ce qui me choque de ces beaux esprits, c'est qu'ils ne se rendent pas utiles à leur patrie, et qu'ils amusent leurs talens à des choses puériles. Par exemple, lorsque j'arrivai à Paris, je les trouvai échauffés sur une dispute, la plus mince qui se puisse imaginer : il s'agissoit de la réputation d'un vieux poëte grec dont, depuis deux mille

ans, on ignore la patrie, aussi bien que le tems de sa mort. Les deux partis avouoient que c'étoit un poëte excellent ; il n'étoit question que du plus ou du moins de mérite qu'il falloit lui attribuer. Chacun en vouloit donner le taux ; mais, parmi ces distributeurs de réputation, les uns faisoient meilleur poids que les autres. Voilà la querelle ! Elle étoit bien vive : car on se disoit cordialement, de part et d'autre, des injures si grossieres, on faisoit des plaisanteries si ameres, que je n'admirois pas moins la maniere de disputer, que le sujet de la dispute. « Si quelqu'un, disois-je en moi-même, étoit assez étourdi pour aller devant un de ces défenseurs du poëte grec attaquer la réputation de quelque honnête citoyen, il ne seroit pas mal relevé, et je crois que ce zéle si délicat sur la réputation des morts s'embraseroit bien pour défendre celle des vivans ! — Mais, quoi qu'il en soit, ajoutois-je, Dieu me garde de m'attirer jamais l'inimitié des censeurs de ce poëte, que le séjour de deux mille ans dans le tombeau n'a pu garantir d'une haine si implacable ? Ils frappent à présent des coups en l'air. Mais que seroit-ce si leur fureur étoit animée par la présence d'un ennemi ? »

Ceux dont je te viens de parler disputent en langue vulgaire, et il faut les distinguer d'une autre sorte de disputeurs qui se servent d'une langue barbare qui semble ajouter quelque chose à la fureur et à l'opiniatreté des combattans. Il y a des quartiers où l'on voit comme une mêlée noire et épaisse de ces sortes de gens ; ils se nourrissent de distinctions ; ils vivent de raisonnemens obscurs et de fausses conséquences. Ce métier, où l'on devroit mourir de faim, ne laisse pas de rendre : on a vû une nation entiere, chassée de son pays, traverser les mers pour s'établir en France, n'emportant avec elle,

pour parer aux nécessités de la vie, qu'un redoutable talent pour la dispute.

Adieu.

A Paris, le dernier de la lune de Zilhagé, 1713.

LETTRE XXXVII.

Usbek a Ibben, a Smirne

Le roi de France est vieux. Nous n'avons point d'exemples dans nos histoires d'un monarque qui ait si long-temps regné. On dit qu'il posséde à un très-haut dégré le talent de se faire obéir : il gouverne avec le même génie sa famille, sa cour, son état. On lui a souvent entendu dire que, de tous les gouvernemens du Monde, celui des Turcs ou celui de notre auguste sultan lui plairoit le mieux, tant il fait cas de la politique orientale.

J'ai étudié son caractére, et j'y ai trouvé des contradictions qu'il m'est impossible de résoudre. Par exemple : il a un ministre qui n'a que dix-huit ans, et une maîtresse qui en a quatre-vingts ; il aime sa réligion, et il ne peut souffrir ceux qui disent qu'il la faut observer à la rigueur ; quoiqu'il fuie le tumulte des villes, et qu'il se communique peu, il n'est occupé, depuis le matin jusques au soir, qu'à faire parler de lui ; il aime les trophées et les victoires, mais il craint autant de voir un bon général à la tête de ses troupes, qu'il auroit sujet de le craindre à la tête d'une armée ennemie. Il n'est, je crois, jamais arrivé qu'à lui d'être, en même tems, comblé de plus de richesses qu'un prince n'en sçauroit espérer, et accablé

d'une pauvreté qu'un particulier ne pourroit soutenir.

Il aime à gratifier ceux qui le servent; mais il paye aussi libéralement les assiduités ou plutôt l'oisiveté de ses courtisans, que les campagnes laborieuses de ses capitaines. Souvent il préfére un homme qui le deshabille, ou qui lui donne la serviette lorsqu'il se met à table, à un autre qui lui prend des villes ou lui gagne des batailles. Il ne croit pas que la grandeur souveraine doive être gênée dans la distribution des graces, et, sans examiner si celui qu'il comble de biens est homme de mérite, il croit que son choix va le rendre tel : aussi lui a-t-on vu donner une petite pension à un homme qui avoit fui deux lieues, et un beau gouvernement à un autre qui en avoit fui quatre.

Il est magnifique, sur-tout dans ses bâtimens : il y a plus de statues dans les jardins de son palais que de citoyens dans une grande ville. Sa garde est aussi forte que celle du prince devant qui tous les trônes se renversent. Ses armées sont aussi nombreuses; ses ressources, aussi grandes; et ses finances, aussi inépuisables.

A Paris, le 7 de la lune de Maharram, 1713.

LETTRE XXXVIII.

RICA A IBBEN, A SMIRNE.

C'est une grande question, parmi les hommes, de sçavoir s'il est plus avantageux d'ôter aux femmes la liberté que de la leur laisser; il me semble qu'il y a bien des raisons pour et contre. Si les Européens disent qu'il n'y a pas de générosité à rendre malheureuses les per-

sonnes que l'on aime, nos Asiatiques répondent qu'il y a de la bassesse aux hommes de renoncer à l'empire que la Nature leur a donné sur les femmes. Si on leur dit que le grand nombre des femmes enfermées est embarrassant, ils répondent que dix femmes qui obéissent embarrassent moins qu'une qui n'obéit pas. Que s'ils objectent à leur tour que les Européens ne sçauroient être heureux avec des femmes qui ne leur sont pas fidéles, on leur répond que cette fidélité, qu'ils vantent tant, n'empêche point le dégoût qui suit toujours les passions satisfaites ; que nos femmes sont trop à nous ; qu'une possession si tranquille ne nous laisse rien à desirer ni à craindre ; qu'un peu de coquetterie est un sel qui pique et prévient la corruption. Peut-être qu'un homme plus sage que moi seroit embarrassé de décider : car, si les Asiatiques font fort bien de chercher des moyens propres à calmer leurs inquiétudes, les Européens font fort bien aussi de n'en point avoir.

« Après tout, disent-ils, quand nous serions malheureux en qualité de maris, nous trouverions toujours moyen de nous dédommager en qualité d'amans. Pour qu'un homme pût se plaindre avec raison de l'infidélité de sa femme, il faudroit qu'il n'y eût que trois personnes dans le Monde ; ils seront toujours à but quand il y en aura quatre. »

C'est une autre question de sçavoir si la Loi naturelle soumet les femmes aux hommes. « Non, me disoit l'autre jour un philosophe très-galant : la Nature n'a jamais dicté une telle loi. L'empire que nous avons sur elles est une véritable tyrannie ; elles ne nous l'ont laissé prendre que parce qu'elles ont plus de douceur que nous, et par conséquent plus d'humanité et de raison. Ces avantages qui devoient sans doute leur donner la

supériorité, si nous avions été raisonnables, la leur ont fait perdre, parce que nous ne le sommes point. Or, s'il est vrai que nous n'ayons sur les femmes qu'un pouvoir tyrannique, il ne l'est pas moins qu'elles ont sur nous un empire naturel : celui de la beauté, à qui rien ne résiste. Le nôtre n'est pas de tous les pays ; mais celui de la beauté est universel. Pourquoi aurions-nous donc un privilége ? Est-ce parce que nous sommes les plus forts ? Mais c'est une véritable injustice. Nous employons toutes sortes de moyens pour leur abattre le courage ; les forces seroient égales, si l'éducation l'étoit aussi. Eprouvons-les dans les talens que l'éducation n'a point affoiblis, et nous verrons si nous sommes si forts. »

Il faut l'avouer, quoique cela choque nos mœurs : chez les peuples les plus polis, les femmes ont toujours eu de l'autorité sur leurs maris. Elle fut établie par une loi chez les Egyptiens, en l'honneur d'Isis, et chez les Babyloniens, en l'honneur de Sémiramis. On disoit des Romains qu'ils commandoient à toutes les nations, mais qu'ils obéissoient à leurs femmes. Je ne parle point des Sauromates, qui étoient véritablement dans la servitude de ce sexe : ils étoient trop barbares pour que leur exemple puisse être cité.

Tu vois, mon cher Ibben, que j'ai pris le goût de ce pays-ci, où l'on aime à soutenir des opinions extraordinaires et à réduire tout en paradoxe. Le Prophéte a décidé la question et a réglé les droits de l'un et de l'autre sexe : « Les femmes, dit-il, doivent honorer leurs maris ; leurs maris les doivent honorer : mais ils ont l'avantage d'un dégré sur elles. »

A Paris, le 26 de la lune de Gemmadi 2, 1713.

LETTRE XXXIX.

HAGI (1) IBBI AU JUIF BEN JOSUÉ, PROSÉLITE MAHOMÉTAN, A SMIRNE.

Il me semble, Ben Josué, qu'il y a toujours des signes éclatans qui préparent à la naissance des hommes extraordinaires, comme si la Nature souffroit une espéce de crise, et que la Puissance céleste ne produisît qu'avec effort.

Il n'y a rien de si merveilleux que la naissance de Mahomet. Dieu qui, par les décrets de sa providence, avoit résolu, dès le commencement, d'envoyer aux hommes ce grand prophéte pour enchaîner Satan, créa une lumiere deux mille ans avant Adam, qui, passant d'élu en élu, d'ancêtre en ancêtre de Mahomet, parvint enfin jusques à lui comme un témoignage autentique qu'il étoit descendu des Patriarches.

Ce fut aussi à cause de ce même prophéte que Dieu ne voulut pas qu'aucun enfant fût conçu que la femme ne cessât d'être immonde, et que l'homme ne fût livré à la circoncision.

Il vint au Monde circoncis, et la joye parut sur son visage dès sa naissance. La Terre trembla trois fois, comme si elle eût enfanté elle-même ; toutes les idoles se prosternerent ; les trônes des rois furent renversés. Lucifer fut jetté au fond de la mer, et ce ne fut qu'après avoir nagé pendant quarante jours qu'il sortit de l'Abyme et

(1) Hagi est un homme qui a fait le pélerinage de La Mecque.

s'enfuit sur le mont Cabés, d'où, avec une voix terrible, il appella les Anges.

Cette nuit, Dieu posa un terme entre l'homme et la femme, qu'aucun d'eux ne put passer. L'art des magiciens et négromans se trouva sans vertu. On entendit une voix du Ciel, qui disoit ces paroles : « J'ai envoyé au Monde mon ami fidéle. »

Selon le témoignage d'Isben Aben, historien arabe, les générations des oiseaux, des nuées, des vents, et tous les escadrons des Anges, se réunirent pour élever cet enfant et se disputerent cet avantage. Les oiseaux disoient dans leurs gazouillemens, qu'il étoit plus commode qu'ils l'élevassent, parce qu'ils pouvoient plus facilement rassembler plusieurs fruits de divers lieux. Les vents murmuroient et disoient : « C'est plutôt à nous, parce que nous pouvons lui apporter de tous les endroits les odeurs les plus agréables. » — « Non, disoient les nuées, non : c'est à nos soins qu'il sera confié, parce que nous lui ferons part à tous les instans de la fraîcheur des eaux. » Là-dessus les Anges indignés s'écrioient : « Que nous restera-t-il donc à faire ? » Mais une voix du Ciel fut entendue, qui termina toutes les disputes : « Il ne sera point ôté d'entre les mains des mortels, parce que heureuses les mamelles qui l'alaiteront, et les mains qui le toucheront, et la maison qu'il habitera, et le lit où il reposera. »

Après tant de témoignages éclatans, mon cher Josué, il faut avoir un cœur de fer pour ne pas croire sa sainte loi. Que pouvoit faire davantage le Ciel pour autoriser sa mission divine, à moins de renverser la nature et de faire périr les hommes mêmes, qu'il vouloit convaincre ?

A Paris, le 20 de la lune de Rhegeb, 1713.

LETTRE XL.

Usbek a Ibben, a Smirne.

Dès qu'un grand est mort, on s'assemble dans une mosquée, et l'on fait son oraison funèbre, qui est un discours à sa louange, avec lequel on seroit bien embarrassé de décider au juste du mérite du défunt.

Je voudrois bannir les pompes funèbres : il faut pleurer les hommes à leur naissance, et non pas à leur mort. A quoi servent les cérémonies et tout l'attirail lugubre qu'on fait paroître à un mourant dans ses derniers momens, les larmes mêmes de sa famille et la douleur de ses amis, qu'à lui exagérer la perte qu'il va faire ?

Nous sommes si aveugles que nous ne sçavons quand nous devons nous affliger ou nous réjouir : nous n'avons presque jamais que de fausses tristesses ou de fausses joyes.

Quand je vois le Mogol qui, toutes les années, va sottement se mettre dans une balance et se faire peser comme un bœuf : quand je vois les peuples se réjouir de ce que ce prince est devenu plus materiel, c'est-à-dire moins capable de les gouverner : j'ai pitié, Ibben, de l'extravagance humaine.

A Paris, le 20 de la lune de Rhegeb, 1713.

LETTRE XLI.

Le premier Eunuque noir a Usbek.

Ismaël, un de tes eunuques noirs, vient de mourir, magnifique Seigneur, et je ne puis m'empêcher de le

remplacer. Comme les eunuques sont extrêmement rares à présent, j'avois pensé de me servir d'un esclave noir que tu as à la campagne ; mais je n'ai pû jusqu'ici le porter à souffrir qu'on le consacrât à cet emploi. Comme je vois qu'au bout du compte c'est son avantage, je voulus l'autre jour user à son égard d'un peu de rigueur, et, de concert avec l'intendant de tes jardins, j'ordonnai que, malgré lui, on le mît en état de te rendre les services qui flattent le plus ton cœur, et de vivre comme moi dans ces redoutables lieux qu'il n'ose pas même regarder. Mais il se mit à hurler comme si on avoit voulu l'écorcher, et fit tant qu'il échappa de nos mains et évita le fatal couteau. Je viens d'apprendre qu'il veut t'écrire pour te demander grace, soutenant que je n'ai conçu ce dessein que par un desir insatiable de vengeance sur certaines railleries piquantes qu'il dit avoir faites de moi. Cependant je te jure par les cent mille Prophétes que je n'ai agi que pour le bien de ton service, la seule chose qui me soit chere, et hors laquelle je ne regarde rien.

Je me prosterne à tes pieds.

Du serrail de Fatmé, le 7 de la lune de Maharram, 1713.

LETTRE XLII.

Pharan a Usbek, son souverain seigneur.

Si tu étois ici, magnifique Seigneur, je paroitrois à ta vûe tout couvert de papier blanc, et il n'y en auroit pas assez pour écrire toutes les insultes que ton premier eunuque noir, le plus méchant de tous les hommes, m'a faites depuis ton départ.

Sous prétexte de quelques railleries qu'il prétend que

j'ai faites sur le malheur de sa condition, il exerce sur ma tête une vengeance inépuisable : il a animé contre moi le cruel intendant de tes jardins, qui, depuis ton départ, m'oblige à des travaux insurmontables, dans lesquels j'ai pensé mille fois laisser la vie, sans perdre un moment l'ardeur de te servir. Combien de fois ai-je dit en moi-même : « J'ai un maître rempli de douceur, et je suis le plus malheureux esclave qui soit sur la Terre ? »

Je te l'avoue, magnifique Seigneur, je ne me croyois pas destiné à de plus grandes miseres ; mais ce traître d'eunuque a voulu mettre le comble à sa méchanceté. Il y a quelques jours que, de son autorité privée, il me destina à la garde de tes femmes sacrées, c'est-à-dire à une exécution qui seroit pour moi mille fois plus cruelle que la mort. Ceux qui, en naissant, ont eu le malheur de recevoir de leurs cruels parens un traitement pareil se consolent peut-être sur ce qu'ils n'ont jamais connu d'autre état que le leur ; mais qu'on me fasse descendre de l'humanité, et qu'on m'en prive, je mourrois de douleur, si je ne mourois pas de cette barbarie.

J'embrasse tes pieds, sublime Seigneur, dans une humilité profonde. Fais en sorte que je sente les effets de cette vertu si respectée, et qu'il ne soit pas dit que, par ton ordre, il y ait sur la Terre un malheureux de plus.

Des jardins de Fatmé, le 7 de la lune de Maharram, 1713.

LETTRE XLIII.

Usbek a Pharan, aux jardins de Fatmé.

Recevez la joye dans votre cœur, et reconnoissez ces sacrés caractéres ; faites-les baiser au grand Eunuque et à

l'intendant de mes jardins. Je leur défends de rien entreprendre contre vous. Dites-leur d'acheter l'eunuque qui me manque. Acquittez-vous de votre devoir comme si vous m'aviez toujours devant les yeux : car sçachez que, plus mes bontés sont grandes, plus vous serez puni si vous en abusez.

De Paris, le 25 de la lune de Rhegeb, 1713.

LETTRE XLIV.

Usbek a Rhedi, a Venise.

Il y a en France trois sortes d'états : l'Eglise, l'Epée et la Robe. Chacun a un mépris souverain pour les deux autres : tel, par exemple, que l'on devroit mépriser parce qu'il est un sot, ne l'est souvent que parce qu'il est homme de robe.

Il n'y a pas jusqu'aux plus vils artisans qui ne disputent sur l'excellence de l'art qu'ils ont choisi : chacun s'éléve au-dessus de celui qui est d'une profession différente, à proportion de l'idée qu'il s'est faite de la supériorité de la sienne.

Les hommes ressemblent tous, plus ou moins, à cette femme de la province d'Erivan qui, ayant reçu quelque grace d'un de nos monarques, lui souhaita mille fois, dans les bénédictions qu'elle lui donna, que le Ciel le fit gouverneur d'Erivan.

J'ai lu, dans une relation, qu'un vaisseau français ayant relâché à la côte de Guinée, quelques hommes de l'équipage voulurent aller à terre acheter quelques moutons. On les mena au Roi, qui rendoit la justice à ses sujets sous

un arbre. Il étoit sur son trône, c'est-à-dire sur un morceau de bois, aussi fier que s'il eût été assis sur celui du Grand-Mogol ; il avoit trois ou quatre gardes avec des piques de bois ; un parasol en forme de dais le couvroit de l'ardeur du Soleil ; tous ses ornemens et ceux de la Reine, sa femme, consistoient en leur peau noire et quelques bagues. Ce prince, plus vain encore que misérable, demanda à ces étrangers si l'on parloit beaucoup de lui en France. Il croyoit que son nom devoit être porté d'un pôle à l'autre ; et, à la différence de ce conquérant de qui on a dit qu'il avoit fait taire toute la Terre, il croyoit, lui, qu'il devoit faire parler tout l'Univers.

Quand le can de Tartarie a dîné, un héraut crie que tous les princes de la Terre peuvent aller dîner, si bon leur semble, et ce barbare, qui ne mange que du lait, qui n'a pas de maison, qui ne vit que de brigandages, regarde tous les rois du Monde comme ses esclaves et les insulte régulierement deux fois par jour.

A Paris, le 28 de la lune de Rhegeb, 1713.

LETTRE XLV.

Rica a Usbek, a ***.

Hier matin, comme j'étois au lit, j'entendis frapper rudement à ma porte, qui fut soudain ouverte ou enfoncée par un homme avec qui j'avois lié quelque société, et qui me parut tout hors de lui-même.

Son habillement étoit beaucoup plus que modeste ; sa perruque de travers n'avoit pas même été peignée ; il n'avoit pas eu le tems de faire recoudre son pourpoint

noir, et il avoit renoncé, pour ce jour-là, aux sages précautions avec lesquelles il avoit coutume de déguiser le délabrement de son équipage.

« Levez-vous, me dit-il ; j'ai besoin de vous tout aujourd'hui : j'ai mille emplettes à faire, et je serai bien aise que ce soit avec vous. Il faut premierement que nous allions à la rue Saint-Honoré parler à un notaire qui est chargé de vendre une terre de cinq cens mille livres ; je veux qu'il m'en donne la préférence. En venant ici, je me suis arrêté un moment au fauxbourg Saint-Germain, où j'ai loué un hôtel deux mille écus, et j'espére passer le contrat aujourd'hui. »

Dès que je fus habillé, ou peu s'en falloit, mon homme me fit précipitamment descendre. « Commençons, dit-il, par acheter un carrosse, et établissons l'équipage. » En effet, nous achetâmes non-seulement un carrosse, mais encore pour cent mille francs de marchandises, en moins d'une heure. Tout cela se fit promptement, parce que mon homme ne marchanda rien et ne compta jamais ; aussi ne déplaça-t-il pas. Je rêvois sur tout ceci, et, quand j'examinois cet homme, je trouvois en lui une complication singuliere de richesses et de pauvreté : de maniere que je ne sçavois que croire. Mais enfin je rompis le silence, et, le tirant à part, je lui dis : « Monsieur, qui est-ce qui payera tout cela ? — Moi, dit-il. Venez dans ma chambre : je vous montrerai des trésors immenses et des richesses enviées des plus grands monarques ; mais elles ne le seront pas de vous, qui les partagerez toujours avec moi. » Je le suis. Nous grimpons à son cinquiéme étage, et, par une échelle, nous nous guindons à un sixiéme, qui étoit un cabinet ouvert aux quatre vents, où il n'y avoit que deux ou trois douzaines de bassins de terre remplis de diverses liqueurs. « Je me suis levé de

grand matin, me dit-il, et j'ai fait d'abord ce que je fais depuis vingt-cinq ans, qui est d'aller visiter mon œuvre. J'ai vû que le grand jour étoit venu, qui devoit me rendre plus riche qu'homme qui soit sur la Terre. Voyez-vous cette liqueur vermeille? Elle a à présent toutes les qualités que les philosophes demandent pour faire la transmutation des métaux. J'en ai tiré ces grains que vous voyez, qui sont de vrai or par leur couleur, quoiqu'un peu imparfaits par leur pesanteur. Ce secret, que Nicolas Flamel trouva, mais que Raymond Lulle et un million d'autres chercherent toujours, est venu jusques à moi, et je me trouve aujourd'hui un heureux adepte. Fasse le Ciel que je ne me serve de tant de trésors qu'il m'a communiqués, que pour sa gloire ! »

Je sortis, et je descendis, ou plutôt je me précipitai par cet escalier, transporté de colere, et laissai cet homme si riche dans son hôpital.

Adieu, mon cher Usbek. J'irai te voir demain, et, si tu veux, nous reviendrons ensemble à Paris.

A Paris, le dernier de la lune de Rhegeb, 1713.

LETTRE XLVI.

Usbek a Rhedi, a Venise.

Je vois ici des gens qui disputent sans fin sur la Réligion ; mais il semble qu'ils combattent en même tems à qui l'observera le moins.

Non seulement ils ne sont pas meilleurs Chrétiens, mais même meilleurs citoyens, et c'est ce qui me touche : car, dans quelque réligion qu'on vive, l'observation des

loix, l'amour pour les hommes, la piété envers les parens, sont toujours les premiers actes de réligion.

En effet, le premier objet d'un homme réligieux ne doit-il pas être de plaire à la Divinité, qui a établi la réligion qu'il professe ? Mais le moyen le plus sûr pour y parvenir est sans doute d'observer les régles de la société et les devoirs de l'humanité : car, en quelque réligion qu'on vive, dès qu'on en suppose une, il faut bien que l'on suppose aussi que Dieu aime les hommes, puisqu'il établit une réligion pour les rendre heureux ; que s'il aime les hommes, on est assûré de lui plaire en les aimant aussi, c'est-à-dire en exerçant envers eux tous les devoirs de la charité et de l'humanité, et en ne violant point les loix sous lesquelles ils vivent.

Par-là, on est bien plus sûr de plaire à Dieu qu'en observant telle ou telle cérémonie : car les cérémonies n'ont point un dégré de bonté par elles-mêmes ; elles ne sont bonnes qu'avec égard et dans la supposition que Dieu les a commandées. Mais c'est la matiere d'une grande discussion ; on peut facilement s'y tromper : car il faut choisir les cérémonies d'une réligion entre celles de deux mille.

Un homme faisoit tous les jours à Dieu cette priere : « Seigneur, je n'entens rien dans les disputes que l'on fait sans cesse à votre sujet. Je voudrois vous servir selon votre volonté ; mais chaque homme que je consulte veut que je vous serve à la sienne. Lorsque je veux vous faire ma priere, je ne sçais en quelle langue je dois vous parler. Je ne sçais pas non plus en quelle posture je dois me mettre : l'un dit que je dois vous prier debout ; l'autre veut que je sois assis ; l'autre exige que mon corps porte sur mes genoux. Ce n'est pas tout : il y en a qui prétendent que je dois me laver tous les matins avec de

l'eau froide ; d'autres soutiennent que vous me regarderez avec horreur si je ne me fais pas couper un petit morceau de chair. Il m'arriva l'autre jour de manger un lapin dans un carvanserai. Trois hommes qui étoient auprès de-là me firent trembler : ils me soutinrent tous trois que je vous avois grievement offensé ; l'un (1), parce que cet animal étoit immonde ; l'autre (2), parce qu'il étoit étouffé ; l'autre enfin (3), parce qu'il n'étoit pas poisson. Un Brachmane qui passoit par-là, et que je pris pour juge, me dit : « Ils ont « tort : car apparemment vous n'avez pas tué vous-même « cet animal. — Si fait, lui dis-je. — Ah ! vous avez « commis une action abominable, et que Dieu ne vous « pardonnera jamais, me dit-il d'une voix sévére. Que « sçavez-vous si l'ame de votre pere n'étoit pas passée « dans cette bête ? » Toutes ces choses, Seigneur, me jettent dans un embarras inconcevable : je ne puis remuer la tête que je ne sois menacé de vous offenser ; cependant je voudrois vous plaire et employer à cela la vie que je tiens de vous. Je ne sçais si je me trompe ; mais je crois que le meilleur moyen pour y parvenir est de vivre en bon citoyen dans la société où vous m'avez fait naître, et en bon pere dans la famille que vous m'avez donnée. »

A Paris, le 8 de la lune de Chahban, 1713.

LETTRE XLVII.

Zachi a Usbek, a Paris.

J'ai une grande nouvelle à t'apprendre : je me suis réconciliée avec Zephis ; le serrail, partagé entre nous,

(1) Un Juif.
(2) Un Turc.
(3) Un Arménien.

s'est réuni. Il ne manque que toi dans ces lieux, où la paix regne. Viens, mon cher Usbek, viens y faire triompher l'amour.

Je donnai à Zephis un grand festin, où ta mere, tes femmes et tes principales concubines furent invitées ; tes tantes et plusieurs de tes cousines s'y trouverent aussi ; elles étoient venues à cheval, couvertes du sombre nuage de leurs voiles et de leurs habits.

Le lendemain nous partîmes pour la campagne, où nous espérions être plus libres. Nous montâmes sur nos chameaux, et nous nous mîmes quatre dans chaque loge. Comme la partie avoit été faite brusquement, nous n'eûmes pas le tems d'envoyer à la ronde annoncer le courouc ; mais le premier eunuque, toujours industrieux, prit une autre précaution : car il joignit à la toile qui nous empêchoit d'être vûes un rideau si épais que nous ne pouvions absolument voir personne.

Quand nous fûmes arrivées à cette riviere qu'il faut traverser, chacune de nous se mit, selon la coutume, dans une boëte et se fit porter dans le bâteau : car on nous dit que la riviere étoit pleine de monde. Un curieux, qui s'approcha trop près du lieu où nous étions enfermées, reçut un coup mortel, qui lui ôta pour jamais la lumiere du jour ; un autre, qu'on trouva se baignant tout nud sur le rivage, eut le même sort ; et tes fidéles eunuques sacrifierent à ton honneur et au nôtre ces deux infortunés.

Mais écoute le reste de nos aventures. Quand nous fûmes au milieu du fleuve, un vent si impétueux s'éleva, et un nuage si affreux couvrit les airs, que nos matelots commencerent à désespérer. Effrayées de ce péril, nous nous évanouîmes presque toutes. Je me souviens que j'entendis la voix et les disputes de nos eunuques, dont

les uns disoient qu'il falloit nous avertir du péril et nous tirer de notre prison ; mais leur chef soutint toujours qu'il mourroit plutôt que de souffrir que son maître fût ainsi deshonoré, et qu'il enfonceroit un poignard dans le sein de celui qui feroit des propositions si hardies. Une de mes esclaves, toute hors d'elle, courut vers moi deshabillée, pour me secourir ; mais un eunuque noir la prit brutalement et la fit rentrer dans l'endroit d'où elle étoit sortie. Pour lors je m'évanouis et ne revins à moi qu'après que le péril fut passé.

Que les voyages sont embarrassans pour les femmes ! Les hommes ne sont exposés qu'aux dangers qui menacent leur vie, et nous sommes, à tous les instans, dans la crainte de perdre notre vie ou notre vertu.

Adieu, mon cher Usbek. Je t'adorerai toujours.

Du serrail de Fatmé, le 2 de la lune de Rhamazan, 1713.

LETTRE XLVIII.

Usbek a Rhedi, a Venise.

Ceux qui aiment à s'instruire ne sont jamais oisifs : quoique je ne sois chargé d'aucune affaire importante, je suis cependant dans une occupation continuelle. Je passe ma vie à examiner ; j'écris le soir ce que j'ai remarqué, ce que j'ai vû, ce que j'ai entendu dans la journée. Tout m'intéresse, tout m'étonne : je suis comme un enfant, dont les organes encore tendres sont vivement frappés par les moindres objets.

Tu ne le croirois pas peut-être : nous sommes reçus agréablement dans toutes les compagnies et dans toutes

les sociétés ; je crois devoir beaucoup à l'esprit vif et à la gayeté naturelle de Rica, qui fait qu'il recherche tout le monde, et qu'il en est également recherché. Notre air étranger n'offense plus personne ; nous jouissons même de la surprise où l'on est de nous trouver quelque politesse : car les Français n'imaginent pas que notre climat produise des hommes. Cependant, il faut l'avouer, ils valent bien la peine qu'on les détrompe.

J'ai passé quelques jours dans une maison de campagne auprès de Paris, chez un homme de considération, qui est ravi d'avoir de la compagnie chez lui. Il a une femme fort aimable, et qui joint à une grande modestie une gayeté que la vie retirée ôte toujours à nos dames de Perse.

Etranger que j'étois, je n'avois rien de mieux à faire que d'examiner cette foule de gens qui y abordoit sans cesse, et qui me présentoit toujours quelque chose de nouveau. Je remarquai d'abord un homme dont la simplicité me plût ; je m'attachai à lui, il s'attacha à moi ; de sorte que nous nous trouvions toujours l'un auprès de l'autre.

Un jour que, dans un grand cercle, nous nous entretenions en particulier, laissant les conversations générales à elles-mêmes : « Vous trouverez peut-être en moi, lui dis-je, plus de curiosité que de politesse ; mais je vous supplie d'agréer que je vous fasse quelques questions : car je m'ennuie de n'être au fait de rien et de vivre avec des gens que je ne sçaurois démêler. Mon esprit travaille depuis deux jours : il n'y a pas un seul de ces hommes qui ne m'ait donné deux cens fois la torture, et je ne les devinerois de mille ans : ils me sont plus invisibles que les femmes de notre grand monarque. — Vous n'avez qu'à dire, me répondit-il, et je vous instruirai de tout ce

que vous souhaiterez ; d'autant mieux que je vous crois homme discret, et que vous n'abuserez pas de ma confiance. »

« Qui est cet homme, lui dis-je, qui nous a tant parlé des repas qu'il a donnés aux grands, qui est si familier avec vos ducs, et qui parle si souvent à vos ministres, qu'on me dit être d'un accès si difficile ? Il faut bien que ce soit un homme de qualité ; mais il a la physionomie si basse qu'il ne fait guéres honneur aux gens de qualité, et, d'ailleurs, je ne lui trouve point d'éducation. Je suis étranger ; mais il me semble qu'il y a en général une certaine politesse commune à toutes les nations ; je ne lui trouve point de celle-là. Est-ce que vos gens de qualité sont plus mal élevés que les autres ? — Cet homme, me répondit-il en riant, est un fermier. Il est autant au-dessus des autres par ses richesses, qu'il est au-dessous de tout le monde par sa naissance. Il auroit la meilleure table de Paris, s'il pouvoit se résoudre à ne manger jamais chez lui. Il est bien impertinent, comme vous voyez ; mais il excelle par son cuisinier. Aussi n'en est-il pas ingrat : car vous avez entendu qu'il l'a loué tout aujourd'hui. »

« Et ce gros homme vêtu de noir, lui dis-je, que cette dame a fait placer auprès d'elle, comment a-t-il un habit si lugubre avec un air si gai et un teint si fleuri ? Il sourit gracieusement dès qu'on lui parle ; sa parure est plus modeste, mais plus arrangée que celle de vos femmes. — C'est, me répondit-il, un prédicateur, et, qui pis est, un directeur. Tel que vous le voyez, il en sçait plus que les maris. Il connoît le foible des femmes ; elles sçavent aussi qu'il a le sien. — Comment ? dis-je. Il parle toujours de quelque chose qu'il appelle *la grace*. — Non pas toujours, me répondit-il. A l'oreille d'une jolie femme il parle encore plus volontiers de sa chûte. Il foudroie en

public ; mais il est doux comme un agneau en particulier. — Il me semble, dis-je, qu'on le distingue beaucoup, et qu'on a de grands égards pour lui. — Comment ? Si on le distingue ? C'est un homme nécessaire ; il fait la douceur de la vie retirée : petits conseils, soins officieux, visites marquées ; il dissipe un mal de tête mieux qu'homme du Monde ; il est excellent. »

« Mais, si je ne vous importune pas, dites-moi qui est celui qui est vis-à-vis de nous, qui est si mal habillé ; qui fait quelquefois des grimaces et a un langage différent des autres ; qui n'a pas d'esprit pour parler, mais qui parle pour avoir de l'esprit ? — C'est, me répondit-il, un poëte, et le grotesque du Genre humain. Ces gens-là disent qu'ils sont nés ce qu'ils sont. Cela est vrai, et aussi ce qu'ils seront toute leur vie, c'est-à-dire presque toujours les plus ridicules de tous les hommes. Aussi ne les épargne-t-on point : on verse sur eux le mépris à pleines mains. La famine a fait entrer celui-ci dans cette maison, et il y est bien reçu du maître et de la maîtresse, dont la bonté et la politesse ne se démentent à l'égard de personne. Il fit leur épithalame, lorsqu'ils se marièrent. C'est ce qu'il a fait de mieux en sa vie : car il s'est trouvé que le mariage a été aussi heureux qu'il l'a prédit. »

« Vous ne le croiriez pas peut-être, ajouta-t-il, entêté comme vous êtes des préjugés de l'Orient : il y a parmi nous des mariages heureux et des femmes dont la vertu est un gardien sévère. Les gens dont nous parlons goûtent entr'eux une paix qui ne peut être troublée ; ils sont aimés et estimés de tout le monde. Il n'y a qu'une chose : c'est que leur bonté naturelle leur fait recevoir chez eux toute sorte de monde ; ce qui fait qu'ils ont quelquefois mauvaise compagnie. Ce n'est pas que je les désapprouve : il faut vivre avec les hommes tels qu'ils

sont ; les gens qu'on dit être de si bonne compagnie ne sont souvent que ceux dont les vices sont plus rafinés, et peut-être en est-il comme des poisons, dont les plus subtils sont aussi les plus dangereux. »

« Et ce vieux homme, lui dis-je tout bas, qui a l'air si chagrin ? Je l'ai pris d'abord pour un étranger : car, outre qu'il est habillé autrement que les autres, il censure tout ce qui se fait en France et n'approuve pas votre gouvernement. — C'est un vieux guerrier, me dit-il, qui se rend mémorable à tous ses auditeurs par la longueur de ses exploits. Il ne peut souffrir que la France ait gagné des batailles où il ne se soit pas trouvé, ou qu'on vante un siége où il n'ait pas monté à la tranchée. Il se croit si nécessaire à notre histoire, qu'il s'imagine qu'elle finit où il a fini : il regarde quelques blessures qu'il a reçues, comme la dissolution de la Monarchie, et, à la différence de ces philosophes qui disent qu'on ne jouit que du présent, et que le passé n'est rien, il ne jouit, au contraire, que du passé et n'existe que dans les campagnes qu'il a faites : il respire dans les tems qui se sont écoulés, comme les héros doivent vivre dans ceux qui passeront après eux. — Mais pourquoi, dis-je, a-t-il quitté le service ? — Il ne l'a point quitté, me répondit-il ; mais le service l'a quitté : on l'a employé dans une petite place, où il racontera ses aventures le reste de ses jours ; mais il n'ira jamais plus loin : le chemin des honneurs lui est fermé. — Et pourquoi ? lui dis-je. — Nous avons une maxime en France, me répondit-il : c'est de n'élever jamais les officiers dont la patience a langui dans les emplois subalternes. Nous les regardons comme des gens dont l'esprit s'est rétréci dans les détails, et qui, par l'habitude des petites choses, sont devenus incapables des plus grandes. Nous croyons qu'un homme qui n'a pas les

qualités d'un général à trente ans ne les aura jamais ; que celui qui n'a pas ce coup d'œil qui montre tout d'un coup un terrein de plusieurs lieues dans toutes ses situations différentes, cette présence d'esprit qui fait que, dans une victoire, on se sert de tous ses avantages, et, dans un échec, de toutes ses ressources, n'acquerera jamais ces talens. C'est pour cela que nous avons des emplois brillans pour ces hommes grands et sublimes que le Ciel a partagés non seulement d'un cœur, mais aussi d'un génie héroïque, et des emplois subalternes pour ceux dont les talens le sont aussi. De ce nombre sont ces gens qui ont vieilli dans une guerre obscure : ils ne réussissent tout au plus qu'à faire ce qu'ils ont fait toute leur vie, et il ne faut point commencer à les charger dans le tems qu'ils s'affoiblissent. »

Un moment après, la curiosité me reprit, et je lui dis : « Je m'engage à ne vous plus faire de questions, si vous voulez encore souffrir celle-ci. Qui est ce grand jeune homme qui a des cheveux, peu d'esprit et tant d'impertinence ? D'où vient qu'il parle plus haut que les autres et se sçait si bon gré d'être au Monde ? — C'est un homme à bonnes fortunes, » me répondit-il. A ces mots, des gens entrerent, d'autres sortirent ; on se leva ; quelqu'un vint parler à mon gentilhomme, et je restai aussi peu instruit qu'auparavant. Mais, un moment après, je ne sçais par quel hasard, ce jeune homme se trouva auprès de moi, et, m'adressant la parole : « Il fait beau. Voudriez-vous, Monsieur, faire un tour dans le parterre ? » Je lui répondis le plus civilement qu'il me fut possible, et nous sortîmes ensemble. « Je suis venu à la campagne, me dit-il, pour faire plaisir à la maîtresse de la maison, avec laquelle je ne suis pas mal. Il y a bien certaine femme dans le Monde qui ne sera pas de bonne humeur. Mais

qu'y faire ? Je vois les plus jolies femmes de Paris ; mais je ne me fixe pas à une, et je leur en donne bien à garder : car, entre vous et moi, je ne vaux pas grand'chose. — Apparemment, Monsieur, lui dis-je, que vous avez quelque charge ou quelque emploi qui vous empêche d'être plus assidu auprès d'elles. — Non, Monsieur, je n'ai d'autre emploi que de faire enrager un mari ou désespérer un pere ; j'aime à allarmer une femme qui croit me tenir, et la mettre à deux doigts de ma perte. Nous sommes quelques jeunes gens qui partageons ainsi tout Paris et l'intéressons à nos moindres démarches. — A ce que je comprens, lui dis-je, vous faites plus de bruit que le guerrier le plus valeureux, et vous êtes plus considéré qu'un grave magistrat. Si vous étiez en Perse, vous ne jouiriez pas de tous ces avantages : vous deviendriez plus propre à garder nos dames qu'à leur plaire. » Le feu me monta au visage, et je crois que, pour peu que j'eusse parlé, je n'aurois pû m'empêcher de le brusquer.

Que dis-tu d'un pays où l'on tolére de pareilles gens, et où l'on laisse vivre un homme qui fait un tel métier ? où l'infidélité, la trahison, le rapt, la perfidie et l'injustice conduisent à la considération ? où l'on estime un homme parce qu'il ôte une fille à son pere, une femme à son mari, et trouble les sociétés les plus douces et les plus saintes ? Heureux les enfans d'Hali, qui défendent leurs familles de l'opprobre et de la séduction ! La lumiere du jour n'est pas plus pure que le feu qui brule dans le cœur de nos femmes ; nos filles ne pensent qu'en tremblant au jour qui doit les priver de cette vertu qui les rend semblables aux Anges et aux Puissances incorporelles. Terre natale et chérie, sur qui le Soleil jette ses premiers regards, tu n'es point souillée par les crimes horribles qui obligent

cet astre à se cacher dès qu'il paroît dans le noir Occident !

A Paris, le 5 de la lune de Rhamazan, 1713.

LETTRE XLIX.

Rica a Usbek, a ***.

Etant l'autre jour dans ma chambre, je vis entrer un dervis extraordinairement habillé : sa barbe descendoit jusques à sa ceinture de corde ; il avoit les pieds nuds ; son habit étoit gris, grossier et, en quelques endroits, pointu. Le tout me parut si bisarre que ma premiere idée fut d'envoyer chercher un peintre pour en faire une fantaisie.

Il me fit d'abord un grand compliment, dans lequel il m'apprit qu'il étoit homme de mérite, et de plus Capucin. « On m'a dit, ajouta-t-il, Monsieur, que vous retournez bientôt à la cour de Perse, où vous tenez un rang distingué ; je viens vous demander votre protection et vous prier de nous obtenir du Roi une petite habitation, auprès de Casbin, pour deux ou trois réligieux. — Mon Pere, lui dis-je, vous voulez donc aller en Perse ? — Moi, Monsieur ! me dit-il ; je m'en donnerai bien de garde. Je suis ici provincial, et je ne troquerois pas ma condition contre celle de tous les Capucins du Monde. — Eh ! que diable me demandez-vous donc ? — C'est, me répondit-il, que, si nous avions cet hospice, nos peres d'Italie y enverroient deux ou trois de leurs réligieux. — Vous les connoissez apparemment, lui dis-je, ces réligieux ? — Non, Monsieur, je ne les connois pas. — Eh mor-

bleu ! que vous importe donc qu'ils aillent en Perse ? C'est un beau projet de faire respirer l'air de Casbin à deux Capucins ; cela sera très-utile et à l'Europe et à l'Asie ; il est fort nécessaire d'intéresser là-dedans les monarques. Voilà ce qui s'appelle de belles colonies ! Allez ! Vous et vos semblables n'êtes point faits pour être transplantés, et vous ferez bien de continuer à ramper dans les endroits où vous vous êtes engendrés. »

A Paris, le 15 de la lune de Rhamazan, 1713.

LETTRE L.

Rica a ***.

J'ai vû des gens chez qui la vertu étoit si naturelle qu'elle ne se faisoit pas même sentir : ils s'attachoient à leur devoir sans s'y plier et s'y portoient comme par instinct. Bien loin de relever par leurs discours leurs rares qualités, il sembloit qu'elles n'avoient pas percé jusques à eux. Voilà les gens que j'aime ; non pas ces hommes vertueux qui semblent être étonnés de l'être, et qui regardent une bonne action comme un prodige, dont le récit doit surprendre.

Si la modestie est une vertu nécessaire à ceux à qui le Ciel a donné de grands talens, que peut-on dire de ces insectes qui osent faire paroître un orgueil qui deshonoreroit les plus grands hommes ?

Je vois de tous côtés des gens qui parlent sans cesse d'eux-mêmes : leurs conversations sont un miroir qui présente toujours leur impertinente figure. Ils vous parleront des moindres choses qui leur sont arrivées, et ils

veulent que l'intérêt qu'ils y prennent les grossisse à vos yeux ; ils ont tout fait, tout vû, tout dit, tout pensé ; ils sont un modéle universel, un sujet de comparaison inépuisable, une source d'exemples qui ne tarit jamais. Oh ! que la louange est fade lorsqu'elle réfléchit vers le lieu d'où elle part !

Il y a quelques jours qu'un homme de ce caractére nous accabla pendant deux heures de lui, de son mérite et de ses talens. Mais, comme il n'y a point de mouvement perpétuel dans le Monde, il cessa de parler ; la conversation nous revint donc, et nous la prîmes.

Un homme qui paroissoit assez chagrin commença par se plaindre de l'ennui répandu dans les conversations. « Quoi ! toujours des sots qui se peignent eux-mêmes, et qui raménent tout à eux ? — Vous avez raison, reprit brusquement notre discoureur. Il n'y a qu'à faire comme moi : je ne me loue jamais ; j'ai du bien, de la naissance ; je fais de la dépense ; mes amis disent que j'ai quelque esprit : mais je ne parle jamais de tout cela. Si j'ai quelques bonnes qualités, celle dont je fais le plus de cas, c'est ma modestie. »

J'admirois cet impertinent, et, pendant qu'il parloit tout haut, je disois tout bas : « Heureux celui qui a assez de vanité pour ne dire jamais de bien de lui, qui craint ceux qui l'écoutent, et ne compromet point son mérite avec l'orgueil des autres ! »

A Paris, le 20 de la lune de Rhamazan, 1713.

LETTRE LI.

NARGUM, ENVOYÉ DE PERSE EN MOSCOVIE, A USBEK, A PARIS.

On m'a écrit d'Ispahan que tu avois quitté la Perse, et que tu étois actuellement à Paris. Pourquoi faut-il que j'apprenne de tes nouvelles par d'autres que par toi ?

Les ordres du Roi des Rois me retiennent depuis cinq ans dans ce pays-ci, où j'ai terminé plusieurs négociations importantes.

Tu sçais que le Czar est le seul des princes chrétiens dont les intérêts soient mêlés avec ceux de la Perse, parce qu'il est ennemi des Turcs comme nous.

Son empire est plus grand que le nôtre : car on compte mille lieues depuis Moscow jusqu'à la derniere place de ses états du côté de la Chine.

Il est le maître absolu de la vie et des biens de ses sujets, qui sont tous esclaves, à la reserve de quatre familles. Le lieutenant des Prophétes, le Roi des Rois, qui a le Ciel pour marche-pied, ne fait pas un exercice plus redoutable de sa puissance.

A voir le climat affreux de la Moscovie, on ne croiroit jamais que ce fût une peine d'en être exilé ; cependant, dès qu'un grand est disgracié, on le relégue en Sibérie.

Comme la loi de notre prophéte nous défend de boire du vin, celle du Prince le défend aux Moscovites.

Ils ont une maniere de recevoir leurs hôtes qui n'est point du tout persane. Dès qu'un étranger entre dans la maison, le mari lui présente sa femme ; l'étranger la baise ; et cela passe pour une politesse faite au mari.

Quoique les peres, au contrat de mariage de leurs

filles, stipulent ordinairement que le mari ne les fouettera pas, cependant on ne sçauroit croire combien les femmes moscovites aiment à être battues (1) : elles ne peuvent comprendre qu'elles possédent le cœur de leur mari s'il ne les bat comme il faut : une conduite opposée, de sa part, est une marque d'indifférence impardonnable. Voici une lettre qu'une d'elles écrivit dernierement à sa mère :

« Ma chere Mere,

« Je suis la plus malheureuse femme du Monde ! Il n'y « a rien que je n'aye fait pour me faire aimer de mon « mari, et je n'ai jamais pu y réussir. Hier, j'avois mille « affaires dans la maison ; je sortis, et je demeurai tout le « jour dehors. Je crus, à mon retour, qu'il me battroit « bien fort ; mais il ne me dit pas un seul mot. Ma sœur « est bien autrement traitée : son mari la bat tous les « jours ; elle ne peut pas regarder un homme, qu'il ne « l'assomme soudain. Ils s'aiment beaucoup aussi, et ils « vivent de la meilleure intelligence du Monde.

« C'est ce qui la rend si fiére. Mais je ne lui donnerai « pas long-temps sujet de me mépriser. J'ai résolu de me « faire aimer de mon mari à quelque prix que ce soit ; je « le ferai si bien enrager, qu'il faudra bien qu'il me donne « des marques d'amitié. Il ne sera pas dit que je ne serai « pas battue, et que je vivrai dans la maison sans que l'on « pense à moi. La moindre chiquenaude qu'il me don- « nera, je crierai de toute ma force, afin qu'on s'imagine « qu'il y va tout de bon, et je crois que, si quelque voisin « venoit au secours, je l'étranglerois. Je vous supplie, ma « chere Mere, de vouloir bien représenter à mon mari « qu'il me traite d'une maniere indigne. Mon pere, qui

(1) Ces mœurs sont changées.

est un si honnête homme, n'agissoit pas de même, et il me souvient, lorsque j'étois petite fille, qu'il me sembloit quelquefois qu'il vous aimoit trop.

« Je vous embrasse, ma chere Mere. »

Les Moscovites ne peuvent point sortir de l'Empire, ût-ce pour voyager. Ainsi, séparés des autres nations par es loix du pays, ils ont conservé leurs anciennes couumes avec d'autant plus d'attachement qu'ils ne croyoient as qu'il fût possible d'en avoir d'autres.

Mais le prince qui regne à présent a voulu tout changer : il a eu de grands démêlés avec eux au sujet de leur arbe ; le clergé et les moines n'ont pas moins combattu n faveur de leur ignorance.

Il s'attache à faire fleurir les arts et ne néglige rien our porter dans l'Europe et l'Asie la gloire de sa nation, ubliée jusques ici et presque uniquement connue d'ellenême.

Inquiet et sans cesse agité, il erre dans ses vastes états, aissant partout des marques de sa sévérité naturelle.

Il les quitte, comme s'ils ne pouvoient le contenir, et a chercher dans l'Europe d'autres provinces et de noueaux royaumes.

Je t'embrasse, mon cher Usbek. Donne-moi de tes nouelles, je te conjure.

De Moscou, le 2 de la lune de Chalval, 1713.

LETTRE LII.

Rica a Usbek, a ***.

J'étois l'autre jour dans une société où je me divertis ssez bien. Il y avoit-là des femmes de tous les âges : une

de quatre-vingt ans, une de soixante, une de quarante, qui avoit une niéce de vingt à vingt-deux. Un certain instinct me fit approcher de cette derniere, et elle me dit à l'oreille : « Que dites-vous de ma tante, qui, à son âge, veut avoir des amans et fait encore la jolie ? — Elle a tort, lui dis-je : c'est un dessein qui ne convient qu'à vous. » Un moment après, je me trouvai auprès de sa tante, qui me dit : « Que dites-vous de cette femme, qui a pour le moins soixante ans, qui a passé aujourd'hui plus d'une heure à sa toilette ? — C'est du tems perdu, lui dis-je ; et il faut avoir vos charmes pour devoir y songer. » J'allai à cette malheureuse femme de soixante ans et la plaignois dans mon ame, lorsqu'elle me dit à l'oreille : « Y a-t-il rien de si ridicule ? Voyez cette femme, qui a quatre-vingt ans, et qui met des rubans couleur de feu ; elle veut faire la jeune, et elle y réussit : car cela approche de l'enfance. » — « Ah ! bon Dieu, dis-je en moi-même, ne sentirons-nous jamais que le ridicule des autres ? — C'est peut-être un bonheur, disois-je ensuite, que nous trouvions de la consolation dans les foiblesses d'autrui. » Cependant j'étois en train de me divertir, et je dis : « Nous avons assez monté ; descendons à présent, et commençons par la vieille qui est au sommet. » — « Madame, vous vous ressemblez si fort, cette dame à qui je viens de parler et vous, qu'il semble que vous soyez deux sœurs, et je vous crois à peu près de même âge. — Vraiment, Monsieur, me dit-elle, lorsque l'une mourra, l'autre devra avoir grand'peur : je ne crois pas qu'il y ait d'elle à moi deux jours de différence. » Quand je tins cette femme décrépite, j'allai à celle de soixante ans. « Il faut, Madame, que vous décidiez un pari que j'ai fait : j'ai gagé que cette dame et vous — lui montrant la femme de quarante ans — étiez de même âge. — Ma foi, dit-elle, je ne

crois pas qu'il y ait six mois de différence. — Bon, m'y voilà ; continuons. » Je descendis encore, et j'allai à la femme de quarante ans. « Madame, faites-moi la grace de me dire si c'est pour rire que vous appellez cette demoiselle, qui est à l'autre table, votre niéce ? Vous êtes aussi jeune qu'elle ; elle a même quelque chose dans le visage de passé, que vous n'avez certainement pas, et ces couleurs vives qui paroissent sur votre teint..... — Attendez, me dit-elle : je suis sa tante ; mais sa mere avait pour le moins vingt-cinq ans plus que moi : nous n'étions pas de même lit ; j'ai oui dire à feue ma sœur que sa fille et moi naquîmes la même année. — Je le disois bien, Madame, et je n'avois pas tort d'être étonné. »

Mon cher Usbek, les femmes qui se sentent finir d'avance par la perte de leurs agrémens voudroient reculer vers la jeunesse. Eh ! comment ne chercheroient-elles pas à tromper les autres ? Elles font tous leurs efforts pour se tromper elles-mêmes et se dérober à la plus affligeante de toutes les idées.

A Paris, le 3 de la lune de Chalval, 1713.

LETTRE LIII.

Zelis a Usbek, a Paris.

Jamais passion n'a été plus forte et plus vive que celle de Cosrou, eunuque blanc, pour mon esclave Zélide : il la demande en mariage avec tant de fureur que je ne puis la lui refuser. Et pourquoi ferois-je de la résistance, lorsque sa mere n'en fait pas, et que Zélide elle-même paroît satisfaite de l'idée de ce mariage imposteur et de l'ombre vaine qu'on lui présente ?

Que veut-elle faire de cet infortuné, qui n'aura d'un mari que la jalousie ; qui ne sortira de sa froideur que pour entrer dans un désespoir inutile ; qui se rappellera toujours la mémoire de ce qu'il a été, pour la faire souvenir de ce qu'il n'est plus ; qui, toujours prêt à se donner, et ne se donnant jamais, se trompera, la trompera sans cesse et lui fera essuyer à chaque instant tous les malheurs de sa condition ?

Eh quoi ! être toujours dans les images et dans les phantômes ! ne vivre que pour imaginer ! se trouver toujours auprès des plaisirs, et jamais dans les plaisirs ! languissante dans les bras d'un malheureux, au lieu de répondre à ses soupirs, ne répondre qu'à ses regrets !

Quel mépris ne doit-on pas avoir pour un homme de cet espéce, fait uniquement pour garder, et jamais pour posséder ? Je cherche l'amour, et je ne le vois pas.

Je te parle librement, parce que tu aimes ma naiveté, et que tu préferes mon air libre et ma sensibilité pour les plaisirs, à la pudeur feinte de mes compagnes.

Je t'ai oui dire mille fois que les eunuques goûtent avec les femmes une sorte de volupté qui nous est inconnue ; que la nature se dédommage de ses pertes ; qu'elle a des ressources qui réparent le désavantage de leur condition ; qu'on peut bien cesser d'être homme, mais non pas d'être sensible ; et que, dans cet état, on est comme dans un troisiéme sens, où l'on ne fait, pour ainsi dire, que changer de plaisirs.

Si cela étoit, je trouverois Zélide moins à plaindre : c'est quelque chose de vivre avec des gens moins malheureux.

Donne-moi tes ordres là-dessus, et fais-moi sçavoir si tu veux que le mariage s'accomplisse dans le serrail.

Adieu.

Du serrail d'Ispahan, le 5 de la lune de Chalval, 1713.

LETTRE LIV.

Rica a Usbek, a ***.

J'étois ce matin dans ma chambre, qui, comme tu sçais, n'est séparée des autres que par une cloison fort mince et percée en plusieurs endroits ; de sorte qu'on entend tout ce qui se dit dans la chambre voisine. Un homme, qui se promenoit à grands pas, disoit à un autre : « Je ne sçais ce que c'est, mais tout se tourne contre moi : il y a plus de trois jours que je n'ai rien dit qui m'ait fait honneur, et je me suis trouvé confondu pêle-mêle dans toutes les conversations, sans qu'on ait fait la moindre attention à moi, et qu'on m'ait deux fois adressé la parole. J'avois préparé quelques saillies pour relever mon discours ; jamais on n'a voulu souffrir que je les fisse venir. J'avois un conte fort joli à faire ; mais, à mesure que j'ai voulu l'approcher, on l'a esquivé comme si on l'avoit fait exprès. J'ai quelques bons mots, qui, depuis quatre jours, vieillissent dans ma tête, sans que j'en aye pu faire le moindre usage. Si cela continue, je crois qu'à la fin je serai un sot : il semble que ce soit mon étoile, et que je ne puisse m'en dispenser. Hier, j'avois espéré de briller avec trois ou quatre vieilles femmes qui certainement ne m'en imposent point, et je devois dire les plus jolies choses du Monde : je fus plus d'un quart d'heure à diriger ma conversation ; mais elles ne tinrent jamais un propos suivi, et elles couperent, comme des Parques fatales, le fil de tous mes discours. Veux-tu que je te dise ? La réputation de bel esprit coûte bien à soutenir. Je ne sçais comment tu as fait pour y parvenir. — Il me vient une

pensée, reprit l'autre : travaillons de concert à nous donner de l'esprit ; associons-nous pour cela. Chaque jour, nous nous dirons de quoi nous devons parler, et nous nous secourerons si bien que, si quelqu'un vient nous interrompre au milieu de nos idées, nous l'attirerons nous-mêmes, et, s'il ne veut pas venir de bon gré, nous lui ferons violence. Nous conviendrons des endroits où il faudra approuver, de ceux où il faudra sourire, des autres où il faudra rire tout-à-fait et à gorge déployée. Tu verras que nous donnerons le ton à toutes les conversations, et qu'on admirera la vivacité de notre esprit et le bonheur de nos réparties. Nous nous protégerons par des signes de tête mutuels. Tu brilleras aujourd'hui ; demain tu seras mon second. J'entrerai avec toi dans une maison, et je m'écrierai en te montrant : « Il faut que je vous dise « une réponse bien plaisante que Monsieur vient de faire « à un homme que nous avons trouvé dans la rue. » Et je me tournerai vers toi : « Il ne s'y attendoit pas ; il a été « bien étonné. » Je réciterai quelques-uns de mes vers, et tu diras : « J'y étois quand il les fit ; c'étoit dans un « souper, et il ne rêva pas un moment. » Souvent même nous nous raillerons, toi et moi, et l'on dira : « Voyez « comme ils s'attaquent, comme ils se défendent ! Ils ne « s'épargnent pas. Voyons comment il sortira de-là. A « merveille ! quelle présence d'esprit ! Voilà une véritable « bataille. » Mais on ne dira pas que nous nous étions escarmouchés la veille. Il faudra acheter de certains livres qui sont des recueils de bons mots composés à l'usage de ceux qui n'ont pas d'esprit, et qui en veulent contrefaire : tout dépend d'avoir des modéles. Je veux qu'avant six mois nous soyons en état de tenir une conversation d'une heure toute remplie de bons mots. Mais il faudra avoir une attention : c'est de soutenir leur fortune.

Ce n'est pas assez de dire un bon mot : il faut le publier ; il faut le répandre et le sémer par-tout. Sans cela, autant de perdu ; et je t'avoue qu'il n'y a rien de si désolant que de voir une jolie chose qu'on a dite mourir dans l'oreille d'un sot qui l'entend. Il est vrai que souvent il y a une compensation, et que nous disons aussi bien des sottises qui passent *incognito* ; et c'est la seule chose qui peut nous consoler dans cette occasion. Voilà, mon cher, le parti qu'il nous faut prendre. Fais ce que je te dirai, et je te promets avant six mois une place à l'Académie. C'est pour te dire que le travail ne sera pas long : car pour lors tu pourras renoncer à ton art ; tu seras homme d'esprit malgré que tu en ayes. On remarque en France que, dès qu'un homme entre dans une compagnie, il prend d'abord ce qu'on appelle *l'esprit du corps*. Tu seras de même, et je ne crains pour toi que l'embarras des applaudissemens. »

De Paris, le 6 de la lune de Zilcadé, 1714.

LETTRE LV.

Rica a Ibben, a Smirne.

Chez les peuples de l'Europe, le premier quart d'heure du mariage applanit toutes les difficultés : les dernieres faveurs sont toujours de même date que la bénédiction nuptiale ; les femmes n'y font point comme nos Persanes, qui disputent le terrein quelquefois des mois entiers ; il n'y a rien de si plénier : si elles ne perdent rien, c'est qu'elles n'ont rien à perdre ; mais on sçait toujours, chose honteuse ! le moment de leur défaite, et, sans consulter

les astres, on peut prédire au juste l'heure de la naissance de leurs enfans.

Les Français ne parlent presque jamais de leurs femmes; c'est qu'ils ont peur d'en parler devant des gens qui les connoissent mieux qu'eux.

Il y a parmi eux des hommes très-malheureux que personne ne console : ce sont les maris jaloux. Il y en a que tous les hommes méprisent : ce sont encore les maris jaloux.

Aussi n'y a-t-il point de pays où ils soient en si petit nombre que chez les Français. Leur tranquillité n'est pas fondée sur la confiance qu'ils ont en leurs femmes ; c'est, au contraire, sur la mauvaise opinion qu'ils en ont. Toutes les sages précautions des Asiatiques, les voiles qui les couvrent, les prisons où elles sont détenues, la vigilance des eunuques, leur paroissent des moyens plus propres à exercer l'industrie de ce sexe qu'à la lasser. Ici les maris prennent leur parti de bonne grace et regardent les infidélités comme des coups d'une étoile inévitable. Un mari qui voudroit seul posséder sa femme seroit regardé comme un perturbateur de la joye publique et comme un insensé qui voudroit jouir de la lumiere du Soleil à l'exclusion des autres hommes.

Ici un mari qui aime sa femme est un homme qui n'a pas assez de mérite pour se faire aimer d'une autre ; qui abuse de la nécessité de la Loi pour suppléer aux agrémens qui lui manquent ; qui se sert de tous ses avantages au préjudice d'une société entiere ; qui s'approprie ce qui ne lui avoit été donné qu'en engagement, et qui agit autant qu'il est en lui pour renverser une convention tacite qui fait le bonheur de l'un et de l'autre sexe. Ce titre de mari d'une jolie femme, qui se cache en Asie avec tant de soin, se porte ici sans inquiétude : on se sent en

état de faire diversion par-tout. Un prince se console de la perte d'une place par la prise d'une autre. Dans le tems que le Turc nous prenoit Bagdat, n'enlevions-nous pas au Mogol la forteresse de Candahor ?

Un homme qui, en général, souffre les infidélités de sa femme n'est point désapprouvé ; au contraire, on le loue de sa prudence : il n'y a que les cas particuliers qui deshonorent.

Ce n'est pas qu'il n'y ait des dames vertueuses, et on peut dire qu'elles sont distinguées : mon conducteur me les faisoit toujours remarquer. Mais elles étoient toutes si laides qu'il faut être un saint pour ne pas haïr la vertu.

Après ce que je t'ai dit des mœurs de ce pays-ci, tu t'imagines facilement que les Français ne s'y piquent guéres de constance. Ils croyent qu'il est aussi ridicule de jurer à une femme qu'on l'aimera toujours, que de soutenir qu'on se portera toujours bien, ou qu'on sera toujours heureux. Quand ils promettent à une femme qu'ils l'aimeront toujours, ils supposent qu'elle, de son côté, leur promet d'être toujours aimable, et, si elle manque à sa parole, ils ne se croyent plus engagés à la leur.

A Paris, le 7 de la lune de Zilcadé, 1714.

LETTRE LVI.

Usbek a Ibben, a Smirne.

Le jeu est très en usage en Europe : c'est un état que d'être joueur. Ce seul titre tient lieu de naissance, de

bien, de probité ; il met tout homme qui le porte au rang des honnêtes gens, sans examen, quoiqu'il n'y ait personne qui ne sçache qu'en jugeant ainsi il s'est trompé très-souvent ; mais on est convenu d'être incorrigible.

Les femmes y sont sur-tout très-adonnées. Il est vrai qu'elles ne s'y livrent guéres dans leur jeunesse que pour favoriser une passion plus chere ; mais, à mesure qu'elles vieillissent, leur passion pour le jeu semble rajeunir, et cette passion remplit tout le vuide des autres.

Elles veulent ruiner leurs maris, et, pour y parvenir, elles ont des moyens pour tous les âges, depuis la plus tendre jeunesse jusques à la vieillesse la plus décrépite : les habits et les équipages commencent le dérangement ; la coquetterie l'augmente ; le jeu l'acheve.

J'ai vû souvent neuf ou dix femmes, ou plutôt neuf ou dix siécles rangés autour d'une table ; je les ai vûes dans leurs espérances, dans leurs craintes, dans leurs joyes, sur-tout dans leurs fureurs. Tu aurois dit qu'elles n'auroient jamais le tems de s'appaiser, et que la vie alloit les quitter avant leur désespoir ; tu aurois été en doute si ceux qu'elles payoient étoient leurs créanciers ou leurs légataires.

Il semble que notre saint prophéte ait eu principalement en vûe de nous priver de tout ce qui peut troubler notre raison : il nous a interdit l'usage du vin, qui la tient ensevelie ; il nous a, par un précepte exprès, défendu les jeux de hazard ; et, quand il lui a été impossible d'ôter la cause des passions, il les a amorties. L'amour, parmi nous, ne porte ni trouble ni fureur ; c'est une passion languissante, qui laisse notre ame dans le calme : la pluralité des femmes nous sauve de leur empire ; elle tempére la violence de nos desirs.

A Paris, le 18 de la lune de Zilhagé, 1714.

LETTRE LVII.

Usbek a Rhedi, a Venise.

Les libertins entretiennent ici un nombre infini de filles de joye, et les dévots, un nombre innombrable de dervis. Ces dervis font trois vœux : d'obéissance, de pauvreté et de chasteté. On dit que le premier est le mieux observé de tous ; quant au second, je te répons qu'il ne l'est point ; je te laisse à juger du troisiéme.

Mais, quelque riches que soient ces dervis, ils ne quittent jamais la qualité de pauvres ; notre glorieux sultan renonceroit plutôt à ses magnifiques et sublimes titres. Ils ont raison : car ce titre de pauvres les empêche de l'être.

Les médecins et quelques-uns de ces dervis qu'on appelle *confesseurs* sont toujours ici ou trop estimés ou trop méprisés ; cependant on dit que les héritiers s'accommodent mieux des médecins que des confesseurs.

Je fus l'autre jour dans un couvent de ces dervis. Un d'entr'eux, vénérable par ses cheveux blancs, m'accueillit fort honnêtement ; il me fit voir toute la maison ; nous entrâmes dans le jardin, et nous nous mîmes à discourir. « Mon Pere, lui dis-je, quel emploi avez-vous dans la communauté ? — Monsieur, me répondit-il avec un air très-content de ma question, je suis casuiste. — Casuiste ? repris-je : depuis que je suis en France, je n'ai pas oui parler de cette charge. — Quoi ! vous ne sçavez pas ce que c'est qu'un casuiste ? Eh bien ! écoutez : je vais vous en donner une idée qui ne vous laissera rien à desirer. Il y a deux sortes de péchés : de mortels, qui excluent

absolument du Paradis ; et de véniels, qui offensent Dieu à la vérité, mais ne l'irritent pas au point de nous priver de la béatitude. Or tout notre art consiste à bien distinguer ces deux sortes de péchés : car, à la reserve de quelques libertins, tous les Chrétiens veulent gagner le Paradis ; mais il n'y a guéres personne qui ne le veuille gagner à meilleur marché qu'il est possible. Quand on connoît bien les péchés mortels, on tâche de ne pas commettre de ceux-là, et l'on fait son affaire. Il y a des hommes qui n'aspirent pas à une si grande perfection, et, comme ils n'ont point d'ambition, ils ne se soucient pas des premieres places. Aussi entrent-ils en Paradis le plus juste qu'ils peuvent ; pourvû qu'ils y soient, cela leur suffit : leur but est de n'en faire ni plus ni moins. Ce sont des gens qui ravissent le Ciel, plutôt qu'ils ne l'obtiennent, et qui disent à Dieu : « Seigneur, j'ai accompli les « conditions à la rigueur ; vous ne pouvez vous empêcher « de tenir vos promesses : comme je n'en ai pas fait plus « que vous n'en avez demandé, je vous dispense de m'en « accorder plus que vous n'en avez promis. » Nous sommes donc des gens nécessaires, Monsieur. Ce n'est pas tout pourtant ; vous allez bien voir autre chose. L'action ne fait pas le crime, c'est la connoissance de celui qui la commet : celui qui fait un mal, tandis qu'il peut croire que ce n'en est pas un, est en sûreté de conscience ; et, comme il y a un nombre infini d'actions équivoques, un casuiste peut leur donner un dégré de bonté qu'elles n'ont point, en les déclarant bonnes ; et, pourveu qu'il puisse persuader qu'elles n'ont pas de venin, il le leur ôte tout entier. Je vous dis ici le secret d'un métier où j'ai vieilli ; je vous en fais voir les rafinemens : il y a un tour à donner à tout, même aux choses qui en paroissent les moins susceptibles. — Mon Pere, lui dis-je, cela est fort

bon ; mais comment vous accommodez-vous avec le Ciel ? Si le Sophi avoit à sa cour un homme qui fît à son égard ce que vous faites contre votre Dieu, qui mît de la différence entre ses ordres, et qui apprît à ses sujets dans quel cas ils doivent les exécuter, et dans quel autre ils peuvent les violer, il le feroit empaler sur l'heure. » Je saluai mon dervis et le quittai sans attendre sa réponse.

A Paris, le 23 de la lune de Maharram, 1714.

LETTRE LVIII.

Rica a Rhedi, a Venise.

A Paris, mon cher Rhedi, il y a bien des métiers.

Là un homme obligeant vient, pour un peu d'argent, vous offrir le secret de faire de l'or.

Un autre vous promet de vous faire coucher avec les Esprits aëriens, pourvu que vous soyez seulement trente ans sans voir de femmes.

Vous trouverez encore des devins si habiles qu'ils vous diront toute votre vie, pourveu qu'ils ayent seulement eu un quart d'heure de conversation avec vos domestiques.

Des femmes adroites font de la virginité une fleur qui périt et renaît tous les jours, et se cueille la centiéme fois plus douloureusement que la premiere.

Il y en a d'autres qui, réparant par la force de leur art toutes les injures du tems, sçavent rétablir sur un visage une beauté qui chancelle, et même rappeller une femme du sommet de la vieillesse pour la faire redescendre jusqu'à la jeunesse la plus tendre.

Tous ces gens-là vivent ou cherchent à vivre dans une ville qui est la mere de l'invention.

Les revenus des citoyens ne s'y afferment point : ils ne consistent qu'en esprit et en industrie ; chacun a la sienne, qu'il fait valoir de son mieux.

Qui voudroit nombrer tous les gens de loi qui poursuivent le revenu de quelque mosquée, auroit aussi-tôt compté les sables de la mer et les esclaves de notre monarque.

Un nombre infini de maîtres de langues, d'arts et de sciences, enseignent ce qu'ils ne sçavent pas, et ce talent est bien considérable : car il ne faut pas beaucoup d'esprit pour montrer ce qu'on sçait ; mais il en faut infiniment pour enseigner ce qu'on ignore.

On ne peut mourir ici que subitement ; la mort ne sçauroit autrement exercer son empire : car il y a dans tous les coins des gens qui ont des remedes infaillibles contre toutes les maladies imaginables.

Toutes les boutiques sont tendues de filets invisibles où se vont prendre tous les acheteurs. L'on en sort pourtant quelquefois à bon marché : une jeune marchande cajole un homme une heure entiere pour lui faire acheter un paquet de curedents.

Il n'y a personne qui ne sorte de cette ville plus précautionné qu'il n'y est entré : à force de faire part de son bien aux autres, on apprend à le conserver ; seul avantage des étrangers dans cette ville enchanteresse.

A Paris, le 10 de la lune de Saphar, 1714.

LETTRE LIX

Rica a Usbek, a***.

J'étois l'autre jour dans une maison où il y avoit un cercle de gens de toute espéce : je trouvai la conversation occupée par deux vieilles femmes, qui avoient en vain travaillé tout le matin à se rajeunir. « Il faut avouer, disoit une d'entr'elles, que les hommes d'aujourd'hui sont bien différens de ceux que nous voyions dans notre jeunesse : ils étoient polis, gracieux, complaisans. Mais, à présent, je les trouve d'une brutalité insupportable. — Tout est changé, dit pour lors un homme qui paroissoit accablé de goutte. Le tems n'est plus comme il étoit il y a quarante ans : tout le monde se portoit bien ; on marchoit ; on étoit gai ; on ne demandoit qu'à rire et à danser. A présent, tout le monde est d'une tristesse insupportable. » Un moment après, la conversation tourna du côté de la politique. « Morbleu ! dit un vieux seigneur, l'Etat n'est plus gouverné : trouvez-moi à présent un ministre comme M. Colbert. Je le connoissois beaucoup, ce M. Colbert : il étoit de mes amis ; il me faisoit toujours payer de mes pensions avant qui que ce fût. Le bel ordre qu'il y avoit dans les finances ! Tout le monde étoit à son aise. Mais aujourd'hui je suis ruiné. — Monsieur, dit pour lors un ecclésiastique, vous parlez-là du tems le plus miraculeux de notre invincible monarque. Y a-t-il rien de si grand que ce qu'il faisoit alors pour détruire l'Hérésie ? — Et comptez-vous pour rien l'abolition des duels ? » dit, d'un air content, un autre homme qui n'avoit pas encore parlé. « La remarque est judicieuse,

me dit quelqu'un à l'oreille : cet homme est charmé de l'édit, et il l'observe si bien qu'il y a six mois qu'il reçut cent coups de bâton pour ne le pas violer. »

Il me semble, Usbek, que nous ne jugeons jamais des choses que par un retour secret que nous faisons sur nous-mêmes. Je ne suis pas surpris que les Négres peignent le Diable d'une blancheur éblouissante et leurs Dieux noirs comme du charbon ; que la Vénus de certains peuples ait des mamelles qui lui pendent jusques aux cuisses ; et qu'enfin tous les idolâtres ayent représenté leurs Dieux avec une figure humaine et leur ayent fait part de toutes leurs inclinations. On a dit fort bien que, si les triangles faisoient un Dieu, ils lui donneroient trois côtés.

Mon cher Usbek, quand je vois des hommes qui rampent sur un atôme, c'est-à-dire la Terre, qui n'est qu'un point de l'Univers, se proposer directement pour modéles de la Providence, je ne sçais comment accorder tant d'extravagance avec tant de petitesse.

A Paris, le 14 de la lune de Saphar, 1714.

LETTRE LX.

Usbek a Ibben, a Smirne.

Tu me demandes s'il y a des Juifs en France ? Sçache que, par-tout où il y a de l'argent, il y a des Juifs. Tu me demandes ce qu'ils y font ? Précisément ce qu'ils font en Perse : rien ne ressemble plus à un Juif d'Asie qu'un Juif européen.

Ils font paroître chez les Chrétiens, comme parmi

nous, une obstination invincible pour leur réligion, qui va jusques à la folie.

La réligion juive est un vieux tronc qui a produit deux branches qui ont couvert toute la Terre : je veux dire le Mahométisme et le Christianisme ; ou plutôt c'est une mere qui a engendré deux filles, qui l'ont accablée de mille playes : car, en fait de réligions, les plus proches sont les plus grandes ennemies. Mais, quelque mauvais traitemens qu'elle en ait reçus, elle ne laisse pas de se glorifier de les avoir mises au Monde ; elle se sert de l'une et de l'autre pour embrasser le Monde entier, tandis que, d'un autre côté, sa vieillesse vénérable embrasse tous les tems.

Les Juifs se regardent donc comme la source de toute sainteté et l'origine de toute réligion. Ils nous regardent, au contraire, comme des hérétiques, qui ont changé la Loi, ou plutôt comme des Juifs rébelles.

Si le changement s'étoit fait insensiblement, ils croyent qu'ils auroient été facilement séduits ; mais, comme il s'est fait tout à coup et d'une maniere violente, comme ils peuvent marquer le jour et l'heure de l'une et de l'autre naissance, ils se scandalisent de trouver en nous des âges et se tiennent fermes à une réligion que le Monde même n'a pas précédée.

Ils n'ont jamais eu dans l'Europe un calme pareil à celui dont ils jouissent. On commence à se défaire parmi les Chrétiens de cet esprit d'intolérance qui les animoit. On s'est mal trouvé, en Espagne, de les avoir chassés, et, en France, d'avoir fatigué des Chrétiens dont la croyance différoit un peu de celle du Prince. On s'est apperçu que le zéle pour les progrès de la Réligion est différent de l'attachement qu'on doit avoir pour elle, et que, pour l'aimer et l'observer, il n'est pas nécessaire

de haïr et de persécuter ceux qui ne l'observent pas.

Il seroit à souhaiter que nos Musulmans pensassent aussi sensément sur cet article que les Chrétiens ; que l'on pût, une bonne fois, faire la paix entre Hali et Abubeker et laisser à Dieu le soin de décider des mérites de ces saints prophétes. Je voudrois qu'on les honorât par des actes de vénération et de respect, et non pas par de vaines préférences ; et qu'on cherchât à mériter leur faveur, quelque place que Dieu leur ait marquée, soit à sa droite, ou bien sous le marche-pied de son trône.

A Paris, le 18 de la lune de Saphar, 1714.

LETTRE LXI.

Usbek a Rhedi, a Venise.

J'entrai l'autre jour dans une église fameuse qu'on appelle *Notre-Dame*. Pendant que j'admirois ce superbe édifice, j'eus occasion de m'entretenir avec un ecclésiastique que la curiosité y avoit attiré comme moi. La conversation tomba sur la tranquillité de sa profession.

« La plûpart des gens, me dit-il, envient le bonheur de notre état, et ils ont raison. Cependant, il a ses désagrémens. Nous ne sommes point si séparés du monde que nous n'y soyons appellés en mille occasions ; là, nous avons un rôle très-difficile à soutenir.

« Les gens du monde sont étonnans : ils ne peuvent souffrir notre approbation, ni nos censures : si nous les voulons corriger, ils nous trouvent ridicules ; si nous les approuvons, ils nous regardent comme des gens au-dessous de notre caractére. Il n'y a rien de si humiliant

que de penser qu'on a scandalisé les impies mêmes. Nous sommes donc obligés de tenir une conduite équivoque et d'en imposer aux libertins, non pas par un caractére décidé, mais par l'incertitude où nous les mettons de la maniere dont nous recevons leurs discours. Il faut avoir beaucoup d'esprit pour cela : cet état de neutralité est difficile. Les gens du monde, qui hazardent tout, qui se livrent à toutes leurs saillies, qui, selon le succès, les poussent ou les abandonnent, réussissent bien mieux.

« Ce n'est pas tout : cet état si heureux et si tranquille, que l'on vante tant, nous ne le conservons pas dans le monde. Dès que nous y paroissons, on nous fait disputer : on nous fait entreprendre, par exemple, de prouver l'utilité de la priere à un homme qui ne croit pas en Dieu, la nécessité du jeûne à un autre qui a nié toute sa vie l'immortalité de l'ame : l'entreprise est laborieuse, et les rieurs ne sont pas pour nous. Il y a plus : une certaine envie d'attirer les autres dans nos opinions nous tourmente sans cesse et est, pour ainsi dire, attachée à notre profession. Cela est aussi ridicule que si on voyoit les Européens travailler, en faveur de la nature humaine, à blanchir le visage des Africains. Nous troublons l'Etat, nous nous tourmentons nous-mêmes pour faire recevoir des points de réligion qui ne sont point fondamentaux, et nous ressemblons à ce conquérant de la Chine qui poussa ses sujets à une révolte générale pour les avoir voulu obliger à se rogner les cheveux ou les ongles.

« Le zéle même que nous avons pour faire remplir à ceux dont nous sommes chargés les devoirs de notre sainte réligion, est souvent dangereux, et il ne sçauroit être accompagné de trop de prudence. Un empereur

nommé *Théodose* fit passer au fil de l'épée tous les habitans d'une ville, même les femmes et les enfans ; s'étant ensuite présenté pour entrer dans une église, un évêque nommé *Ambroise* lui fit fermer les portes, comme à un meurtrier et un sacrilége ; et, en cela, il fit une action héroïque. Cet empereur, ayant ensuite fait la pénitence qu'un tel crime exigeoit, étant admis dans l'église, alla se placer parmi les prêtres ; le même évêque l'en fit sortir, et, en cela, il fit l'action d'un fanatique : tant il est vrai que l'on doit se défier de son zéle. Qu'importoit à la Réligion ou à l'Etat que ce prince eût ou n'eût pas une place parmi les prêtres ? »

De Paris, le 1er de la lune de Rebiab 1, 1714.

LETTRE LXII.

Zelis a Usbek, a Paris.

Ta fille ayant atteint sa septiéme année, j'ai cru qu'il étoit tems de la faire passer dans les appartemens intérieurs du serrail et de ne point attendre qu'elle ait dix ans pour la confier aux eunuques noirs. On ne sçauroit de trop bonne heure priver une jeune personne des libertés de l'enfance et lui donner une éducation sainte dans les sacrés murs où la pudeur habite.

Car je ne puis être de l'avis de ces meres qui ne renferment leurs filles que lorsqu'elles sont sur le point de leur donner un époux ; qui, les condamnant au serrail plutôt qu'elles ne les y consacrent, leur font embrasser violemment une maniere de vie qu'elles auroient dû leur inspirer. Faut-il tout attendre de la force de la raison, et rien de la douceur de l'habitude ?

C'est en vain que l'on nous parle de la subordination où la Nature nous a mises. Ce n'est pas assez de nous la faire sentir : il faut nous la faire pratiquer, afin qu'elle nous soutienne dans ce tems critique où les passions commencent à naître et à nous encourager à l'indépendance.

Si nous n'étions attachées à vous que par le devoir, nous pourrions quelquefois l'oublier. Si nous n'y étions entraînées que par le penchant, peut-être un penchant plus fort pourroit l'affoiblir. Mais, quand les loix nous donnent à un homme, elles nous dérobent à tous les autres et nous mettent aussi loin d'eux que si nous en étions à cent mille lieues.

La Nature, industrieuse en faveur des hommes, ne s'est pas bornée à leur donner des desirs : elle a voulu que nous en eussions nous-mêmes, et que nous fussions des instrumens animés de leur félicité ; elle nous a mises dans le feu des passions, pour les faire vivre tranquilles ; s'ils sortent de leur insensibilité, elle nous a destinées à les y faire rentrer, sans que nous puissions jamais goûter cet heureux état où nous les mettons.

Cependant, Usbek, ne t'imagine pas que ta situation soit plus heureuse que la mienne : j'ai goûté ici mille plaisirs que tu ne connois pas ; mon imagination a travaillé sans cesse à m'en faire connoître le prix ; j'ai vécu, et tu n'as fait que languir.

Dans la prison même où tu me retiens, je suis plus libre que toi : tu ne sçaurois redoubler tes attentions pour me faire garder, que je ne jouisse de tes inquiétudes ; et tes soupçons, ta jalousie, tes chagrins sont autant de marques de ta dépendance.

Continue, cher Usbek : fais veiller sur moi nuit et jour ; ne te fie pas même aux précautions ordinaires ; augmente

mon bonheur en assurant le tien ; et sçache que je ne redoute rien que ton indifférence.

Du serrail d'Ispahan, le 2 de la lune de Rebiab 1, 1714.

LETTRE LXIII.

Rica a Usbek, a ***.

Je crois que tu veux passer ta vie à la campagne : je ne te perdois au commencement que pour deux ou trois jours, et en voilà quinze que je ne t'ai vû. Il est vrai que tu es dans une maison charmante, que tu y trouves une société qui te convient, que tu y raisonnes tout à ton aise : il n'en faut pas davantage pour te faire oublier tout l'Univers.

Pour moi, je méne à peu près la même vie que tu m'as vû mener : je me répans dans le monde, et je cherche à le connoître. Mon esprit perd insensiblement tout ce qui lui reste d'asiatique, et se plie sans effort aux mœurs européennes. Je ne suis plus si étonné de voir dans une maison cinq ou six femmes avec cinq ou six hommes, et je trouve que cela n'est pas mal imaginé.

Je le puis dire : je ne connois les femmes que depuis que je suis ici ; j'en ai plus appris dans un mois que je n'aurois fait en trente ans dans un serrail.

Chez nous, les caractéres sont tous uniformes, parce qu'ils sont forcés : on ne voit point les gens tels qu'ils sont, mais tels qu'on les oblige d'être. Dans cette servitude du cœur et de l'esprit, on n'entend parler que la crainte, qui n'a qu'un langage, et non pas la nature, qui s'exprime si différemment, et qui paroit sous tant de formes.

La dissimulation, cet art parmi nous si pratiqué et si nécessaire, est ici inconnue : tout parle, tout se voit, tout s'entend ; le cœur se montre comme le visage ; dans les mœurs, dans la vertu, dans le vice même, on apperçoit toujours quelque chose de naïf.

Il faut, pour plaire aux femmes, un certain talent différent de celui qui leur plaît encore davantage : il consiste dans une espéce de badinage dans l'esprit, qui les amuse en ce qu'il semble leur promettre à chaque instant ce qu'on ne peut tenir que dans de trop longs intervalles.

Ce badinage, naturellement fait pour les toilettes, semble être parvenu à former le caractére général de la Nation : on badine au Conseil ; on badine à la tête d'une armée ; on badine avec un ambassadeur. Les professions ne paroissent ridicules qu'à proportion du sérieux qu'on y met : un médecin ne le seroit plus si ses habits étoient moins lugubres, et s'il tuoit ses malades en badinant.

A Paris, le 10 de la lune de Rebiab 1, 1714.

LETTRE LXIV.

Le Chef des Eunuques noirs a Usbek, a Paris.

Je suis dans un embarras que je ne sçaurois t'exprimer, magnifique Seigneur : le serrail est dans un désordre et une confusion épouvantable ; la guerre regne entre tes femmes ; tes eunuques sont partagés ; on n'entend que plaintes, que murmures, que reproches ; mes remontrances sont méprisées : tout semble permis dans ce tems de licence, et je n'ai plus qu'un vain titre dans le serrail.

Il n'y a aucune de tes femmes qui ne se juge au-dessus des autres par sa naissance, par sa beauté, par ses richesses, par son esprit, par ton amour, et qui ne fasse valoir quelques-uns de ces titres pour avoir toutes les préférences. Je perds à chaque instant cette longue patience avec laquelle, néanmoins, j'ai eu le malheur de les mécontenter toutes : ma prudence, ma complaisance même (vertu si rare et si étrangére dans le poste que j'occupe), ont été inutiles.

Veux-tu que je te découvre, magnifique Seigneur, la cause de tous ces désordres ? Elle est toute dans ton cœur et dans les tendres égards que tu as pour elles. Si tu ne me retenois pas la main ; si, au lieu de la voye des remontrances, tu me laissois celle des châtimens ; si, sans te laisser attendrir à leurs plaintes et à leurs larmes, tu les envoyois pleurer devant moi, qui ne m'attendris jamais : je les façonnerois bientôt au joug qu'elles doivent porter, et je lasserois leur humeur impérieuse et indépendante.

Enlevé dès l'âge de quinze ans du fond de l'Afrique, ma patrie, je fus d'abord vendu à un maître qui avoit plus de vingt femmes ou concubines. Ayant jugé à mon air grave et taciturne que j'étois propre au serrail, il ordonna que l'on achevât de me rendre tel, et me fit faire une opération pénible dans les commencemens, mais qui me fut heureuse dans la suite, parce qu'elle m'approcha de l'oreille et de la confiance de mes maîtres. J'entrai dans ce serrail, qui fut pour moi un nouveau monde. Le premier eunuque, l'homme le plus sévére que j'aye vû de ma vie, y gouvernoit avec un empire absolu. On n'y entendoit parler de divisions ni de querelles : un silence profond regnoit par-tout ; toutes ces femmes étoient couchées à la même heure, d'un bout de l'année à l'autre, et

levées à la même heure ; elles entroient dans le bain tour à tour ; elles en sortoient au moindre signe que nous leur en faisions ; le reste du tems, elles étoient presque toujours enfermées dans leurs chambres. Il avoit une régle, qui étoit de les faire tenir dans une grande propreté, et il avoit pour cela des attentions inexprimables : le moindre refus d'obéir étoit puni sans miséricorde. « Je suis, disoit-il, esclave ; mais je le suis d'un homme qui est votre maître et le mien, et j'use du pouvoir qu'il m'a donné sur vous : c'est lui qui vous châtie, et non pas moi, qui ne fais que prêter ma main. » Ces femmes n'entroient jamais dans la chambre de mon maître qu'elles n'y fussent appellées ; elles recevoient cette grace avec joye et s'en voyoient privées sans se plaindre. Enfin, moi, qui étois le dernier des noirs dans ce serrail tranquille, j'étois mille fois plus respecté que je ne le suis dans le tien, où je les commande tous.

Dès que ce grand eunuque eut connu mon génie, il tourna les yeux de mon côté ; il parla de moi à mon maître, comme d'un homme capable de travailler selon ses vûes et de lui succéder dans le poste qu'il remplissoit. Il ne fut point étonné de ma grande jeunesse : il crut que mon attention me tiendroit lieu d'expérience. Que te dirai-je ? Je fis tant de progrès dans sa confiance qu'il ne faisoit plus difficulté de mettre dans mes mains les clefs des lieux terribles qu'il gardoit depuis si long-tems. C'est sous ce grand maître que j'appris l'art difficile de commander, et que je me formai aux maximes d'un gouvernement infléxible. J'étudiai sous lui le cœur des femmes ; il m'apprit à profiter de leurs foiblesses et à ne point m'étonner de leurs hauteurs. Souvent il se plaisoit à me les voir conduire jusqu'au dernier retranchement de l'obéissance ; il les faisoit ensuite revenir insensiblement

et vouloit que je parusse pour quelque tems plier moi-même. Mais il faloit le voir dans ces momens où il les trouvoit tout près du désespoir, entre les prieres et les reproches : il soutenoit leurs larmes sans s'émouvoir et se sentoit flatté de cette espéce de triomphe. « Voilà, disoit-il d'un air content, comment il faut gouverner les femmes. Leur nombre ne m'embarrasse pas : je conduirois de même toutes celles de notre grand monarque. Comment un homme peut-il espérer de captiver leur cœur si ses fidéles eunuques n'ont commencé par soumettre leur esprit ? »

Il avoit non-seulement de la fermeté, mais aussi de la pénétration : il lisoit leurs pensées et leurs dissimulations ; leurs gestes étudiés, leur visage feint, ne lui déroboient rien ; il sçavoit toutes leurs actions les plus cachées et leurs paroles les plus secrétes ; il se servoit des unes pour connoître les autres, et il se plaisoit à récompenser la moindre confidence. Comme elles n'abordoient leur mari que lorsqu'elles étoient averties, l'eunuque y appelloit qui il vouloit, et tournoit les yeux de son maître sur celle qu'il avoit en vûe ; et cette distinction étoit la récompense de quelque secret révélé. Il avoit persuadé à son maître qu'il étoit du bon ordre qu'il lui laissât ce choix, afin de lui donner une autorité plus grande. Voilà comme on gouvernoit, magnifique Seigneur, dans un serrail qui étoit, je crois, le mieux réglé qu'il y eût en Perse.

Laisse-moi les mains libres ; permets que je me fasse obéir. Huit jours remettront l'ordre dans le sein de la confusion. C'est ce que ta gloire demande, et que ta sûreté exige.

De ton serrail d'Ispahan, le 9 de la lune de Rebiab 1, 1714.

LETTRE LXV.

Usbek a ses Femmes, au serrail d'Ispahan.

J'apprens que le serrail est dans le désordre, et qu'il est rempli de querelles et de divisions intestines. Que vous recommandai-je en partant, que la paix et la bonne intelligence ? Vous me le promites. Etoit-ce pour me tromper ?

C'est vous qui seriez trompées si je voulois suivre les conseils que me donne le grand Eunuque, si je voulois employer mon autorité pour vous faire vivre comme mes exhortations le demandoient de vous.

Je ne sçais me servir de ces moyens violens que lorsque j'ai tenté tous les autres. Faites donc, en votre considération, ce que vous n'avez pas voulu faire à la mienne.

Le premier Eunuque a grand sujet de se plaindre : il dit que vous n'avez aucun égard pour lui. Comment pouvez-vous accorder cette conduite avec la modestie de votre état ? N'est-ce pas à lui que, pendant mon absence, votre vertu est confiée ? C'est un trésor sacré, dont il est le dépositaire. Mais ces mépris que vous lui témoignez font voir que ceux qui sont chargés de vous faire vivre dans les loix de l'honneur vous sont à charge.

Changez donc de conduite, je vous prie, et faites ensorte que je puisse, une autre fois, rejetter les propositions que l'on me fait contre votre liberté et votre repos.

Car je voudrois vous faire oublier que je suis votre maître, pour me souvenir seulement que je suis votre époux.

De Paris, le 5 de la lune de Chahban, 1714.

LETTRE LXVI.

Rica a ***.

On s'attache ici beaucoup aux sciences ; mais je ne sçais si on est fort sçavant. Celui qui doute de tout comme philosophe n'ose rien nier comme théologien. Cet homme contradictoire est toujours content de lui, pourvû qu'on convienne des qualités.

La fureur de la plûpart des François, c'est d'avoir de l'esprit, et la fureur de ceux qui veulent avoir de l'esprit, c'est de faire des livres.

Cependant il n'y a rien de si mal imaginé : la Nature sembloit avoir sagement pourvû à ce que les sottises des hommes fussent passageres, et les livres les immortalisent. Un sot devroit être content d'avoir ennuyé tous ceux qui ont vécu avec lui : il veut encore tourmenter les races futures ; il veut que sa sottise triomphe de l'oubli, dont il auroit pû jouir comme du tombeau ; il veut que la postérité soit informée qu'il a vécu, et qu'elle sçache à jamais qu'il a été un sot.

De tous les auteurs, il n'y en a point que je méprise plus que les compilateurs, qui vont, de tous côtés, chercher des lambeaux des ouvrages des autres, qu'ils plaquent dans les leurs, comme des piéces de gazon dans un parterre. Ils ne sont point au-dessus de ces ouvriers d'imprimerie qui rangent des caractéres qui, combinés ensemble, font un livre où ils n'ont fourni que la main. Je voudrois qu'on respectât les livres originaux, et il me semble que c'est une espéce de profanation de tirer les piéces qui les composent du sanctuaire où elles sont,

pour les exposer à un mépris qu'elles ne méritent point.

Quand un homme n'a rien à dire de nouveau, que ne se tait-il ? Qu'a-t-on affaire de ces doubles emplois ? « Mais je veux donner un nouvel ordre. — Vous êtes un habile homme : vous venez dans ma bibliothéque, et vous mettez en bas les livres qui sont en haut, et en haut ceux qui sont en bas. C'est un beau chef-d'œuvre ! »

Je t'écris sur ce sujet, ***, parce que je suis outré d'un livre que je viens de quitter, qui est si gros qu'il sembloit contenir la Science universelle ; mais il m'a rompu la tête sans m'avoir rien appris.

Adieu.

A Paris, le 8 de la lune de Chahban, 1714.

LETTRE LXVII.

Ibben a Usbek, a Paris.

Trois vaisseaux sont arrivés ici sans m'avoir apporté de tes nouvelles. Es-tu malade ? ou te plais-tu à m'inquiéter ?

Si tu ne m'aimes pas dans un pays où tu n'es lié à rien, que sera-ce au milieu de la Perse et dans le sein de ta famille ? Mais peut-être que je me trompe : tu es assez aimable pour trouver par-tout des amis. Le cœur est citoyen de tous les pays. Comment une ame bien faite peut-elle s'empêcher de former des engagemens ? Je te l'avoue : je respecte les anciennes amitiés ; mais je ne suis pas fâché d'en faire par-tout de nouvelles.

En quelque pays que j'aye été, j'y ai vécu comme si j'avois dû y passer ma vie : j'ai eu le même empressement pour les gens vertueux, la même compassion ou plutôt la

même tendresse pour les malheureux, la même estime pour ceux que la prospérité n'a point aveuglés. C'est mon caractére, Usbek : par-tout où je trouverai des hommes, je me choisirai des amis.

Il y a ici un Guebre qui, après toi, a, je crois, la premiere place dans mon cœur : c'est l'ame de la probité même. Des raisons particulieres l'ont obligé de se retirer dans cette ville, où il vit tranquille du produit d'un trafic honnête, avec une femme qu'il aime. Sa vie est toute marquée d'actions généreuses, et, quoiqu'il cherche la vie obscure, il y a plus d'héroïsme dans son cœur que dans celui des plus grands monarques.

Je lui ai parlé mille fois de toi ; je lui montre toutes tes lettres ; je remarque que cela lui fait plaisir ; et je vois déja que tu as un ami qui t'est inconnu.

Tu trouveras ici ses principales aventures : quelque répugnance qu'il eût à les écrire, il n'a pu les refuser à mon amitié, et je les confie à la tienne.

« Histoire d'Apheridon et d'Astarté.

« Je suis né parmi les Guebres, d'une réligion qui est « peut-être la plus ancienne qui soit au Monde. Je fus si « malheureux que l'amour me vint avant la raison : « j'avois à peine six ans, que je ne pouvois vivre qu'avec « ma sœur ; mes yeux s'attachoient toujours sur elle, et, « lorsqu'elle me quittoit un moment, elle les retrouvoit « baignés de larmes ; chaque jour n'augmentoit pas plus « mon âge que mon amour. Mon pere, étonné d'une si « forte sympathie, auroit bien souhaité de nous marier « ensemble, selon l'ancien usage des Guebres, introduit « par Cambyse ; mais la crainte des Mahométans, sous le « joug desquels nous vivons, empêche ceux de notre

« nation de penser à ces alliances saintes, que notre réli-
« gion ordonne plutôt qu'elle ne permet, et qui sont des
« images si naïves de l'union déja formée par la Nature.

« Mon pere, voyant donc qu'il auroit été dangereux de
« suivre mon inclination et la sienne, résolut d'éteindre
« une flamme qu'il croyoit naissante, mais qui étoit déja
« à son dernier période. Il prétexta un voyage et m'em-
« mena avec lui, laissant ma sœur entre les mains d'une
« de ses parentes : car ma mere étoit morte depuis deux
« ans. Je ne vous dirai point quel fut le désespoir de cette
« séparation : j'embrassai ma sœur toute baignée de
« larmes ; mais je n'en versai point : car la douleur
« m'avoit rendu comme insensible. Nous arrivâmes à
« Tefflis, et mon pere, ayant confié mon éducation à un
« de nos parens, m'y laissa et s'en retourna chez lui.

« Quelque tems après, j'appris que, par le crédit d'un
« de ses amis, il avoit fait entrer ma sœur dans le beiram
« du Roi, où elle étoit au service d'une sultane. Si l'on
« m'avoit appris sa mort, je n'en aurois pas été plus
« frappé : car, outre que je n'espérois plus de la revoir,
« son entrée dans le beiram l'avoit rendue mahométane, et
« elle ne pouvoit plus, suivant le préjugé de cette réli-
« gion, me regarder qu'avec horreur. Cependant, ne
« pouvant plus vivre à Tefflis, las de moi-même et de la
« vie, je retournai à Ispahan. Mes premieres paroles
« furent améres à mon pere : je lui reprochai d'avoir mis
« sa fille en un lieu où l'on ne peut entrer qu'en changeant
« de réligion : « Vous avez attiré sur votre famille, lui
« dis-je, la colere de Dieu et du Soleil, qui vous éclaire ;
« vous avez plus fait que si vous aviez souillé les Elémens,
« puisque vous avez souillé l'ame de votre fille, qui n'est
« pas moins pure : j'en mourrai de douleur et d'amour ;
« mais puisse ma mort être la seule peine que Dieu vous

« fasse sentir ! » A ces mots, je sortis, et, pendant « deux ans, je passai ma vie à aller regarder les murailles « du beiram et considérer le lieu où ma sœur pouvoit « être, m'exposant tous les jours mille fois à être égorgé « par les eunuques qui font la ronde autour de ces redou- « tables lieux.

« Enfin mon pere mourut, et la sultane que ma sœur « servoit, la voyant tous les jours croître en beauté, en « devint jalouse et la maria avec un eunuque qui la « souhaitoit avec passion. Par ce moyen, ma sœur « sortit du serrail et prit avec son eunuque une maison à « Ispahan.

« Je fus plus de trois mois sans pouvoir lui parler : « l'eunuque, le plus jaloux de tous les hommes, me « remettant toujours, sous divers prétextes. Enfin j'entrai « dans son beiram, et il me lui fit parler au travers d'une « jalousie. Des yeux de linx ne l'auroient pas pû décou- « vrir, tant elle étoit enveloppée d'habits et de voiles, et « je ne pus la reconnoître qu'au son de sa voix. Quelle « fut mon émotion quand je me vis si près et si éloigné « d'elle ! Je me contraignis : car j'étois examiné. Quant à « elle, il me parut qu'elle versa quelques larmes. Son « mari voulut me faire quelques mauvaises excuses ; mais « je le traitai comme le dernier des esclaves. Il fut bien « embarrassé quand il vit que je parlois à ma sœur une « langue qui lui étoit inconnue : c'étoit l'ancien persan, « qui est notre langue sacrée. « Quoi ! ma sœur, lui « dis-je, est-il vrai que vous avez quitté la réligion de vos « peres ? Je sais qu'en entrant au beiram vous avez dû « faire profession du Mahométisme. Mais, dites-moi, « votre cœur a-t-il pû consentir, comme votre bouche, à « quitter une réligion qui me permet de vous aimer ? Et « pour qui la quittez-vous, cette réligion, qui nous doit

« être si chere ? Pour un misérable encore flétri des fers « qu'il a portés ; qui, s'il étoit homme, seroit le dernier « de tous ! — Mon frere, dit-elle, cet homme dont vous « parlez est mon mari ; il faut que je l'honore, tout « indigne qu'il vous paroît ; et je serois aussi la derniere « des femmes si..... — Ah ! ma sœur, lui dis-je, vous « êtes guebre ; il n'est ni votre époux, ni ne peut l'être. « Si vous êtes fidéle comme vos peres, vous ne devez le « regarder que comme un monstre. — Hélas ! dit-elle, « que cette réligion se montre à moi de loin ! A peine en « sçavois-je les préceptes qu'il les falut oublier. Vous « voyez que cette langue que je vous parle ne m'est plus « familiere, et que j'ai toutes les peines du monde à « m'exprimer. Mais comptez que le souvenir de notre « enfance me charme toujours ; que, depuis ce tems-là, je « n'ai eu que de fausses joyes ; qu'il ne s'est pas passé de « jour que je n'aye pensé à vous ; que vous avez eu plus « de part que vous ne croyez à mon mariage ; et que je « n'y ai été déterminée que par l'espérance de vous revoir. « Mais que ce jour, qui m'a tant coûté, va me coûter en- « core ! Je vous vois tout hors de vous-même ; mon mari « frémit de rage et de jalousie. Je ne vous verrai plus ; je « vous parle sans doute pour la derniere fois de ma vie. « Si cela étoit, mon frere, elle ne seroit pas longue. » A « ces mots, elle s'attendrit, et, se voyant hors d'état de « tenir la conversation, elle me quitta le plus désolé de « tous les hommes.

« Trois ou quatre jours après, je demandai à voir ma « sœur. Le barbare eunuque auroit bien voulu m'en « empêcher ; mais, outre que ces sortes de maris n'ont « pas sur leurs femmes la même autorité que les autres, il « aimoit si éperdûment ma sœur qu'il ne sçavoit lui rien « refuser. Je la vis encore dans le même lieu et sous les

« mêmes voiles, accompagnée de deux esclaves ; ce qui « me fit avoir recours à notre langue particuliere : « Ma « sœur, lui dis-je, d'où vient que je ne puis vous voir « sans me trouver dans une situation affreuse ? Les mu- « railles qui vous tiennent enfermée, ces verrouils et ces « grilles, ces misérables gardiens qui vous observent, me « mettent en fureur. Comment avez-vous perdu la douce « liberté dont jouissoient vos ancêtres ? Votre mere, qui « étoit si chaste, ne donnoit à son mari, pour garant de sa « vertu, que sa vertu même. Ils vivoient heureux, l'un et « l'autre, dans une confiance mutuelle, et la simplicité « de leurs mœurs étoit pour eux une richesse plus pré- « cieuse mille fois que le faux éclat dont vous semblez « jouir dans cette maison somptueuse. En perdant votre « réligion, vous avez perdu votre liberté, votre bonheur « et cette précieuse égalité qui fait l'honneur de votre « sexe. Mais ce qu'il y a de pis encore, c'est que vous « êtes, non pas la femme (car vous ne pouvez l'être), « mais l'esclave d'un esclave qui a été dégradé de l'hu- « manité. — Ah ! mon frere, dit-elle, respectez mon « époux, respectez la réligion que j'ai embrassée. Selon « cette réligion, je n'ai pu vous entendre ni vous parler « sans crime. — Quoi ! ma sœur, lui dis-je tout trans- « porté, vous la croyez donc véritable, cette réligion ? « — Ah ! dit-elle, qu'il me seroit avantageux qu'elle ne le « fût pas ! Je fais pour elle un trop grand sacrifice pour « que je puisse ne la pas croire ; et, si mes doutes..... » « A ces mots, elle se tût. « Oui, vos doutes, ma sœur, « sont bien fondés, quels qu'ils soient. Qu'attendez-vous « d'une réligion qui vous rend malheureuse dans ce « monde-ci et ne vous laisse point d'espérance pour « l'autre ? Songez que la nôtre est la plus ancienne qui « soit au Monde ; qu'elle a toujours fleuri dans la Perse

« et n'a pas d'autre origine que cet empire, dont les « commencemens ne sont point connus ; que ce n'est que « le hazard qui y a introduit le Mahométisme ; que « cette secte y a été établie, non par la voye de la persua- « sion, mais de la conquête. Si nos princes naturels « n'avoient pas été foibles, vous verriez regner encore le « culte de ces anciens Mages. Transportez-vous dans ces « siécles reculés : tout vous parlera du Magisme, et rien « de la secte mahométane, qui, plusieurs milliers d'an- « nées après, n'étoit pas même dans son enfance. — Mais, « dit-elle, quand ma réligion seroit plus moderne « que la vôtre, elle est au moins plus pure, puisqu'elle « n'adore que Dieu ; au lieu que vous adorez encore le « Soleil, les Etoiles, le Feu, et même les Elémens. — Je « vois, ma sœur, que vous avez appris parmi les Musul- « mans à calomnier notre sainte réligion. Nous n'adorons « ni les Astres ni les Elémens, et nos peres ne les ont « jamais adorés : jamais ils ne leur ont élevé des temples ; « jamais ils ne leur ont offert des sacrifices ; ils leur ont « seulement rendu un culte réligieux, mais inférieur, « comme à des ouvrages et des manifestations de la Divi- « nité. Mais, ma sœur, au nom de Dieu, qui nous « éclaire, recevez ce livre sacré que je vous porte : c'est « le livre de notre législateur Zoroastre ; lisez-le sans « prévention ; recevez dans votre cœur les rayons de « lumiere qui vous éclaireront en le lisant ; souvenez- « vous de vos peres qui ont si long-temps honoré le « Soleil dans la ville sainte de Balk, et, enfin, souvenez- « vous de moi, qui n'espére de repos, de fortune, de vie, « que de votre changement. » Je la quittai tout trans- « porté et la laissai seule décider la plus grande affaire « que je pusse avoir de ma vie.

« J'y retournai deux jours après ; je ne lui parlai point :

« j'attendis dans le silence l'arrêt de ma vie ou de ma « mort. « Vous êtes aimé, mon frere, me dit-elle, et par « une Guebre. J'ai long-temps combattu. Mais, Dieux! « que l'amour léve de difficultés ! que je suis soulagée ! « Je ne crains plus de vous trop aimer ; je puis ne mettre « point de bornes à mon amour; l'excès même en est « légitime. Ah ! que ceci convient bien à l'état de mon « cœur ! Mais vous, qui avez sçu rompre les chaînes que « mon esprit s'étoit forgées, quand romprez-vous celles « qui me lient les mains? Dès ce moment, je me donne à « vous. Faites voir, par la promptitude avec laquelle vous « m'accepterez, combien ce présent vous est cher. Mon « frere, la premiere fois que je pourrai vous embrasser, je « crois que je mourrai dans vos bras. » Je n'exprimerois « jamais bien la joye que je sentis à ces paroles : je me « crus et je me vis, en effet, en un instant, le plus heu- « reux de tous les hommes ; je vis presque accomplir tous « les desirs que j'avois formés en vingt-cinq ans de vie, « et évanouir tous les chagrins qui me l'avoient rendue « si laborieuse. Mais, quand je me fus un peu accoutumé « à ces douces idées, je trouvai que je n'étois pas si près « de mon bonheur que je me l'étois figuré tout à coup, « quoique j'eusse surmonté le plus grand de tous les « obstacles. Il falloit surprendre la vigilance de ses gar- « diens. Je n'osois confier à personne le secret de ma vie. « Je n'avois que ma sœur; elle n'avait que moi. Si je « manquois mon coup, je courois risque d'être empalé ; « mais je ne voyois pas de peine plus cruelle que de le « manquer. Nous convînmes qu'elle m'enverroit demander « une horloge que son pere lui avoit laissée, et que j'y « mettrois dedans une lime pour scier les jalousies d'une « fenêtre qui donnoit dans la rue, et une corde nouée « pour descendre ; que je ne la verrois plus dorénavant ;

« mais que j'irois toutes les nuits sous cette fenêtre « attendre qu'elle pût exécuter son dessein. Je passai « quinze nuits entieres sans voir personne, parce qu'elle « n'avoit pas trouvé le tems favorable. Enfin, la seiziéme, « j'entendis une scie qui travailloit. De tems en tems, « l'ouvrage étoit interrompu, et, dans ces intervalles, ma « frayeur étoit inexprimable. Après une heure de travail, « je la vis qui attachoit la corde ; elle se laissa aller et « glissa dans mes bras. Je ne connus plus le danger, et je « restai long-temps sans bouger de-là. Je la conduisis « hors de la Ville, où j'avois un cheval tout prêt ; je la « mis en croupe derriere moi et m'éloignai, avec toute « la promptitude imaginable, d'un lieu qui pouvoit nous « être si funeste. Nous arrivâmes avant le jour chez un « Guebre, dans un lieu désert où il étoit retiré, vivant « frugalement du travail de ses mains ; nous ne jugeâmes « pas à propos de rester chez lui, et, par son conseil, « nous entrâmes dans une épaisse forêt, et nous nous « mîmes dans le creux d'un vieux chêne, jusques à ce que « le bruit de notre évasion se fût dissipé. Nous vivions « tous deux dans ce séjour écarté, sans témoins, nous « répétant sans cesse que nous nous aimerions toujours, « attendant l'occasion que quelque prêtre guebre pût faire « la cérémonie du mariage prescrite par nos livres sacrés. « Ma sœur, lui disois-je, que cette union est sainte ! La « Nature nous avoit unis ; notre sainte loi va nous unir « encore. » Enfin un prêtre vint calmer notre impatience « amoureuse. Il fit, dans la maison du paysan, toutes les « cérémonies du mariage ; il nous bénit et nous souhaita « mille fois toute la vigueur de Gustaspe et la sainteté de « l'Hohoraspe. Bientôt après, nous quittâmes la Perse, où « nous n'étions pas en sûreté, et nous nous retirâmes en « Géorgie. Nous y vécûmes un an, tous les jours plus

« charmés l'un de l'autre ; mais, comme mon argent alloit « finir, et que je craignois la misere pour ma sœur, non « pas pour moi, je la quittai pour aller chercher quelque « secours chez nos parens. Jamais adieu ne fut plus « tendre. Mais mon voyage me fut non-seulement inutile, « mais funeste : car, ayant trouvé, d'un côté, tous nos « biens confisqués, de l'autre, mes parens presque dans « l'impuissance de me secourir, je ne rapportai d'argent « précisément que ce qu'il faloit pour mon retour. Mais « quel fut mon désespoir ! Je ne trouvai plus ma sœur. « Quelques jours avant mon arrivée, des Tartares avoient « fait une incursion dans la ville où elle étoit, et, comme « ils la trouverent belle, ils la prirent, et la vendirent à « des Juifs qui alloient en Turquie, et ne laisserent qu'une « petite fille dont elle étoit accouchée quelques mois « auparavant. Je suivis ces Juifs et les joignis à trois « lieues de-là. Mes prieres, mes larmes, furent vaines : « ils me demanderent toujours trente tomans et ne se « relâcherent jamais d'un seul. Après m'être adressé à « tout le monde, avoir imploré la protection des prêtres « turcs et chrétiens, je m'adressai à un marchand armé- « nien, je lui vendis ma fille et me vendis aussi pour « trente-cinq tomans. J'allai aux Juifs, je leur donnai « trente tomans et portai les cinq autres à ma sœur, que « je n'avois pas encore vûe : « Vous êtes libre, lui dis-je, « ma sœur, et je puis vous embrasser. Voilà cinq tomans « que je vous porte. J'ai du regret qu'on ne m'ait pas « acheté davantage. — Quoi ! dit-elle, vous vous êtes « vendu ? — Oui, lui dis-je. — Ah ! malheureux, qu'avez- « vous fait ? N'étois-je pas assez infortunée, sans que « vous travaillassiez à me le rendre davantage ? Votre « liberté me consoloit, et votre esclavage me va mettre « au tombeau. Ah ! mon frere, que votre amour est

« cruel ! Et ma fille ? Je ne la vois point. — Je l'ai vendue « aussi, » lui dis-je. Nous fondîmes tous deux en larmes « et n'eûmes pas la force de nous rien dire. Enfin j'allai « trouver mon maître, et ma sœur y arriva presque « aussi-tôt que moi. Elle se jetta à ses genoux. « Je vous « demande, dit-elle, la servitude, comme les autres vous « demandent la liberté. Prenez-moi. Vous me vendrez « plus cher que mon mari. » Ce fut alors qu'il se fit un « combat qui arracha les larmes des yeux de mon maître. « Malheureux ! dit-elle, as-tu pensé que je pusse accepter « ma liberté aux dépens de la tienne ? Seigneur, vous « voyez deux infortunés qui mourront si vous nous sé- « parez. Je me donne à vous. Payez-moi. Peut-être que « cet argent et mes services pourront quelque jour obtenir « de vous ce que je n'ose vous demander. Il est de votre « intérêt de ne nous point séparer : comptez que je dis- « pose de sa vie. » L'Arménien étoit un homme doux, « qui fut touché de nos malheurs. « Servez-moi, l'un et « l'autre, avec fidélité et avec zéle, et je vous promets « que, dans un an, je vous donnerai votre liberté. Je vois « que vous ne méritez, ni l'un ni l'autre, les malheurs de « votre condition. Si, lorsque vous serez libres, vous êtes « êtes aussi heureux que vous le méritez, si la fortune « vous rit, je suis certain que vous me satisferez de la « perte que je souffrirai. » Nous embrassâmes tous deux « ses genoux et le suivîmes dans son voyage. Nous nous « soulagions, l'un et l'autre, dans les travaux de la servi- « tude, et j'étois charmé lorsque j'avois pu faire l'ouvrage « qui étoit tombé à ma sœur.

« La fin de l'année arriva ; notre maître tint sa parole « et nous délivra. Nous retournâmes à Tefflis. Là je « trouvai un ancien ami de mon pere, qui exerçoit avec « succès la médecine dans cette ville ; il me prêta quelque

« argent avec lequel je fis quelque négoce. Quelques « affaires m'appellerent ensuite à Smirne, où je m'établis. « J'y vis depuis six ans, et j'y jouis de la plus aimable et « de la plus douce société du Monde : l'union regne dans « ma famille, et je ne changerois pas ma condition pour « celle de tous les rois du Monde. J'ai été assez heureux « pour retrouver le marchand arménien à qui je dois tout, « et je lui ai rendu des services signalés. »

A Smirne, le 27 de la lune de Gemmadi 2, 1714.

LETTRE LXVIII.

Rica a Usbek, a ***.

J'allai l'autre jour dîner chez un homme de robe, qui m'en avoit prié plusieurs fois. Après avoir parlé de bien des choses, je lui dis : « Monsieur, il me paroît que votre métier est bien pénible. — Pas tant que vous vous l'imaginez, répondit-il : de la maniere dont nous le faisons, ce n'est qu'un amusement. — Mais quoi ? n'avez-vous pas toujours la tête remplie des affaires d'autrui ? N'êtes-vous pas toujours occupé de choses qui ne sont point intéressantes ? — Vous avez raison ; ces choses ne sont point intéressantes : car nous nous y intéressons si peu que rien, et cela même fait que le métier n'est pas si fatigant que vous dites. » Quand je vis qu'il prenoit la chose d'une maniere si dégagée, je continuai et lui dis : « Monsieur, je n'ai point vû votre cabinet. — Je le crois : car je n'en ai point. Quand je pris cette charge, j'eus besoin d'argent pour la payer ; je vendis ma bibliothéque, et le libraire qui la prit, d'un nombre prodigieux de

volumes, ne me laissa que mon livre de raison. Ce n'est pas que je les regrette : nous autres juges ne nous enflons point d'une vaine science. Qu'avons-nous affaire de tous ces volumes de loix ? Presque tous les cas sont hypothétiques et sortent de la régle générale. — Mais ne seroit-ce pas, Monsieur, lui dis-je, parce que vous les en faites sortir ? Car, enfin, pourquoi chez tous les peuples du Monde y auroit-il des loix si elles n'avoient pas leur application ? et comment peut-on les appliquer si on ne les sçait pas ? — Si vous connoissiez le Palais, reprit le magistrat, vous ne parleriez pas comme vous faites : nous avons des livres vivans, qui sont les avocats ; ils travaillent pour nous et se chargent de nous instruire. — Et ne se chargent-ils pas aussi quelquefois de vous tromper ? lui répartis-je. Vous ne feriez donc pas mal de vous garantir de leurs embuches : ils ont des armes avec lesquelles ils attaquent votre équité ; il seroit bon que vous en eussiez aussi pour la défendre, et que vous n'allassiez pas vous mettre dans la mêlée, habillés à la légére, parmi des gens cuirassés jusques aux dents. »

A Paris, le 13 de la lune de Chahban, 1714.

LETTRE LXIX.

Usbek a Rhedi, a Venise.

Tu ne te serois jamais imaginé que je fusse devenu plus métaphisicien que je ne l'étois : cela est pourtant, et tu en seras convaincu quand tu auras essuyé ce débordement de ma philosophie.

Les philosophes les plus sensés qui ont réfléchi sur la

nature de Dieu ont dit qu'il étoit un être souverainement parfait ; mais ils ont extrêmement abusé de cette idée : ils ont fait une énumération de toutes les perfections différentes que l'homme est capable d'avoir et d'imaginer, et en ont chargé l'idée de la Divinité, sans songer que souvent ces attributs s'entr'empêchent, et qu'ils ne peuvent subsister dans un même sujet sans se détruire.

Les poëtes d'Occident disent qu'un peintre, ayant voulu faire le portrait de la Déesse de la Beauté, assembla les plus belles Grecques et prit de chacune ce qu'elle avoit de plus agréable, dont il fit un tout qu'il crut ressembler à la plus belle de toutes les Déesses. Si un homme en avoit conclu qu'elle étoit blonde et brune, qu'elle avoit les yeux noirs et bleus, qu'elle étoit douce et fiére, il auroit passé pour ridicule.

Souvent Dieu manque d'une perfection qui pourroit lui donner une grande imperfection ; mais il n'est jamais limité que par lui-même : il est lui-même sa nécessité. Ainsi, quoique Dieu soit tout-puissant, il ne peut pas violer ses promesses, ni tromper les hommes. Souvent même l'impuissance ne seroit pas dans lui, mais dans les choses rélatives, et c'est la raison pourquoi il ne peut pas changer l'essence des choses.

C'est ce qui a fait que quelques-uns de nos docteurs ont osé nier la prescience infinie de Dieu, sur ce fondement qu'elle est incompatible avec sa justice.

Selon eux, il n'est pas possible que Dieu prévoie les choses qui dépendent de la détermination des causes libres, parce que ce qui n'est point arrivé n'est point et, par conséquent, ne peut être connu : car le rien, qui n'a point de propriétés, ne peut être apperçu. Ils croyent que Dieu ne peut pas lire dans une volonté qui n'est point, et voir dans l'ame une chose qui n'existe point en elle :

car, jusques à ce qu'elle se soit déterminée, cette action qui la détermine n'est point en elle.

L'ame est l'ouvriere de sa détermination ; mais il y a des occasions où elle est tellement indéterminée qu'elle ne sçait pas même de quel côté se déterminer. Souvent même elle ne le fait que pour faire usage de sa liberté ; de maniere que Dieu ne peut voir cette détermination par avance, ni dans l'action de l'ame, ni dans l'action que les objets font sur elle.

Comment Dieu pourroit-il prévoir les choses qui dépendent de la détermination des causes libres ? Il ne pourroit les voir que de deux manieres : par conjecture ; ce qui est contradictoire avec la prescience infinie ; ou bien il les verroit comme des effets nécessaires qui suivroient infailliblement d'une cause qui les produiroit de même ; ce qui est encore plus contradictoire : car l'ame seroit libre par la supposition, et, dans le fait, elle ne le seroit pas plus qu'une boule de billard n'est libre de se remuer, lorsqu'elle est poussée par une autre.

Ne crois pas pourtant que ces docteurs veuillent borner la science de Dieu. Comme il fait agir les créatures à sa fantaisie, il connoît tout ce qu'il veut connoître. Mais, quoiqu'il puisse voir tout, il ne se sert pas toujours de cette faculté : il laisse ordinairement à la créature la faculté d'agir ou de ne pas agir, pour lui laisser celle de mériter ou de démériter ; c'est pour lors qu'il renonce au droit qu'il a d'agir sur elle et de la déterminer. Mais, quand il veut sçavoir quelque chose, il le sçait toujours, parce qu'il n'a qu'à vouloir qu'elle arrive comme il la voit, et déterminer les créatures conformément à sa volonté. C'est ainsi qu'il tire ce qui doit arriver du nombre des choses purement possibles, en fixant par ses décrets les déterminations futures des esprits, et les privant de la

puissance qu'il leur a donnée, d'agir ou de ne pas agir. Si l'on peut se servir d'une comparaison dans une chose qui est au-dessus des comparaisons : un monarque ignore ce que son ambassadeur fera dans une affaire importante ; s'il le veut sçavoir, il n'a qu'à lui ordonner de se comporter d'une telle maniere, et il pourra assurer que la chose arrivera comme il la projette.

Il semble que l'Alcorán et les livres des Juifs s'élévent sans cesse contre le dogme de la prescience absolue : Dieu y paroît par-tout vouloir ignorer la détermination future des esprits ; et il semble que ce soit la premiere vérité que Moïse ait enseignée aux hommes.

Dieu met Adam dans le Paradis terrestre, à condition qu'il ne mangera point d'un certain fruit. Mais un être qui connoîtroit les déterminations futures des ames pourroit-il mettre des conditions à ses graces ? C'est comme si un homme qui auroit su la prise de Bagdat disoit à un autre : « Je vous donne cent tomans si Bagdat n'est pas pris. » Ne feroit-il pas là une mauvaise plaisanterie ?

Mon cher Rhedi, pourquoi tant de philosophie ? Dieu est si haut que nous n'appercevons pas même ses nuages. Nous ne le connoissons bien que dans ses préceptes. Il est immense, spirituel, infini. Que sa grandeur nous raméne à notre foiblesse. S'humilier toujours, c'est l'adorer toujours.

De Paris, le dernier de la lune de Chahban, 1714.

LETTRE LXX.

Zelis a Usbek, a Paris.

Soliman, que tu aimes, est désespéré d'un affront qu'il vient de recevoir. Un jeune étourdi, nommé *Suphis*, recherchoit depuis trois mois sa fille en mariage ; il paroissoit content de la figure de la fille, sur le rapport et la peinture que lui en avoient faits les femmes qui l'avoient vûe dans son enfance ; on étoit convenu de la dot, et tout s'étoit passé sans aucun incident. Hier, après les premieres cérémonies, la fille sortit à cheval, accompagnée de son eunuque et couverte, selon la coutume, depuis la tête jusques aux pieds. Mais, dès qu'elle fut arrivée devant la maison de son mari prétendu, il lui fit fermer la porte, et il jura qu'il ne la recevroit jamais si on n'augmentoit la dot. Les parens accoururent, de côté et d'autre, pour accommoder l'affaire, et, après bien de la résistance, Soliman convint de faire un petit présent à son gendre. Les cérémonies du mariage s'accomplirent, et l'on conduisit la fille dans le lit avec assez de violence ; mais, une heure après, cet étourdi se leva furieux, lui coupa le visage en plusieurs endroits, soutenant qu'elle n'étoit pas vierge, et la renvoya à son pere. On ne peut pas être plus frappé qu'il l'est de cette injure. Il y a des personnes qui soutiennent que cette fille est innocente. Les peres sont bien malheureux d'être exposés à de tels affronts. Si ma fille recevoit un pareil traitement, je crois que j'en mourrois de douleur.

Adieu.

Du serrail de Fatmé, le 9 de la lune de Gemmadi 1, 1714.

LETTRE LXXI.

Usbek a Zelis.

Je plains Soliman, d'autant plus que le mal est sans remede, et que son gendre n'a fait que se servir de la liberté de la Loi. Je trouve cette loi bien dure, d'exposer ainsi l'honneur d'une famille aux caprices d'un fou. On a beau dire que l'on a des indices certains pour connoître la vérité : nos médecins donnent des raisons invincibles de l'incertitude de ces preuves. Il n'y a pas jusqu'aux Chrétiens qui ne les regardent comme chimériques, quoiqu'elles soient clairement établies dans les livres de leur ancien législateur.

J'apprens avec plaisir le soin que tu te donnes de l'éducation de la tienne. Dieu veuille que son mari la trouve aussi belle et aussi pure que Fatima. Qu'elle ait dix eunuques pour la garder ; qu'elle soit l'honneur et l'ornement du serrail où elle est destinée ; qu'elle n'ait sur sa tête que des lambris dorés et ne marche que sur des tapis superbes ; et, pour comble de souhaits, puissent mes yeux la voir dans toute sa gloire !

A Paris, le 5 de la lune de Chalval, 1714.

LETTRE LXXII.

Rica a Usbek, a ***.

Je me trouvai l'autre jour dans une compagnie où je vis un homme bien content de lui. Dans un quart-d'heure,

il décida trois questions de morale, quatre problêmes historiques et cinq points de physique. Je n'ai jamais vu un décisionnaire si universel : son esprit ne fut jamais suspendu par le moindre doute. On laissa les sciences ; on parla des nouvelles du tems : il décida sur les nouvelles du tems. Je voulus l'attraper, et je dis en moi-même : « Il faut que je me mette dans mon fort ; je vais me refugier dans mon pays. » Je lui parlai de la Perse. Mais, à peine lui eus-je dit quatre mots, qu'il me donna deux démentis, fondé sur l'autorité de MM. Tavernier et Chardin. « Ah ! bon Dieu ! dis-je en moi-même, quel homme est-ce là ? Il connoîtra tout à l'heure les rues d'Ispahan mieux que moi ! » Mon parti fut bientôt pris : je me tus, je le laissai parler, et il décide encore.

A Paris, le 8 de la lune de Zilcadé, 1715.

LETTRE LXXIII.

Rica a ***.

J'ai oui parler d'une espéce de tribunal qu'on appelle *l'Académie françaisc*. Il n'y en a point de moins respecté dans le Monde : car on dit qu'aussi-tôt qu'il a décidé le Peuple casse ses arrêts et lui impose des loix qu'il est obligé de suivre.

Il y a quelque tems que, pour fixer son autorité, il donna un code de ses jugemens. Cet enfant de tant de peres étoit presque vieux quand il nâquit, et, quoiqu'il fût légitime, un bâtard, qui avoit déja paru, l'avoit presque étouffé dans sa naissance.

Ceux qui le composent n'ont d'autre fonction que de

jaser sans cesse ; l'éloge va se placer comme de lui-même dans leur babil éternel, et, sitôt qu'ils sont initiés dans ses mystéres, la fureur du panégyrique vient les saisir et ne les quitte plus.

Ce corps a quarante têtes toutes remplies de figures, de métaphores et d'antithéses ; tant de bouches ne parlent presque que par exclamation ; ses oreilles veulent toujours être frappées par la cadence et l'harmonie. Pour les yeux, il n'en est pas question : il semble qu'il soit fait pour parler, et non pas pour voir. Il n'est point ferme sur ses pieds : car le tems, qui est son fléau, l'ébranle à tous les instans et détruit tout ce qu'il a fait. On a dit autrefois que ses mains étoient avides. Je ne t'en dirai rien, et je laisse décider cela à ceux qui le sçavent mieux que moi.

Voilà des choses, ***, que l'on ne voit point dans notre Perse. Nous n'avons point l'esprit porté à ces établissemens singuliers et bisarres ; nous cherchons toujours la nature dans nos coutumes simples et nos manieres naïves.

De Paris, le 27 de la lune de Zilhagé, 1715.

LETTRE LXXIV.

Usbek a Rica, a***.

Il y a quelques jours qu'un homme de ma connoissance me dit : « Je vous ai promis de vous produire dans les bonnes maisons de Paris ; je vous méne à présent chez un grand seigneur qui est un des hommes du Royaume qui représente le mieux. »

« Que veut dire cela, Monsieur ? Est-ce qu'il est plus poli, plus affable que les autres ? — Non, me dit-il. — Ah ! j'entens : il fait sentir à tous les instans la supériorité qu'il a sur tous ceux qui l'approchent. Si cela est, je n'ai que faire d'y aller : je la lui passe tout entiere, et je prens condamnation. »

Il fallut pourtant marcher, et je vis un petit homme si fier, il prit une prise de tabac avec tant de hauteur, il se moucha si impitoyablement, il cracha avec tant de flegme, il caressa ses chiens d'une maniere si offensante pour les hommes, que je ne pouvois me lasser de l'admirer. « Ah ! bon Dieu ! dis-je en moi-même, si, lorsque j'étois à la cour de Perse, je représentois ainsi, je représentois un grand sot ! » Il auroit fallu, Rica, que nous eussions eu un bien mauvais naturel pour aller faire cent petites insultes à des gens qui venoient tous les jours chez nous nous témoigner leur bienveillance : ils sçavoient bien que nous étions au-dessus d'eux, et, s'ils l'avoient ignoré, nos bienfaits le leur auroient appris chaque jour. N'ayant rien à faire pour nous faire respecter, nous faisions tout pour nous rendre aimables : nous nous communiquions aux plus petits ; au milieu des grandeurs, qui endurcissent toujours, ils nous trouvoient sensibles ; ils ne voyoient que notre cœur au-dessus d'eux : nous descendions jusqu'à leurs besoins. Mais, lorsqu'il falloit soutenir la majesté du Prince dans les cérémonies publiques ; lorsqu'il falloit faire respecter la Nation aux étrangers ; lorsque, enfin, dans les occasions périlleuses, il falloit animer les soldats, nous remontions cent fois plus haut que nous n'étions descendus : nous ramenions la fierté sur notre visage, et l'on trouvoit quelquefois que nous représentions assez bien.

De Paris, le 10 de la lune de Saphar, 1715.

LETTRE LXXV.

Usbek a Rhedi, a Venise.

Il faut que je te l'avoue : je n'ai point remarqué chez les Chrétiens cette persuasion vive de leur réligion qui se trouve parmi les Musulmans. Il y a bien loin chez eux de la profession à la croyance, de la croyance à la conviction, de la conviction à la pratique. La Réligion est moins un sujet de sanctification qu'un sujet de disputes qui appartient à tout le monde : les gens de cour, les gens de guerre, les femmes mêmes, s'élévent contre les ecclésiastiques et leur demandent de leur prouver ce qu'ils sont résolus de ne pas croire. Ce n'est pas qu'ils se soient déterminés par raison, et qu'ils ayent pris la peine d'examiner la vérité ou la fausseté de cette réligion qu'ils rejettent : ce sont des rébelles qui ont senti le joug et l'ont secoué avant de l'avoir connu. Aussi ne sont-ils pas plus fermes dans leur incrédulité que dans leur foi ; ils vivent dans un flux et reflux qui les porte sans cesse de l'un à l'autre. Un d'eux me disoit un jour : « Je crois l'immortalité de l'ame par semestre ; mes opinions dépendent absolument de la constitution de mon corps : selon que j'ai plus ou moins d'esprits animaux, que mon estomac digére bien ou mal, que l'air que je respire est subtil ou grossier, que les viandes dont je me nourris sont légéres ou solides, je suis spinosiste, socinien, catholique, impie ou dévot. Quand le médecin est auprès de mon lit, le confesseur me trouve à son avantage. Je sçais bien empêcher la Réligion de m'affliger quand je me porte bien ; mais je lui permets de me consoler quand je suis malade :

lorsque je n'ai plus rien à espérer d'un côté, la Réligion se présente et me gagne par ses promesses ; je veux bien m'y livrer et mourir du côté de l'espérance. »

Il y a long-tems que les princes chrétiens affranchirent tous les esclaves de leurs états, parce que, disoient-ils, le Christianisme rend tous les hommes égaux. Il est vrai que cet acte de réligion leur étoit très-utile : ils abaissoient par-là les seigneurs, de la puissance desquels ils retiroient le bas peuple. Ils ont ensuite fait des conquêtes dans des pays où ils ont vû qu'il leur étoit avantageux d'avoir des esclaves ; ils ont permis d'en acheter et d'en vendre, oubliant ce principe de réligion qui les touchoit tant. Que veux-tu que je te dise ? Vérité dans un tems, erreur dans un autre. Que ne faisons-nous comme les Chrétiens ? Nous sommes bien simples de refuser des établissemens et des conquêtes faciles dans des climats heureux (1), parce que l'eau n'y est pas assez pure pour nous laver selon les principes du saint Alcoran !

Je rends graces au Dieu tout-puissant, qui a envoyé Hali, son grand prophéte, de ce que je professe une réligion qui se fait préférer à tous les intérêts humains, et qui est pure comme le Ciel, dont elle est descendue.

A Paris, le 13 de la lune de Saphar, 1715.

LETTRE LXXVI.

Usbek a son ami Ibben, a Smirne.

Les loix sont furieuses en Europe contre ceux qui se tuent eux-mêmes : on les fait mourir, pour ainsi dire,

(1) Les Mahométans ne se soucient point de prendre Venise, parce qu'ils n'y trouveroient point d'eau pour leurs purifications.

une seconde fois; ils sont trainés indignement par les rues; on les note d'infamie; on confisque leurs biens.

Il me paroît, Ibben, que ces loix sont bien injustes. Quand je suis accablé de douleur, de misere, de mépris, pourquoi veut-on m'empêcher de mettre fin à mes peines, et me priver cruellement d'un remede qui est en mes mains?

Pourquoi veut-on que je travaille pour une société, dont je consens de n'être plus? que je tienne, malgré moi, une convention qui s'est faite sans moi? La société est fondée sur un avantage mutuel. Mais lorsqu'elle me devient onéreuse, qui m'empêche d'y renoncer? La vie m'a été donnée comme une faveur; je puis donc la rendre lorsqu'elle ne l'est plus: la cause cesse; l'effet doit donc cesser aussi.

Le Prince veut-il que je sois son sujet quand je ne retire point les avantages de la sujettion? Mes concitoyens peuvent-ils demander ce partage inique de leur utilité et de mon désespoir? Dieu, différent de tous les bienfaiteurs, veut-il me condamner à recevoir des graces qui m'accablent?

Je suis obligé de suivre les loix, quand je vis sous les loix. Mais, quand je n'y vis plus, peuvent-elles me lier encore?

Mais, dira-t-on, vous troublez l'ordre de la Providence. Dieu a uni votre ame avec votre corps, et vous l'en séparez. Vous vous opposez donc à ses desseins, et vous lui résistez.

Que veut dire cela? Trouble-je l'ordre de la Providence, lorsque je change les modifications de la matiere et que je rends quarrée une boule que les premieres loix du mouvement, c'est-à-dire les loix de la création et de la conservation, avoient faite ronde? Non, sans doute:

je ne fais qu'user du droit qui m'a été donné ; et, en ce sens, je puis troubler à ma fantaisie toute la nature, sans que l'on puisse dire que je m'oppose à la Providence.

Lorsque mon ame sera séparée de mon corps, y aura-t-il moins d'ordre et moins d'arrangement dans l'Univers ? Croyez-vous que cette nouvelle combinaison soit moins parfaite et moins dépendante des loix générales ? que le Monde y ait perdu quelque chose ? et que les ouvrages de Dieu soient moins grands, ou plutôt moins immenses ?

Pensez-vous que mon corps, devenu un épi de bled, un ver, un gazon, soit changé en un ouvrage de la Nature moins digne d'elle ? et que mon ame, dégagée de tout ce qu'elle avoit de terrestre, soit devenue moins sublime ?

Toutes ces idées, mon cher Ibben, n'ont d'autre source que notre orgueil : nous ne sentons point notre petitesse, et, malgré qu'on en ait, nous voulons être comptés dans l'Univers, y figurer et y être un objet important. Nous nous imaginons que l'anéantissement d'un être aussi parfait que nous dégraderoit toute la nature, et nous ne concevons pas qu'un homme de plus ou de moins dans le Monde — que dis-je ? — tous les hommes ensemble, cent millions de terres comme la nôtre, ne sont qu'un atôme subtil et délié, que Dieu n'apperçoit qu'à cause de l'immensité de ses connoissances.

De Paris, le 15 de la lune de Saphar, 1715.

LETTRE LXXVII.

IBBEN A USBEK, A PARIS.

Mon cher Usbek, il me semble que, pour un vrai Musulman, les malheurs sont moins des châtimens que des menaces. Ce sont des jours bien précieux que ceux qui nous portent à expier les offenses. C'est le tems des prospérités qu'il faudroit abréger. Que servent toutes ces impatiences, qu'à faire voir que nous voudrions être heureux indépendamment de celui qui donne les félicités, parce qu'il est la félicité même ?

Si un être est composé de deux êtres, et que la nécessité de conserver l'union marque plus la soumission aux ordres du Créateur, on en a pu faire une loi réligieuse. Si cette nécessité de conserver l'union est un meilleur garant des actions des hommes, on en a pu faire une loi civile.

De Venise, le dernier jour de la lune de Saphar, 1715.

LETTRE LXXVIII.

RICA A USBEK, A ***.

Je t'envoye la copie d'une lettre qu'un Français qui est en Espagne a écrite ici : je crois que tu seras bien aise de la voir.

« Je parcours depuis six mois l'Espagne et le Portugal, « et je vis parmi des peuples qui, méprisant tous les

« autres, font aux seuls Français l'honneur de les haïr.

« La gravité est le caractére brillant des deux nations ;
« elle se manifeste principalement de deux manieres :
« par les lunettes et par la moustache.

« Les lunettes font voir démonstrativement que celui
« qui les porte est un homme consommé dans les sciences
« et enseveli dans de profondes lectures, à un tel point
« que sa vûe en est affoiblie ; et tout nez qui en est
« orné ou chargé peut passer, sans contredit, pour le nez
« d'un sçavant.

« Quant à la moustache, elle est respectable par elle-
« même, et indépendamment des conséquences; quoiqu'on
« ne laisse pas quelquefois d'en tirer de grandes utilités
« pour le service du Prince et l'honneur de la Nation,
« comme le fit bien voir un fameux général portugais dans
« les Indes (1) : car, se trouvant avoir besoin d'argent, il
« coupa une de ses moustaches et envoya demander aux
« habitans de Goa vingt mille pistoles sur ce gage ; elles
« lui furent prêtées d'abord, et, dans la suite, il retira sa
« moustache avec honneur.

« On conçoit aisément que des peuples graves et fleg-
« matiques comme ceux-là peuvent avoir de l'orgueil :
« aussi en ont-ils. Ils le fondent ordinairement sur deux
« choses bien considérables. Ceux qui vivent dans le
« continent de l'Espagne et du Portugal se sentent le
« cœur extrêmement élevé, lorsqu'ils sont ce qu'ils
« appellent *des vieux Chrétiens*, c'est-à-dire qu'ils ne sont
« pas originaires de ceux à qui l'Inquisition a persuadé
« dans ces derniers siécles d'embrasser la réligion chré-
« tienne. Ceux qui sont dans les Indes ne sont pas moins
« flattés lorsqu'ils considérent qu'ils ont le sublime

(1) Jean de Castro.

« mérite d'être, comme ils disent, *hommes de chair blanche.* « Il n'y a jamais eu, dans le serrail du Grand Seigneur, « de sultane si orgueilleuse de sa beauté que le plus vieux « et le plus vilain matin ne l'est de la blancheur olivâtre « de son teint lorsqu'il est dans une ville du Mexique, « assis sur sa porte, les bras croisés. Un homme de cette « conséquence, une créature si parfaite, ne travailleroit « pas pour tous les trésors du Monde et ne se résoudroit « jamais, par une vile et méchanique industrie, de com- « promettre l'honneur et la dignité de sa peau.

« Car il faut sçavoir que, lorsqu'un homme a un cer- « tain mérite en Espagne, comme, par exemple, quand « il peut ajouter aux qualités dont je viens de parler celle « d'être le propriétaire d'une grande épée, ou d'avoir « appris de son pere l'art de faire jurer une discordante « guittarre, il ne travaille plus : son honneur s'intéresse « au repos de ses membres. Celui qui reste assis dix « heures par jour obtient précisément la moitié plus de « considération qu'un autre qui n'en reste que cinq, « parce que c'est sur les chaises que la noblesse s'acquiert.

« Mais, quoique ces invincibles ennemis du travail « fassent parade d'une tranquillité philosophique, ils ne « l'ont pourtant pas dans le cœur : car ils sont toujours « amoureux. Ils sont les premiers hommes du Monde « pour mourir de langueur sous la fenêtre de leurs maî- « tresses, et tout Espagnol qui n'est pas enrhumé ne « sçauroit passer pour galant.

« Ils sont premierement dévots, et secondement jaloux. « Ils se garderont bien d'exposer leurs femmes aux entre- « prises d'un soldat criblé de coups ou d'un magistrat « décrépit ; mais ils les enfermeront avec un novice fer- « vent, qui baisse les yeux, ou un robuste Franciscain, « qui les éléve.

« Ils permettent à leurs femmes de paroître avec le « sein découvert ; mais ils ne veulent pas qu'on leur « voye le talon, et qu'on les surprenne par le bout des « pieds.

« On dit par-tout que les rigueurs de l'amour sont « cruelles. Elles le sont encore plus pour les Espagnols : « les femmes les guérissent de leurs peines ; mais elles ne « font que leur en faire changer, et il leur reste souvent « un long et fâcheux souvenir d'une passion éteinte.

« Ils ont de petites politesses qui, en France, paroî- « troient mal placées : par exemple, un capitaine ne bat « jamais son soldat sans lui en demander permission, et « l'Inquisition ne fait jamais bruler un Juif sans lui faire « ses excuses.

« Les Espagnols qu'on ne brule pas paroissent si atta- « chés à l'Inquisition, qu'il y auroit de la mauvaise « humeur de la leur ôter. Je voudrois seulement qu'on en « établît une autre, non pas contre les hérétiques, mais « contre les hérésiarques qui attribuent à de petites pra- « tiques monachales la même efficacité qu'aux sept sacre- « mens, qui adorent tout ce qu'ils vénérent, et qui sont « si dévots qu'ils sont à peine Chrétiens.

« Vous pourrez trouver de l'esprit et du bon sens chez « les Espagnols ; mais n'en cherchez point dans leurs « livres. Voyez une de leurs bibliothéques : les romans, « d'un côté, et les scholastiques, de l'autre. Vous diriez « que les parties en ont été faites, et le tout rassemblé, « par quelque ennemi secret de la raison humaine.

« Le seul de leurs livres qui soit bon est celui qui a fait « voir le ridicule de tous les autres.

« Ils ont fait des découvertes immenses dans le nou- « veau Monde, et ils ne connoissent pas encore leur « propre continent : il y a sur leurs rivieres tel port qui

« n'a pas encore été découvert, et dans leurs montagnes « des nations qui leur sont inconnues (1).

« Ils disent que le Soleil se léve et se couche dans leur « pays ; mais il faut dire aussi qu'en faisant sa course il « ne rencontre que des campagnes ruinées et des contrées « désertes. »

Je ne serois pas fâché, Usbek, de voir une lettre écrite à Madrid par un Espagnol qui voyageroit en France : je crois qu'il vengeroit bien sa nation. Quel vaste champ pour un homme flegmatique et pensif ! Je m'imagine qu'il commenceroit ainsi la description de Paris :

« Il y a ici une maison où l'on met les fous. On croiroit « d'abord qu'elle est la plus grande de la Ville. Non ! Le « remede est bien petit pour le mal. Sans doute que les « Français, extrêmement décriés chez leurs voisins, « enferment quelques fous dans une maison, pour per- « suader que ceux qui sont dehors ne le sont pas. »

Je laisse là mon Espagnol.

Adieu, mon cher Usbek.

De Paris, le 17 de la lune de Saphar, 1715.

LETTRE LXXIX.

Le grand Eunuque a Usbek, a Paris

Hier des Arméniens menérent au serrail une jeune esclave de Circassie, qu'ils vouloient vendre. Je la fis entrer dans les appartemens secrets, je la deshabillai, je l'examinai avec les regards d'un juge, et plus je l'examinai,

(1) Les Batuecas.

plus je lui trouvai de graces. Une pudeur virginale sembloit vouloir les dérober à ma vûe ; je vis tout ce qu'il lui en coûtoit pour obéir : elle rougissoit de se voir nue, même devant moi, qui, exempt des passions qui peuvent allarmer la pudeur, suis inanimé sous l'empire de ce sexe, et qui, ministre de la modestie, dans les actions les plus libres, ne porte que de chastes regards et ne puis inspirer que l'innocence.

Dès que je l'eus jugée digne de toi, je baissai les yeux ; je lui jetai un manteau d'écarlate ; je lui mis au doigt un anneau d'or ; je me prosternai à ses pieds ; je l'adorai comme la reine de ton cœur ; je payai les Arméniens ; je la dérobai à tous les yeux. Heureux Usbek ! tu possédes plus de beautés que n'en enferment tous les palais d'Orient. Quel plaisir pour toi de trouver, à ton retour, tout ce que la Perse a de plus ravissant, et de voir dans ton serrail renaître les graces, à mesure que le tems et la possession travaillent à les détruire !

Du serrail de Fatmé, le 1er de la lune de Rebiab 1, 1715.

LETTRE LXXX.

Usbek a Rhedi, a Venise.

Depuis que je suis en Europe, mon cher Rhedi, j'ai vû bien des gouvernemens : ce n'est pas comme en Asie, où les régles de la politique se trouvent par-tout les mêmes.

J'ai souvent recherché quel étoit le gouvernement le plus conforme à la raison. Il m'a semblé que le plus parfait est celui qui va à son but à moins de frais ; de

sorte que celui qui conduit les hommes de la maniere qui convient le plus à leur penchant et à leur inclination est le plus parfait.

Si, dans un gouvernement doux, le Peuple est aussi soumis que dans un gouvernement sévére, le premier est préférable, puisqu'il est plus conforme à la raison, et que la sévérité est un motif étranger.

Compte, mon cher Rhedi, que dans un état les peines plus ou moins cruelles ne font pas que l'on obéisse plus aux loix. Dans les pays où les châtimens sont modérés, on les craint comme dans ceux où ils sont tyranniques et affreux.

Soit que le gouvernement soit doux, soit qu'il soit cruel, on punit toujours par dégrés : on inflige un châtiment plus ou moins grand à un crime plus ou moins grand. L'imagination se plie d'elle-même aux mœurs du pays où l'on est : huit jours de prison ou une légére amende frappent autant l'esprit d'un Européen, nourri dans un pays de douceur, que la perte d'un bras intimide un Asiatique. Ils attachent un certain dégré de crainte à un certain dégré de peine, et chacun la partage à sa façon : le désespoir de l'infamie vient désoler un Français condamné à une peine qui n'ôteroit pas un quart-d'heure de sommeil à un Turc.

D'ailleurs je ne vois pas que la police, la justice et l'équité soient mieux observées en Turquie, en Perse, chez le Mogol, que dans les républiques de Hollande, de Venise, et dans l'Angleterre même ; je ne vois pas qu'on y commette moins de crimes, et que les hommes, intimidés par la grandeur des châtimens, y soient plus soumis aux loix.

Je remarque, au contraire, une source d'injustice et de vexations au milieu de ces mêmes états.

Je trouve même le Prince, qui est la Loi même, moins maître que par-tout ailleurs.

Je vois que, dans ces momens rigoureux, il y a toujours des mouvemens tumultueux, où personne n'est le Chef, et que, quand une fois l'autorité violente est méprisée, il n'en reste plus assez à personne pour la faire revenir;

Que le désespoir même de l'impunité confirme le désordre et le rend plus grand;

Que, dans ces états, il ne se forme point de petite révolte, et qu'il n'y a jamais d'intervalle entre le murmure et la sédition;

Qu'il ne faut point que les grands événemens y soient préparés par de grandes causes; au contraire, le moindre accident produit une grande révolution, souvent aussi peu prévûe de ceux qui la font, que de ceux qui la souffrent.

Lorsque Osman, empereur des Turcs, fut déposé, aucun de ceux qui commirent cet attentat ne songeoit à le commettre: ils demandoient seulement en supplians qu'on leur fît justice sur quelque grief; une voix, qu'on n'a jamais connue, sortit de la foule par hazard, le nom de Mustapha fut prononcé, et soudain Mustapha fut empereur.

De Paris, le 2 de la lune de Rebiab 1, 1715.

LETTRE LXXXI.

Nargum, envoyé de Perse en Moscovie, a Usbek, a Paris.

De toutes les nations du Monde, mon cher Usbek, il n'y en a pas qui ait surpassé celle des Tartares par la

gloire ou par la grandeur des conquêtes. Ce peuple est le vrai dominateur de l'Univers : tous les autres semblent être faits pour le servir ; il est également le fondateur et le destructeur des empires ; dans tous les tems, il a donné sur la Terre des marques de sa puissance ; dans tous les âges, il a été le fléau des nations.

Les Tartares ont conquis deux fois la Chine, et ils la tiennent encore sous leur obéissance.

Ils dominent sur les vastes pays qui forment l'empire du Mogol.

Maîtres de la Perse, ils sont assis sur le trône de Cyrus et de Gustaspe. Ils ont soumis la Moscovie. Sous le nom de Turcs, ils ont fait des conquêtes immenses dans l'Europe, l'Asie et l'Afrique, et ils dominent sur ces trois parties de l'Univers.

Et, pour parler de tems plus reculés, c'est d'eux que sont sortis quelques-uns des peuples qui ont renversé l'Empire romain.

Qu'est-ce que les conquêtes d'Alexandre, en comparaison de celles de Genghiscan ?

Il n'a manqué à cette victorieuse nation que des historiens, pour célébrer la mémoire de ses merveilles.

Que d'actions immortelles ont été ensevelies dans l'oubli ! Que d'empires par eux fondés, dont nous ignorons l'origine ! Cette belliqueuse nation, uniquement occupée de sa gloire présente, sûre de vaincre dans tous les tems, ne songeoit point à se signaler dans l'avenir par la mémoire de ses conquêtes passées.

De Moscou, le 4 de la lune de Rebiab 1, 1715.

LETTRE LXXXII.

Rica a Ibben, a Smirne.

Quoique les Français parlent beaucoup, il y a cependant parmi eux une espéce de dervis taciturnes qu'on appelle *Chartreux*. On dit qu'ils se coupent la langue en entrant dans le couvent, et on souhaiteroit fort que tous les autres dervis se retranchassent de même tout ce que leur profession leur rend inutile.

A propos de gens taciturnes, il y en a de bien plus singuliers que ceux-là, et qui ont un talent bien extraordinaire. Ce sont ceux qui sçavent parler sans rien dire, et qui amusent une conversation, pendant deux heures de tems, sans qu'il soit possible de les décéler, d'être leur plagiaire, ni de retenir un mot de ce qu'ils ont dit.

Ces sortes de gens sont adorés des femmes; mais ils ne le sont pas tant que d'autres, qui ont reçu de la Nature l'aimable talent de sourire à propos, c'est-à-dire à chaque instant, et qui portent la grace d'une joyeuse approbation sur tout ce qu'elles disent.

Mais ils sont au comble de l'esprit lorsqu'ils sçavent entendre finesse à tout et trouver mille petits traits ingénieux dans les choses les plus communes.

J'en connois d'autres, qui se sont bien trouvés d'introduire dans les conversations les choses inanimées et d'y faire parler leur habit brodé, leur perruque blonde, leur tabatiere, leur canne et leurs gands. Il est bon de commencer de la rue à se faire écouter par le bruit du carrosse et du marteau, qui frappe rudement la porte : cet avant-propos prévient pour le reste du discours, et, quand

l'exorde est beau, il rend supportables toutes les sottises qui viennent ensuite, mais qui, par bonheur, arrivent trop tard.

Je te promets que ces petits talens, dont on ne fait aucun cas chez nous, servent bien ici ceux qui sont assez heureux pour les avoir, et qu'un homme de bon sens ne brille guéres devant eux.

De Paris, le 6 de la lune de Rebiab 2, 1715.

LETTRE LXXXIII.

Usbek a Rhedi, a Venise.

S'il y a un Dieu, mon cher Rhedi, il faut nécessairement qu'il soit juste : car, s'il ne l'étoit pas, il seroit le plus mauvais et le plus imparfait de tous les êtres.

La Justice est un rapport de convenance, qui se trouve réellement entre deux choses ; ce rapport est toujours le même, quelque être qui le considére, soit que ce soit Dieu, soit que ce soit un ange, ou enfin que ce soit un homme.

Il est vrai que les hommes ne voyent pas toujours ces rapports ; souvent même, lorsqu'ils les voyent, ils s'en éloignent ; et leur intérêt est toujours ce qu'ils voyent le mieux. La Justice éléve sa voix ; mais elle a peine à se faire entendre dans le tumulte des passions.

Les hommes peuvent faire des injustices, parce qu'ils ont intérêt de les commettre, et qu'ils préférent leur propre satisfaction à celle des autres. C'est toujours par un retour sur eux-mêmes qu'ils agissent : nul n'est mauvais gratuitement. Il faut qu'il y ait une raison qui déter-

mine, et cette raison est toujours une raison d'intérêt.

Mais il n'est pas possible que Dieu fasse jamais rien d'injuste ; dès qu'on suppose qu'il voit la Justice, il faut nécessairement qu'il la suive : car, comme il n'a besoin de rien, et qu'il se suffit à lui-même, il seroit le plus méchant de tous les êtres, puisqu'il le seroit sans intérêt.

Ainsi, quand il n'y auroit pas de Dieu, nous devrions toujours aimer la Justice ; c'est-à-dire faire nos efforts pour ressembler à cet être dont nous avons une si belle idée, et qui, s'il existoit, seroit nécessairement juste. Libres que nous serions du joug de la Réligion, nous ne devrions pas l'être de celui de l'Equité.

Voilà, Rhedi, ce qui m'a fait penser que la Justice est éternelle et ne dépend point des conventions humaines ; et, quand elle en dépendroit, ce seroit une vérité terrible, qu'il faudroit se dérober à soi-même.

Nous sommes entourés d'hommes plus forts que nous ; ils peuvent nous nuire de mille manieres différentes ; les trois quarts du tems ils peuvent le faire impunément. Quel repos pour nous de sçavoir qu'il y a dans le cœur de tous ces hommes un principe intérieur qui combat en notre faveur et nous met à couvert de leurs entreprises !

Sans cela nous devrions être dans une frayeur continuelle : nous passerions devant les hommes comme devant les lions, et nous ne serions jamais assurés un moment de notre bien, de notre honneur et de notre vie.

Toutes ces pensées m'animent contre ces docteurs qui représentent Dieu comme un être qui fait un exercice tyrannique de sa puissance ; qui le font agir d'une maniere dont nous ne voudrions pas agir nous-mêmes, de peur de l'offenser ; qui le chargent de toutes les imperfections qu'il punit en nous, et, dans leurs opinions con-

tradictoires, le représentent tantôt comme un être mauvais, tantôt comme un être qui hait le mal et le punit.

Quand un homme s'examine, quelle satisfaction pour lui de trouver qu'il a le cœur juste ! Ce plaisir, tout sévére qu'il est, doit le ravir : il voit son être autant au-dessus de ceux qui ne l'ont pas, qu'il se voit au-dessus des tigres et des ours. Oui, Rhedi, si j'étois sûr de suivre toujours inviolablement cette Equité que j'ai devant les yeux, je me croirois le premier des hommes.

De Paris, le 1er de la lune de Gemmadi 1, 1715.

LETTRE LXXXIV.

Rica a ***.

Je fus hier aux Invalides. J'aimerois autant avoir fait cet établissement, si j'étois prince, que d'avoir gagné trois batailles : on y trouve par-tout la main d'un grand monarque. Je crois que c'est le lieu le plus respectable de la Terre.

Quel spectacle de voir rassemblées dans un même lieu toutes ces victimes de la Patrie, qui ne respirent que pour la défendre, et qui, se sentant le même cœur, et non pas la même force, ne se plaignent que de l'impuissance où elles sont de se sacrifier encore pour elle !

Quoi de plus admirable que de voir ces guerriers débiles, dans cette retraite, observer une discipline aussi exacte que s'ils y étoient contraints par la présence d'un ennemi, chercher leur derniere satisfaction dans cette image de la guerre, et partager leur cœur et leur esprit entre les devoirs de la Réligion et ceux de l'art militaire !

Je voudrois que les noms de ceux qui meurent pour la Patrie fussent conservés dans les temples et écrits dans des registres qui fussent comme la source de la gloire et de la noblesse.

A Paris, le 15 de la lune de Gemmadi 1, 1715.

LETTRE LXXXV.

USBEK A MIRZA, A ISPAHAN.

Tu sçais, Miza, que quelques ministres de Cha-Soliman avoient formé le dessein d'obliger tous les Arméniens de Perse de quitter le royaume ou de se faire Mahométans, dans la pensée que notre empire seroit toujours pollué tandis qu'il garderoit dans son sein ces infidéles.

C'étoit fait de la grandeur persane, si, dans cette occasion, l'aveugle dévotion avoit été écoutée.

On ne sçait comment la chose manqua : ni ceux qui firent la proposition, ni ceux qui la rejetterent, n'en connurent les conséquences ; le hazard fit l'office de la raison et de la politique et sauva l'Empire d'un péril plus grand que celui qu'il auroit pu courir de la perte d'une bataille et de la prise de deux villes.

En proscrivant les Arméniens, on pensa détruire en un seul jour tous les négocians et presque tous les artisans du Royaume. Je suis sûr que le grand Cha-Abas auroit mieux aimé se faire couper les deux bras que de signer un ordre pareil, et qu'en envoyant au Mogol et aux autres rois des Indes ses sujets les plus industrieux il auroit cru leur donner la moitié de ses états.

Les persécutions que nos Mahométans zélés ont faites

aux Guebres les ont obligés de passer en foule dans les Indes et ont privé la Perse de cette nation si appliquée au labourage, et qui seule, par son travail, étoit en état de vaincre la stérilité de nos terres.

Il ne restoit à la dévotion qu'un second coup à faire ; c'étoit de ruiner l'industrie : moyennant quoi, l'Empire tomboit de lui-même, et, avec lui, par une suite nécessaire, cette même réligion qu'on vouloit rendre si florissante.

S'il faut raisonner sans prévention, je ne sçais, Mirza, s'il n'est pas bon que dans un état il y ait plusieurs réligions.

On remarque que ceux qui vivent dans des réligions tolérées se rendent ordinairement plus utiles à leur patrie que ceux qui vivent dans la réligion dominante ; parce que, éloignés des honneurs, ne pouvant se distinguer que par leur opulence et leurs richesses, ils sont portés à en acquérir par leur travail et à embrasser les emplois de la Société les plus pénibles.

D'ailleurs, comme toutes les réligions contiennent des préceptes utiles à la Société, il est bon qu'elles soient observées avec zéle. Or qu'y a-t-il de plus capable d'animer ce zéle que leur multiplicité ?

Ce sont des rivales qui ne se pardonnent rien. La jalousie descend jusqu'aux particuliers : chacun se tient sur ses gardes et craint de faire des choses qui deshonoreroient son parti et l'exposeroient aux mépris et aux censures impardonnables du parti contraire.

Aussi a-t-on toujours remarqué qu'une secte nouvelle introduite dans un état étoit le moyen le plus sûr pour corriger tous les abus de l'ancienne.

On a beau dire qu'il n'est pas de l'intérêt du Prince de souffrir plusieurs réligions dans son état.

Quand toutes les sectes du Monde viendroient s'y rassembler, cela ne lui porteroit aucun préjudice, parce qu'il n'y en a aucune qui ne prescrive l'obéissance et ne prêche la soumission.

J'avoue que les histoires sont remplies de guerres de réligion. Mais, qu'on y prenne bien garde : ce n'est point la multiplicité des réligions qui a produit ces guerres, c'est l'esprit d'intolérance, qui animoit celle qui se croyoit la dominante ; c'est cet esprit de prosélytisme que les Juifs ont pris des Egyptiens, et qui, d'eux, est passé, comme une maladie épidémique et populaire, aux Mahométans et aux Chrétiens ; c'est, enfin, cet esprit de vertige, dont les progrès ne peuvent être regardés que comme une éclipse entiere de la raison humaine.

Car, enfin, quand il n'y auroit pas de l'inhumanité à affliger la conscience des autres ; quand il n'en résulteroit aucun des mauvais effets qui en germent à milliers : il faudroit être fou pour s'en aviser. Celui qui veut me faire changer de réligion ne le fait sans doute que parce qu'il ne changeroit pas la sienne, quand on voudroit l'y forcer : il trouve donc étrange que je ne fasse pas une chose qu'il ne feroit pas lui-même, peut-être pour l'empire du Monde.

A Paris, le 26 de la lune de Gemmadi 1, 1715.

LETTRE LXXXVI.

Rica a ***.

Il semble ici que les familles se gouvernent toutes seules. Le mari n'a qu'une ombre d'autorité sur sa femme ;

le pere, sur ses enfans ; le maître, sur ses esclaves. La Justice se mêle de tous leurs différends, et sois sûr qu'elle est toujours contre le mari jaloux, le pere chagrin, le maître incommode.

J'allai l'autre jour dans le lieu où se rend la justice. Avant d'y arriver, il faut passer sous les armes d'un nombre infini de jeunes marchandes, qui vous appellent d'une voix trompeuse. Ce spectacle, d'abord, est assez riant ; mais il devient lugubre lorsqu'on entre dans les grandes salles, où l'on ne voit que des gens dont l'habit est encore plus grave que la figure. Enfin, on entre dans le lieu sacré où se révélent tous les secrets des familles, et où les actions les plus cachées sont mises au grand jour.

Là, une fille modeste vient avouer les tourmens d'une virginité trop long-tems gardée, ses combats et sa douloureuse résistance. Elle est si peu fiére de sa victoire, qu'elle menace toujours d'une défaite prochaine, et, pour que son pere n'ignore plus ses besoins, elle les expose à tout le peuple.

Une femme effrontée vient, ensuite, exposer les outrages qu'elle a faits à son époux comme une raison d'en être séparée.

Avec une modestie pareille, une autre vient dire qu'elle est lasse de porter le titre de femme sans en jouir : elle vient révéler les mystéres cachés dans la nuit du mariage ; elle veut qu'on la livre aux regards des experts les plus habiles, et qu'une sentence la rétablisse dans tous les droits de la virginité. Il y en a même qui osent défier leurs maris et leur demander en public un combat que les témoins rendent si difficile : épreuve aussi flétrissante pour la femme qui la soutient, que pour le mari qui y succombe.

Un nombre infini de filles ravies ou séduites font les

hommes beaucoup plus mauvais qu'ils ne sont. L'amour fait retentir ce tribunal. On n'y entend parler que de peres irrités, de filles abusées, d'amans infidéles et de maris chagrins.

Par la loi qui y est observée, tout enfant né pendant le mariage est censé être au mari. Il a beau avoir de bonnes raisons pour ne le pas croire : la Loi le croit pour lui et le soulage de l'examen et des scrupules.

Dans ce tribunal, on prend les voix à la majeure ; mais on dit qu'on a reconnu, par expérience, qu'il vaudroit mieux les recueillir à la mineure. Et cela est assez naturel : car il y a très-peu d'esprits justes, et tout le monde convient qu'il y en a une infinité de faux.

A Paris, le 1er de la lune de Gemmadi 2, 1715.

LETTRE LXXXVII.

Rica a ***.

On dit que l'homme est un animal sociable. Sur ce pied-là, il me paroît qu'un Français est plus homme qu'un autre ; c'est l'homme par excellence : car il semble être fait uniquement pour la société.

Mais j'ai remarqué parmi eux des gens qui non seulement sont sociables, mais sont eux-mêmes la Société universelle. Ils se multiplient dans tous les coins ; ils peuplent en un moment les quatre quartiers d'une ville. Cent hommes de cette espéce abondent plus que deux mille citoyens ; ils pourroient réparer aux yeux des étrangers les ravages de la peste ou de la famine. On demande dans les Ecoles si un corps peut être en un

instant en plusieurs lieux ; ils sont une preuve de ce que les philosophes mettent en question.

Ils sont toujours empressés, parce qu'ils ont l'affaire importante de demander à tous ceux qu'ils voyent, où ils vont, et d'où ils viennent.

On ne leur ôteroit jamais de la tête qu'il est de la bienséance de visiter chaque jour le public en détail, sans compter les visites qu'ils font en gros dans les lieux où l'on s'assemble. Mais, comme la voye en est trop abrégée, elles sont comptées pour rien dans les régles de leur cérémonial.

Ils fatiguent plus les portes des maisons à coups de marteau, que les vents et les tempêtes. Si l'on alloit examiner la liste de tous les portiers, on y trouveroit chaque jour leur nom estropié de mille manieres en caractéres suisses. Ils passent leur vie à la suite d'un enterrement, dans des complimens de condoléance ou dans des félicitations de mariage. Le Roi ne fait point de gratification à quelqu'un de ses sujets qu'il ne leur en coute une voiture, pour lui en aller témoigner leur joye. Enfin, ils reviennent chez eux, bien fatigués, se reposer, pour pouvoir reprendre le lendemain leurs pénibles fonctions.

Un d'eux mourut l'autre jour de lassitude, et on mit cette épitaphe sur son tombeau : « C'est ici que repose celui qui ne s'est jamais reposé. Il s'est promené à cinq cens trente enterremens. Il s'est réjoui de la naissance de deux mille six cens quatre-vingt enfans. Les pensions dont il a félicité ses amis, toujours en des termes différens, montent à deux millions six cens mille livres ; le chemin qu'il a fait sur le pavé à neuf mille six cens stades ; celui qu'il a fait dans la campagne à trente-six. Sa conversation étoit amusante : il avoit un fonds tout fait de trois cens

soixante-cinq contes ; il possédoit, d'ailleurs, depuis son jeune âge, cent dix-huit apophtegmes tirés des Anciens, qu'il employoit dans les occasions brillantes. Il est mort enfin à la soixantiéme année de son âge. Je me tais, Voyageur. Car comment pourrois-je achever de te dire ce qu'il a fait et ce qu'il a vû ? »

De Paris, le 3 de la lune de Gemmadi 2, 1715.

LETTRE LXXXVIII.

Usbek a Rhedi, a Venise.

A Paris regne la liberté et l'égalité. La naissance, la vertu, le mérite même de la guerre, quelque brillant qu'il soit, ne sauve pas un homme de la foule dans laquelle il est confondu. La jalousie des rangs y est inconnue. On dit que le premier de Paris est celui qui a les meilleurs chevaux à son carrosse.

Un grand seigneur est un homme qui voit le Roi, qui parle aux ministres, qui a des ancêtres, des dettes et des pensions. S'il peut, avec cela, cacher son oisiveté par un air empressé ou par un feint attachement pour les plaisirs, il croit être le plus heureux de tous les hommes.

En Perse, il n'y a de grands que ceux à qui le Monarque donne quelque part au gouvernement. Ici, il y a des gens qui sont grands par leur naissance ; mais ils sont sans crédit. Les rois font comme ces ouvriers habiles qui, pour exécuter leurs ouvrages, se servent toujours des machines les plus simples.

La Faveur est la grande Divinité des Français. Le Ministre est le grand-prêtre, qui lui offre bien des victimes.

Ceux qui l'entourent ne sont point habillés de blanc : tantôt sacrificateurs et tantôt sacrifiés, ils se dévouent eux-mêmes à leur idole avec tout le Peuple.

A Paris, le 9 de la lune de Gemmadi 2, 1715.

LETTRE LXXXIX.

Usbek a Ibben, a Smirne.

Le desir de la gloire n'est point différent de cet instinct que toutes les créatures ont pour leur conservation. Il semble que nous augmentons notre être lorsque nous pouvons le porter dans la mémoire des autres : c'est une nouvelle vie que nous acquérons, et qui nous devient aussi précieuse que celle que nous avons reçue du Ciel.

Mais, comme tous les hommes ne sont pas également attachés à la vie, ils ne sont pas aussi également sensibles à la gloire. Cette noble passion est bien toujours gravée dans leur cœur ; mais l'imagination et l'éducation la modifient de mille manieres.

Cette différence, qui se trouve d'homme à homme, se fait encore plus sentir de peuple à peuple.

On peut poser pour maxime que, dans chaque état, le desir de la gloire croît avec la liberté des sujets et diminue avec elle : la gloire n'est jamais compagne de la servitude.

Un homme de bon sens me disoit l'autre jour :

« On est en France, à bien des égards, plus libre qu'en Perse ; aussi y aime-t-on plus la gloire. Cette heureuse fantaisie fait faire à un Français avec plaisir et avec goût

ce que votre sultan n'obtient de ses sujets qu'en leur mettant sans cesse devant les yeux les suplices et les récompenses.

« Aussi, parmi nous, le Prince est-il jaloux de l'honneur du dernier de ses sujets. Il y a pour le maintenir des tribunaux respectables : c'est le trésor sacré de la Nation, et le seul dont le Souverain n'est pas le maître, parce qu'il ne peut l'être sans choquer ses intérêts. Ainsi, si un sujet se trouve blessé dans son honneur par son prince, soit par quelque préférence, soit par la moindre marque de mépris, il quitte sur le champ sa cour, son emploi, son service, et se retire chez lui.

« La différence qu'il y a des troupes françaises aux vôtres, c'est que les unes, composées d'esclaves, naturellement lâches, ne surmontent la crainte de la mort que par celle du châtiment : ce qui produit dans l'ame un nouveau genre de terreur qui la rend comme stupide ; au lieu que les autres se présentent aux coups avec délice et bannissent la crainte par une satisfaction qui lui est supérieure.

« Mais le sanctuaire de l'honneur, de la réputation et de la vertu, semble être établi dans les républiques et dans les pays où l'on peut prononcer le mot de *Patrie*. A Rome, à Athènes, à Lacédémone, l'honneur payoit seul les services les plus signalés. Une couronne de chêne ou de laurier, une statue, un éloge, étoit une récompense immense pour une bataille gagnée ou une ville prise.

« Là, un homme qui avoit fait une belle action se trouvoit suffisamment récompensé par cette action même. Il ne pouvoit voir un de ses compatriotes qu'il ne sentît le plaisir d'être son bienfaiteur ; il comptoit le nombre de ses services par celui de ses concitoyens. Tout homme est capable de faire du bien à un homme ; mais c'est ressembler

aux Dieux que de contribuer au bonheur d'une société entiere.

« Or cette noble émulation ne doit-elle point être entierement éteinte dans le cœur de vos Persans, chez qui les emplois et les dignités ne sont que des attributs de la fantaisie du Souverain ? La réputation et la vertu y sont regardées comme imaginaires si elles ne sont accompagnées de la faveur du Prince, avec laquelle elles naissent et meurent de même. Un homme qui a pour lui l'estime publique n'est jamais sûr de ne pas être deshonoré demain : le voilà aujourd'hui général d'armée ; peut-être que le Prince le va faire son cuisinier, et qu'il ne lui laissera plus espérer d'autre éloge que celui d'avoir fait un bon ragoût. »

De Paris, le 15 de la lune de Gemmadi 2, 1715.

LETTRE XC.

USBEK AU MÊME, A SMIRNE.

De cette passion générale que la nation française a pour la gloire, il s'est formé dans l'esprit des particuliers un certain je ne sçais quoi, qu'on appelle *point d'honneur*. C'est proprement le caractére de chaque profession ; mais il est plus marqué chez les gens de guerre, et c'est le point d'honneur par excellence. Il me seroit bien difficile de te faire sentir ce que c'est : car nous n'en avons point précisément d'idée.

Autrefois, les Français, sur-tout les nobles, ne suivoient guéres d'autres loix que celles de ce point d'honneur : elles régloient toute la conduite de leur vie, et elles

étoient si sévéres qu'on ne pouvoit, sans une peine plus cruelle que la mort, je ne dis pas les enfreindre, mais en éluder la plus petite disposition.

Quand il s'agissoit de régler les différends, elles ne prescrivoient guéres qu'une maniere de décision, qui étoit le duel, qui tranchoit toutes les difficultés. Mais ce qu'il y avoit de mal, c'est que souvent le jugement se rendoit entre d'autres parties que celles qui y étoient intéressées.

Pour peu qu'un homme fût connu d'un autre, il falloit qu'il entrât dans la dispute, et qu'il payât de sa personne, comme s'il avoit été lui-même en colere. Il se sentoit toujours honoré d'un tel choix et d'une préférence si flatteuse ; et tel qui n'auroit pas voulu donner quatre pistoles à un homme pour le sauver de la potence, lui et toute sa famille, ne faisoit aucune difficulté d'aller risquer pour lui mille fois sa vie.

Cette maniere de décider étoit assez mal imaginée : car, de ce qu'un homme étoit plus adroit ou plus fort qu'un autre, il ne s'ensuivoit pas qu'il eût de meilleures raisons.

Aussi les rois l'ont-ils défendue sous des peines très-sévéres ; mais c'est en vain : l'Honneur, qui veut toujours regner, se révolte, et il ne reconnoît point de loix.

Ainsi les Français sont dans un état bien violent : car les mêmes loix de l'Honneur obligent un honnête homme de se venger quand il a été offensé ; mais, d'un autre côté, la justice le punit des plus cruelles peines lorsqu'il se venge. Si l'on suit les loix de l'Honneur, on périt sur un échafaud ; si l'on suit celles de la justice, on est banni pour jamais de la société des hommes. Il n'y a donc que cette cruelle alternative, ou de mourir, ou d'être indigne de vivre.

De Paris, le 18 de la lune de Gemmadi 2, 1715.

LETTRE XCI.

Usbek a Rustan, a Ispahan.

Il paroît ici un personnage, travesti en ambassadeur de Perse, qui se joue insolemment des deux plus grands rois du Monde. Il apporte au monarque des Français des présens que le nôtre ne sçauroit donner à un roi d'Irimette ou de Géorgie, et, par sa lâche avarice, il a flétri la majesté des deux empires.

Il s'est rendu ridicule devant un peuple qui prétend être le plus poli de l'Europe, et il a fait dire en Occident que le Roi des Rois ne domine que sur des barbares.

Il a reçu des honneurs qu'il sembloit avoir voulu se faire refuser lui-même, et, comme si la cour de France avoit eu plus à cœur la grandeur persane que lui, elle l'a fait paroître avec dignité devant un peuple dont il est le mépris.

Ne dis point ceci à Ispahan : épargne la tête d'un malheureux. Je ne veux pas que nos ministres le punissent de leur propre imprudence et de l'indigne choix qu'ils ont fait.

De Paris, le dernier de la lune de Gemmadi 2, 1715.

LETTRE XCII.

Usbek a Rhedi, a Venise.

Le monarque qui a si longtemps regné n'est plus (1). Il a bien fait parler des gens pendant sa vie ; tout le

(1) Il mourut le 1er septembre 1715.

monde s'est tû à sa mort. Ferme et courageux dans ce dernier moment, il a paru ne céder qu'au Destin. Ainsi mourut le grand Cha-Abas, après avoir rempli toute la Terre de son nom.

Ne crois pas que ce grand événement n'ait fait faire ici que des réfléxions morales. Chacun a pensé à ses affaires et à prendre ses avantages dans ce changement. Le Roi, arriere-petit-fils du monarque défunt, n'ayant que cinq ans, un prince, son oncle, a été déclaré régent du Royaume.

Le feu Roi avoit fait un testament qui bornoit l'autorité du Régent. Ce prince habile a été au Parlement, et, y exposant tous les droits de sa naissance, il a fait casser la disposition du Monarque, qui, voulant se survivre à lui-même, sembloit avoir prétendu regner encore après sa mort.

Les parlemens ressemblent à ces ruines que l'on foule aux pieds, mais qui rappellent toujours l'idée de quelque emple fameux par l'ancienne réligion des peuples. Ils ne e mêlent guéres plus que de rendre la justice, et leur utorité est toujours languissante, à moins que quelque onjoncture imprévue ne vienne lui rendre la force et la ie. Ces grands corps ont suivi le destin des choses umaines : ils ont cédé au tems, qui détruit tout, à la coruption des mœurs, qui a tout affoibli, à l'autorité upréme, qui a tout abattu.

Mais le Régent, qui a voulu se rendre agréable au euple, a paru d'abord respecter cette image de la liberté ublique ; et, comme s'il avoit pensé à relever de terre le mple et l'idole, il a voulu qu'on les regardât comme appui de la Monarchie et le fondement de toute autorité gitime.

A Paris, le 4 de la lune de Rhegeb, 1715.

LETTRE XCIII.

USBEK A SON FRERE,

SANTON AU MONASTERE DE CASBIN.

Je m'humilie devant toi, sacré Santon, et je me prosterne ; je regarde les vestiges de tes pieds comme la prunelle de mes yeux. Ta sainteté est si grande qu'il semble que tu ayes le cœur de notre saint prophéte ; tes austérités étonnent le Ciel même ; les Anges t'ont regardé du sommet de la gloire et ont dit : « Comment est-il encore sur la Terre, puisque son esprit est avec nous et vole autour du trône qui est soutenu par les nuées ? »

Et comment ne t'honorerois-je pas, moi qui ai appris de nos docteurs que les dervis, même infidéles, ont toujours un caractére de sainteté, qui les rend respectables aux vrais Croyans, et que Dieu s'est choisi, dans tous les coins de la Terre, des ames plus pures que les autres qu'il a séparées du monde impie, afin que leurs mortifications et leurs prieres ferventes suspendissent sa coler prête à tomber sur tant de peuples rébelles ?

Les Chrétiens disent des merveilles de leurs premier santons, qui se réfugierent à milliers dans les désert affreux de la Thébaïde et eurent pour chefs Paul, Antoin et Pacôme. Si ce qu'ils en disent est vrai, leurs vies sor aussi pleines de prodiges que celles de nos plus sacré immaums. Ils passoient quelquefois dix ans entiers san voir un seul homme ; mais ils habitoient la nuit et le jou avec des démons ; ils étoient sans cesse tourmentés pa ces esprits malins : ils les trouvoient au lit ; ils le

rouvoient à table ; jamais d'asyle contre eux. Si tout ceci st vrai, Santon vénérable, il faudroit avouer que personne 'auroit jamais vécu en plus mauvaise compagnie.

Les Chrétiens sensés regardent toutes ces histoires omme une allégorie bien naturelle, qui peut nous servir nous faire sentir le malheur de la condition humaine. En vain cherchons-nous dans le Désert un état tranquille : es tentations nous suivent toujours ; nos passions, igurées par les Démons, ne nous quittent point encore ; es monstres du cœur, ces illusions de l'esprit, ces vains antômes de l'erreur et du mensonge, se montrent oujours à nous pour nous séduire et nous attaquent usques dans les jeûnes et les cilices, c'est-à-dire jusques lans notre force même.

Pour moi, Santon vénérable, je sçais que l'Envoyé de Dieu a enchaîné Satan et l'a précipité dans les abymes ; l a purifié la Terre, autrefois pleine de son empire, et l'a endue digne du séjour des Anges et des Prophétes.

A Paris, le 9 de la lune de Chahban, 1715.

LETTRE XCIV.

Usbek a Rhedi, a Venise.

Je n'ai jamais oui parler du droit public qu'on n'ait commencé par rechercher soigneusement quelle est l'origine des Sociétés, ce qui me paroit ridicule. Si les hommes n'en formoient point, s'ils se quittoient et se fuyoient les uns les autres, il faudroit en demander la raison et chercher pourquoi ils se tiennent séparés. Mais ils naissent tous liés les uns aux autres ; un fils est né auprès de son

pere, et il s'y tient : voilà la Société et la cause de la Société.

Le droit public est plus connu en Europe qu'en Asie ; cependant on peut dire que les passions des princes, la patience des peuples, la flatterie des écrivains, en ont corrompu tous les principes.

Ce droit, tel qu'il est aujourd'hui, est une science qui apprend aux princes jusqu'à quel point ils peuvent violer la justice sans choquer leurs intérêts. Quel dessein, Rhedi, de vouloir, pour endurcir leur conscience, mettre l'iniquité en systême, d'en donner des régles, d'en former des principes et d'en tirer des conséquences !

La puissance illimitée de nos sublimes sultans, qui n'a d'autre régle qu'elle-même, ne produit pas plus de monstres que cet art indigne qui veut faire plier la Justice, tout inflexible qu'elle est.

On diroit, Rhedi, qu'il y a deux justices toutes différentes : l'une qui régle les affaires des particuliers, qui regne dans le droit civil ; l'autre qui régle les différends qui surviennent de peuple à peuple, qui tyrannise dans le droit public : comme si le droit public n'étoit pas lui-même un droit civil, non pas à la vérité d'un pays particulier, mais du Monde.

Je t'expliquerai dans une autre lettre mes pensées là-dessus.

De Paris, le 1er de la lune de Zilhagé, 1716.

LETTRE XCV.

Usbek au même.

Les magistrats doivent rendre la justice de citoyen à citoyen. Chaque peuple la doit rendre lui-même de lui à

n autre peuple. Dans cette seconde distribution de jus-
ice, on ne peut employer d'autres maximes que dans la
remiere.

De peuple à peuple, il est rarement besoin de tiers
our juger, parce que les sujets de disputes sont presque
oujours clairs et faciles à terminer. Les intérêts de deux
ations sont ordinairement si séparés qu'il ne faut qu'aimer
a justice pour la trouver ; on ne peut guéres se prévenir
ans sa propre cause.

Il n'en est pas de même des différends qui arrivent
ntre particuliers. Comme ils vivent en société, leurs
ntérêts sont si mêlés et si confondus, il y en a de tant
e sortes différentes, qu'il est nécessaire qu'un tiers
ébrouille ce que la cupidité des parties cherche à obs-
urcir.

Il n'y a que deux sortes de guerres justes : les unes qui
e font pour repousser un ennemi qui attaque ; les autres,
our secourir un allié qui est attaqué.

Il n'y auroit point de justice de faire la guerre pour
es querelles particulieres du Prince, à moins que le cas
e fût si grave qu'il méritât la mort du prince ou du
euple qui l'a commis. Ainsi un prince ne peut faire la
uerre parce qu'on lui aura refusé un honneur qui lui est
û, ou parce qu'on aura eu quelque procédé peu convenable
l'égard de ses ambassadeurs, et autres choses pareilles ;
on plus qu'un particulier ne peut tuer celui qui lui
efuse la préséance. La raison en est que, comme la
éclaration de guerre doit être un acte de justice, dans
aquelle il faut toujours que la peine soit proportionnée
la faute, il faut voir si celui à qui on déclare la guerre
érite la mort : car faire la guerre à quelqu'un, c'est vou-
oir le punir de mort.

Dans le droit public, l'acte de justice le plus sévére,

c'est la guerre ; puisqu'elle peut avoir l'effet de détruire la Société.

Les représailles sont du second dégré. C'est une loi que les tribunaux n'ont pu s'empêcher d'observer, de mesurer la peine par le crime.

Un troisiéme acte de justice est de priver un prince des avantages qu'il peut tirer de nous, proportionnant toujours la peine à l'offense.

Le quatriéme acte de justice, qui doit être le plus fréquent, est la renonciation à l'alliance du peuple dont on a à se plaindre. Cette peine répond à celle du bannissement, que les tribunaux ont établie pour retrancher les coupables de la Société. Ainsi un prince à l'alliance duquel nous renonçons est retranché de notre société et n'est plus un des membres qui la composent.

On ne peut pas faire de plus grand affront à un prince que de renoncer à son alliance, ni lui faire de plus grand honneur que de la contracter. Il n'y a rien parmi les hommes qui leur soit plus glorieux et même plus utile que d'en voir d'autres toujours attentifs à leur conservation.

Mais, pour que l'alliance nous lie, il faut qu'elle soi juste : ainsi une alliance faite entre deux nations pour en opprimer une troisiéme n'est pas légitime, et on peut l violer sans crime.

Il n'est pas même de l'honneur et de la dignité d Prince de s'allier avec un tyran. On dit qu'un monarqu d'Egypte fit avertir le roi de Samos de sa cruauté et d sa tyrannie, et le somma de s'en corriger. Comme il ne l fit pas, il lui envoya dire qu'il renonçoit à son amitié e à son alliance.

La conquête ne donne point un droit par elle-même lorsque le Peuple subsiste, elle est un gage de la paix e

de la réparation du tort ; et, si le Peuple est détruit ou dispersé, elle est le monument d'une tyrannie.

Les traités de paix sont si sacrés parmi les hommes qu'il semble qu'ils soient la voix de la nature, qui réclame ses droits. Ils sont tous légitimes lorsque les conditions en sont telles que les deux peuples peuvent se conserver ; sans quoi, celle des deux sociétés qui doit périr, privée de sa défense naturelle par la paix, la peut chercher dans la guerre.

Car la Nature, qui a établi les différens dégrés de force et de foiblesse parmi les hommes, a encore souvent égalé la foiblesse à la force par le désespoir.

Voilà, cher Rhedi, ce que j'appelle le droit public. Voilà le droit des gens, ou plutôt celui de la raison.

A Paris, le 4 de la lune de Zilhagé, 1716.

LETTRE XCVI.

Le premier Eunuque a Usbek, a Paris.

Il est arrivé ici beaucoup de femmes jaunes du royaume de Visapour ; j'en ai acheté une pour ton frere le gouverneur de Mazenderan, qui m'envoya il y a un mois son commandement sublime et cent tomans.

Je me connois en femmes d'autant mieux qu'elles ne me surprennent pas, et qu'en moi les yeux ne sont point troublés par les mouvemens du cœur.

Je n'ai jamais vû de beauté si réguliere et si parfaite : ses yeux brillans portent la vie sur son visage et relévent l'éclat d'une couleur qui pourroit effacer tous les charmes de la Circassie.

Le premier eunuque d'un négociant d'Ispahan la marchandoit avec moi ; mais elle se déroboit dédaigneusement à ses regards et sembloit chercher les miens, comme si elle avoit voulu me dire qu'un vil marchand n'étoit pas digne d'elle, et qu'elle étoit destinée à un plus illustre époux.

Je te l'avoue, je sens dans moi-même une joye secréte quand je pense aux charmes de cette belle personne : il me semble que je la vois entrer dans le serrail de ton frere ; je me plais à prévoir l'étonnement de toutes ces femmes : la douleur impérieuse des unes ; l'affliction muette, mais plus douloureuse, des autres ; la consolation maligne de celles qui n'espérent plus rien ; et l'ambition irritée de celles qui espérent encore.

Je vais, d'un bout du royaume à l'autre, faire changer tout un serrail de face. Que de passions je vais émouvoir ! Que de craintes et de peines je prépare !

Cependant, dans le trouble du dedans, le dehors ne sera pas moins tranquille : les grandes révolutions seront cachées dans le fond du cœur ; les chagrins seront dévorés, et les joyes, contenues ; l'obéissance ne sera pas moins exacte, et la régle moins infléxible ; la douceur, toujours contrainte de paroître, sortira du fond même du désespoir.

Nous remarquons que, plus nous avons de femmes sous nos yeux, moins elles nous donnent d'embarras. Une plus grande nécessité de plaire, moins de facilité de s'unir, plus d'exemples de soumission : tout cela leur forme des chaînes. Les unes sont sans cesse attentives sur les démarches des autres ; il semble que, de concert avec nous, elles travaillent à se rendre plus dépendantes ; elles font une partie de notre ouvrage et nous ouvrent les yeux quand nous les fermons. Que dis-je ? Elles

irritent sans cesse le maître contre leurs rivales, et elles ne voyent pas combien elles se trouvent près de celles qu'on punit.

Mais tout cela, magnifique Seigneur, tout cela n'est rien sans la présence du maître. Que pouvons-nous faire avec ce vain fantôme d'une autorité qui ne se communique jamais tout entiere ? Nous ne représentons que foiblement la moitié de toi-même : nous ne pouvons que leur montrer une odieuse sévérité. Toi, tu tempéres la crainte par les espérances ; plus absolu quand tu caresses, que tu ne l'es quand tu menaces.

Reviens donc, magnifique Seigneur, reviens dans ces lieux porter par-tout les marques de ton empire. Viens adoucir des passions désespérées ; viens ôter tout prétexte de faillir ; viens appaiser l'amour qui murmure, et rendre le devoir même aimable ; viens, enfin, soulager tes fidéles eunuques d'un fardeau qui s'apésantit chaque jour.

Du serrail d'Ispahan, le 8 de la lune de Zilhagé, 1716.

LETTRE XCVII.

Usbek a Hassein,

Dervis de la montagne de Jaron.

O toi, sage Dervis, dont l'esprit curieux brille de tant de connoissances, écoute ce que je te vais dire.

Il y a ici des philosophes qui, à la vérité, n'ont point atteint jusqu'au faîte de la sagesse orientale : ils n'ont point été ravis jusqu'au trône lumineux ; ils n'ont

ni entendu les paroles ineffables dont les concerts des Anges retentissent, ni senti les formidables accès d'une fureur divine; mais, laissés à eux-mêmes, privés des saintes merveilles, ils suivent dans le silence les traces de la raison humaine.

Tu ne sçaurois croire jusqu'où ce guide les a conduits. Ils ont débrouillé le Chaos et ont expliqué, par une méchanique simple, l'ordre de l'architecture divine. L'auteur de la nature a donné du mouvement à la matiere : il n'en a pas falu davantage pour produire cette prodigieuse variété d'effets que nous voyons dans l'Univers.

Que les législateurs ordinaires nous proposent des loix pour régler les sociétés des hommes; des loix aussi sujettes au changement que l'esprit de ceux qui les proposent, et des peuples qui les observent! Ceux-ci ne nous parlent que des loix générales, immuables, éternelles, qui s'observent sans aucune exception, avec un ordre, une régularité et une promptitude infinie, dans l'immensité des espaces.

Et que crois-tu, Homme divin, que soient ces loix ? Tu t'imagines peut-être qu'entrant dans le conseil de l'Eternel tu vas être étonné par la sublimité des mystéres ; tu renonces par avance à comprendre; tu ne te proposes que d'admirer.

Mais tu changeras bientôt de pensée : elles n'éblouissent point par un faux respect; leur simplicité les a fait long-temps méconnoitre, et ce n'est qu'après bien des réfléxions qu'on en a vu toute la fécondité et toute l'étendue.

La premiere est que tout corps tend à décrire une ligne droite, à moins qu'il ne rencontre quelque obstacle qui l'en détourne; et la seconde, qui n'en est qu'une suite, c'est que tout corps qui tourne autour d'un centre tend à

s'en éloigner, parce que, plus il en est loin, plus la ligne qu'il décrit approche de la ligne droite.

Voilà, sublime Dervis, la clef de la nature ; voilà des principes féconds, dont on tire des conséquences à perte de vue.

La connoissance de cinq ou six vérités a rendu leur philosophie pleine de miracles et leur a fait faire presque autant de prodiges et de merveilles que tout ce qu'on nous raconte de nos saints prophétes.

Car, enfin, je suis persuadé qu'il n'y a aucun de nos docteurs qui n'eût été embarrassé si on lui eût dit de péser dans une balance tout l'air qui est autour de la Terre, ou de mesurer toute l'eau qui tombe chaque année sur sa surface, et qui n'eût pensé plus de quatre fois avant de dire combien de lieues le son fait dans une heure, et quel tems un rayon de lumiere employe à venir du Soleil à nous ; combien de toises il y a d'ici à Saturne ; quelle est la courbe selon laquelle un vaisseau doit être taillé pour être le meilleur voilier qu'il soit possible.

Peut-être que, si quelque homme divin avoit orné les ouvrages de ces philosophes de paroles hautes et sublimes ; s'il y avoit mêlé des figures hardies et des allégories mystérieuses : il auroit fait un bel ouvrage, qui n'auroit cédé qu'au saint Alcoran.

Cependant, s'il faut te dire ce que je pense, je ne m'accommode guéres du style figuré. Il y a dans notre Alcoran un grand nombre de petites choses qui me paroissent toujours telles, quoiqu'elles soient relevées par la force et la vie de l'expression. Il semble d'abord que les livres inspirés ne sont que les idées divines rendues en langage humain. Au contraire, dans notre Alcoran, on trouve souvent le langage de Dieu et les idées des hommes, comme si, par un admirable caprice, Dieu y avoit dicté

les paroles, et que l'homme eût fourni les pensées.

Tu diras peut-être que je parle trop librement de ce qu'il y a de plus saint parmi nous ; tu croiras que c'est le fruit de l'indépendance où l'on vit dans ce pays. Non, graces au Ciel, l'esprit n'a pas corrompu le cœur, et, tandis que je vivrai, Hali sera mon prophéte.

De Paris, le 15 de la lune de Chahban, 1716.

LETTRE XCVIII.

Usbek a Ibben, a Smirne.

Il n'y a point de pays au Monde où la fortune soit si inconstante que dans celui-ci. Il arrive tous les dix ans des révolutions qui précipitent le riche dans la misere et enlévent le pauvre, avec des ailes rapides, au comble des richesses. Celui-ci est étonné de sa pauvreté ; celui-là l'est de son abondance. Le nouveau riche admire la sagesse de la Providence ; le pauvre, l'aveugle fatalité du Destin.

Ceux qui lévent les tributs nagent au milieu des trésors : parmi eux, il y a peu de Tantales. Ils commencent pourtant ce métier par la derniere misere ; ils sont méprisés comme de la boue pendant qu'ils sont pauvres ; quand ils sont riches, on les estime assez : aussi ne négligent-ils rien pour acquérir de l'estime.

Ils sont à présent dans une situation bien terrible. On vient d'établir une chambre qu'on appelle *de Justice* parce qu'elle va leur ravir tout leur bien. Ils ne peuvent ni détourner ni cacher leurs effets : car on les oblige de les déclarer au juste, sous peine de la vie. Ainsi on les fait

passer par un défilé bien étroit : je veux dire entre la vie et leur argent. Pour comble de fortune, il y a un ministre, connu par son esprit, qui les honore de ses plaisanteries et badine sur toutes les délibérations du Conseil. On ne trouve pas tous les jours des ministres disposés à faire rire le Peuple, et l'on doit sçavoir bon gré à celui-ci de l'avoir entrepris.

Le corps des laquais est plus respectable en France qu'ailleurs ; c'est un séminaire de grands seigneurs : il remplit le vuide des autres états. Ceux qui le composent prennent la place des grands malheureux, des magistrats ruinés, des gentilshommes tués dans les fureurs de la guerre ; et, quand ils ne peuvent pas suppléer par eux-mêmes, ils relévent toutes les grandes maisons par le moyen de leurs filles, qui sont comme une espéce de fumier qui engraisse les terres montagneuses et arides.

Je trouve, Ibben, la Providence admirable dans la maniere dont elle a distribué les richesses : si elle ne les avoit accordées qu'aux gens de bien, on ne les auroit pas assez distinguées de la vertu, et on n'en auroit plus senti tout le néant. Mais, quand on examine qui sont les gens qui en sont les plus chargés, à force de mépriser les riches, on vient enfin à mépriser les richesses.

A Paris, le 26 de la lune de Maharram, 1717.

LETTRE XCIX.

Rica a Rhedi, a Venise.

Je trouve les caprices de la mode, chez les Français, étonnans. Ils ont oublié comment ils étoient habillés cet

été; ils ignorent encore plus comment ils le seront cet hiver. Mais, sur-tout, on ne sçauroit croire combien il en coute à un mari pour mettre sa femme à la mode.

Que me serviroit de te faire une description exacte de leur habillement et de leurs parures ? Une mode nouvelle viendroit détruire tout mon ouvrage, comme celui de leurs ouvriers, et, avant que tu n'eusses reçu ma lettre, tout seroit changé.

Une femme qui quitte Paris pour aller passer six mois à la campagne en revient aussi antique que si elle s'y étoit oubliée trente ans. Le fils méconnoît le portrait de sa mere, tant l'habit avec lequel elle est peinte lui paroît étranger ; il s'imagine que c'est quelque Américaine qui y est représentée, ou que le peintre a voulu exprimer quelqu'une de ses fantaisies.

Quelquefois les coëffures montent insensiblement, et une révolution les fait descendre tout à coup. Il a été un tems que leur hauteur immense mettoit le visage d'une femme au milieu d'elle-même. Dans un autre, c'étoit les pieds qui occupoient cette place : les talons faisoient un piedestal, qui les tenoit en l'air. Qui pourroit le croire ? Les architectes ont été souvent obligés de hausser, de baisser et d'élargir les portes, selon que les parures des femmes exigeoient d'eux ce changement, et les régles de leur art ont été asservies à ces caprices. On voit quelquefois sur un visage une quantité prodigieuse de mouches, et elles disparoissent toutes le lendemain. Autrefois, les femmes avoient de la taille et des dents ; aujourd'hui, il n'en est pas question. Dans cette changeante nation, quoi qu'en disent les mauvais plaisans, les filles se trouvent autrement faites que leurs meres.

Il en est des manieres et de la façon de vivre comme des modes : les Français changent de mœurs selon l'âge

de leur roi. Le Monarque pourroit même parvenir à rendre la Nation grave, s'il l'avoit entrepris. Le Prince imprime le caractére de son esprit à la Cour ; la Cour, à la Ville ; la Ville, aux provinces. L'ame du Souverain est un moule qui donne la forme à toutes les autres.

A Paris, le 8 de la lune de Saphar, 1717.

LETTRE C.

Rica au même.

Je te parlois l'autre jour de l'inconstance prodigieuse des Français sur leurs modes. Cependant il est inconcevable à quel point ils en sont entêtés : ils y rappellent tout ; c'est la régle avec laquelle ils jugent de tout ce qui se fait chez les autres nations : ce qui est étranger leur paroît toujours ridicule. Je t'avoue que je ne sçaurois guéres ajuster cette fureur pour leurs coutumes avec l'inconstance avec laquelle ils en changent tous les jours.

Quand je te dis qu'ils méprisent tout ce qui est étranger, je ne parle que des bagatelles : car, sur les choses importantes, ils semblent s'être méfiés d'eux-mêmes jusqu'à se dégrader. Ils avouent de bon cœur que les autres peuples sont plus sages, pourvu qu'on convienne qu'ils sont mieux vêtus. Ils veulent bien s'assujettir aux loix d'une nation rivale, pourvu que les perruquiers français décident en législateurs sur la forme des perruques étrangéres. Rien ne leur paroît si beau que de voir le goût de leurs cuisiniers regner du septentrion au midi, et les ordonnances de leurs coëffeuses portées dans toutes les toilettes de l'Europe.

Avec ces nobles avantages, que leur importe que le bon sens leur vienne d'ailleurs, et qu'ils ayent pris de leurs voisins tout ce qui concerne le gouvernement politique et civil ?

Qui peut penser qu'un royaume, le plus ancien et le plus puissant de l'Europe, soit gouverné, depuis plus de dix siécles, par des loix qui ne sont pas faites par lui ? Si les Français avoient été conquis, ceci ne seroit pas difficile à comprendre ; mais ils sont les conquérans.

Ils ont abandonné les loix anciennes, faites par leurs premiers rois dans les assemblées générales de la Nation ; et ce qu'il y a de singulier, c'est que les loix romaines, qu'ils ont prises à la place, étoient en partie faites et en partie rédigées par des empereurs contemporains de leurs législateurs.

Et, afin que l'acquisition fût entiere, et que tout le bon sens leur vînt d'ailleurs, ils ont adopté toutes les constitutions des Papes et en ont fait uue nouvelle partie de leur droit : nouveau genre de servitude.

Il est vrai que, dans les derniers tems, on a rédigé par écrit quelques statuts des villes et des provinces ; mais ils sont presque tous pris du droit romain.

Cette abondance de loix adoptées et, pour ainsi dire, naturalisées est si grande qu'elle accable également la justice et les juges. Mais ces volumes de loix ne sont rien en comparaison de cette armée effroyable de glossateurs, de commentateurs, de compilateurs : gens aussi foibles par le peu de justesse de leur esprit, qu'ils sont forts par leur nombre prodigieux.

Ce n'est pas tout. Ces loix étrangéres ont introduit des formalités dont l'excès est la honte de la raison humaine. Il seroit assez difficile de décider si la forme s'est rendue plus pernicieuse lorsqu'elle est entrée dans la jurispru-

dence, ou lorsqu'elle s'est logée dans la médecine ; si elle a fait plus de ravages sous la robe d'un jurisconsulte que sous le large chapeau d'un médecin ; et si, dans l'une, elle a plus ruiné de gens qu'elle n'en a tué dans l'autre.

A Paris, le 12 de la lune de Saphar, 1717.

LETTRE CI.

Usbek a ***.

On parle toujours ici de la Constitution. J'entrai l'autre our dans une maison où je vis d'abord un gros homme ivec un teint vermeil, qui disoit d'une voix forte : « J'ai lonné mon mandement ; je n'irai point répondre à tout :e que vous dites ; mais lisez-le, ce mandement, et vous 'errez que j'y ai résolu tous vos doutes. J'ai bien sué ›our le faire, dit-il en portant la main sur le front : j'ai u besoin de toute ma doctrine, et il m'a falu lire bien es auteurs latins. — Je le crois, dit un homme qui se rouva-là : car c'est un bel ouvrage, et je défierois bien ce ésuite qui vient si souvent vous voir d'en faire un meil-:ur. — Lisez-le donc, reprit-il, et vous serez plus ins-ruit sur ces matieres dans un quart-d'heure que si je vous n avois parlé toute la journée. » Voilà comme il évitoit 'entrer en conversation et de commettre sa suffisance. Iais, comme il se vit pressé, il fut obligé de sortir de ses :tranchemens, et il commença à dire théologiquement ›rce sottises, soutenu d'un dervis qui les lui rendoit ès-respectueusement. Quand deux hommes qui étoient-lui nioient quelque principe, il disoit d'abord : « Cela

est certain : nous l'avons jugé ainsi, et nous sommes des juges infaillibles. — Et comment, lui dis-je alors, êtes-vous des juges infaillibles? — Ne voyez-vous pas, reprit-il, que le Saint-Esprit nous éclaire ? — Cela est heureux, lui répondis-je : car, de la maniere dont vous avez parlé tout aujourd'hui, je reconnois que vous avez grand besoin d'être éclairé. »

A Paris, le 18 de la lune de Rebiab 1, 1717.

LETTRE CII.

Usbek a Ibben, a Smirne.

Les plus puissans états de l'Europe sont ceux de l'Empereur, des rois de France, d'Espagne et d'Angleterre L'Italie et une grande partie de l'Allemagne sont partagées en un nombre infini de petits états, dont les prince sont, à proprement parler, les martyrs de la souveraineté Nos glorieux sultans ont plus de femmes que quelques uns de ces princes n'ont de sujets. Ceux d'Italie, qui n sont pas si unis, sont plus à plaindre : leurs états son ouverts comme des caravanserails, où ils sont obligés d loger les premiers qui viennent ; il faut donc qu'ils s'attachent aux grands princes et leur fassent part de leu frayeur plutôt que de leur amitié.

La plûpart des gouvernemens d'Europe sont monarchiques, ou plutôt sont ainsi appellés : car je ne sçais pa s'il y en a jamais eu véritablement de tels ; au moin est-il difficile qu'ils ayent subsisté long-temps dans leu pureté. C'est un état violent, qui dégénére toujours e despotisme ou en république : la puissance ne peu

jamais être également partagée entre le Peuple et le Prince ; l'équilibre est trop difficile à garder, Il faut que le pouvoir diminue d'un côté, pendant qu'il augmente de l'autre ; mais l'avantage est ordinairement du côté du Prince, qui est à la tête des armées.

Aussi le pouvoir des rois d'Europe est-il bien grand, et on peut dire qu'ils l'ont tel qu'ils le veulent. Mais ils ne l'exercent point avec tant d'étendue que nos sultans : premierement, parce qu'ils ne veulent point choquer les mœurs et la réligion des peuples ; secondement, parce qu'il n'est pas de leur intérêt de le porter si loin.

Rien ne rapproche plus nos princes de la condition de leurs sujets que cet immense pouvoir qu'ils exercent sur eux ; rien ne les soumet plus aux revers et aux caprices de la fortune.

L'usage où ils sont de faire mourir tous ceux qui leur déplaisent, au moindre signe qu'ils font, renverse la proportion qui doit être entre les fautes et les peines, qui est comme l'ame des Etats et l'harmonie des Empires ; et cette proportion, scrupuleusement gardée par les princes chrétiens, leur donne un avantage infini sur nos sultans.

Un Persan qui, par imprudence ou par malheur, s'est attiré la disgrace du Prince est sûr de mourir : la moindre faute ou le moindre caprice le met dans cette nécessité. Mais, s'il avoit attenté à la vie de son souverain, s'il avoit voulu livrer ses places aux ennemis, il en seroit quitte aussi pour perdre la vie. Il ne court donc pas plus de risque dans ce dernier cas que dans le premier.

Aussi, dans la moindre disgrace, voyant la mort certaine, et ne voyant rien de pis, il se porte naturellement à troubler l'Etat et à conspirer contre le Souverain : seule ressource qui lui reste.

Il n'en est pas de même des grands d'Europe, à qui la

disgrace n'ôte rien que la bienveillance et la faveur. Ils se retirent de la Cour et ne songent qu'à jouir d'une vie tranquille et des avantages de leur naissance. Comme on ne les fait guéres périr que pour le crime de léze-majesté, ils craignent d'y tomber, par la considération de ce qu'ils ont à perdre et du peu qu'ils ont à gagner : ce qui fait qu'on voit peu de révoltes et peu de princes qui périssent d'une mort violente.

Si, dans cette autorité illimitée qu'ont nos princes, ils n'apportoient pas tant de précaution pour mettre leur vie en sûreté, ils ne vivroient pas un jour ; et, s'ils n'avoient à leur solde un nombre innombrable de troupes pour tyranniser le reste de leurs sujets, leur empire ne subsisteroit pas un mois.

Il n'y a que quatre ou cinq siécles qu'un roi de France prit des gardes, contre l'usage de ces tems-là, pour se garantir des assassins qu'un petit prince d'Asie avoit envoyés pour le faire périr : jusques-là, les rois avoient vécu tranquilles au milieu de leurs sujets, comme des peres au milieu de leurs enfans.

Bien loin que les rois de France puissent, de leur propre mouvement, ôter la vie à un de leurs sujets, comme nos sultans, ils portent, au contraire, toujours avec eux la grace de tous les criminels. Il suffit qu'un homme ait été assez heureux pour voir l'auguste visage de son prince pour qu'il cesse d'être indigne de vivre. Ces monarques sont comme le Soleil, qui porte partout la chaleur et la vie.

A Paris, le 8 de la lune de Rebiab 2, 1717.

LETTRE CIII.

Usbek au même.

Pour suivre l'idée de ma derniere lettre, voici à peu près ce que me disoit, l'autre jour, un Européen assez sensé :

« Le plus mauvais parti que les princes d'Asie ayent pu prendre, c'est de se cacher comme ils font. Ils veulent se rendre plus respectables ; mais ils font respecter la Royauté, et non pas le Roi, et attachent l'esprit des sujets à un certain trône, et non pas à une certaine personne.

« Cette puissance invisible qui gouverne est toujours la même pour le Peuple. Quoique dix rois, qu'il ne connoît que de nom, se soient égorgés l'un après l'autre, il ne sent aucune différence ; c'est comme s'il avoit été gouverné successivement par des Esprits.

« Si le détestable parricide de notre grand roi Henri IV avoit porté ce coup sur un roi des Indes, maître du sceau royal et d'un trésor immense, qui auroit semblé amassé pour lui, il auroit pris tranquillement les rênes de l'Empire, sans qu'un seul homme eût pensé à réclamer son roi, sa famille et ses enfans.

« On s'étonne de ce qu'il n'y a presque jamais de changement dans le gouvernement des princes d'Orient. D'où vient cela, si ce n'est de ce qu'il est tyrannique et affreux ?

« Les changemens ne peuvent être faits que par le Prince ou par le Peuple. Mais, là, les princes n'ont garde d'en faire, parce que, dans un si haut dégré de puissance, ils ont tout ce qu'ils peuvent avoir ; s'ils changeoient

quelque chose, ce ne pourroit être qu'à leur préjudice.

« Quant aux sujets, si quelqu'un d'eux forme quelque résolution, il ne sçauroit l'exécuter sur l'Etat : il faudroit qu'il contre-balançât tout à coup une puissance redoutable et toujours unique ; le tems lui manque, comme les moyens ; mais il n'a qu'à aller à la source de ce pouvoir, et il ne lui faut qu'un bras et qu'un instant.

« Le meurtrier monte sur le trône, pendant que le Monarque en descend, tombe et va expirer à ses pieds.

« Un mécontent, en Europe, songe à entretenir quelque intelligence secréte, à se jetter chez les ennemis, à se saisir de quelque place, à exciter quelques vains murmures parmi les sujets. Un mécontent, en Asie, va droit au Prince, étonne, frappe, renverse ; il en efface jusqu'à l'idée : dans un instant, l'esclave et le maître ; dans un instant, usurpateur et légitime.

« Malheureux le roi qui n'a qu'une tête ! Il semble ne réunir sur elle toute sa puissance que pour indiquer au premier ambitieux l'endroit où il la trouvera tout entiere. »

A Paris, le 17 de la lune de Rebiab 2, 1717.

LETTRE CIV.

Usbek au même.

Tous les peuples d'Europe ne sont pas également soumis à leurs princes : par exemple, l'humeur impatiente des Anglois ne laisse guéres à leur roi le temps d'apésantir son autorité ; la soumission et l'obéissance sont les vertus dont ils se piquent le moins. Ils disent là-dessus des

choses bien extraordinaires. Selon eux, il n'y a qu'un lien qui puisse attacher les hommes, qui est celui de la gratitude : un mari, une femme, un pere et un fils ne sont liés entre eux que par l'amour qu'ils se portent, ou par les bienfaits qu'ils se procurent ; et ces motifs divers de reconnoissance sont l'origine de tous les royaumes et de toutes les sociétés.

Mais, si un prince, bien loin de faire vivre ses sujets heureux, veut les accabler et les détruire, le fondement de l'obéissance cesse : rien ne les lie, rien ne les attache à lui ; et ils rentrent dans leur liberté naturelle. Ils soutiennent que tout pouvoir sans bornes ne sçauroit être légitime, parce qu'il n'a jamais pu avoir d'origine légitime. Car nous ne pouvons pas, disent-ils, donner à un autre plus de pouvoir sur nous que nous n'en avons nous-mêmes. Or nous n'avons pas sur nous-mêmes un pouvoir sans bornes : par exemple, nous ne pouvons pas nous ôter la vie. Personne n'a donc, concluent-ils, sur la Terre un tel pouvoir.

Le crime de lèze-majesté n'est autre chose, selon eux, que le crime que le plus foible commet contre le plus fort en lui désobéissant, de quelque maniere qu'il lui désobéisse. Aussi le peuple d'Angleterre, qui se trouva le plus fort contre un de leurs rois, déclara-t-il que c'étoit un crime de lèze-majesté à un prince de faire la guerre à ses sujets. Ils ont donc grande raison quand ils disent que le précepte de leur Alcoran qui ordonne de se soumettre aux Puissances n'est pas bien difficile à suivre, puisqu'il leur est impossible de ne le pas observer ; d'autant que ce n'est pas au plus vertueux qu'on les oblige de se soumettre, mais à celui qui est le plus fort.

Les Anglois disent qu'un de leurs rois, ayant vaincu et fait prisonnier un prince qui lui disputoit la couronne,

voulut lui reprocher son infidélité et sa perfidie : « Il n'y a qu'un moment, dit le prince infortuné, qu'il vient d'être décidé lequel de nous deux est le traître. »

Un usurpateur déclare rébelles tous ceux qui n'ont point opprimé la Patrie comme lui, et, croyant qu'il n'y a pas de loix là où il ne voit point de juges, il fait révérer comme des arrêts du Ciel les caprices du hazard et de la fortune.

A Paris, le 20 de la lune de Rebiab 2, 1717.

LETTRE CV.

Rhedi a Usbek, a Paris.

Tu m'as beaucoup parlé, dans une de tes lettres, des sciences et des arts cultivés en Occident. Tu me vas regarder comme un barbare ; mais je ne sçais si l'utilité que l'on en retire dédommage les hommes du mauvais usage que l'on en fait tous les jours.

J'ai oui dire que la seule invention des bombes avoit ôté la liberté à tous les peuples de l'Europe. Les princes, ne pouvant plus confier la garde des places aux bourgeois, qui, à la premiere bombe, se seroient rendus, ont eu un prétexte pour entretenir de gros corps de troupes réglées, avec lesquelles ils ont, dans la suite, opprimé leurs sujets.

Tu sçais que, depuis l'invention de la poudre, il n'y a plus de place imprenable ; c'est-à-dire, Usbek, qu'il n'y a plus d'asyle sur la Terre contre l'injustice et la violence.

Je tremble toujours qu'on ne parvienne à la fin à découvrir quelque secret qui fournisse une voye plus abrégée

pour faire périr les hommes, détruire les peuples et les nations entieres.

Tu as lu les historiens ; fais-y bien attention : presque toutes les monarchies n'ont été fondées que sur l'ignorance des arts et n'ont été détruites que parce qu'on les a trop cultivés. L'ancien empire de Perse peut nous en fournir un exemple domestique.

Il n'y a pas long-temps que je suis en Europe ; mais j'ai oui parler à des gens sensés des ravages de la chymie : il semble que ce soit un quatriéme fléau qui ruine les hommes et les détruit en détail, mais continuellement ; tandis que la guerre, la peste, la famine, les détruisent en gros, mais par intervalles.

Que nous a servi l'invention de la boussole et la découverte de tant de peuples, qu'à nous communiquer leurs maladies, plutôt que leurs richesses ? L'or et l'argent avoient été établis, par une convention générale, pour être le prix de toutes les marchandises et un gage de leur valeur, par la raison que ces métaux étoient rares et inutiles à tout autre usage. Qu'importoit-il donc qu'ils devinssent plus communs, et que, pour marquer la valeur d'une denrée, nous eussions deux ou trois signes au lieu d'un ? Cela n'en étoit que plus incommode.

Mais, d'un autre côté, cette invention a été bien pernicieuse aux pays qui ont été découverts. Les nations entieres ont été détruites, et les hommes qui ont échappé à la mort ont été réduits à une servitude si rude que le récit en fait frémir les Musulmans.

Heureuse l'ignorance des enfans de Mahomet ! Aimable simplicité, si chérie de notre saint prophéte, vous me rappellez toujours la naïveté des anciens tems et la tranquillité qui régnoit dans le cœur de nos premiers peres !

De Venise, le 2 de la lune de Rhamazan, 1717.

LETTRE CVI.

Usbek a Rhedi, a Venise.

Ou tu ne penses pas ce que tu dis, ou bien tu fais mieux que tu ne penses. Tu as quitté ta patrie pour t'instruire, et tu méprises toute instruction. Tu viens pour te former dans un pays où l'on cultive les beaux arts, et tu les regardes comme pernicieux. Te le dirai-je, Rhedi? Je suis plus d'accord avec toi que tu ne l'es avec toi-même.

As-tu bien réfléchi à l'état barbare et malheureux où nous entraîneroit la perte des arts? Il n'est pas nécessaire de se l'imaginer: on peut le voir. Il y a encore des peuples sur la Terre chez lesquels un singe passablement instruit pourroit vivre avec honneur: il s'y trouveroit à peu près à la portée des autres habitans; on ne lui trouveroit point l'esprit singulier, ni le caractére bisarre; il passeroit tout comme un autre et seroit même distingué par sa gentillesse.

Tu dis que les fondateurs des empires ont presque tous ignoré les arts. Je ne te nie pas que des peuples barbares n'ayent pu, comme des torrens impétueux, se répandre sur la Terre et couvrir de leurs armées féroces les royaumes les mieux policés. Mais, prends-y garde, ils ont appris les arts ou les ont fait exercer aux peuples vaincus; sans cela, leur puissance auroit passé comme le bruit du tonnerre et des tempêtes.

Tu crains, dis-tu, que l'on n'invente quelque maniere de destruction plus cruelle que celle qui est en usage.

Non. Si une fatale invention venoit à se découvrir, elle seroit bientôt prohibée par le droit des gens, et le consentement unanime des nations enseveliroit cette découverte. Il n'est point de l'intérêt des princes de faire des conquêtes par de pareilles voyes : ils doivent chercher des sujets, et non pas des terres.

Tu te plains de l'invention de la poudre et des bombes ; tu trouves étrange qu'il n'y ait plus de place imprenable : c'est-à-dire que tu trouves étrange que les guerres soient aujourd'hui terminées plutôt qu'elles ne l'étoient autrefois.

Tu dois avoir remarqué, en lisant les histoires, que, depuis l'invention de la poudre, les batailles sont beaucoup moins sanglantes qu'elles ne l'étoient, parce qu'il n'y a presque plus de mêlée.

Et, quand il se seroit trouvé quelque cas particulier où un art auroit été préjudiciable, doit-on pour cela le rejetter ? Penses-tu, Rhedi, que la réligion que notre saint prophéte a apportée du Ciel soit pernicieuse parce qu'elle servira quelque jour à confondre les perfides Chrétiens ?

Tu crois que les arts amolissent les peuples et, par-là, sont cause de la chute des empires. Tu parles de la ruine de celui des anciens Perses, qui fut l'effet de leur molesse. Mais il s'en faut bien que cet exemple décide, puisque les Grecs, qui les vainquirent tant de fois et les subjuguerent, cultivoient les arts avec infiniment plus de soin qu'eux.

Quand on dit que les arts rendent les hommes efféminés, on ne parle pas du moins des gens qui s'y appliquent, puisqu'ils ne sont jamais dans l'oisiveté, qui, de tous les vices, est celui qui amolit le plus le courage.

Il n'est donc question que de ceux qui en jouissent. Mais, comme, dans un pays policé, ceux qui jouissent des

commodités d'un art sont obligés d'en cultiver un autre, à moins de se voir réduits à une pauvreté honteuse, il suit que l'oisiveté et la molesse sont incompatibles avec les arts.

Paris est peut-être la ville du Monde la plus sensuelle, et où l'on rafine le plus sur les plaisirs ; mais c'est peut-être celle où l'on méne une vie plus dure. Pour qu'un homme vive délicieusement, il faut que cent autres travaillent sans relâche. Une femme s'est mise dans la tête qu'elle devoit paroître à une assemblée avec une certaine parure ; il faut que, dès ce moment, cinquante artisans ne dorment plus et n'ayent plus le loisir de boire et de manger : elle commande, et elle est obéie plus promptement que ne seroit notre monarque, parce que l'intérêt est le plus grand monarque de la Terre.

Cette ardeur pour le travail, cette passion de s'enrichir, passe de condition en condition, depuis les artisans jusques aux grands. Personne n'aime à être plus pauvre que celui qu'il vient de voir immédiatement au-dessous de lui. Vous voyez à Paris un homme qui a de quoi vivre jusqu'au Jour du Jugement, qui travaille sans cesse et court risque d'accourcir ses jours pour amasser, dit-il, de quoi vivre.

Le même esprit gagne la Nation : on n'y voit que travail et qu'industrie. Où est donc ce peuple efféminé dont tu parles tant ?

Je suppose, Rhedi, qu'on ne souffrît dans un royaume que les arts absolument nécessaires à la culture des terres, qui sont pourtant en grand nombre, et qu'on en bannît tous ceux qui ne servent qu'à la volupté ou à la fantaisie ; je le soutiens : cet état seroit un des plus misérables qu'il eût au Monde.

Quand les habitans auroient assez de courage pour se

passer de tant de choses qu'ils doivent à leurs besoins, le Peuple dépériroit tous les jours, et l'Etat deviendroit si foible qu'il n'y auroit si petite puissance qui ne pût le conquérir.

Il me seroit aisé d'entrer dans un long détail et de te faire voir que les revenus des particuliers cesseroient presque absolument, et, par conséquent, ceux du Prince. Il n'y auroit presque plus de relation de facultés entre les citoyens ; on verroit finir cette circulation de richesses et cette progression de revenus qui vient de la dépendance où sont les arts les uns des autres : chaque particulier vivroit de sa terre et n'en retireroit que ce qu'il lui faut précisément pour ne pas mourir de faim. Mais, comme ce n'est pas quelquefois la vingtiéme partie des revenus d'un état, il faudroit que le nombre des habitans diminuât à proportion, et qu'il n'en restât que la vingtiéme partie.

Fais bien attention jusqu'où vont les revenus de l'industrie. Un fonds ne produit annuellement à son maître que la vingtiéme partie de sa valeur ; mais, avec une pistole de couleur, un peintre fera un tableau qui lui en vaudra cinquante. On en peut dire de même des orfévres, des ouvriers en laine, en soie, et de toutes sortes d'artisans.

De tout ceci, on doit conclure, Rhedi, que, pour qu'un prince soit puissant, il faut que ses sujets vivent dans les délices ; il faut qu'il travaille à leur procurer toutes sortes de superfluités, avec autant d'attention que les nécessités de la vie.

A Paris, le 14 de la lune de Chalval, 1717.

LETTRE CVII.

Rica a Ibben, a Smirne.

J'ai vu le jeune Monarque. Sa vie est bien précieuse à ses sujets. Elle ne l'est pas moins à toute l'Europe, par les grands troubles que sa mort pourroit produire. Mais les Rois sont comme les Dieux, et, pendant qu'ils vivent, on doit les croire immortels. Sa physionomie est majestueuse, mais charmante ; une belle éducation semble concourir avec un heureux naturel et promet déja un grand prince.

On dit que l'on ne peut jamais connoître le caractére des rois d'Occident jusques à ce qu'ils ayent passé par les deux grandes épreuves de leur maîtresse et de leur confesseur. On verra bientôt l'un et l'autre travailler à se saisir de l'esprit de celui-ci, et il se livrera pour cela de grands combats : car, sous un jeune prince, ces deux puissances sont toujours rivales ; mais elles se concilient et se réunissent sous un vieux. Sous un jeune prince, le dervis a un rôle bien difficile à soutenir : la force du Roi fait sa foiblesse ; mais l'autre triomphe également de sa foiblesse et de sa force.

Lorsque j'arrivai en France, je trouvai le feu Roi absolument gouverné par les femmes, et, cependant, dans l'âge où il étoit, je crois que c'étoit le monarque de la Terre qui en avoit le moins de besoin. J'entendis un jour une femme qui disoit : « Il faut que l'on fasse quelque chose pour ce jeune colonel : sa valeur m'est connue ; j'en parlerai au ministre. » Une autre disoit : « Il est surprenant que ce jeune abbé ait été oublié ; il faut qu'il soit

évêque : il est homme de naissance, et je pourrois répondre de ses mœurs. » Il ne faut pas pourtant que tu t'imagines que celles qui tenoient ces discours fussent des favorites du Prince ; elles ne lui avoient peut-être pas parlé deux fois en leur vie : chose pourtant très-facile à faire chez les princes européens. Mais c'est qu'il n'y a personne qui ait quelque emploi à la Cour, dans Paris ou dans les provinces, qui n'ait une femme par les mains de laquelle passent toutes les graces et quelquefois les injustices qu'il peut faire. Ces femmes ont toutes des relations les unes avec les autres et forment une espéce de république dont les membres toujours actifs se secourent et se servent mutuellement : c'est comme un nouvel état dans l'Etat ; et celui qui est à la Cour, à Paris, dans les provinces, qui voit agir des ministres, des magistrats, des prélats, s'il ne connoît les femmes qui les gouvernent, est comme un homme qui voit bien une machine qui joue, mais qui n'en connoît point les ressorts.

Crois-tu, Ibben, qu'une femme s'avise d'être la maîtresse d'un ministre pour coucher avec lui ? Quelle idée ! C'est pour lui présenter cinq ou six placets tous les matins, et la bonté de leur naturel paroît dans l'empressement qu'elles ont de faire du bien à une infinité de gens malheureux qui leur procurent cent mille livres de rente.

On se plaint, en Perse, de ce que le royaume est gouverné par deux ou trois femmes. C'est bien pis en France, où les femmes en général gouvernent, et non seulement prennent en gros, mais même se partagent en détail toute l'autorité.

A Paris, le dernier de la lune de Chalval, 1717.

LETTRE CVIII.

Usbek a ***.

Il y a une espéce de livres que nous ne connoissons point en Perse, et qui me paroissent ici fort à la mode : ce sont les journaux. La paresse se sent flattée en les lisant : on est ravi de pouvoir parcourir trente volumes en un quart-d'heure.

Dans la plûpart des livres, l'auteur n'a pas fait les complimens ordinaires que les lecteurs sont aux abois : il les fait entrer à demi morts dans une matiere noyée au milieu d'une mer de paroles. Celui-ci veut s'immortaliser par un *in-douze ;* celui-là, par un *in-quarto ;* un autre, qui a de plus belles inclinations, vise à l'*in-folio*. Il faut donc qu'il étende son sujet à proportion ; ce qu'il fait sans pitié, comptant pour rien la peine du pauvre lecteur, qui se tue à réduire ce que l'auteur a pris tant de peine à amplifier.

Je ne sçais, ***, quel mérite il y a à faire de pareils ouvrages : j'en ferois bien autant si je voulois ruiner ma santé et un libraire.

Le grand tort qu'ont les journalistes, c'est qu'ils ne parlent que des livres nouveaux ; comme si la vérité étoit jamais nouvelle. Il me semble que, jusqu'à ce qu'un homme ait lu tous les livres anciens, il n'a aucune raison de leur préférer les nouveaux.

Mais, lorsqu'ils s'imposent la loi de ne parler que des ouvrages encore tout chauds de la forge, ils s'en imposent une autre, qui est d'être très-ennuyeux. Ils n'ont garde de critiquer les livres dont ils font les extraits, quelque rai-

son qu'ils en ayent ; et, en effet, quel est l'homme assez hardi pour vouloir se faire dix ou douze ennemis tous les mois ?

La plûpart des auteurs ressemblent aux poëtes, qui souffriront une volée de coups de bâton sans se plaindre ; mais qui, peu jaloux de leurs épaules, le sont si fort de leurs ouvrages qu'ils ne sçauroient soutenir la moindre critique. Il faut donc bien se donner de garde de les attaquer par un endroit si sensible, et les journalistes le sçavent bien. Ils font donc tout le contraire. Ils commencent par louer la matiere qui est traitée : premiere fadeur. De là, ils passent aux louanges de l'auteur ; louanges forcées : car ils ont affaire à des gens qui sont encore en haleine, tout prêts à se faire faire raison et à foudroyer à coups de plume un téméraire journaliste.

De Paris, le 5 de la lune de Zilcadé, 1718.

LETTRE CIX.

Rica a ***.

L'Université de Paris est la fille aînée des rois de France, et très-aînée : car elle a plus de neuf cens ans ; aussi rêve-t-elle quelquefois.

On m'a conté qu'elle eut, il y a quelque tems, un grand démêlé avec quelques docteurs à l'occasion de la lettre *Q* (1), qu'elle vouloit que l'on prononçât comme un *K*. La dispute s'échauffa si fort que quelques-uns furent dépouillés de leurs biens. Il fallut que le Parlement

(1) Il veut parler de la querelle de Ramus.

terminât le différend, et il accorda permission, par ur arrêt solennel, à tous les sujets du roi de France de pro noncer cette lettre à leur fantaisie. Il faisoit beau voir le deux corps de l'Europe les plus respectables occupés . décider du sort d'une lettre de l'alphabet.

Il semble, mon cher ***, que les têtes des plus grand hommes s'étrécissent lorsqu'elles sont assemblées, et que là où il y a plus de sages, il y ait aussi moins de sagesse Les grands corps s'attachent toujours si fort aux minuties aux vains usages, que l'essentiel ne va jamais qu'après J'ai oui dire qu'un roi d'Aragon (1) ayant assemblé le états d'Aragon et de Catalogne, les premieres séance s'employerent à décider en quelle langue les délibération seroient conçues ; la dispute étoit vive, et les états se se roient rompus mille fois, si l'on n'avoit imaginé un expe dient, qui étoit que la demande seroit faite en langag catalan et la réponse en aragonois.

De Paris, le 25 de la lune de Zilhagé, 1718.

LETTRE CX.

Rica a ***.

Le rôle d'une jolie femme est beaucoup plus grave q l'on ne pense : il n'y a rien de plus sérieux que ce qui passe le matin à sa toilette, au milieu de ses domestique un général d'armée n'employe pas plus d'attention à plac sa droite ou son corps de réserve, qu'elle en met à post

(1) C'étoit en 1610.

ne mouche, qui peut manquer, mais dont elle espére ou révoit le succès.

Quelle gêne d'esprit, quelle attention, pour concilier ns cesse les intérêts de deux rivaux, pour paroître neutre tous les deux, pendant qu'elle est livrée à l'un et à l'autre, se rendre médiatrice sur tous les sujets de plainte ı'elle leur donne !

Quelle occupation pour faire succéder et renaître les arties de plaisir et prévenir tous les accidens qui pourpient les rompre !

Avec tout cela, la plus grande peine n'est pas de se vertir ; c'est de le paroître : ennuyez-les tant que vous oudrez, elles vous le pardonneront, pourvû que l'on uisse croire qu'elles se sont réjouies.

Je fus, il y a quelques jours, d'un souper que des emmes firent à la campagne. Dans le chemin, elles isoient sans cesse : « Au moins, il faudra bien nous ivertir. »

Nous nous trouvâmes assez mal assortis et, par conséuent, assez sérieux. « Il faut avouer, dit une de ces emmes, que nous nous divertissons bien : il n'y a pas ujourd'hui dans Paris une partie si gaie que la nôtre. » omme l'ennui me gagnoit, une femme me secoua et me it : « Eh bien ! ne sommes-nous pas de bonne humeur ? – Oui, lui répondis-je en bâillant ; je crois que je creerai à force de rire. » Cependant la tristesse triomphoit oujours des réfléxions, et, quant à moi, je me sentis conuit de bâillement en bâillement dans un sommeil létharique, qui finit tous mes plaisirs.

A Paris, le 11 de la lune de Maharram, 1718.

LETTRE CXI.

Usbek a ***.

Le regne du feu Roi a été si long que la fin en avc tait oublier le commencement. C'est aujourd'hui la mo de ne s'occuper que des événemens arrivés dans sa min rité, et on ne lit plus que les mémoires de ces tems-là.

Voici le discours qu'un des généraux de la ville Paris prononça dans un conseil de guerre, et j'avoue q je n'y comprends pas grand'chose :

« Messieurs, quoique nos troupes ayent été repoussé « avec perte, je crois qu'il nous sera facile de réparer c « échec. J'ai six couplets de chanson tout prêts à mett « au jour, qui, je m'assure, remettront toutes chos « dans l'équilibre. J'ai fait choix de quelques voix trè « nettes, qui, sortant de la cavité de certaines poitrin « très-fortes, emouvront merveilleusement le Peuple. I « sont sur un air qui a fait, jusqu'à présent, un effet to « particulier.

« Si cela ne suffit pas, nous ferons paroître une estam « qui fera voir Mazarin pendu.

« Par bonheur pour nous, il ne parle pas bien françoi « et il l'écorche tellement qu'il n'est pas possible que s « affaires ne déclinent. Nous ne manquons pas de fai « bien remarquer au Peuple le ton ridicule dont il pr « nonce. Nous relevâmes, il y a quelques jours, une fau « de grammaire si grossiere qu'on en fit des farces p « tous les carrefours.

« J'espére qu'avant qu'il soit huit jours le Peuple fe

du nom de Mazarin un mot générique pour exprimer toutes les bêtes de somme et celles qui servent à tirer.

« Depuis notre défaite, notre musique l'a si furieusement vexé sur le péché originel que, pour ne pas voir ses partisans réduits à la moitié, il a été obligé de renvoyer tous ses pages.

« Ranimez-vous donc ; reprenez courage, et soyez sûrs que nous lui ferons repasser les monts à coups de sifflets. »

A Paris, le 4 de la lune de Chahban, 1718.

LETTRE CXII.

Rhedi a Usbek, a Paris.

Pendant le séjour que je fais en Europe, je lis les histo-:ns anciens et modernes : je compare tous les tems ; j'ai plaisir à les voir passer, pour ainsi dire, devant moi, et rrête sur-tout mon esprit à ces grands changemens qui t rendu les âges si différens des âges, et la Terre si peu mblable à elle-même.

Tu n'as peut-être pas fait attention à une chose qui use tous les jours ma surprise. Comment le Monde est-si peu peuplé en comparaison de ce qu'il étoit autre-s ? Comment la Nature a-t-elle pu perdre cette prodi-:use fécondité des premiers tems ? Seroit-elle déja dans vieillesse, et tomberoit-elle de langueur ?

J'ai resté plus d'un an en Italie, où je n'ai vu que le bris de cette ancienne Italie si fameuse autrefois. ıoique tout le monde habite les villes, elles sont entie-nent désertes et dépeuplées : il semble qu'elles ne

subsistent encore que pour marquer le lieu où étoient ce cités puissantes dont l'histoire a tant parlé.

Il y a des gens qui prétendent que la seule ville d Rome contenoit autrefois plus de peuple qu'un gran royaume de l'Europe n'en a aujourd'hui. Il y a eu t citoyen romain qui avoit dix et même vingt mille esclave sans compter ceux qui travailloient dans les maisons c campagne ; et, comme on y comptoit quatre ou cinq cer mille citoyens, on ne peut fixer le nombre de ses habitar sans que l'imagination ne se révolte.

Il y avoit autrefois dans la Sicile de puissans royaum et des peuples nombreux, qui en ont disparu depuis : cet isle n'a plus rien de considérable que ses volcans.

La Gréce est si déserte qu'elle ne contient pas la cer tiéme partie de ses anciens habitans.

L'Espagne, autrefois si remplie, ne fait voir aujou d'hui que des campagnes inhabitées ; et la France n'est rie en comparaison de cette ancienne Gaule dont parle Césa

Les pays du Nord sont fort dégarnis, et il s'en faut bi que les peuples y soient, comme autrefois, obligés de partager et d'envoyer dehors, comme des essaims, d colonies et des nations entieres chercher de nouvell demeures.

La Pologne et la Turquie en Europe n'ont presq plus de peuples.

On ne sçauroit trouver dans l'Amérique la cinqua tiéme partie des hommes qui y formoient autrefois de grands empires.

L'Asie n'est guéres en meilleur état. Cette Asie Mineur qui contenoit tant de puissantes monarchies et un nomb si prodigieux de grandes villes, n'en a plus que deux trois. Quant à la grande Asie, celle qui est soumise Turc n'est pas plus peuplée ; et, pour celle qui est sous

lomination de nos rois, si on la compare à l'état florissant où elle étoit autrefois, on verra qu'elle n'a qu'une très-petite partie des habitans qui y étoient sans nombre du ems des Xerxès et des Darius.

Quant aux petits états qui sont autour de ces grands mpires, ils sont réellement déserts : tels sont les oyaumes d'Irimette, de Circassie et de Guriel. Ces rinces, avec de vastes états, comptent à peine cinquante nille sujets.

L'Egypte n'a pas moins manqué que les autres pays.

Enfin, je parcours la Terre, et je n'y trouve que des lélabremens : je crois la voir sortir des ravages de la peste et de la famine.

L'Afrique a toujours été si inconnue qu'on ne peut en parler si précisément que des autres parties du Monde ; nais, à ne faire attention qu'aux côtes de la Méditer-anée, connues de tout tems, on voit qu'elle a extrême-nent déchu de ce qu'elle étoit sous les Carthaginois et es Romains. Aujourd'hui ses princes sont si foibles que e sont les plus petites puissances du Monde.

Après un calcul aussi exact qu'il peut l'être dans ces ortes de choses, j'ai trouvé qu'il y a à peine sur la Terre a dixiéme partie des hommes qui y étoient dans les nciens tems. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'elle se lépeuple tous les jours, et, si cela continue, dans dix iécles, elle ne sera qu'un désert.

Voilà, mon cher Usbek, la plus terrible catastrophe qui oit jamais arrivée dans le Monde ; mais à peine s'en est-on apperçu, parce qu'elle est arrivée insensiblement et lans le cours d'un grand nombre de siécles ; ce qui narque un vice intérieur, un venin secret et caché, une naladie de langueur qui afflige la Nature humaine.

A Venise, le 10 de la lune de Rhegeb, 1718.

LETRE CXIII.

Usbek a Rhedi, a Venise.

Le Monde, mon cher Rhedi, n'est point incorruptible; les Cieux mêmes ne le sont pas : les astronômes sont des témoins oculaires de leurs changemens, qui sont des effets bien naturels du mouvement universel de la matiere.

La Terre est soumise, comme les autres planétes, aux loix des mouvemens; elle souffre au-dedans d'elle un combat perpétuel de ses principes: la Mer et le Continent semblent être dans une guerre éternelle; chaque instant produit de nouvelles combinaisons.

Les hommes, dans une demeure si sujette aux changemens, sont dans un état aussi incertain: cent mille causes peuvent agir, capables de les détruire et, à plus forte raison, d'augmenter ou de diminuer leur nombre.

Je ne te parlerai pas de ces catastrophes particulieres, si communes chez les historiens, qui ont détruit des villes et des royaumes entiers; il y en a de générales, qui ont mis bien des fois le Genre humain à deux doigts de sa perte.

Les histoires sont pleines de ces pestes universelles qui ont tour à tour désolé l'Univers. Elles parlent d'une entr'autres, qui fut si violente qu'elle brula jusques à la racine des plantes et se fit sentir dans tout le monde connu jusques à l'empire du Catay; un dégré de plus de corruption auroit peut-être, dans un seul jour, détruit toute la Nature humaine.

Il n'y a pas deux siécles que la plus honteuse de toutes

les maladies se fit sentir en Europe, en Asie et en Afrique; elle fit, dans très-peu de tems, des effets prodigieux: c'étoit fait des hommes si elle avoit continué ses progrès avec la même furie. Accablés de maux dès leur naissance, incapables de soutenir le poids des charges de la Société, ils auroient péri misérablement.

Qu'auroit-ce été si le venin eût été un peu plus exalté? Et il le seroit devenu sans doute si l'on n'avoit été assez heureux pour trouver un remede aussi puissant que celui qu'on a découvert. Peut-être que cette maladie, attaquant les parties de la génération, auroit attaqué la génération même.

Mais pourquoi parler de la destruction qui auroit pu arriver au Genre humain? N'est-elle pas arrivée, en effet, et le Déluge ne le réduisit-il pas à une seule famille?

Il y a des philosophes qui distinguent deux créations: celle des choses et celle de l'homme. Ils ne peuvent comprendre que la matiere et les choses créées n'ayent que six mille ans; que Dieu ait différé pendant toute l'éternité ses ouvrages et n'ait usé que d'hier de sa puissance créatrice. Seroit-ce parce qu'il ne l'auroit pas pû, ou parce qu'il ne l'auroit pas voulu? Mais, s'il ne l'a pas pû dans un tems, il ne l'a pas pû dans l'autre. C'est donc parce qu'il ne l'a pas voulu. Mais, comme il n'y a point de succession dans Dieu, si l'on admet qu'il ait voulu quelque chose une fois, il l'a voulue toujours et dès le commencement.

Cependant tous les historiens nous parlent d'un premier pere. Ils nous font voir la Nature humaine naissante. Ces philosophes pensent qu'Adam fut sauvé d'un malheur commun, comme Noé le fut du Déluge, et que ces grands événemens ont été fréquens sur la Terre depuis la création du Monde.

Mais toutes les destructions ne sont pas violentes : nous voyons plusieurs parties de la Terre se lasser de fournir à la subsistance des hommes. Que savons-nous si la Terre entiere n'a pas des causes générales, lentes et imperceptibles, de lassitude ?

J'ai été bien aise de te donner ces idées générales avant de répondre plus particulierement à ta lettre sur la diminution des peuples arrivée depuis dix-sept à dix-huit siécles. Je te ferai voir, dans une lettre suivante, qu'indépendamment des causes physiques il y en a de morales qui ont produit cet effet.

A Paris, le 8 de la lune de Chahban, 1718.

LETTRE CXIV

Usbek au même.

Tu cherches la raison pourquoi la Terre est moins peuplée qu'elle ne l'étoit autrefois, et, si tu y fais bien attention, tu verras que la grande différence vient de celle qui est arrivée dans les mœurs.

Depuis que la réligion chrétienne et la mahométane ont partagé le Monde romain, les choses sont bien changées : il s'en faut de beaucoup que ces deux réligions soient aussi favorables à la propagation de l'Espéce que celle de ces maîtres de l'Univers.

Dans cette derniere, la polygamie étoit défendue ; et, en cela, elle avoit un très-grand avantage sur la réligion mahométane. Le divorce y étoit permis ; ce qui lui en donnoit un autre, non moins considérable, sur la chrétienne.

Je ne trouve rien de si contradictoire que cette pluralité des femmes permises par le saint Alcoran, et l'ordre de les satisfaire donné dans le même livre. « Voyez vos femmes, dit le Prophéte, parce que vous leur êtes nécessaire comme leurs vêtemens, et qu'elles vous sont nécessaires comme vos vêtemens. » Voilà un précepte qui rend la vie d'un véritable Musulman bien laborieuse. Celui qui a les quatre femmes établies par la Loi, et seulement autant de concubines ou d'esclaves, ne doit-il pas être accablé de tant de vêtemens ?

« Vos femmes sont vos labourages, dit encore le Prophéte. Approchez-vous donc de vos labourages, faites du bien pour vos ames, et vous le trouverez un jour. »

Je regarde un bon Musulman comme un athléte destiné à combattre sans relâche ; mais qui, bientôt foible et accablé de ses premieres fatigues, languit dans le champ même de la victoire et se trouve, pour ainsi dire, enseveli sous ses propres triomphes.

La Nature agit toujours avec lenteur et, pour ainsi dire, avec épargne : ses opérations ne sont jamais violentes ; jusques dans ses productions, elle veut de la tempérance ; elle ne va jamais qu'avec régle et mesure ; si on la précipite, elle tombe bientôt dans la langueur ; elle employe toute la force qui lui reste à se conserver, perdant absolument sa vertu productrice et sa puissance générative.

C'est dans cet état de défaillance que nous met toujours ce grand nombre de femmes, plus propres à nous épuiser qu'à nous satisfaire. Il est très-ordinaire parmi nous de voir un homme dans un serrail prodigieux avec un très-petit nombre d'enfans. Ces enfans mêmes sont, la plûpart du tems, foibles et mal sains et se sentent de la langueur de leur pere.

Ce n'est pas tout : ces femmes obligées à une conti-

nence forcée ont besoin d'avoir des gens pour les garder, qui ne peuvent être que des eunuques : la Réligion, la jalousie et la raison même ne permettent pas d'en laisser approcher d'autres. Ces gardiens doivent être en grand nombre, soit afin de maintenir la tranquillité au-dedans, parmi les guerres que ces femmes se font sans cesse, soit pour empêcher les entreprises du dehors. Ainsi un homme qui a dix femmes ou concubines n'a pas trop d'autant d'eunuques pour les garder. Mais quelle perte pour la Société que ce grand nombre d'hommes morts dès leur naissance ! Quelle dépopulation ne doit-il pas s'en suivre !

Les filles esclaves qui sont dans le serrail, pour servir avec les eunuques ce grand nombre de femmes, y vieillissent presque toujours dans une affligeante virginité : elles ne peuvent pas se marier pendant qu'elles y restent, et leurs maîtresses, une fois accoutumées à elles, ne s'en défont presque jamais.

Voilà comment un seul homme occupe à ses plaisirs tant de sujets de l'un et de l'autre sexe, les fait mourir pour l'Etat, et les rend inutiles à la propagation de l'Espéce.

Constantinople et Ispahan sont les capitales des deux plus grands empires du Monde : c'est-là que tout doit aboutir, et que les peuples, attirés de mille manieres, se rendent de toutes parts. Cependant elles périssent d'elles-mêmes, et elles seroient bientôt détruites, si les souverains n'y faisoient venir, presque à chaque siécle, des nations entieres pour les repeupler. J'épuiserai ce sujet dans une autre lettre.

A Paris, le 13 de la lune de Chahban, 1718.

LETTRE CXV

Usbek au même.

Les Romains n'avoient pas moins d'esclaves que nous ; ils en avoient même plus ; mais ils en faisoient un meilleur usage.

Bien loin d'empêcher, par des voyes forcées, la multiplication de ces esclaves, ils la favorisoient au contraire de tout leur pouvoir : ils les associoient le plus qu'ils pouvoient par des espéces de mariages. Par ce moyen, ils remplissoient leurs maisons de domestiques de tous les sexes, de tous les âges, et l'Etat d'un peuple innombrable.

Ces enfans, qui faisoient à la longue la richesse d'un maître, naissoient sans nombre autour de lui ; il étoit seul chargé de leur nourriture et de leur éducation ; les peres, libres de ce fardeau, suivoient uniquement le penchant de la nature et multiplioient sans craindre une trop nombreuse famille.

Je t'ai dit que, parmi nous, tous les esclaves sont occupés à garder nos femmes et à rien de plus ; qu'ils sont, à l'égard de l'Etat, dans une perpétuelle léthargie ; de maniere qu'il faut restreindre à quelques hommes libres, à quelques chefs de famille, la culture des arts et des terres, lesquels même s'y donnent le moins qu'ils peuvent.

Il n'en étoit pas de même chez les Romains : la République se servoit avec un avantage infini de ce peuple d'esclaves. Chacun d'eux avoit son pécule, qu'il possédoit aux conditions que son maître lui imposoit ; avec ce

pécule, il travailloit et se tournoit du côté où le portoit son industrie. Celui-ci faisoit la banque ; celui-là se donnoit au commerce de la mer ; l'un vendoit des marchandises en détail ; l'autre s'appliquoit à quelque art méchanique ou bien affermoit et faisoit valoir des terres. Mais il n'y en avoit aucun qui ne s'attachât de tout son pouvoir à faire profiter ce pécule, qui lui procuroit, en même tems, l'aisance dans la servitude présente et l'espérance d'une liberté future. Cela faisoit un peuple laborieux, animoit les arts et l'industrie.

Ces esclaves, devenus riches par leurs soins et leur travail, se faisoient affranchir et devenoient citoyens. La République se réparoit sans cesse et recevoit dans son sein de nouvelles familles, à mesure que les anciennes se détruisoient.

J'aurai peut-être, dans mes lettres suivantes, occasion de te prouver que plus il y a d'hommes dans un état, plus le commerce y fleurit ; je prouverai aussi facilement que plus le commerce y fleurit, plus le nombre des hommes y augmente : ces deux choses s'entr'aident et se favorisent nécessairement.

Si cela est, combien ce nombre prodigieux d'esclaves, toujours laborieux, devoit-il s'accroître et s'augmenter ! L'industrie et l'abondance les faisoient naître, et eux, de leur côté, faisoient naître l'abondance et l'industrie.

A Paris, le 16 de la lune de Chahban, 1718.

LETTRE CXVI

USBEK AU MÊME.

Nous avons, jusques ici, parlé des pays mahométans et cherché la raison pourquoi ils sont moins peuplés que ceux qui étoient soumis à la domination des Romains. Examinons à présent ce qui a produit cet effet chez les Chrétiens.

Le divorce étoit permis dans la réligion payenne, et il fut défendu aux Chrétiens. Ce changement, qui parut d'abord de si petite conséquence, eut insensiblement des suites terribles, et telles qu'on peut à peine les croire.

On ôta non seulement toute la douceur du mariage, mais aussi l'on donna atteinte à sa fin : en voulant resserrer ses nœuds, on les relâcha ; et, au lieu d'unir les cœurs, comme on le prétendoit, on les sépara pour jamais.

Dans une action si libre, et où le cœur doit avoir tant de part, on mit la gêne, la nécessité et la fatalité du Destin même. On compta pour rien les dégoûts, les caprices et l'insociabilité des humeurs ; on voulut fixer le cœur, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus variable et de plus inconstant dans la nature ; on attacha sans retour et sans espérance des gens accablés l'un de l'autre et presque toujours mal assortis ; et l'on fit comme ces tyrans qui faisoient lier des hommes vivans à des corps morts.

Rien ne contribuoit plus à l'attachement mutuel que la faculté du divorce : un mari et une femme étoient portés à soutenir patiemment les peines domestiques, sçachant qu'ils étoient maîtres de les faire finir, et ils gardoient

souvent ce pouvoir en main toute leur vie sans en user, par cette seule considération qu'ils étoient libres de le faire.

Il n'en est pas de même des Chrétiens, que leurs peines présentes désespérent pour l'avenir : ils ne voyent dans les désagrémens du mariage que leur durée et, pour ainsi dire, leur éternité. De-là viennent les dégoûts, les discordes, les mépris, et c'est autant de perdu pour la postérité. A peine a-t-on trois ans de mariage qu'on en néglige l'essentiel ; on passe ensemble trente ans de froideur ; il se forme des séparations intestines aussi fortes et peut-être plus pernicieuses que si elles étoient publiques ; chacun vit et reste de son côté ; et tout cela au préjudice des races futures. Bientôt un homme dégoûté d'une femme éternelle se livrera aux filles de joye : commerce honteux et si contraire à la Société, lequel, sans remplir l'objet du mariage, n'en représente tout au plus que les plaisirs.

Si, de deux personnes ainsi liées, il y en a une qui n'est pas propre au dessein de la Nature et à la propagation de l'Espéce, soit par son tempérament, soit par son âge, elle ensevelit l'autre avec elle et la rend aussi inutile qu'elle l'est elle-même.

Il ne faut donc pas s'étonner si l'on voit chez les Chrétiens tant de mariages fournir un si petit nombre de citoyens. Le divorce est aboli ; les mariages mal assortis ne se raccommodent plus ; les femmes ne passent plus, comme chez les Romains, successivement dans les mains de plusieurs maris, qui en tiroient, dans le chemin, le meilleur parti qu'il étoit possible.

J'ose le dire : si, dans une république comme Lacédémone, où les citoyens étoient sans cesse gênés par des loix singulieres et subtiles, et dans laquelle il n'y avoit

u'une famille, qui étoit la République, il avoit été établi ue les maris changeassent de femmes tous les ans, il en eroit né un peuple innombrable.

Il est assez difficile de faire bien comprendre la raison ui a porté les Chrétiens à abolir le divorce. Le mariage, hez toutes les nations du Monde, est un contrat susceptible de toutes les conventions, et on n'en a dû bannir ue celles qui auroient pû en affoiblir l'objet. Mais les Chrétiens ne le regardent pas dans ce point de vûe ; aussi nt-ils bien de la peine à dire ce que c'est. Ils ne le font as consister dans le plaisir des sens : au contraire, omme je te l'ai déja dit, il semble qu'ils veulent l'en annir autant qu'ils peuvent ; mais c'est une image, une gure et quelque chose de mystérieux que je ne comprens oint.

A Paris, le 19 de la lune de Chahban, 1718.

LETTRE CXVII

Usbek au même.

La prohibition du divorce n'est pas la seule cause de la épopulation des pays chrétiens. Le grand nombre d'eunuques qu'ils ont parmi eux n'en est pas une moins onsidérable.

Je parle des prêtres et des dervis de l'un et de l'autre exe, qui se vouent à une continence éternelle : c'est chez es Chrétiens la vertu par excellence ; en quoi je ne les omprens pas, ne sçachant ce que c'est qu'une vertu dont l ne résulte rien.

Je trouve que leurs docteurs se contredisent manifeste-

ment quand ils disent que le mariage est saint, et que l célibat, qui lui est opposé, l'est encore davantage : sar compter qu'en fait de préceptes et de dogmes fondamer taux le bien est toujours le mieux.

Le nombre de ces gens faisant profession de célibat e prodigieux. Les peres y condamnoient autrefois les enfar dès le berceau ; aujourd'hui ils s'y vouent eux-mêmes d l'âge de quatorze ans : ce qui revient à peu près à la mêm chose.

Ce métier de continence a anéanti plus d'hommes qu les pestes et les guerres les plus sanglantes n'ont jama fait. On voit dans chaque maison réligieuse une famill éternelle, où il ne naît personne, et qui s'entretient au dépens de toutes les autres. Ces maisons sont toujou ouvertes comme autant de gouffres où s'ensevelissent l races futures.

Cette politique est bien différente de celle des Romain qui établissoient des loix pénales contre ceux qui se refu soient aux loix du mariage et vouloient jouir d'une liber si contraire à l'utilité publique.

Je ne te parle ici que des pays catholiques. Dans réligion protestante, tout le monde est en droit de fai des enfans : elle ne souffre ni prêtres ni dervis ; et, s dans l'établissement de cette réligion, qui ramenoit to aux premiers tems, ses fondateurs n'avoient été accus sans cesse d'intempérance, il ne faut pas douter qu'apr avoir rendu la pratique du mariage universelle ils n'e eussent encore adouci le joug et achevé d'ôter tou la barriere qui sépare, en ce point, le Nazaréen Mahomet.

Mais, quoi qu'il en soit, il est certain que la R ligion donne aux Protestans un avantage infini s les Catholiques.

J'ose le dire : dans l'état présent où est l'Europe, il 'est pas possible que la réligion catholique y subsiste nq cens ans.

Avant l'abaissement de la puissance d'Espagne, les atholiques étoient beaucoup plus forts que les Protesns. Ces derniers sont peu à peu parvenus à un équilibre. es Protestans deviendront tous les jours plus riches et lus puissans, et les Catholiques, plus foibles.

Les pays protestans doivent être et sont réellement lus peuplés que les catholiques. D'où il suit, premiereent, que les tributs y sont plus considérables, parce 'ils augmentent à proportion du nombre de ceux qui s payent ; secondement, que les terres y sont mieux ltivées ; enfin, que le commerce y fleurit davantage, arce qu'il y a plus de gens qui ont une fortune à faire, qu'avec plus de besoins on y a plus de ressources pour s remplir. Quand il n'y a que le nombre de gens suffins pour la culture des terres, il faut que le commerce érisse ; et, lorsqu'il n'y a que celui qui est nécessaire our entretenir le commerce, il faut que la culture des rres manque ; c'est-à-dire : il faut que tous les deux mbent en même tems, parce que l'on ne s'attache jamais l'un que ce ne soit aux dépens de l'autre.

Quant aux pays catholiques, non seulement la culture es terres y est abandonnée, mais même l'industrie y est ernicieuse : elle ne consiste qu'à apprendre cinq ou six ots d'une langue morte. Dès qu'un homme a cette proision par-devers lui, il ne doit plus s'embarrasser de sa rtune : il trouve dans le cloître une vie tranquille, ui, dans le monde, lui auroit coûté des sueurs et des eines.

Ce n'est pas tout : les dervis ont en leurs mains presue toutes les richesses de l'Etat ; c'est une société de

gens avares, qui prennent toujours et ne rendent jamais ils accumulent sans cesse des revenus pour acquerir de capitaux. Tant de richesses tombent, pour ainsi dire, e paralysie : plus de circulation, plus de commerce, plu d'arts, plus de manufactures.

Il n'y a point de prince protestant qui ne léve sur se peuples beaucoup plus d'impôts que le Pape n'en lév sur ses sujets ; cependant ces derniers sont pauvres, pe dant que les autres vivent dans l'opulence. Le commerc ranime tout chez les uns, et le monachisme porte la mo partout chez les autres.

A Paris, le 26 de la lune de Chahban, 1718.

LETTRE CXVIII

Usbek au même.

Nous n'avons plus rien à dire de l'Asie et de l'Europ Passons à l'Afrique. On ne peut guéres parler que de s côtes, parce qu'on n'en connoît pas l'intérieur.

Celles de Barbarie, où la réligion mahométane est ét blie, ne sont plus si peuplées qu'elles étoient du tems d Romains, par les raisons que je t'ai déja dites. Quant a côtes de Guinée, elles doivent être furieusement dégarni depuis deux cens ans que les petits rois ou chefs d villages vendent leurs sujets aux princes de l'Europe po les porter dans leurs colonies en Amérique.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que cette Amérique, q reçoit tous les ans tant de nouveaux habitans, est ell même déserte et ne profite point des pertes continuell de l'Afrique. Ces esclaves, qu'on transporte dans

utre climat, y périssent à milliers, et les travaux des ıines, où l'on occupe sans cesse et les naturels du pays t les étrangers, les exhalaisons malignes qui en sortent, le if argent, dont il faut faire un continuel usage, les détruient sans ressource.

Il n'y a rien de si extravagant que de faire périr un ombre innombrable d'hommes pour tirer du fond de la erre l'or et l'argent : ces métaux d'eux-mêmes absolument ıutiles, et qui ne sont des richesses que parce qu'on les a hoisis pour en être les signes.

A Paris, le dernier de la lune de Chahban, 1718.

LETTRE CXIX

USBEK AU MÊME.

La fécondité d'un peuple dépend quelquefois des plus etites circonstances du Monde ; de maniere qu'il ne faut ouvent qu'un nouveau tour dans son imagination pour le endre beaucoup plus nombreux qu'il n'étoit.

Les Juifs, toujours exterminés et toujours renaissans, nt réparé leurs pertes et leurs destructions continuelles ar cette seule espérance qu'ont parmi eux toutes les ımilles, d'y voir naître un roi puissant, qui sera le maître e la Terre.

Les anciens rois de Perse n'avoient tant de milliers de ıjets qu'à cause de ce dogme de la réligion des Mages, ue les actes les plus agréables à Dieu que les hommes ussent faire, c'étoit de faire un enfant, labourer un hamp et planter un arbre.

Si la Chine a dans son sein un peuple si prodigieux,

cela ne vient que d'une certaine maniere de penser : car comme les enfans regardent leurs peres comme de Dieux ; qu'ils les respectent comme tels dès cette vie qu'ils les honorent après leur mort par des sacrifices dans lesquels ils croyent que leurs ames, anéanties dans l Tyen, reprennent une nouvelle vie : chacun est porté augmenter une famille si soumise dans cette vie, et nécessaire dans l'autre.

D'un autre côté, les pays des Mahométans deviennen tous les jours déserts à cause d'une opinion qui, tout sainte qu'elle est, ne laisse pas d'avoir des effets très-pen nicieux lorsqu'elle est enracinée dans les esprits. Nou nous regardons comme des voyageurs qui ne doiven penser qu'à une autre patrie : les travaux utiles et dura bles, les soins pour assurer la fortune de nos enfans, le projets qui tendent au-delà d'une vie courte et passagere nous paroissent quelque chose d'extravagant. Tranquille pour le présent, sans inquiétude pour l'avenir, nous n prenons la peine ni de réparer les édifices publics, ni d défricher les terres incultes, ni de cultiver celles qui son en état de recevoir nos soins : nous vivons dans un insensibilité générale, et nous laissons tout faire à la Pro vidence.

C'est un esprit de vanité qui a établi chez les Euro péens l'injuste droit d'aînesse, si défavorable à la propa gation, en ce qu'il porte l'attention d'un pere sur un seu de ses enfans et détourne ses yeux de tous les autres ; e ce qu'il l'oblige, pour rendre solide la fortune d'un seu de s'opposer à l'établissement de plusieurs ; enfin, e ce qu'il détruit l'égalité des citoyens, qui en fait tou l'opulence.

A Paris, le 4 de la lune de Rhamazan, 1718.

LETTRE CXX

Usbek au même.

Les pays habités par les Sauvages sont ordinairement eu peuplés, par l'éloignement qu'ils ont presque tous our le travail et la culture de la terre. Cette malheureuse version est si forte que, lorsqu'ils font quelque impréation contre quelqu'un de leurs ennemis, ils ne lui ouhaitent autre chose que d'être réduit à labourer un hamp ; croyant qu'il n'y a que la chasse et la pêche qui oit un exercice noble et digne d'eux.

Mais, comme il y a souvent des années où la chasse et a pêche rendent très-peu, ils sont désolés par des amines fréquentes ; sans compter qu'il n'y a pas de pays i abondant en gibier et en poisson qu'il puisse donner la ubsistance à un grand peuple, parce que les animaux uyent toujours les endroits trop habités.

D'ailleurs, les bourgades de Sauvages, au nombre de eux ou trois cens habitans, détachées les unes des utres, ayant des intérêts aussi séparés que ceux de deux mpires, ne peuvent pas se soutenir, parce qu'elles n'ont as la ressource des grands états, dont toutes les parties se épondent et se secourent mutuellement.

Il y a chez les Sauvages une autre coutume qui n'est as moins pernicieuse que la premiere ; c'est la cruelle abitude où sont les femmes de se faire avorter, afin que eur grossesse ne les rende pas désagréables à leurs aris.

Il y a ici des loix terribles contre ce désordre ; elles ont jusques à la fureur. Toute fille qui n'a point été

déclarer sa grossesse au Magistrat est punie de mort si son fruit périt; la pudeur et la honte, les accidens mêmes ne l'excusent pas.

A Paris, le 9 de la lune de Rhamazan, 1718.

LETTRE CXXI

Usbek au même.

L'effet ordinaire des colonies est d'affoiblir les pays d'où on les tire, sans peupler ceux où on les envoye.

Il faut que les hommes restent où ils sont : il y a de maladies qui viennent de ce qu'on change un bon ai contre un mauvais; d'autres qui viennent précisément d ce qu'on en change.

L'air se charge, comme les plantes, des particules de l terre de chaque pays. Il agit tellement sur nous, que notr tempérament en est fixé. Lorsque nous sommes trans portés dans un autre pays, nous devenons malades. Le liquides étant accoutumés à une certaine consistance, le solides, à une certaine disposition, tous les deux, à u certain dégré de mouvement, n'en peuvent plus souffri d'autres, et ils résistent à un nouveau pli.

Quand un pays est désert, c'est un préjugé de quelqu vice particulier dans la nature du terrein ou du climat Ainsi, quand on ôte les hommes d'un ciel heureux pour le envoyer dans un tel pays, on fait précisément le contrair de ce qu'on se propose.

Les Romains sçavoient cela par expérience : ils rélé guoient tous les criminels en Sardaigne, et ils y faisoien passer des Juifs. Il falut se consoler de leur perte : chos

que le mépris qu'ils avoient pour ces misérables rendoit très-facile.

Le grand Cha-Abas, voulant ôter aux Turcs le moyen d'entretenir de grosses armées sur les frontieres, transporta presque tous les Arméniens hors de leur pays et en envoya plus de vingt mille familles dans la province de Guilan, qui périrent presque toutes en très-peu de tems.

Tous les transports de peuples faits à Constantinople n'ont jamais réussi.

Ce nombre prodigieux de Negres dont nous avons parlé n'a point rempli l'Amérique.

Depuis la destruction des Juifs sous Adrien, la Palestine est sans habitans.

Il faut donc avouer que les grandes destructions sont presque irréparables, parce qu'un peuple qui manque à un certain point reste dans le même état ; et, si, par hazard, il se rétablit, il faut des siécles pour cela.

Que si, dans un état de défaillance, la moindre des circonstances dont je t'ai parlé vient à concourir, non seulement il ne se répare pas, mais il dépérit tous les jours et tend à son anéantissement.

L'expulsion des Maures d'Espagne se fait encore sentir comme le premier jour : bien loin que ce vuide se remplisse, il devient tous les jours plus grand.

Depuis la dévastation de l'Amérique, les Espagnols qui ont pris la place de ses anciens habitans n'ont pû la repeupler ; au contraire, par une fatalité que je ferois mieux de nommer une justice divine, les destructeurs se détruisent eux-mêmes et se consument tous les jours.

Les princes ne doivent donc point songer à peupler de grands pays par des colonies. Je ne dis pas qu'elles ne réussissent quelquefois : il y a des climats si heureux que

l'Espéce s'y multiplie toujours : témoin ces isles (1) qui ont été peuplées par des malades que quelques vaisseaux y avoient abandonnés, et qui y recouvroient aussi-tôt la santé.

Mais, quand ces colonies réussiroient, au lieu d'augmenter la puissance, elles ne feroient que la partager, à moins qu'elles n'eussent très-peu d'étendue, comme sont celles que l'on envoye pour occuper quelque place pour le commerce.

Les Carthaginois avoient, comme les Espagnols, découvert l'Amérique ou, au moins, de grandes isles dans lesquelles ils faisoient un commerce prodigieux ; mais, quand ils virent le nombre de leurs habitans diminuer, cette sage république défendit à ses sujets ce commerce et cette navigation.

J'ose le dire : au lieu de faire passer les Espagnols dans les Indes, il faudroit faire repasser les Indiens et les métifs en Espagne ; il faudroit rendre à cette monarchie tous ses peuples dispersés ; et, si la moitié seulement de ces grandes colonies se conservoit, l'Espagne deviendroit la puissance de l'Europe la plus redoutable.

On peut comparer les empires à un arbre dont les branches trop étendues ôtent tout le suc du tronc et ne servent qu'à faire de l'ombrage.

Rien n'est plus propre à corriger les princes de la fureur des conquêtes lointaines que l'exemple des Portugais et des Espagnols.

Ces deux nations, ayant conquis avec une rapidité inconcevable des royaumes immenses, plus étonnées de leurs victoires que les peuples vaincus de leur défaite, songerent aux moyens de les conserver. Ils prirent, chacun, pour cela une voye différente.

(1) L'auteur parle peut-être de l'isle de Bourbon.

Les Espagnols, désespérant de retenir les nations vaincues dans la fidélité, prirent le parti de les exterminer et d'y envoyer d'Espagne des peuples fidéles. Jamais dessein horrible ne fut plus ponctuellement exécuté. On vit un peuple aussi nombreux que tous ceux de l'Europe ensemble disparoître de la Terre à l'arrivée de ces barbares, qui semblerent, en découvrant les Indes, n'avoir pensé qu'à découvrir aux hommes quel étoit le dernier période de la cruauté.

Par cette barbarie, ils conserverent ce pays sous leur domination. Juge par-là combien les conquêtes sont funestes, puisque les effets en sont tels : car, enfin, ce remede affreux étoit unique. Comment auroient-ils pu retenir tant de millions d'hommes dans l'obéissance ? Comment soutenir une guerre civile de si loin ? Que seroient-ils devenus s'ils avoient donné le tems à ces peuples de revenir de l'admiration où ils étoient de l'arrivée de ces nouveaux Dieux et de la crainte de leurs foudres ?

Quant aux Portugais, ils prirent une voye tout opposée : ils n'employerent pas les cruautés. Aussi furent-ils bientôt chassés de tous les pays qu'ils avoient découverts. Les Hollandais favoriserent la rébellion de ces peuples et en profiterent.

Quel prince envieroit le sort de ces conquérans ? Qui voudroit de ces conquêtes à ces conditions ? Les uns en furent aussi-tôt chassés ; les autres en firent des déserts et rendirent leur propre pays un désert encore.

C'est le destin des héros de se ruiner à conquérir des pays qu'ils perdent soudain, ou à soumettre des nations qu'ils sont obligés eux-mêmes de détruire : comme cet insensé qui se consumoit à acheter des statues, qu'il jettoit dans la mer, et des glaces, qu'il brisoit aussi-tôt.

A Paris, le 18 de la lune de Rhamazan, 1718.

LETTRE CXXII.

Usbek au même.

La douceur du gouvernement contribue merveilleusement à la propagation de l'Espéce. Toutes les républiques en sont une preuve constante, et, plus que toutes, la Suisse et la Hollande, qui sont les deux plus mauvais pays de l'Europe, si l'on considére la nature du terrein, et qui cependant sont les plus peuplés.

Rien n'attire plus les étrangers que la liberté et l'opulence, qui la suit toujours : l'une se fait rechercher par elle-même, et nous sommes conduits par nos besoins dans les pays où l'on trouve l'autre.

L'Espéce se multiplie dans un pays où l'abondance fournit aux enfans, sans rien diminuer de la subsistance des peres.

L'égalité même des citoyens, qui produit ordinairement de l'égalité dans les fortunes, porte l'abondance et la vie dans toutes les parties du corps politique et la répand par-tout.

Il n'en est pas de même des pays soumis au pouvoir arbitraire : le Prince, les courtisans et quelques particuliers possédent toutes les richesses, pendant que tous les autres gémissent dans une pauvreté extrême.

Si un homme est mal à son aise, et qu'il sente qu'il fera des enfans plus pauvres que lui, il ne se mariera pas ; ou s'il se marie, il craindra d'avoir un trop grand nombre d'enfans, qui pourroient achever de déranger sa fortune, et qui descendroient de la condition de leur pere.

J'avoue que le rustique ou paysan, étant une fois marié,

peuplera indifféremment, soit qu'il soit riche, soit qu'il soit pauvre ; cette considération ne le touche pas : il a toujours un héritage sûr à laisser à ses enfans, qui est son hoyau, et rien ne l'empêche de suivre aveuglément l'instinct de la nature.

Mais à quoi servent dans un état ce nombre d'enfans qui languissent dans la misere ? Ils périssent presque tous à mesure qu'ils naissent ; ils ne prospérent jamais ; foibles et débiles, ils meurent en détail de mille manieres, tandis qu'ils sont emportés en gros par les fréquentes maladies populaires que la misere et la mauvaise nourriture produisent toujours ; ceux qui en échappent atteignent l'âge viril sans en avoir la force et languissent tout le reste de leur vie.

Les hommes sont comme les plantes, qui ne croissent jamais heureusement si elles ne sont bien cultivées : chez les peuples misérables, l'Espéce perd et même quelquefois dégénére.

La France peut fournir un grand exemple de tout ceci. Dans les guerres passées, la crainte où étoient tous les enfans de famille d'être enrôlés dans la milice les obligeoit de se marier, et cela dans un âge trop tendre et dans le sein de la pauvreté. De tant de mariages, il naissoit bien des enfans, que l'on cherche encore en France, et que la misere, la famine et les maladies en ont fait disparoître.

Que si, dans un ciel aussi heureux, dans un royaume aussi policé que la France, on fait de pareilles remarques, que sera-ce dans les autres états ?

A Paris, le 23 de la lune de Rhamazan, 1718.

LETTRE CXXIII.

Usbek au mollak Mehemet Ali,
Gardien des trois tombeaux, a Com.

Que nous servent les jeûnes des immaums et les cilices des mollaks? La main de Dieu s'est deux fois apésantie sur les enfans de la Loi: le Soleil s'obscurcit et semble n'éclairer plus que leurs défaites; leurs armées s'assemblent, et elles sont dissipées comme la poussiere.

L'empire des Osmanlins est ébranlé par les deux plus grands échecs qu'il ait jamais reçus: un moufti chrétien ne le soutient qu'à peine; le grand vizir d'Allemagne est le fléau de Dieu, envoyé pour châtier les sectateurs d'Omar; il porte par-tout la colere du Ciel irrité contre leur rébellion et leur perfidie.

Esprit sacré des immaums, tn pleures nuit et jour sur les enfans du Prophéte que le détestable Omar a dévoyés; tes entrailles s'émeuvent à la vûe de leurs malheurs; tu desires leur conversion, et non pas leur perte; tu voudrois les voir réunis sous l'étendard d'Hali par les larmes des Saints, et non pas dispersés dans les montagnes et dans les déserts par la terreur des Infidéles.

A Paris, le 1er de la lune de Chalval, 1718.

LETTRE CXXIV

Usbek a Rhedi, a Venise.

Quel peut être le motif de ces libéralités immenses que les princes versent sur leurs courtisans? Veulent-ils se

les attacher ? Ils leur sont déja acquis autant qu'ils peuvent l'être ; et, d'ailleurs, s'ils acquierent quelques-uns de leurs sujets en les achetant, il faut bien, par la même raison, qu'ils en perdent une infinité d'autres en les appauvrissant.

Quand je pense à la situation des princes, toujours entourés d'hommes avides et insatiables, je ne puis que les plaindre, et je les plains encore davantage lorsqu'ils n'ont pas la force de résister à des demandes toujours onéreuses à ceux qui ne demandent rien.

Je n'entens jamais parler de leurs libéralités, des graces et des pensions qu'ils accordent, que je ne me livre à mille réfléxions : une foule d'idées se présentent à mon esprit; il me semble que j'entens publier cette ordonnance :

« Le courage infatigable de quelques-uns de nos sujets « à nous demander des pensions ayant exercé sans relâche « notre magnificence royale, nous avons enfin cédé à la « multitude des requêtes qu'ils nous ont présentées, les- « quelles ont fait jusques ici la plus grande sollicitude du « Trône. Ils nous ont représenté qu'ils n'ont point man- « qué, depuis notre avénement à la couronne, de se trou- « ver à notre lever; que nous les avons toujours vûs sur « notre passage immobiles comme des bornes ; et qu'ils « se sont extrêmement élevés pour regarder, sur les « épaules les plus hautes, Notre Sérénité. Nous avons « même reçu plusieurs requêtes de la part de quel- « ques personnes du beau sexe, qui nous ont supplié de « faire attention qu'il est notoire qu'elles sont d'un entre- « tien très-difficile ; quelques-unes même, très-surannées, « nous ont prié, en branlant la tête, de faire attention « qu'elles ont fait l'ornement de la cour des rois nos « prédécesseurs, et que, si les généraux de leurs armées

« ont rendu l'Etat redoutable par leurs faits militaires, « elles n'ont point rendu la Cour moins célèbre par leurs « intrigues. Ainsi, desirant traiter les supplians avec « bonté et leur accorder toutes leurs prieres, nous avons « ordonné ce qui suit :

« Que tout laboureur ayant cinq enfans retranchera « journellement la cinquiéme partie du pain qu'il leur « donne. Enjoignons aux peres de famille de faire la « diminution, sur chacun d'eux, aussi juste que faire se « pourra.

« Défendons expressément à tous ceux qui s'appliquent « à la culture de leurs héritages, ou qui les ont donnés à « titre de ferme, d'y faire aucune réparation, de quelque « espéce qu'elle soit.

« Ordonnons que toutes personnes qui s'exercent à « des travaux vils et méchaniques, lesquelles n'ont jamais « été au lever de Notre Majesté, n'achétent désormais « d'habits à eux, à leurs femmes et à leurs enfans, que « de quatre en quatre ans ; leur interdisons, en outre, « très-étroitement ces petites réjouissances qu'ils avoient « coutume de faire dans leurs familles les principales « fêtes de l'année.

« Et, d'autant que nous demeurons avertis que la plû-« part des bourgeois de nos bonnes villes sont entiere-« ment occupés à pourvoir à l'établissement de leurs « filles, lesquelles ne se sont rendues recommandables « dans notre état que par une triste et ennuyeuse modes-« tie, nous ordonnons qu'ils attendront à les marie « jusqu'à ce qu'ayant atteint l'âge limité par les ordon-« nances elles viennent à les y contraindre. Défendon « à nos magistrats de pourvoir à l'éducation de leur « enfans. »

A Paris, le 1er de la lune de Chalval, 1718.

LETTRE CXXV.

Rica a ***.

On est bien embarrassé, dans toutes les réligions, ınd il s'agit de donner une idée des plaisirs qui sont tinés à ceux qui ont bien vécu. On épouvante facilent les méchans par une longue suite de peines dont les menace ; mais, pour les gens vertueux, on ne sçait e leur promettre. Il semble que la nature des plaisirs t d'être d'une courte durée; l'imagination a peine à en résenter d'autres.

J'ai vu des descriptions du Paradis capables d'y faire ioncer tous les gens de bon sens : les uns font jouer is cesse de la flute ces ombres heureuses ; d'autres les ıdamnent au supplice de se promener éternellement ; utres, enfin, qui les font rêver là-haut aux maîtresses ci-bas, n'ont pas cru que cent millions d'années fussent terme assez long pour leur ôter le goût de ces inquiétes amoureuses.

Je me souviens à ce propos d'une histoire que j'ai oui onter à un homme qui avoit été dans le pays du Mogol ; e fait voir que les prêtres indiens ne sont pas moins iles que les autres dans les idées qu'ils ont des plaisirs Paradis.

Une femme qui venoit de perdre son mari vint en cérénie chez le gouverneur de la Ville lui demander la mission de se bruler, mais, comme, dans le pays soui aux Mahométans, on abolit tant qu'on peut cette elle coutume, il la refusa absolument.

Lorsqu'elle vit ses prieres impuissantes, elle se jetta

dans un furieux emportement. « Voyez, disoit-ell comme on est gêné ! Il ne sera seulement pas permis une pauvre femme de se bruler quand elle en a envi A-t-on jamais vû rien de pareil ? Ma mere, ma tante, m sœurs, se sont brulées ; et, quand je vais demander pe mission à ce maudit gouverneur, il se fâche et se me crier comme un enragé. »

Il se trouva là, par hazard, un jeune bonze. « Homr infidéle, lui dit le gouverneur, est-ce toi qui a mis ce fureur dans l'esprit de cette femme ? — Non, dit-il, je lui ai jamais parlé. Mais, si elle m'en croit, elle conso mera son sacrifice : elle fera une action agréable au Di Brama. Aussi en sera-t-elle bien récompensée : car e retrouvera dans l'autre monde son mari, et elle reco mencera avec lui un second mariage. — Que dites-voi? dit la femme surprise. Je retrouverai mon mari ? Ah ! ne me brule pas. Il étoit jaloux, chagrin et, d'ailleurs i vieux que, si le Dieu Brama n'a point fait sur lui quelc reforme, sûrement il n'a pas besoin de moi. Me bru pour lui ?... Pas seulement le bout du doigt pour le r rer du fond des Enfers. Deux vieux bonzes qui me séd soient, et qui sçavoient de quelle maniere je vivois a lui, n'avoient garde de me tout dire. Mais, si le Di Brama n'a que ce présent à me faire, je renonce à c béatitude. Monsieur le Gouverneur, je me fais maho tane. Et pour vous, dit-elle en regardant le bonze, vo pouvez, si vous voulez, aller dire à mon mari que je porte fort bien. »

A Paris, le 2 de la lune de Chalval, 1718.

LETTRE CXXVI.

Rica a Usbek, a ***.

Je t'attens ici demain ; cependant je t'envoye tes lettres Ispahan. Les miennes portent que l'ambassadeur du rand Mogol a reçu ordre de sortir du royame. On ajoute 1'on a fait arrêter le prince, oncle du Roi, qui est chargé son éducation; qu'on l'a fait conduire dans un châau, où il est très-étroitement gardé, et qu'on l'a privé tous ses honneurs. Je suis touché du sort de ce prince, je le plains.

Je te l'avoue, Usbek, je n'ai jamais vû couler les larmes personne sans en être attendri : je sens de l'humanité our les malheureux, comme s'il n'y avoit qu'eux qui issent hommes, et les grands mêmes, pour lesquels je ouve dans mon cœur de la dureté quand ils sont élevés, les aime sitôt qu'ils tombent.

En effet, qu'ont-ils affaire, dans la prospérité, d'une utile tendresse ? Elle approche trop de l'égalité ; ils iment bien mieux du respect, qui ne demande point de etour. Mais, sitôt qu'ils sont déchus de leur grandeur, il 'y a que nos plaintes qui puissent leur en rappeller l'idée.

Je trouve quelque chose de bien naïf et même de bien rand dans les paroles d'un prince qui, près de tomber ntre les mains de ses ennemis, voyant ses courtisans autour e lui qui pleuroient : « Je sens, leur dit-il, à vos larmes, ue je suis encore votre roi. »

A Paris, le 3 de la lune de Chalval, 1718.

LETTRE CXXVII

Rica a Ibben, a Smirne.

Tu as oui parler mille fois du fameux roi de Suéde. I assiégeoit une place dans un royaume qu'on nomme l *Norwège* ; comme il visitoit la tranchée, seul avec u ingénieur, il a reçu un coup dans la tête, dont il est mort On a fait sur-le-champ arrêter son premier ministre ; le Etats se sont assemblés et l'ont condamné à perdr la tête.

Il étoit accusé d'un grand crime : c'étoit d'avoir calon nié la Nation et de lui avoir fait perdre la confiance d son roi : forfait qui, selon moi, mérite mille morts.

Car, enfin, si c'est une mauvaise action de noircir dar l'esprit du Prince le dernier de ses sujets, qu'est-ce, lor que l'on noircit la Nation entiere, et qu'on lui ôte la bier veillance de celui que la Providence a établi pour faire so bonheur ?

Je voudrois que les hommes parlassent aux rois comm les Anges parlent à notre saint prophéte.

Tu sçais que, dans les banquets sacrés où le Seignei des Seigneurs descend du plus sublime trône du Mond pour se communiquer à ses esclaves, je me suis fait ur loi sévére de captiver une langue indocile. On ne m jamais vû abandonner une seule parole qui pût être amé au dernier de ses sujets. Quand il m'a fallu cesser d'êt sobre, je n'ai point cessé d'être honnête homme, et, dar cette épreuve de notre fidélité, j'ai risqué ma vie, et jama ma vertu.

Je ne sçais comment il arrive qu'il n'y a presque jama

de prince si méchant que son ministre ne le soit encore davantage. S'il fait quelque action mauvaise, elle a presque toujours été suggérée ; de maniere que l'ambition des princes n'est jamais si dangereuse que la bassesse d'ame de ses conseillers. Mais comprens-tu qu'un homme qui n'est que d'hier dans le ministére, qui peut-être n'y sera pas demain, puisse devenir dans un moment l'ennemi de lui-même, de sa famille, de sa patrie et du peuple qui naîtra à jamais de celui qu'il va faire opprimer ?

Un prince a des passions ; le ministre les remue. C'est de ce côté-là qu'il dirige son ministére : il n'a point d'autre but, ni n'en veut connoitre. Les courtisans le séduisent par leurs louanges, et lui le flatte plus dangereusement par ses conseils, par les desseins qu'il lui inspire, et par les maximes qu'il lui propose.

A Paris, le 25 de la lune de Saphar, 1719.

LETTRE CXXVIII

Rica a Usbek, a ***.

Je passois l'autre jour sur le Pont-Neuf avec un de mes amis ; il rencontra un homme de sa connoissance, qu'il me dit être un géométre, et il n'y avoit rien qui n'y parût : car il étoit dans une rêverie profonde. Il falut que mon ami le tirât long-tems par la manche et le secouât pour le faire descendre jusques à lui, tant il étoit occupé d'une courbe, qui le tourmentoit peut-être depuis plus de huit jours. Ils se firent tous deux beaucoup d'honnêtetés et s'apprirent réciproquement quelques nouvelles

littéraires. Ces discours les menerent jusque sur la porte d'un caffé, où j'entrai avec eux.

Je remarquai que notre géométre y fut reçu de tout le monde avec empressement, et que les garçons du caffé en faisoient beaucoup plus de cas que de deux mousquetaires qui étoient dans un coin. Pour lui, il parut qu'il se trouvoit dans un lieu agréable : car il dérida un peu son visage et se mit à rire comme s'il n'avoit pas eu la moindre teinture de géométrie.

Cependant son esprit régulier toisoit tout ce qui se disoit dans la conversation. Il ressembloit à celui qui, dans un jardin, coupoit avec son épée la tête des fleurs qui s'élevoient au-dessus des autres : martyr de sa justesse, il étoit offensé d'une saillie comme une vûe délicate est offensée par une lumiere trop vive. Rien pour lui n'était indifférent, pourvû qu'il fût vrai. Aussi sa conversation étoit-elle singuliere. Il étoit arrivé ce jour-là de la campagne avec un homme qui avoit vû un château superbe et des jardins magnifiques, et il n'avoit vû, lui, qu'un bâtiment de soixante pieds de long sur trente-cinq de large et un bosquet barlong de dix arpens. Il auroit fort souhaité que les régles de la perspective eussent été tellement observées que les allées des avenues eussent paru par-tout de même largeur, et il auroit donné pour cela une méthode infaillible. Il parut fort satisfait d'un cadran qu'il y avoit démêlé, d'une structure fort singuliere, et il s'échauffa fort contre un sçavant qui étoit auprès de moi, qui malheureusement lui demanda si ce cadran marquoit les heures babyloniennes. Un nouvelliste parla du bombardement du château de Fontarabie : et il nous donna soudain les propriétés de la ligne que les bombes avoient décrite en l'air, et, charmé de sçavoir cela, il voulut en ignorer entierement le succès. Un

omme se plaignoit d'avoir été ruiné l'hiver d'auparavant ar une inondation. « Ce que vous me dites-là m'est fort gréable, dit alors le géométre : je vois que je ne me uis pas trompé dans l'observation que j'ai faite, et qu'il st au moins tombé sur la Terre deux pouces d'eau plus ue l'année passée. »

Un moment après, il sortit, et nous le suivîmes. omme il alloit assez vîte, et qu'il négligeoit de regarder evant lui, il fut rencontré directement par un autre omme. Ils se choquerent rudement, et, de ce coup, ils ejaillirent, chacun de leur côté, en raison réciproque de ur vîtesse et de leurs masses. Quand ils furent un peu evenus de leur étourdissement, cet homme, portant la ain sur le front, dit au géométre : « Je suis bien aise ue vous m'ayez heurté, car j'ai une grande nouvelle à ous apprendre : je viens de donner mon Horace au ublic. — Comment ! dit le géométre, il y a deux mille ns qu'il y est. — Vous ne m'entendez pas, reprit l'autre : 'est une traduction de cet ancien auteur que je viens de ettre au jour ; il y a vingt ans que je m'occupe à faire des aductions. — Quoi ! Monsieur, dit le géométre, il y a ingt ans que vous ne pensez pas ? Vous parlez pour les utres, et ils pensent pour vous ? — Monsieur, dit le çavant, croyez-vous que je n'aye pas rendu un grand serice au public, de lui rendre la lecture des bons auteurs amiliere ? — Je ne dis pas tout-à-fait cela : j'estime utant qu'un autre les sublimes génies que vous travestissez. lais vous ne leur ressemblerez point : car, si vous trauisez toujours, on ne vous traduira jamais. Les traducions sont comme ces monnoies de cuivre qui ont bien la ıême valeur qu'une piéce d'or, et même sont d'un plus rand usage pour le peuple ; mais elles sont toujours oibles et de mauvais aloi. Vous voulez, dites-vous, faire

renaitre parmi nous ces illustres morts, et j'avoue qu vous leur donnez bien un corps ; mais vous ne leu rendez pas la vie : il y manque toujours un esprit pou les animer. Que ne vous appliquez-vous plutôt à recherche de tant de belles vérités qu'un calcul facile nou fait découvrir tous les jours ? »

Après ce petit conseil, ils se séparerent, je crois, trè mécontens l'un de l'autre.

De Paris, le dernier de la lune de Rebiab 2, 1719.

LETTRE CXXIX

Usbek a Rhedi, a Venise.

La plûpart des législateurs ont été des hommes bo nés, que le hazard a mis à la tête des autres, et q n'ont presque consulté que leurs préjugés et leurs fan taisies.

Il semble qu'ils ayent méconnu la grandeur et la digni même de leur ouvrage : ils se sont amusés à faire d institutions puériles, avec lesquelles ils se sont à la véri conformés aux petits esprits, mais décrédités auprès d gens de bon sens.

Ils se sont jettés dans des détails inutiles ; ils o donné dans les cas particuliers ; ce qui marque un gén étroit qui ne voit les choses que par parties et n'embras rien d'une vûe générale.

Quelques-uns ont affecté de se servir d'une aut langue que la vulgaire : chose absurde pour un faiseu de loix. Comment peut-on les observer, si elles ne so pas connues ?

Ils ont souvent aboli sans nécessité celles qu'ils ont trouvées établies ; c'est-à-dire qu'ils ont jetté les peuples dans les désordres inséparables des changemens.

Il est vrai que, par une bisarrerie qui vient plutôt de la nature que de l'esprit des hommes, il est quelquefois nécessaire de changer certaines loix. Mais le cas est rare, et, lorsqu'il arrive, il n'y faut toucher que d'une main tremblante : on y doit observer tant de solemnités et apporter tant de précautions que le peuple en conclue naturellement que les loix sont bien saintes, puisqu'il faut tant de formalités pour les abroger.

Souvent ils les ont faites trop subtiles et ont suivi des idées logiciennes plutôt que l'équité naturelle. Dans la suite, elles ont été trouvées trop dures, et, par un esprit d'équité, on a cru devoir s'en écarter ; mais ce remede étoit un nouveau mal. Quelles que soient les loix, il faut toujours les suivre et les regarder comme la conscience publique, à laquelle celle des particuliers doit se conformer toujours.

Il faut pourtant avouer que quelques-uns d'entr'eux ont eu une attention qui marque beaucoup de sagesse : c'est qu'ils ont donné aux peres une grande autorité sur leurs enfans. Rien ne soulage plus les magistrats ; rien ne dégarnit plus les tribunaux ; rien, enfin, ne répand plus de tranquillité dans un état, où les mœurs font toujours de meilleurs citoyens que les loix.

C'est, de toutes les puissances, celle dont on abuse le moins ; c'est la plus sacrée de toutes les magistratures ; c'est la seule qui ne dépend pas des conventions, et qui les a même précédées.

On remarque que, dans les pays où l'on met dans les mains paternelles plus de récompenses et de punitions, les familles sont mieux réglées : les peres sont l'image

du Créateur de l'Univers, qui, quoiqu'il puisse conduire les hommes par son amour, ne laisse pas de se les attacher encore par les motifs de l'espérance et de la crainte.

Je ne finirai pas cette lettre sans te faire remarquer la bisarrerie de l'esprit des Français. On dit qu'ils ont retenu des loix romaines un nombre infini de choses inutiles et même pis, et ils n'ont pas pris d'elles la puissance paternelle, qu'elles ont établie comme la premiere autorité légitime.

De Paris, le 4 de la lune de Gemmadi 2, 1719.

LETTRE CXXX

Rica a ***.

Je te parlerai dans cette lettre d'une certaine nation qu'on appelle *les Nouvellistes*, qui s'assemblent dans un jardin magnifique, où leur oisiveté est toujours occupée. Ils sont très-inutiles à l'Etat, et leurs discours de cinquante ans n'ont pas un effet différent de celui qu'auroit pû produire un silence aussi long. Cependant ils se croyent considérables, parce qu'ils s'entretiennent de projets magnifiques et traitent de grands intérêts.

La base de leurs conversations est une curiosité frivole et ridicule : il n'y a point de cabinet si mystérieux qu'ils ne prétendent pénétrer ; ils ne sçauroient consentir à ignorer quelque chose ; ils sçavent combien notre auguste sultan a de femmes, combien il fait d'enfans toutes les années ; et, quoiqu'ils ne fassent aucune dépense en espions, ils sont instruits des mesures qu'il prend pour humilier l'empereur des Turcs et celui des Mogols.

A peine ont-ils épuisé le présent qu'ils se précipitent dans l'avenir, et, marchant au-devant de la Providence, ils la préviennent sur toutes les démarches des hommes. Ils conduisent un général par la main, et, après l'avoir loué de mille sottises qu'il n'a pas faites, ils lui en préparent mille autres qu'il ne fera pas.

Ils font voler les armées comme les grues et tomber les murailles comme des cartons ; ils ont des ponts sur toutes les rivieres, des routes secrétes dans toutes les montagnes, des magasins immenses dans les sables brulans : il ne leur manque que le bon sens.

Il y a un homme avec qui je loge, qui reçut cette lettre d'un nouvelliste. Comme elle m'a paru singuliere, je la gardai. La voici :

« Monsieur,

« Je me trompe rarement dans mes conjectures sur les « affaires du tems.

« Le 1er janvier 1711, je prédis que l'empereur Joseph « mourroit dans le cours de l'année. Il est vrai que, comme « il se portoit fort bien, je crus que je me ferois mocquer « de moi si je m'expliquois d'une maniere bien claire : ce « qui fit que je me servis de termes un peu énigmatiques ; « mais les gens qui sçavent raisonner m'entendirent bien. « Le 17 avril de la même année, il mourut de la petite « vérole.

« Dès que la guerre fut déclarée entre l'Empereur et les « Turcs, j'allai chercher nos messieurs dans tous les coins « des Tuilleries ; je les assemblai près du bassin et leur « prédis qu'on ferait le siége de Belgrade, et qu'il seroit « pris. J'ai été assez heureux pour que ma prédiction ait « été accomplie. Il est vrai que, vers le milieu du siége,

« je pariai cent pistoles qu'il seroit pris le 18 août(1); « il ne fut pris que le lendemain. Peut-on perdre à si « beau jeu?

« Lorsque je vis que la flotte d'Espagne débarquoit en « Sardaigne, je jugeai qu'elle en feroit la conquête ; je le « dis, et cela se trouva vrai. Enflé de ce succès, j'ajoutai « que cette flotte victorieuse iroit débarquer à Final, pour « faire la conquête du Milanès. Comme je trouvai de la « résistance à faire recevoir cette idée, je voulus la soute- « nir glorieusement : je pariai cinquante pistoles, et je « les perdis encore : car ce diable d'Alberoni, malgré la « foi des traités, envoya sa flotte en Sicile et trompa tout « à la fois deux grands politiques, le duc de Savoye et « moi.

« Tout cela, Monsieur, me déroute si fort que j'ai résolu « de prédire toujours et de ne parier jamais. Autrefois « nous ne connoissions point aux Tuilleries l'usage des « paris, et feu M. le comte de L... ne les souffroit guéres. « Mais, depuis qu'une troupe de petits-maitres s'est mêlée « parmi nous, nous ne sçavons plus où nous en « sommes : à peine ouvrons-nous la bouche pour dire « une nouvelle, qu'un de ces jeunes gens propose de parier « contre.

« L'autre jour, comme j'ouvrois mon manuscrit et « accommodois mes lunettes sur mon nez, un de ces fan- « farons, saisissant justement l'intervalle du premier mot « au second, me dit : « Je parie cent pistoles que non. » « Je fis semblant de n'avoir pas fait d'attention à cette « extravagance, et, reprenant la parole d'une voix plus « forte, je dis : « M. le maréchal de ***, ayant appris... — « Cela est faux, me dit-il. Vous avez toujours des nou-

1. 1717.

« velles extravagantes ; il n'y a pas le sens commun à « tout cela. »

« Je vous prie, Monsieur, de me faire le plaisir de me « prêter trente pistoles : car je vous avoue que ces paris « m'ont fort dérangé. Je vous envoye la copie de deux « lettres que j'ai écrites au Ministre.

« Je suis, etc. »

« LETTRES D'UN NOUVELLISTE AU MINISTRE. »

« Monseigneur,

« Je suis le sujet le plus zélé que le Roi ait jamais eu. « C'est moi qui obligeai un de mes amis d'exécuter le « projet que j'avois formé d'un livre pour démontrer que « Louis le Grand étoit plus grand que tous les princes « qui ont mérité le nom de *Grand*. Je travaille depuis « long-tems à un autre ouvrage qui fera encore plus « d'honneur à notre nation, si Votre Grandeur veut « m'accorder un privilége : mon dessein est de prouver « que, depuis le commencement de la Monarchie, les « Français n'ont jamais été battus, et que ce que les his- « toriens ont dit jusqu'ici de nos désavantages sont de « véritables impostures. Je suis obligé de les redresser « en bien des occasions, et j'ose me flatter que je brille « sur-tout dans la critique.

« Je suis, Monseigneur, etc. »

« Monseigneur,

« Depuis la perte que nous avons faite de M. le comte « de L..., nous vous supplions d'avoir la bonté de nous « permettre d'élire un président. Le désordre se met dans

« nos conférences, et les affaires d'Etat n'y sont pas trai-
« tées avec la même discussion que par le passé : nos jeunes
« gens vivent absolument sans égard pour les anciens et,
« entr'eux, sans discipline ; c'est le véritable conseil de
« Roboam, où les jeunes imposent aux vieillards. Nous
« avons beau leur représenter que nous étions paisibles pos-
« sesseurs des Tuilleries vingt ans avant qu'ils ne fussent
« au Monde ; je crois qu'ils nous en chasseront à la fin,
« et qu'obligés de quitter ces lieux où nous avons tant de
« fois évoqué les ombres de nos héros français, il fau-
« dra que nous allions tenir nos conférences au Jardin
« du Roi ou dans quelque lieu plus écarté.

« Je suis, etc..., »

A Paris, le 7 de la lune de Gemmadi 2, 1719.

LETTRE CXXXI.

Rhedi a Rica, a Paris.

Une des choses qui a le plus exercé ma curiosité en arrivant en Europe, c'est l'histoire et l'origine des républiques. Tu sçais que la plûpart des Asiatiques n'ont pas seulement d'idée de cette sorte de gouvernement, et que l'imagination ne les a pas servis jusques à leur faire comprendre qu'il puisse y en avoir sur la Terre d'autre que le despotique.

Les premiers gouvernemens que nous connaissons étoient monarchiques : ce ne fut que par hazard et par la succession des siécles que les républiques se formerent.

La Gréce ayant été abîmée par un déluge, de nouveaux habitans vinrent la peupler. Elle tira presque toute

ses colonies d'Egypte et des contrées de l'Asie les plus voisines, et, comme ces pays étoient gouvernés par des rois, les peuples qui en sortirent furent gouvernés de même. Mais, la tyrannie de ces princes devenant trop pésante, on secoua le joug, et du débris de tant de royaumes s'éleverent ces républiques qui firent si fort fleurir la Gréce, seule polie au milieu des Barbares.

L'amour de la liberté, la haine des rois, conserva long-tems la Gréce dans l'indépendance et étendit au loin le gouvernement républicain. Les villes grecques trouverent des alliées dans l'Asie Mineure ; elles y envoyerent des colonies aussi libres qu'elles, qui leur servirent de remparts contre les entreprises des rois de Perse. Ce n'est pas tout : la Gréce peupla l'Italie ; l'Italie, l'Espagne et peut-être les Gaules. On sçait que cette grande Hespérie, si fameuse chez les Anciens, étoit au commencement la Gréce, que ses voisins regardoient comme un séjour de félicité. Les Grecs, qui ne trouvoient point chez eux ce pays heureux, l'allerent chercher en Italie ; ceux d'Italie, en Espagne ; ceux d'Espagne, dans la Bétique ou le Portugal : de maniere que toutes ces régions porterent ce nom chez les Anciens. Ces colonies grecques apporterent avec elles un esprit de liberté qu'elles avoient pris dans ce doux pays. Ainsi on ne voit guéres, dans ces tems reculés, de monarchies dans l'Italie, l'Espagne, les Gaules. Tu verras bientôt que les peuples du Nord et d'Allemagne n'étoient pas moins libres ; et, si l'on trouve des vestiges de quelque royauté parmi eux, c'est qu'on a pris pour des rois les chefs des armées ou des républiques.

Tout ceci se passoit en Europe : car, pour l'Asie et l'Afrique, elles ont toujours été accablées sous le despotisme, si vous en exceptez quelques villes de l'Asie

Mineure dont nous avons parlé, et la république de Carthage en Afrique.

Le Monde fut partagé entre deux puissantes républiques : celle de Rome et celle de Carthage. Il n'y a rien de si connu que les commencemens de la République romaine, et rien qui le soit si peu que l'origine de celle de Carthage. On ignore absolument la suite des princes africains depuis Didon, et comment ils perdirent leur puissance. C'eût été un grand bonheur pour le Monde que l'agrandissement prodigieux de la République romaine, s'il n'y avoit pas eu cette différence injuste entre les citoyens romains et les peuples vaincus ; si l'on avoit donné aux gouverneurs des provinces une autorité moins grande ; si les loix, si saintes, pour empêcher leur tyrannie avoient été observées ; et s'ils ne s'étoient pas servis, pour les faire taire, des mêmes trésors que leur injustice avoit amassés.

César oprima la République romaine et la soumit à un pouvoir arbitraire.

L'Europe gémit long-tems sous un gouvernement militaire et violent, et la douceur romaine fut changée en une cruelle opression.

Cependant une infinité de nations inconnues sortirent du Nord, se répandirent comme des torrens dans les provinces romaines, et, trouvant autant de facilité à faire des conquêtes qu'à exercer leurs pirateries, elles démembrerent l'Empire et fonderent des royaumes. Ces peuples étoient libres, et ils bornoient si fort l'autorité de leurs rois qu'ils n'étoient proprement que des chefs ou des généraux. Ainsi ces royaumes, quoique fondés par la force, ne sentirent point le joug du vainqueur. Lorsque les peuples d'Asie, comme les Turcs et les Tartares, firent des conquêtes, soumis à la volonté d'un seul, ils ne son-

rent qu'à lui donner de nouveaux sujets et à établir par
armes son autorité violente. Mais les peuples du
ord, libres dans leur pays, s'emparant des provinces
maines, ne donnerent point à leurs chefs une grande
torité. Quelques-uns même de ces peuples, comme les
ndales en Afrique, les Goths en Espagne, déposoient
rs rois dès qu'ils n'en étoient pas satisfaits, et, chez les
tres, l'autorité du Prince étoit bornée de mille manieres
férentes : un grand nombre de seigneurs la parta-
oient avec lui ; les guerres n'étoient entreprises que de
r consentement ; les dépouilles étoient partagées entre
chef et les soldats ; aucun impôt en faveur du Prince ;
loix étoient faites dans les assemblées de la Nation.
ilà le principe fondamental de tous ces états qui se for-
rent des débris de l'Empire romain.

A Venise, le 20 de la lune de Rhegeb, 1719.

LETTRE CXXXII.

Rica a ***.

Je fus, il y a cinq ou six mois, dans un caffé ; j'y remar-
ai un gentilhomme assez bien mis, qui se faisoit écou-
: il parloit du plaisir qu'il y avoit de vivre à Paris et
ploroit sa situation d'être obligé d'aller languir dans la
ovince. « J'ai, dit-il, quinze mille livres de rente en
nds de terre, et je me croirois plus heureux si j'avois le
art de ce bien-là en argent et en effets portables par-
ut. J'ai beau presser mes fermiers et les accabler de frais
justice, je ne fais que les rendre plus insolvables ; je
i jamais pû voir cent pistoles à la fois. Si je devois dix

mille francs, on me feroit saisir toutes mes terres, et serois à l'Hôpital. »

Je sortis sans avoir fait grande attention à tout ce c cours ; mais, me trouvant hier dans ce quartier, j'en dans la même maison, et j'y vis un homme grave, d visage pâle et allongé, qui, au milieu de cinq ou six c coureurs, paroissoit morne et pensif, jusques à ce q prenant brusquement la parole : « Oui, Messieurs, dit en haussant la voix, je suis ruiné ; je n'ai plus de q vivre : car j'ai actuellement chez moi deux cens mille liv en billets de banque et cent mille écus d'argent. Je trouve dans une situation affreuse : je me suis cru ric, et me voilà à l'Hôpital. Au moins, si j'avois seulem une petite terre où je pusse me retirer, je serois sûr d'av de quoi vivre ; mais je n'ai pas grand comme ce chap de fonds de terre. »

Je tournai par hazard la tête d'un autre côté, et je un autre homme qui faisoit des grimaces de possédé. qui se fier désormais ? s'écrioit-il. Il y a un traître qu croyois si fort de mes amis que je lui avois prêté m argent ; et il me l'a rendu. Quelle perfidie horrible ! beau faire : dans mon esprit, il sera toujours deshonoré

Tout près de-là était un homme très-mal vêtu, qui, vant les yeux au Ciel, disoit : « Dieu bénisse les pro de nos ministres ! Puisse-je voir les actions à deux mi, et tous les laquais de Paris plus riches que leurs maitre J'eus la curiosité de demander son nom. « C'est homme extrêmement pauvre, me dit-on ; aussi a-t-il pauvre métier : il est généalogiste, et il espére que art rendra si les fortunes continuent, et que tous ces n veaux riches auront besoin de lui pour reformer leur no, décrasser leurs ancêtres et orner leurs carrosses. Il s'im gine qu'il va faire autant de gens de qualité qu'il vouc,

: il tressaillit de joye de voir multiplier ses pratiques. »
Enfin je vis entrer un vieillard pâle et sec, que je recon-
us pour nouvelliste avant qu'il se fût assis. Il n'étoit pas
u nombre de ceux qui ont une assurance victorieuse
ontre tous les revers et présagent toujours les victoires
: les trophées ; c'étoit, au contraire, un de ces trem-
leurs qui n'ont que des nouvelles tristes. « Les affaires
ont bien mal du côté d'Espagne, dit-il : nous n'avons
oint de cavalerie sur la frontiere, et il est à craindre que
: prince Pio, qui en a un gros corps, ne fasse contribuer
out le Languedoc. »
Il y avoit vis-à-vis de moi un philosophe assez mal en
rdre, qui prenoit le nouvelliste en pitié et haussoit les
paules à mesure que l'autre haussoit la voix. Je m'appro-
hai de lui, et il me dit à l'oreille : « Vous voyez que ce
t nous entretient, il y a une heure, de sa frayeur pour le
anguedoc, et moi, j'apperçus hier au soir une tache dans
Soleil, qui, si elle augmentoit, pourroit faire tomber
oute la nature en engourdissement, et je n'ai pas dit un
eul mot. »

A Paris, le 17 de la lune de Rhamazan, 1719.

LETTRE CXXXIII.

Rica a ***.

J'allai l'autre jour voir une grande bibliothéque dans
n couvent de dervis, qui en sont comme les dépositaires,
ais qui sont obligés d'y laisser entrer tout le monde à
ertaines heures.
En entrant, je vis un homme grave qui se promenoit

au milieu d'un nombre innombrable de volumes qui l'e touroient. J'allai à lui et le priai de me dire quels étoie quelques-uns de ces livres que je voyois mieux reliés q les autres. « Monsieur, me dit-il, j'habite ici une ter étrangere : je n'y connois personne. Bien des gens r font de pareilles questions ; mais vous voyez bien que n'irai pas lire tous ces livres pour les satisfaire. J'ai m bibliothéquaire qui vous donnera satisfaction : car s'occupe nuit et jour à déchiffrer tout ce que vous voy là ; c'est un homme qui n'est bon à rien, et qui nous très-à-charge, parce qu'il ne travaille point pour le co vent. Mais j'entens l'heure du réfectoire qui sonne. Ce qui, comme moi, sont à la tête d'une communau doivent être les premiers à tous les exercices. » En disa cela, le moine me poussa dehors, ferma la porte comme s'il eût volé, disparut à mes yeux.

De Paris, le 21 de la lune de Rhamnzan, 1719.

LETTRE CXXXIV.

RICA AU MÊME.

Je retournai le lendemain à cette bibliothéque, oì trouvai tout un autre homme que celui que j'avois la premiere fois : son air étoit simple ; sa physionon spirituelle ; et son abord, très-affable. Dès que je lui fait connoître ma curiosité, il se mit en devoir de la sa faire et même, en qualité d'étranger, de m'instruire.

« Mon Pere, lui dis-je, quels sont ces gros volu qui tiennent tout ce côté de bibliothéque ? — Ce sont, dit-il, les interprétes de l'Ecriture. — Il y en a un gr

mbre ! lui repartis-je. Il faut que l'Ecriture fût bien
scure autrefois et bien claire à présent. Reste-t-il encore
elques doutes ? Peut-il y avoir des points contestés ? —
l y en a, bon Dieu ! s'il y en a ! me répondit-il. Il y en
presque autant que de lignes. — Oui ? lui dis-je. Et
'ont donc fait tous ces auteurs ? — Ces auteurs, me
partit-il, n'ont point cherché dans l'Ecriture ce qu'il
ıt croire, mais ce qu'ils croyent eux-mêmes : ils ne
nt point regardée comme un livre où étoient contenus
dogmes qu'ils devoient recevoir, mais comme un ou-
ıge qui pourroit donner de l'autorité à leurs propres
ées. C'est pour cela qu'ils en ont corrompu tous les
ns et ont donné la torture à tous les passages. C'est un
ys où les hommes de toutes les sectes font des des-
ntes et vont comme au pillage ; c'est un champ de
taille où les nations ennemies qui se rencontrent livrent
en des combats, où l'on s'attaque, où l'on s'escarmouche
bien des manieres.

« Tout près de-là vous voyez les livres ascétiques ou
dévotion ; ensuite, les livres de morale, bien plus
les ; ceux de théologie, doublement inintelligibles, et
r la matiere qui y est traitée, et par la maniere de la
iter ; les ouvrages des mystiques, c'est-à-dire des
vots qui ont le cœur tendre. — Ah ! mon Pere, lui dis-
un moment. N'allez pas si vîte. Parlez-moi de ces
stiques. — Monsieur, dit-il, la dévotion échauffe un
eur disposé à la tendresse et lui fait envoyer des esprits
cerveau, qui l'échauffent de même : d'où naissent les
tases et les ravissemens. Cet état est le délire de la dévo-
n. Souvent il se perfectionne ou plutôt dégénére en
iiétisme : vous sçavez qu'un Quiétiste n'est autre chose
'un homme fou, dévot et libertin.

« Voyez les casuistes, qui mettent au jour les secrets

de la nuit, qui forment dans leur imagination tous les monstres que le Démon d'Amour peut produire, les rassemblent, les comparent et en font l'objet éternel de leurs pensées : heureux si le cœur ne se met pas de la partie et ne devient pas lui-même complice de tant d'égaremens si naïvement décrits et si nuement peints

« Vous voyez, Monsieur, que je pense librement, e que je vous dis tout ce que je pense. Je suis naturellement naïf et plus encore avec vous qui êtes un étranger qui voulez sçavoir les choses et les sçavoir telles qu'elle sont. Si je voulois, je ne vous parlerois de tout cec qu'avec admiration, je vous dirois sans cesse : « Cela es « divin, cela est respectable ; il y a du merveilleux. » E il en arriveroit de deux choses l'une, ou que je vou tromperois, ou que je me deshonorerois dans votr esprit. »

Nous en restâmes-là ; une affaire qui survint au dervi rompit notre conversation jusques au lendemain.

De Paris, le 23 de la lune de Rhamazan, 1719.

LETTRE CXXXV

Rica au même.

Je revins à l'heure marquée, et mon homme me men précisément dans l'endroit où nous nous étions quittés « Voici, me dit-il, les grammairiens, les glossateurs et le commentateurs. — Mon Pere, lui dis-je, tous ces gens-l ne peuvent-ils pas se dispenser d'avoir du bon sens — Oui, dit-il, ils le peuvent, et même il n'y paroît pas leurs ouvrages n'en sont pas plus mauvais ; ce qui es

s-commode pour eux. — Cela est vrai, lui dis-je, et je nnois bien des philosophes qui feroient bien de s'ap-quer à ces sortes de sciences. »

« Voilà, poursuivit-il, les orateurs, qui ont le talent de rsuader indépendamment des raisons, et les géométres, obligent un homme malgré lui d'être persuadé et le nvainquent avec tyrannie.

« Voici les livres de métaphysique, qui traitent de si nds intérêts, et dans lesquels l'infini se rencontre par-it ; les livres de physique, qui ne trouvent pas plus de rveilleux dans l'économie du vaste Univers que dans la chine la plus simple de nos artisans ; les livres de decine, ces monumens de la fragilité de la nature et la puissance de l'art, qui font trembler quand ils itent des maladies même les plus légeres, tant ils nous dent la mort présente, mais qui nous mettent dans e sécurité entiere quand ils parlent de la vertu des nedes, comme si nous étions devenus immortels.

« Tout près de-là sont les livres d'anatomie, qui con-nnent bien moins la description des parties du corps main que les noms barbares qu'on leur a donnés : ose qui ne guérit ni le malade de son mal, ni le méde- de son ignorance.

« Voici la chimie, qui habite tantôt l'Hôpital et tantôt Petites-Maisons, comme des demeures qui lui sont alement propres.

Voici les livres de science ou plutôt d'ignorance occulte : s sont ceux qui contiennent quelque espéce de diable- : exécrables, selon la plûpart des gens ; pitoyables, on moi. Tels sont encore les livres d'astrologie judi-ire. — Que dites-vous, mon Pere ? Les livres d'astro-gie judiciaire ! repartis-je avec feu. Et ce sont ceux nt nous faisons le plus de cas en Perse : ils réglent

toutes les actions de notre vie et nous déterminent dar toutes nos entreprises. Les astrologues sont propremer nos directeurs ; ils font plus : ils entrent dans le gouve ment de l'Etat. — Si cela est, me dit-il, vous vivez sou un joug bien plus dur que celui de la raison. Voilà plus étrange de tous les empires. Je plains bien ur famille et encore plus une nation qui se laisse si fo dominer par les Planétes. — Nous nous servons, l repartis-je, de l'astrologie comme vous vous servez (l'algébre. Chaque nation a sa science, selon laquelle el régle sa politique ; tous les astrologues ensemble n'o jamais fait tant de sottises en notre Perse qu'un seul (vos algébristes en a fait ici. Croyez-vous que le concou fortuit des astres ne soit pas une régle aussi sûre que l beaux raisonnemens de votre faiseur de Systême ? Si l'(comptoit les voix là-dessus en France et en Perse, seroit un beau sujet de triomphe pour l'astrologie ; vo verriez les calculateurs bien humiliés. Quel accabla corollaire n'en pourroit-on pas tirer contre eux ? »

Notre dispute fut interrompue, et il falut no quitter.

De Paris, le 26 de la lune de Rhamazan, 1719.

LETTRE CXXXVI

RICA AU MÊME.

Dans l'entrevue suivante, mon sçavant me mena da un cabinet particulier. « Voici les livres d'histoire m derne, me dit-il. Voyez premierement les historiens l'Eglise et des Papes, livres que je lis pour m'édifier, qui font souvent en moi un effet tout contraire.

« Là ce sont ceux qui ont écrit de la décadence du formidable Empire romain, qui s'étoit formé du débris de tant de monarchies, et sur la chute duquel il s'en forma aussi tant de nouvelles. Un nombre infini de peuples barbares, aussi inconnus que les pays qu'ils habitoient, parurent tout à coup, l'inonderent, le ravagerent, le dépécerent, et fonderent tous les royaumes que vous voyez à présent en Europe. Ces peuples n'étoient point proprement barbares, puisqu'ils étoient libres ; mais ils le sont devenus depuis que, soumis pour la plûpart à une puissance absolue, ils ont perdu cette douce liberté si conforme à la raison, à l'humanité et à la nature.

« Vous voyez ici les historiens de l'Empire d'Allemagne, qui n'est qu'une ombre du premier Empire, mais qui est, je crois, la seule puissance qui soit sur la Terre, que la division n'a point affoiblie ; la seule, je crois encore, qui se fortifie à mesure de ses pertes, et qui, lente à profiter des succès, devient indomptable par ses défaites.

« Voici les historiens de France, où l'on voit d'abord la puissance des Rois se former, mourir deux fois, renaître de même, languir ensuite pendant plusieurs siécles ; mais, prenant insensiblement des forces, accrue de toutes parts, monter à son dernier période : semblable à ces fleuves qui, dans leur course, perdent leurs eaux ou se cachent sous terre ; puis, reparoissant de nouveau, grossis par les rivieres qui s'y jettent, entraînent avec rapidité tout ce qui s'oppose à leur passage.

« Là vous voyez la nation espagnole sortir de quelques montagnes ; les princes mahométans subjugués aussi insensiblement qu'ils avoient rapidement conquis ; tant de royaumes réunis dans une vaste monarchie, qui devint presque la seule : jusqu'à ce qu'accablée de sa propre gran-

deur et de sa fausse opulence, elle perdit sa force et sa réputation même et ne conserva que l'orgueil de sa premiere puissance.

« Ce sont ici les historiens d'Angleterre, où l'on voit la liberté sortir sans cesse des feux de la discorde et de la sédition ; le Prince toujours chancelant sur un trône inébranlable ; une nation impatiente, sage dans sa fureur même, et qui, maîtresse de la Mer (chose inouie jusqu'alors), mêle le commerce avec l'empire.

« Tout près de-là sont les historiens de cette autre reine de la Mer, la République de Hollande, si respectée en Europe et si formidable en Asie, où ses négocians voyent tant de rois prosternés devant eux.

« Les historiens d'Italie vous représentent une nation autrefois maîtresse du Monde, aujourd'hui esclave de toutes les autres ; ses princes divisés et foibles, et sans autre attribut de souveraineté qu'une vaine politique.

« Voilà les historiens des républiques : de la Suisse, qui est l'image de la liberté ; de Venise, qui n'a de ressources qu'en son économie ; et de Génes, qui n'est superbe que par ses bâtimens.

« Voici ceux du Nord et, entr'autres, de la Pologne, qui use si mal de sa liberté et du droit qu'elle a d'élire ses rois, qu'il semble qu'elle veuille consoler par-là les peuples ses voisins, qui ont perdu l'un et l'autre. »

Là-dessus nous nous séparâmes jusques au lendemain.

De Paris, le 2 de la lune de Chalval, 1719.

LETTRE CXXXVII

RICA AU MÊME.

Le lendemain, il me mena dans un autre cabinet. « Ce sont ici les poëtes, me dit-il, c'est-à-dire ces auteurs dont le métier est de mettre des entraves au bon sens et d'accabler la raison sous les agrémens comme on ensevelissoit autrefois les femmes sous leurs ornemens et leurs parures. Vous les connoissez : ils ne sont pas rares chez les Orientaux, où le Soleil, plus ardent, semble échauffer les imaginations mêmes.

« Voilà les poëmes épiques. — Eh ! qu'est-ce que les poëmes épiques ? — En vérité, me dit-il, je n'en sçais rien : les connoisseurs disent qu'on n'en a jamais fait que deux, et que les autres qu'on donne sous ce nom ne le sont point ; c'est aussi ce que je ne sçais pas. Ils disent de plus qu'il est impossible d'en faire de nouveaux, et cela est encore plus surprenant.

« Voici les poëtes dramatiques, qui, selon moi, sont les poëtes par excellence et les maîtres des passions. Il y en a de deux sortes : les comiques, qui nous remuent si doucement, et les tragiques, qui nous troublent et nous agitent avec tant de violence.

« Voici les lyriques, que je méprise autant que j'estime les autres, et qui font de leur art une harmonieuse extravagance.

« On voit ensuite les auteurs des idilles et des églogues, qui plaisent même aux gens de Cour par l'idée qu'ils leur donnent d'une certaine tranquillité qu'ils n'ont pas, et qu'ils leur montrent daus la condition des bergers.

« De tous les auteurs que nous avons vûs, voici les plus dangereux : ce sont ceux qui aiguisent les épigrammes, qui sont de petites fléches déliées qui font une playe profonde et inaccessible aux remedes.

« Vous voyez ici les romans, dont les auteurs sont des espéces de poëtes qui outrent également le langage de l'esprit et celui du cœur : ils passent leur vie à chercher la nature et la manquent toujours, et leurs héros y sont aussi étrangers que les dragons aîlés et les hippocentaures. »

« J'ai vû, lui dis-je, quelques-uns de vos romans, et, si vous voyiez les nôtres, vous en seriez encore plus choqué. Ils sont aussi peu naturels et, d'ailleurs, extrêmement génés par nos mœurs : il faut dix années de passion avant qu'un amant ait pû voir seulement le visage de sa maîtresse. Cependant les auteurs sont forcés de faire passer les lecteurs dans ces ennuyeux préliminaires. Or il est impossible que les incidens soient variés. On a recours à un artifice pire que le mal même qu'on veut guérir : c'est aux prodiges. Je suis sûr que vous ne trouverez pas bon qu'une magicienne fasse sortir une armée de dessous terre, qu'un héros, lui seul, en détruise une de cent mille hommes. Cependant voilà nos romans. Ces aventures froides et souvent répétées nous font languir, et ces prodiges extravagans nous révoltent. »

De Paris, le 6 de la lune de Chalval, 1719.

LETTRE CXXXVIII

Rica a Ibben, a Smirne.

Les ministres se succédent et se détruisent ici comme les saisons : depuis trois ans, j'ai vu changer quatre fois

de systéme sur les finances. On léve aujourd'hui les tributs, en Turquie et en Perse, comme les levoient les fondateurs de ces empires ; il s'en faut bien qu'il en soit ici de même. Il est vrai que nous n'y mettons pas tant d'esprit que les Occidentaux : nous croyons qu'il n'y a pas plus de différence entre l'administration des revenus du Prince et celle des biens d'un particulier, qu'il y en a entre compter cent mille tomans ou en comper cent. Mais il y a ici bien plus de finesse et de mystére. Il faut que de grands génies travaillent nuit et jour, qu'ils enfantent sans cesse et avec douleur de nouveaux projets, qu'ils écoutent les avis d'une infinité de gens qui travaillent pour eux sans en être priés, qu'ils se retirent et vivent dans le fond d'un cabinet impénétrable aux grands et sacré aux petits, qu'ils ayent toujours la tête remplie de secrets importants, de desseins miraculeux, de systémes nouveaux, et qu'absorbés dans les méditations ils soient privés de l'usage de la parole et quelquefois même de celui de la politesse.

Dès que le feu Roi eut fermé les yeux, on pensa à établir une nouvelle administration. On sentoit qu'on étoit mal, mais on ne sçavait comment faire pour être mieux. On ne s'étoit pas bien trouvé de l'autorité sans bornes des ministres précédens ; on la voulut partager. On créa pour cet effet six ou sept conseils, et ce ministére est peut-être celui de tous qui a gouverné la France avec plus de sens. La durée en fut courte, aussi bien que celle du bien qu'il produisit.

La France, à la mort du feu Roi, étoit un corps accablé de mille maux. N*** prit le fer à la main, retrancha les chairs inutiles, et appliqua quelques remedes topiques. Mais il restoit toujours un vice intérieur à guérir. Un étranger est venu, qui a entrepris cette cure.

Après bien des remedes violens, il a cru lui avoir rendu son embonpoint, et il l'a seulement rendue bouffie.

Tous ceux qui étoient riches il y a six mois sont à présent dans la pauvreté, et ceux qui n'avoient pas de pain regorgent de richesses. Jamais ces deux extrêmités ne se sont touchées de si près. L'Etranger a tourné l'Etat comme un fripier tourne un habit : il fait paroître dessus ce qui étoit dessous, et, ce qui étoit dessous, il le met à l'envers. Quelles fortunes inespérées, incroyables même à ceux qui les ont faites ! Dieu ne tire pas plus rapidement les hommes du néant. Que de valets servis par leurs camarades et peut-être demain par leurs maîtres !

Tout ceci produit souvent des choses bisarres. Les laquais qui avoient fait fortune sous le regne passé vantent aujourd'hui leur naissance ; ils rendent à ceux qui viennent de quitter leur livrée dans une certaine rue, tout le mépris qu'on avoit pour eux il y a six mois ; ils crient de toute leur force : « La noblesse est ruinée ! Quel désordre dans l'Etat ! Quelle confusion dans les rangs ! On ne voit que des inconnus faire fortune ! » Je te promets que ceux-ci prendront bien leur revanche sur ceux qui viendront après eux, et que, dans trente ans, ces gens de qualité feront bien du bruit.

A Paris, le 1er de la lune de Zilcadé, 1720.

LETTRE CXXXIX

RICA AU MÊME.

Voici un grand exemple de la tendresse conjugale, non seulement dans une femme, mais dans une reine. La

reine de Suéde, voulant à toute force associer le prince son époux à la couronne, pour aplanir toutes les difficultés, a envoyé aux Etats une déclaration par laquelle elle se désiste de la régence en cas qu'il soit élû.

Il y a soixante et quelques années qu'une autre reine, nommée *Christine,* abdiqua la couronne pour se donner tout entiere à la philosophie. Je ne sçais lequel de ces deux exemples nous devons admirer davantage.

Quoique j'approuve assez que chacun se tienne ferme dans le poste où la Nature l'a mis, et que je ne puisse louer la foiblesse de ceux qui, se trouvant au-dessous de leur état, le quittent comme par une espéce de désertion, je suis cependant frappé de la grandeur d'ame de ces deux princesses et de voir l'esprit de l'une et le cœur de l'autre supérieurs à leur fortune. Christine a songé à connoître dans le tems que les autres ne songent qu'à jouir, et l'autre ne veut jouir que pour mettre tout son bonheur entre les mains de son auguste époux.

De Paris, le 27 de la lune de Maharram, 1720.

LETTRE CXL

RICA A USBEK, A ***.

Le parlement de Paris vient d'être relégué dans une petite ville qu'on appelle *Pontoise.* Le Conseil lui a envoyé enregister ou approuver une déclaration qui le deshonore, et il l'a enregistrée d'une maniere qui deshonore le Conseil.

On menace d'un pareil traitement quelques parlemens du Royaume.

Ces compagnies sont toujours odieuses : elles n'approchent des rois que pour leur dire de tristes vérités, et, pendant qu'une foule de courtisans leur représentent sans cesse un peuple heureux sous leur gouvernement, elles viennent démentir la flatterie et apporter aux pieds du trône les gémissemens et les larmes dont elles sont dépositaires.

C'est un pésant fardeau, mon cher Usbek, que celui de la vérité, lorsqu'il faut la porter jusques aux princes. Ils doivent bien penser que ceux qui s'y déterminent y sont contraints, et qu'ils ne se résoudroient jamais à faire des démarches si tristes et si affligeantes pour ceux qui les font, s'ils n'y étoient forcés par leur devoir, leur respect et même leur amour.

De Paris, le 21 de la lune de Gemmadi 1, 1720.

LETTRE CXLI

Rica au même.

J'irai te voir sur la fin de la semaine. Que les jours couleront agréablement avec toi !

Je fus présenté, il y a quelques jours, à une dame de la Cour qui avoit quelque envie de voir ma figure étrangere. Je la trouvai belle, digne des regards de notre monarque et d'un rang auguste dans le lieu sacré où son cœur repose.

Elle me fit mille questions sur les mœurs des Persans et sur la maniere de vivre des Persanes. Il me parut que la vie du serrail n'étoit pas de son goût, et qu'elle trouvoit de la répugnance à voir un homme partagé entre dix

u douze femmes. Elle ne put voir sans envie le bonheur e l'un et sans pitié la condition des autres. Comme elle .me la lecture, sur-tout celle des poëtes et des romans, lle souhaita que je lui parlasse des nôtres. Ce que je lui n dis redoubla sa curiosité ; elle me pria de lui faire tra-uire un fragment de quelques-uns de ceux que j'ai appor-:s. Je le fis, et je lui envoyai quelques jours après un conte ersan. Peut-être seras-tu bien aise de le voir travesti.

Du tems de Cheik-Ali-Can, il y avoit en Perse une :mme nommée *Zulema.* Elle sçavoit par cœur tout le iint Alcoran ; il n'y avoit point de dervis qui entendît iieux qu'elle les traditions des saints Prophétes ; les octeurs arabes n'avoient rien dit de si mystérieux qu'elle 'en comprît tous les sens ; et elle joignoit à tant de con-oissances un certain caractére d'esprit enjoué qui laissoit peine deviner si elle vouloit amuser ceux à qui elle par-oit, ou les instruire.

Un jour qu'elle étoit avec ses compagnes dans une des ılles du serrail, une d'elles lui demanda ce qu'elle pen-oit de l'autre vie, et si elle ajoutoit foi à cette ancienne ·adition de nos docteurs, que le Paradis n'est fait que our les hommes.

« C'est le sentiment commun, leur dit-elle ; il n'y a .en que l'on n'ait fait pour dégrader notre sexe. Il y a ıême une nation répandue par toute la Perse, qu'on ppelle *la Nation Juive*, qui soutient, par l'autorité de ses vres sacrés, que nous n'avons point d'ame.

« Ces opinions si injurieuses n'ont d'autre origine que orgueil des hommes, qui veulent porter leur supériorité u-delà même de leur vie et ne pensent pas que, dans le irand Jour, toutes les créatures paroîtront devant Dieu omme le néant, sans qu'il y ait entr'elles de prérogatives ue celles que la vertu y aura mises.

« Dieu ne se bornera point dans ses récompenses, et comme les hommes qui auront bien vécu et bien usé d l'empire qu'ils ont ici-bas sur nous, seront dans un para dis plein de beautés célestes et ravissantes, et telles que si un mortel les avoit vûes, il se donneroit aussitôt l mort dans l'impatience d'en jouir, aussi les femmes ver tueuses iront dans un lieu de délices, où elles seront eny vrées d'un torrent de voluptés avec des hommes divins qu leur seront soumis : chacune d'elles aura un serrail, dar lequel ils seront enfermés, et des eunuques encore plu fidéles que les nôtres, pour les garder.

« J'ai lu, ajouta-t-elle, dans un livre arabe, qu'u homme nommé *Ibrahim* étoit d'une jalousie insuppo table. Il avoit douze femmes extrêmement belles, qu' traitoit d'une maniere très-dure ; il ne se fioit plu à ses eunuques ni aux murs de son serrail ; il les teno presque toujours sous la clef, enfermées dans leu chambre, sans qu'elles pussent se voir ni se parler : ca il étoit même jaloux d'une amitié innocente. Toutes s actions prenoient la teinture de sa brutalité naturelle jamais une douce parole ne sortit de sa bouche, et jama il ne fit le moindre signe qui n'ajoutât quelque chose à rigueur de leur esclavage.

« Un jour qu'il les avoit toutes assemblées dans un salle de son serrail, une d'entr'elles, plus hardie que l autres, lui reprocha son mauvais naturel. « Quand c « cherche si fort les moyens de se faire craindre, lui di « elle, on trouve toujours auparavant ceux de se fai « haïr. Nous sommes si malheureuses que nous r « pouvons nous empêcher de desirer un changemen « D'autres, à ma place, souhaiteroient votre mort ; je r « souhaite que la mienne ; et, ne pouvant espérer d'êt « séparée de vous que par-là, il me sera encore bi

doux d'en être séparée. » Ce discours, qui auroit dû le
ucher, le fit entrer dans une furieuse colere ; il tira son
oignard et le lui plongea dans le sein. « Mes cheres
compagnes, dit-elle d'une voix mourante, si le Ciel a
pitié de ma vertu, vous serez vengées. » A ces mots,
le quitta cette vie infortunée pour aller dans le séjour
es délices où les femmes qui ont bien vécu jouissent d'un
onheur qui se renouvelle toujours.

« D'abord elle vit une prairie riante, dont la verdure
oit relevée par les peintures des fleurs les plus vives ;
n ruisseau, dont les eaux étoient plus pures que le cris-
l, y faisoit un nombre infini de détours. Elle entra
nsuite dans des bocages charmans, dont le silence n'étoit
nterrompu que par le doux chant des oiseaux. De magni-
ques jardins se présenterent ensuite : la Nature les avoit
rnés avec sa simplicité et toute sa magnificence. Elle
ouva enfin un palais superbe, préparé pour elle et rempli
hommes célestes destinés à ses plaisirs.

« Deux d'entr'eux se présenterent aussi-tôt pour la
eshabiller ; d'autres la mirent dans le bain et la parfu-
erent des plus délicieuses essences. On lui donna ensuite
es habits infiniment plus riches que les siens. Après
uoi, on la mena dans une grande salle, où elle trouva
n feu fait avec des bois odoriférans et une table couverte
es mets les plus exquis. Tout sembloit concourir au
vissement de ses sens : elle entendoit, d'un côté, une
usique d'autant plus divine qu'elle étoit plus tendre ; de
utre, elle ne voyoit que des danses de ces hommes
vins, uniquement occupés à lui plaire. Cependant tant
e plaisirs ne devoient servir qu'à la conduire insensible-
ent à des plaisirs plus grands. On la mena dans sa
hambre, et, après l'avoir encore une fois deshabillée, on
porta dans un lit superbe, où deux hommes d'une

beauté charmante la reçurent dans leurs bras. C'est pou
lors qu'elle fut enyvrée, et que ses ravissemens passerer
même ses desirs. « Je suis toute hors de moi, leur disoi
« elle ; je croirois mourir, si je n'étois sûre de mon immo
« talité. C'en est trop ! Laissez-moi : je succombe sou
« la violence des plaisirs. Oui, vous rendez un peu l
« calme à mes sens ; je commence à respirer et à reven
« à moi-même. D'où vient que l'on a ôté les flambeaux
« Que ne puis-je à présent considérer votre beau
« divine ? Que ne puis-je voir… ? Mais pourquoi voir
« Vous me faites rentrer dans mes premiers transports.
« Dieux ! que ces ténébres sont aimables ! Quoi !
« serai immortelle et immortelle avec vous ? Je serai…
« Non, je vous demande grace : car je vois bien que vou
« êtes gens à n'en demander jamais. »

« Après plusieurs commandemens réitérés, elle f
obéie ; mais elle ne le fut que lorsqu'elle voulut l'êt
bien sérieusement. Elle se reposa languissamment
s'endormit dans leurs bras. Deux momens de somme
réparerent sa lassitude ; elle reçut deux baisers qui l'e
flammerent soudain et lui firent ouvrir les yeux. «
« suis inquiéte, dit-elle : je crains que vous ne m'aimi
« plus. » C'étoit un doute dans lequel elle ne vouloit p
rester long-tems ; aussi eut-elle avec eux tous les éclai
cissemens qu'elle pouvoit desirer. « Je suis désabusé
« s'écria-t-elle. Pardon, pardon ! Je suis sûre de vou
« Vous ne me dites rien, mais vous prouvez mieux q
« tout ce que vous me pourriez dire. Oui, oui ! je vo
« le confesse : on n'a jamais tant aimé. Mais quoi ! vo
« vous disputez tous deux l'honneur de me persuader
« Ah ! si vous vous disputez, si vous joignez l'ambitio
« au plaisir de ma défaite, je suis perdue : vous ser
« tous deux vainqueurs ; il n'y aura que moi de vai

cue ; mais je vous vendrai bien cher la victoire. »

« Tout ceci ne fut interrompu que par le jour. Ses
idéles et aimables domestiques entrerent dans sa chambre
t firent lever ces deux jeunes hommes, que deux
ieillards ramenerent dans les lieux où ils étoient gardés
our ses plaisirs. Elle se leva ensuite et parut d'abord à
ette cour idolâtre dans les charmes d'un deshabillé simple
t ensuite couverte des plus somptueux ornemens. Cette
uit l'avoit embellie : elle avoit donné de la vie à son
eint et de l'expression à ses graces. Ce ne fut pendant
out le jour que danses, que concerts, que festins, que
eux, que promenades, et l'on remarquoit qu'Anaïs se
éroboit de tems en tems et voloit vers ses deux jeunes
éros. Après quelques précieux instans d'entrevue, elle
evenoit vers la troupe qu'elle avoit quittée, toujours avec
n visage plus serein. Enfin, sur le soir, on la perdit
out-à-fait : elle alla s'enfermer dans le serrail, où elle
ouloit, disoit-elle, faire connoissance avec ces captifs
nmortels qui devoient à jamais vivre avec elle. Elle
isita donc les apartemens de ces lieux les plus reculés
t les plus charmans, où elle compta cinquante esclaves
'une beauté miraculeuse : elle erra toute la nuit de
hambre en chambre, recevant par-tout des hommages
oujours différens et toujours les mêmes.

« Voilà comment l'immortelle Anaïs passoit sa vie,
antôt dans des plaisirs éclatans, tantôt dans des plaisirs
olitaires ; admirée d'une troupe brillante, ou bien aimée
'un amant éperdu. Souvent elle quittoit un palais
nchanté pour aller dans une grotte champêtre ; les fleurs
embloient naître sous ses pas, et les jeux se présentoient
n foule au-devant d'elle.

« Il y avoit plus de huit jours qu'elle étoit dans cette
emeure heureuse, que, toujours hors d'elle-même, elle

n'avoit pas fait une seule réfléxion : elle avoit joui de so bonheur sans le connoître et sans avoir eu un seul de ce momens tranquilles où l'ame se rend, pour ainsi dire compte à elle-même et s'écoute dans le silence de passions.

« Les bienheureux ont des plaisirs si vifs qu'ils peuver rarement jouir de cette liberté d'esprit. C'est pour cel qu'attachés invinciblement aux objets présens ils perder entierement la mémoire des choses passées et n'ont plu aucun souci de ce qu'ils ont connu ou aimé dar l'autre vie.

« Mais Anaïs, dont l'esprit était vraiment philosoph avoit passé presque toute sa vie à méditer ; elle avo poussé ses réfléxions beaucoup plus loin qu'on n'auro dû l'attendre d'une femme laissée à elle-même. La retrai austére que son mari lui avoit fait garder ne lui avo laissé que cet avantage. C'est cette force d'esprit qu lui avoit fait mépriser la crainte, dont ses compagne étoient frappées, et la mort, qui devoit être la fin de se peines et le commencement de sa félicité.

« Ainsi elle sortit peu à peu de l'yvresse des plaisirs s'enferma seule dans un apartément de son palais. El se laissa aller à des réfléxions bien douces sur sa cond tion passée et sur sa félicité présente ; elle ne put s'em pêcher de s'attendrir sur le malheur de ses compagnes on est sensible à des tourmens que l'on a partagés. Ana ne se tint pas dans les simples bornes de la compassion plus tendre envers ces infortunées, elle se sentit portée les secourir.

« Elle donna ordre à un de ces jeunes hommes qu étoient auprès d'elle, de prendre la figure de son mar d'aller dans son serrail, de s'en rendre maître, de l'en cha ser, et d'y rester à sa place jusqu'à ce qu'elle le rappellâ

« L'exécution fut prompte : il fendit les airs, arriva à porte du serrail d'Ibrahim, qui n'y étoit pas. Il frappe ; ut lui est ouvert : les eunuques tombent à ses pieds ; il le vers les apartemens où les femmes d'Ibrahim étoient nfermées : il avoit, en passant, pris les clefs dans la oche de ce jaloux, à qui il s'étoit rendu invisible. Il ntre et les surprend d'abord par son air doux et affable, , bientôt après, il les surprend davantage par ses em-ressemens et par la rapidité de ses entreprises. Toutes irent leur part de l'étonnement, et elles l'auroient pris our un songe s'il y eût eu moins de réalité.

« Pendant que ces nouvelles scénes se jouent dans le rrail, Ibrahim heurte, se nomme, tempête et crie. Après 'oir essuyé bien des difficultés, il entre et jette les inuques dans un désordre extrême. Il marche à grands is ; mais il recule en arriere et tombe comme des nues iand il voit le faux Ibrahim, sa véritable image, dans utes les libertés d'un maître. Il crie au secours : il veut ie les eunuques lui aident à tuer cet imposteur ; mais il est pas obéi. Il n'a plus qu'une bien foible ressource : est de s'en rapporter au jugement de ses femmes. Dans ie heure, le faux Ibrahim avoit séduit tous ses juges. autre est chassé et traîné indignement hors du serrail, et auroit reçu la mort mille fois si son rival n'avoit donné qu'on lui sauvât la vie. Enfin, le nouvel Ibra-m, resté maître du champ de bataille, se montra de plus plus digne d'un tel choix et se signala par des miracles squ'alors inconnus.

« Vous ne ressemblez pas à Ibrahim, disoient ces femmes. — Dites, dites plutôt que cet imposteur ne me ressemble pas, disoit le triomphant Ibrahim. Comment faut-il faire pour être votre époux, si ce que je fais ne suffit pas ? — Ah ! nous n'avons garde de douter, dirent

« les femmes. Si vous n'êtes pas Ibrahim, il nous suff « que vous ayez si bien mérité de l'être : vous êtes plu « Ibrahim en un jour qu'il ne l'a été dans le cours de d « années. — Vous me promettez donc, reprit-il, que vou « vous déclarerez en ma faveur contre cet imposteur ? - « N'en doutez pas, dirent-elles d'une commune voix « nous vous jurons une fidélité éternelle ; nous n'avo « été que trop long-tems abusées : le traître ne sou « çonnoit point notre vertu ; il ne soupçonnoit qu « sa foiblesse. Nous voyons bien que les hommes « sont point faits comme lui ; c'est à vous sans dou « qu'ils ressemblent. Si vous sçaviez combien vous no « le faites haïr ! — Ah ! je vous donnerai souvent « nouveaux sujets de haine, reprit le faux Ibrahim : vo « ne connoissez point encore tout le tort qu'il vous « fait. — Nous jugeons de son injustice par la grande « de notre vengeance, reprirent-elles. — Oui, vous av « raison, dit l'homme divin : j'ai mesuré l'expiation « crime ; je suis bien aise que vous soyez contentes « ma maniere de punir. — Mais, dirent ces femmes, « cet imposteur revient, que ferons-nous ? — Il lui serc « je crois, difficile de vous tromper, répondit-il : dans « place que j'occupe auprès de vous, on ne se souti « guéres par la ruse, et, d'ailleurs, je l'enverrai si loin c « vous n'entendrez plus parler de lui. Pour lors, je pre « drai sur moi le soin de votre bonheur : je ne se « point jaloux ; je sçaurai m'assurer de vous sans vo « gêner ; j'ai assez bonne opinion de mon mérite po « croire que vous me serez fidéles. Si vous n'étiez « vertueuses avec moi, avec qui le seriez-vous ? »

« Cette conversation dura long-tems entre lui et femmes, qui, plus frappées de la différence des de Ibrahim que de leur ressemblance, ne songeoient

même à se faire éclaircir de tant de merveilles. Enfin le mari désespéré revint encore les troubler : il trouva toute sa maison dans la joye et ces femmes plus incrédules que jamais. La place n'étoit pas tenable pour un jaloux : il sortit furieux, et, un instant après, le faux Ibrahim le suivit, le prit, le transporta dans les airs, et le laissa à deux mille lieues de-là.

« O Dieux ! dans quelle désolation se trouverent ces femmes dans l'absence de leur cher Ibrahim ! Déja leurs eunuques avoient repris leur sévérité naturelle ; toute la maison étoit en larmes ; elles s'imaginoient quelquefois que tout ce qui leur étoit arrivé n'étoit qu'un songe ; elles se regardoient toutes les unes les autres et se rappelloient les moindres circonstances de ces étranges aventures. Enfin le céleste Ibrahim revint, toujours plus aimable ; il leur parut que son voyage n'avoit pas été pénible. Le nouveau maître prit une conduite si opposée à celle de l'autre qu'elle surprit tous les voisins. Il congédia tous les eunuques, rendit sa maison accessible à tout le monde ; il ne voulut pas même souffrir que ses femmes se voilassent. C'étoit une chose assez singuliere de les voir dans les festins parmi des hommes aussi libres qu'eux. Ibrahim crut avec raison que les coutumes du pays n'étoient pas faites pour des citoyens comme lui. Cependant il ne se refusoit aucune dépense : il dissipa avec une immense profusion les biens du jaloux, qui, de retour trois ans après des pays lointains où il avoit été transporté, ne trouva plus que ses femmes et trente-six enfants. »

De Paris, le 26 de la lune de Gemmadi 1, 1720.

LETTRE CXLII.

Rica a Usbek a ***.

Voici une lettre que je reçus hier d'un sçavant; elle te paroîtra singuliere.

« Monsieur,

« Il y a six mois que j'ai recueilli la succession d'un « oncle très-riche, qui m'a laissé cinq ou six cens mille « livres et une maison superbement meublée. Il y a plai- « sir d'avoir du bien lorsqu'on en sçait faire un bon « usage. Je n'ai point d'ambition ni de goût pour les « plaisirs : je suis presque toujours enfermé dans un cabi- « net, où je méne la vie d'un sçavant ; c'est dans ce lieu « que l'on trouve un curieux amateur de la vénérable « antiquité.

« Lorsque mon oncle eut fermé les yeux, j'aurois fort « souhaité de le faire enterrer avec les cérémonies obser- « vées par les anciens Grecs et Romains ; mais je n'avois « pour lors ni lacrimatoires, ni urnes, ni lampes an- « tiques.

« Mais depuis je me suis bien pourvû de ces précieuses « raretés. Il y a quelques jours que je vendis ma vais- « selle d'argent pour acheter une lampe de terre qui avoit « servi à un philosophe stoïcien. Je me suis défait de « toutes les glaces dont mon oncle avoit couvert pres- « que tous les murs de ses apartemens, pour avoir un « petit miroir, un peu fêlé, qui fut autrefois à l'usage de Vir- « gile : je suis charmé d'y voir ma figure représentée au « lieu de celle du Cigne de Mantoue. Ce n'est pas tout :

« j'ai acheté cent louis d'or cinq ou six pieces de mon-
« noie de cuivre qui avoit cours il y a deux mille ans. Je
« ne sçache pas avoir à présent dans ma maison un seul
« meuble qui n'ait été fait avant la décadence de l'Em-
« pire. J'ai un petit cabinet de manuscrits fort précieux
« et fort chers. Quoique je me tue la vûe à les lire,
« j'aime beaucoup mieux m'en servir que des exemplaires
« imprimés, qui ne sont pas si corrects, et que tout le
« monde a entre les mains. Quoique je ne sorte presque
« jamais, je ne laisse pas d'avoir une passion démesurée
« de connoître tous les anciens chemins qui étoient du
« tems des Romains. Il y en a un qui est près de chez
« moi, qu'un proconsul des Gaules fit faire il y a environ
« douze cens ans ; lorsque je vais à ma maison de cam-
« pagne, je ne manque jamais d'y passer, quoiqu'il soit
« très-incommode, et qu'il m'alonge de plus d'une lieue.
« Mais ce qui me fait enrager, c'est qu'on y a mis des
« poteaux de bois de distance en distance pour marquer
« l'éloignement des villes voisines : je suis désespéré de
« voir ces misérables indices, au lieu des colomnes mil-
« liaires qui y étoient autrefois ; je ne doute pas que je
« ne les fasse rétablir par mes héritiers, et que je ne les
« engage à cette dépense par mon testament. Si vous
« avez, Monsieur, quelque manuscrit persan, vous me
« ferez plaisir de m'en accommoder ; je vous le paierai
« tout ce que vous voudrez, et je vous donnerai par
« dessus le marché quelques ouvrages de ma façon, par
« lesquels vous verrez que je ne suis point un membre
« inutile de la République des Lettres. Vous y remarque-
« rez entr'autres une dissertation où je fais voir que la
« couronne dont on se servoit autrefois dans les triomphes
« étoit de chêne, et non pas de laurier. Vous en admire-
« rez une autre où je prouve, par de doctes conjectures

« tirées des plus graves auteurs grecs, que Cambises fut « blessé à la jambe gauche, et non pas à la droite ; une « autre où je démontre qu'un petit front étoit une beauté « très-recherchée par les Romains. Je vous enverrai « encore un volume in-quarto, en forme d'explication « d'un vers du sixiéme livre de *l'Enéide* de Virgile. Vous « ne recevrez tout ceci que dans quelques jours, et, quant « à présent, je me contente de vous envoyer ce fragment « d'un ancien mythologiste grec qui n'avoit point paru « jusques ici, et que j'ai découvert dans la poussiere « d'une bibliothéque. Je vous quitte pour une affaire « importante que j'ai sur les bras : il s'agit de restituer « un beau passage de Pline le Naturaliste, que les copistes « du cinquiéme siécle ont étrangement défiguré.

« Je suis, etc. »

« Fragment d'un ancien Mythologiste.

« Dans une isle près des Orcades, il naquit un enfant « qui avoit pour pere Eole, Dieu des Vents, et pour « mere une nymphe de Calédonie. On dit de lui qu'il « apprit tout seul à compter avec ses doigts, et que, dès « l'âge de quatre ans, il distinguoit si parfaitement les « métaux que, sa mere ayant voulu lui donner une bague « de laiton au lieu d'une d'or, il reconnut la tromperie « et la jetta par terre.

« Dès qu'il fut grand, son pere lui apprit le secret « d'enfermer les vents dans des outres, qu'il vendoit « ensuite à tous les voyageurs. Mais, comme la mar- « chandise n'étoit pas fort prisée dans son pays, il le « quitta et se mit à courir le Monde en compagnie de « l'aveugle Dieu du Hazard.

« Il apprit dans ses voyages que, dans la Bétique, l'o

« reluisoit de toutes parts ; cela fit qu'il y précipita ses « pas. Il y fut fort mal reçu de Saturne, qui regnoit pour « lors. Mais ce Dieu ayant quitté la Terre, il s'avisa « d'aller dans tous les carrefours, où il crioit sans cesse « d'une voix rauque : « Peuples de Bétique, vous croyez « être riches parce que vous avez de l'or et de l'argent. « Votre erreur me fait pitié. Croyez-moi : quittez le pays « des vils métaux ; venez dans l'Empire de l'Imagina- « tion ; et je vous promets des richesses qui vous éton- « neront vous-mêmes. » Aussi-tôt il ouvrit une grande « partie des outres qu'il avoit apportées, et il distribua « de sa marchandise à qui en voulut.

« Le lendemain, il revint dans les mêmes carrefours, « et il s'écria : « Peuples de Bétique, voulez-vous être « riches ? Imaginez-vous que je le suis beaucoup, et que « vous l'êtes beaucoup aussi ; mettez-vous tous les matins « dans l'esprit que votre fortune a doublé pendant la nuit ; « levez-vous ensuite ; et, si vous avez des créanciers, « allez les payer de ce que vous aurez imaginé, et dites- « leur d'imaginer à leur tour. »

« Il reparut quelques jours après, et il parla ainsi : « Peuples de Bétique, je vois bien que votre imagination « n'est pas si vive que les premiers jours. Laissez-vous « conduire à la mienne. Je mettrai tous les matins devant « vos yeux un écriteau qui sera pour vous la source des « richesses ; vous n'y verrez que quatre paroles, mais « elles seront bien significatives : car elles régleront la « dot de vos femmes, la légitime de vos enfans, le nombre « de vos domestiques. Et quant à vous, dit-il à ceux de « la troupe qui étoient le plus près de lui, quant à vous, « mes chers enfans (je puis vous appeller de ce nom : car « vous avez reçu de moi une seconde naissance), mon « écriteau décidera de la magnificence de vos équi-

« pages, de la somptuosité de vos festins, du nombre et « de la pension de vos maîtresses. »

« A quelques jours de-là, il arriva dans le carrefour « tout essoufflé, et, transporté de colere, il s'écria : « Peuples de Bétique, je vous avois conseillé d'imagi- « ner, et je vois que vous ne le faites pas. Eh bien ! à « présent, je vous l'ordonne. » Là-dessus il les quitta « brusquement ; mais la réfléxion le rappella sur ses « pas. « J'apprens que quelques-uns de vous sont assez « détestables pour conserver leur or et leur argent. En- « core passe pour l'argent ; mais pour de l'or..., pour de « l'or... Ah ! cela me met dans une indignation... Je « jure, par mes outres sacrées, que, s'ils ne viennent me « l'apporter, je les punirai sévérement. » Puis il ajouta « d'un air tout à fait persuasif : « Croyez-vous que ce « soit pour garder ces misérables métaux que je vous les « demande ? Une marque de ma candeur, c'est que, lors- « que vous me les apportâtes il y a quelques jours, je « vous en rendis sur le champ la moitié. »

« Le lendemain, on l'apperçut de loin, et on le vit « s'insinuer avec une voix douce et flatteuse : « Peuples « de Bétique, j'apprens que vous avez une partie de vos « trésors dans les pays étrangers. Je vous prie, faites-les- « moi venir : vous me ferez plaisir, et je vous en aurai « une reconnoissance éternelle. »

« Le fils d'Eole parloit à des gens qui n'avoient pas « grande envie de rire ; ils ne purent pourtant s'en em- « pêcher ; ce qui fit qu'il s'en retourna bien confus. Mais, « reprenant courage, il hazarda encore une petite priere : « Je sçais que vous avez des pierres précieuses. Au nom « de Jupiter, défaites-vous-en ! Rien ne vous appauvrit « comme ces sortes de choses. Défaites-vous-en, vous « dis-je. Si vous ne le pouvez pas par vous-mêmes, je

« vous donnerai des hommes d'affaires excellens. Que « de richesses vont couler chez vous, si vous faites ce que « je vous conseille ! Oui, je vous promets tout ce qu'il y « aura de plus pur dans mes outres. »

« Enfin, il monta sur un tréteau, et, prenant une voix « plus assurée, il dit : « Peuples de Bétique, j'ai comparé « l'heureux état dans lequel vous êtes, avec celui où je « vous trouvai lorsque j'arrivai ici : je vous vois le plus « riche peuple de la Terre ; mais, pour achever votre for- « tune, souffrez que je vous ôte la moitié de vos biens. » « A ces mots, d'une aile légere, le fils d'Eole disparut et « laissa ses auditeurs dans une consternation inexpri- « mable ; ce qui fit qu'il revint le lendemain et parla « ainsi : « Je m'apperçus hier que mon discours vous « déplut extrêmement. Eh bien ! prenez que je ne vous « aye rien dit. Il est vrai, la moitié, c'est trop : il n'y a « qu'à prendre d'autres expédiens pour arriver au but « que je me suis proposé : assemblons nos richesses dans « un même endroit ; nous le pouvons facilement : car « elles ne tiennent pas un gros volume. » Aussi-tôt il en « disparut les trois quarts. »

A Paris, le 9 de la lune de Chahban, 1720.

LETTRE CXLIII.

Rica a Nathanael Lévi, médecin juif,

A LIVOURNE.

Tu me demandes ce que je pense de la vertu des amulettes et de la puissance des talismans. Pourquoi t'adresses-tu à moi ? Tu es juif, et je suis mahométan ;

c'est-à-dire que nous sommes tous deux bien crédules.

Je porte toujours sur moi plus de deux mille passages du saint Alcoran ; j'attache à mes bras un petit paquet où sont écrits les noms de plus de deux cens dervis ; ceux d'Ali, de Fatmé et de tous les Purs, sont cachés en plus de vingt endroits de mes habits.

Cependant je ne désapprouve point ceux qui rejettent cette vertu que l'on attribue à de certaines paroles : il nous est bien plus difficile de répondre à leurs raisonnemens qu'à eux de répondre à nos expériences.

Je porte tous ces chiffons sacrés par une longue habitude, pour me conformer à une pratique universelle : je crois que, s'ils n'ont pas plus de vertu que les bagues et les autres ornemens dont on se pare, ils n'en ont pas moins. Mais, toi, tu mets toute ta confiance sur quelques lettres mystérieuses, et, sans cette sauvegarde, tu serois dans un effroi continuel.

Les hommes sont bien malheureux ! Ils flottent sans cesse entre de fausses espérances et des craintes ridicules, et, au lieu de s'appuyer sur la raison, ils se font des monstres qui les intimident, ou des fantômes qui les séduisent.

Quel effet veux-tu que produise l'arrangement de certaines lettres ? Quel effet veux-tu que leur dérangement puisse troubler ? Quelle relation ont-elles avec les vents, pour appaiser les tempêtes ; avec la poudre à canon, pour en vaincre l'effort ; avec ce que les médecins appellent *l'humeur peccante* et *la cause morbifique* des maladies, pour les guérir ?

Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que ceux qui fatiguent leur raison pour lui faire rapporter de certains événemens à des vertus occultes n'ont pas un moindre effort à faire pour s'empêcher d'en voir la véritable cause.

Tu me diras que de certains prestiges ont fait gagner une taille ; et, moi, je te dirai qu'il faut que tu t'aveugles ur ne pas trouver dans la situation du terrein, dans le mbre ou dans le courage des soldats, dans l'expérience s capitaines, les causes suffisantes pour produire cet et dont tu veux ignorer la cause.

Je te passe pour un moment qu'il y ait des prestiges. sse-moi à mon tour, un moment, qu'il n'y en ait point : r cela n'est pas impossible. Ce que tu m'accordes n'empêche pas que deux armées ne puissent se battre. Veux-tu e, dans ce cas-là, aucune des deux ne puisse remporter la victoire ? Crois-tu que leur sort restera incertain sques à ce qu'une puissance invisible vienne le déterminer ; e tous les coups seront perdus, toute la prudence, vaine, tout le courage, inutile ? Penses-tu que la mort, dans s occasions, rendue présente de mille manieres, ne isse pas produire dans les esprits ces terreurs paniques e tu as tant de peine à expliquer ? Veux-tu que, dans e armée de cent mille hommes, il ne puisse pas y avoir seul homme timide ? Crois-tu que le découragement celui-ci ne puisse pas produire le découragement d'un tre ; que le second, qui quitte un troisiéme, ne lui fasse s bientôt abandonner un quatriéme ? Il n'en faut pas vantage pour que le désespoir de vaincre saisisse souin toute une armée et la saisisse d'autant plus facileent qu'elle se trouve plus nombreuse.

Tout le monde sçait et tout le monde sent que les mmes, comme toutes les créatures qui tendent à conrver leur être, aiment passionnément la vie. On sçait la en général, et on cherche pourquoi, dans une certine occasion particuliere, ils ont craint de la perdre !

Quoique les livres sacrés de toutes les nations soient mplis de ces terreurs paniques ou surnaturelles, je

n'imagine rien de si frivole, parce que, pour s'assu qu'un effet qui peut être produit par cent mille cau naturelles est surnaturel, il faut avoir auparavant e miné si aucune de ces causes n'a agi ; ce qui est imp sible.

Je ne t'en dirai pas davantage, Nathanaël : il me sem que la matiere ne mérite pas d'être si sérieusem traitée.

De Paris, le 20 de la lune de Chahban, 1720.

P.-S. Comme je finissois, j'ai entendu crier dans la une lettre d'un médecin de Province à un médecin Paris (car ici toutes les bagatelles s'impriment, se blient et s'achetent) ; j'ai cru que je ferois bien de l'envoyer, parce qu'elle a du rapport avec notre sujet.

Lettre d'un Médecin de Province a un Médecin de Paris.

« Il y avoit dans notre ville un malade qui ne d
« moit point depuis trente-cinq jours. Son médecin
« ordonna l'opium ; mais il ne pouvoit se résoudre à
« prendre, et il avoit la coupe en main qu'il étoit plus
« déterminé que jamais. Enfin il dit à son médecin : « M
« sieur, je vous demande seulement quartier jusq
« demain : je connois un homme qui n'exerce pas
« médecine, mais qui a chez lui un nombre inno
« brable de remedes contre l'insomnie. Souffrez que
« l'envoye quérir, et, si je ne dors pas cette nuit, je v
« promets que je reviendrai à vous. » Le médecin con
« dié, le malade fit fermer les rideaux et dit à un p
« laquais : « Tiens, va-t'en chez M. Anis, et dis-lui q il
« vienne me parler. » M. Anis arrive. « Mon cher m

sieur Anis, je me meurs : je ne puis dormir. N'auriez-vous point dans votre boutique *la C. du G.* ou bien quelque livre de dévotion, composé par un R. P. J., que vous n'ayez pas pu vendre ? Car souvent les remedes les plus gardés sont les meilleurs. — Monsieur, dit le libraire, j'ai chez moi *la Cour sainte* du père Caussin, en six volumes, à votre service ; je vais vous l'envoyer ; je souhaite que vous vous en trouviez bien. Si vous voulez les œuvres du révérend pere Rodriguez, Jésuite espagnol, ne vous en faites faute. Mais, croyez-moi, tenons-nous-en au pere Caussin ; j'espére, avec l'aide de Dieu, qu'une période du pere Caussin vous fera autant d'effet qu'un feuillet tout entier de *la C. du G.* » Là-dessus M. Anis sortit et courut chercher le remede à sa boutique. *La Cour sainte* arrive ; on en secoue la poudre ; le fils du malade, jeune écolier, commence à la lire. Il en sentit le premier l'effet : à la seconde page, il ne prononçoit plus que d'une voix mal articulée, et déja toute la compagnie se sentoit affoiblir. Un instant après, tout ronfla, excepté le malade, qui, après avoir été long-tems éprouvé, s'assoupit à la fin. « Le médecin arrive de grand matin. « Eh bien ! a-t-on pris mon opium ? » On ne lui répond rien : la femme, la fille, le petit garçon, tous transportés de joye, lui montrent le pere Caussin. Il demande ce que c'est. On lui dit : « Vive le pere Caussin ! Il faut l'envoyer relier. Qui l'eût dit ? Qui l'eût cru ? C'est un miracle. Tenez, Monsieur, voyez donc le pere Caussin ; c'est ce volume-là qui a fait dormir mon pere. » Et là-dessus on lui expliqua la chose comme elle s'étoit passée. »

LETTRE CXLIV

Usbek a Rica.

Je trouvai, il y a quelques jours, dans une maison campagne où j'étois allé, deux sçavans qui ont ici u grande célébrité. Leur caractére me parut admirable. conversation du premier, bien appréciée, se réduisoit ceci : « Ce que j'ai dit est vrai, parce que je l'ai dit. » conversation du second portoit sur autre chose : « que je n'ai pas dit n'est pas vrai, parce que je ne l'ai p dit. »

J'aimois assez le premier : car qu'un homme soit o niâtre, cela ne me fait absolument rien ; mais qu'il s impertinent, cela me fait beaucoup. Le premier défe ses opinions ; c'est son bien. Le second attaque opinions des autres, et c'est le bien de tout le monde.

Oh ! mon cher Usbek, que la vanité sert mal ceux q en ont une dose plus forte que celle qui est nécessa pour la conservation de la nature ! Ces gens-là veul être admirés à force de déplaire. Ils cherchent à ê supérieurs, et ils ne sont pas seulement égaux.

Hommes modestes, venez, que je vous embrasse : vo faites la douceur et le charme de la vie. Vous croyez q vous n'avez rien, et, moi, je vous dis que vous avez to Vous pensez que vous n'humiliez personne, et vo humiliez tout le monde. Et, quand je vous comp dans mon idée avec ces hommes absolus que je vois p tout, je les précipite de leur tribunal, et je les mets à v pieds.

A Paris, le 22 de la lune de Chahban, 1720.

LETTRE CXLV

Usbek a Rhedi, a Venise

Il y a long-tems que l'on a dit que la bonne foi étoit ıme d'un grand ministére.

Un particulier peut jouir de l'obscurité où il se trouve : ne se décrédite que devant quelques gens ; il se tient ouvert devant les autres ; mais un ministre qui manque la probité a autant de témoins, autant de juges, qu'il y a e gens qu'il gouverne.

Oserai-je le dire ? Le plus grand mal que fait un miistre sans probité n'est pas de déservir son prince et de iiner son peuple ; il y en a un autre, à mon avis, mille ois plus dangereux : c'est le mauvais exemple qu'il onne.

Tu sçais que j'ai long-tems voyagé dans les Indes. J'y vû une nation, naturellement généreuse, pervertie en n instant, depuis le dernier des sujets jusqu'aux plus rands, par le mauvais exemple d'un ministre. J'y ai vû out un peuple, chez qui la générosité, la probité, la caneur et la bonne foi ont passé de tous tems pour les quatés naturelles, devenir tout-à-coup le dernier des peules ; le mal se communiquer et n'épargner pas même les iembres les plus sains ; les hommes les plus vertueux ire des choses indignes et violer les premiers principes e la justice, sur ce vain prétexte qu'on la leur avoit iolée.

Ils appelloient des loix odieuses en garantie des actions es plus lâches et nommoient *nécessité* l'injustice et la perdie.

J'ai vû la foi des contrats bannie, les plus saintes conventions anéanties, toutes les loix des familles renversées. J'ai vû des débiteurs avares, fiers d'une insolente pauvreté, instrumens indignes de la fureur des loix et de la rigueur des tems, feindre un payement au lieu de le faire, et porter le couteau dans le sein de leurs bienfaiteurs.

J'en ai vû d'autres, plus indignes encore, acheter presque pour rien ou plutôt ramasser de terre des feuilles de chêne pour les mettre à la place de la substance de veuves et des orphelins.

J'ai vû naître soudain, dans tous les cœurs, une soi insatiable des richesses. J'ai vû se former en un momen une détestable conjuration de s'enrichir, non par un honnête travail et une généreuse industrie, mais par la ruine du Prince, de l'Etat et des concitoyens.

J'ai vû un honnête citoyen, dans ces tems malheureux ne se coucher qu'en disant : « J'ai ruiné une famille aujourd'hui ; j'en ruinerai une autre demain. ».

« Je vais, disoit un autre, avec un homme noir qu porte une écritoire à la main et un fer pointu à l'oreille assassiner tous ceux à qui j'ai de l'obligation. »

Un autre disoit : « Je vois que j'accommode me affaires. Il est vrai que, lorsque j'allai, il y a trois jours faire un certain payement, je laissai toute une famille en larmes, que je dissipai la dot de deux honnêtes filles, qu j'ôtai l'éducation à un petit garçon. Le pere en mourra de douleur, la mere périt de tristesse ; mais je n'ai fait que ce qui est permis par la Loi. »

Quel plus grand crime que celui que commet un ministre lorsqu'il corrompt les mœurs de toute une nation dégrade les ames les plus généreuses, ternit l'éclat de dignités, obscurcit la vertu même, et confond la plus haute naissance dans le mépris universel ?

Que dira la postérité lorsqu'il lui faudra rougir de la nte de ses peres ? Que dira le peuple naissant lorsqu'il nparera le fer de ses ayeuls avec l'or de ceux à qui il it immédiatement le jour ? Je ne doute pas que les bles ne retranchent de leurs quartiers un indigne dégré noblesse, qui les deshonore, et ne laissent la généion présente dans l'affreux néant où elle s'est mise.

De Paris, le 11 de la lune de Rhamazan, 1720.

LETTRE CXLVI

Le grand Eunuque a Usbek, a Paris.

Les choses sont venues à un état qui ne se peut plus itenir : tes femmes se sont imaginées que ton départ r laissoit une impunité entiere. Il se passe ici des oses horribles. Je tremble moi-même au cruel récit que vais te faire.

Zélis, allant il y a quelques jours à la Mosquée, laissa nber son voile et parut presque à visage découvert dent tout le peuple.

J'ai trouvé Zachi couchée avec une de ses esclaves : ose si défendue par les loix du serrail.

J'ai surpris, par le plus grand hazard du Monde, une tre que je t'envoye ; je n'ai jamais pû découvrir à qui e étoit adressée.

Hier au soir, un jeune garçon fut trouvé dans le jardin serrail, et il se sauva par-dessus les murailles.

Ajoute à cela ce qui n'est pas parvenu à ma connoisce : car sûrement tu es trahi. J'attens tes ordres, et, ques à l'heureux moment que je les recevrai, je vais être

dans une situation mortelle. Mais, si tu ne mets toute ces femmes à ma discrétion, je ne te réponds d'aucun d'elles, et j'aurai tous les jours des nouvelles aussi triste à te mander.

Du serrail d'Ispahan, le 1er de la lune de Rhegeb, 1717.

LETTRE CXLVII.

USBEK AU PREMIER EUNUQUE, AU SÉRRAIL D'ISPAHAN.

Recevez par cette lettre un pouvoir sans bornes s tout le serrail : commandez avec autant d'autorité qu moi-même. Que la crainte et la terreur marchent av vous ; courez d'apartemens en apartemens porter l punitions et les châtimens. Que tout vive dans la con ternation ; que tout fonde en larmes devant vous. Inte rogez tout le serrail ; commencez par les esclave N'épargnez pas mon amour : que tout subisse vot tribunal redoutable. Mettez au jour les secrets les pl cachés. Purifiez ce lieu infâme, et faites-y rentrer la ver bannie : car, dès ce moment, je mets sur votre tête l moindres fautes qui se commettront. Je soupçon Zélis d'être celle à qui la lettre que vous avez surpri s'adressoit. Examinez cela avec des yeux de linx.

De ***, le 11 de la lune de Zilhagé, 1718.

LETTRE CXLVIII.

NARSIT A USBEK, A PARIS.

Le grand Eunuque vient de mourir, magnifique S gneur. Comme je suis le plus vieux de tes esclaves, j

pris sa place jusques à ce que tu ayes fait connoître sur qui tu veux jetter les yeux.

Deux jours après sa mort, on m'apporta une de tes lettres qui lui étoit adressée ; je me suis bien gardé de l'ouvrir : je l'ai enveloppée avec respect et l'ai serrée jusques à ce que tu m'ayes fait connoître tes sacrées volontés.

Hier un esclave vint, au milieu de la nuit, me dire qu'il avoit trouvé un jeune homme dans le serrail. Je me levai, j'examinai la chose, et je trouvai que c'étoit une vision.

Je te baise les pieds, sublime Seigneur, et je te prie de compter sur mon zéle, mon expérience et ma vieillesse.

Du serrail d'Ispahan, le 5 de la lune de Gemmadi 1, 1718.

LETTRE CXLIX.

Usbek a Narsit, au serrail d'Ispahan.

Malheureux que vous êtes ! vous avez dans vos mains des lettres qui contiennent des ordres prompts et violens ; le moindre retardement peut me désespérer, et vous demeurez tranquille sous un vain prétexte !

Il se passe des choses horribles : j'ai peut-être la moitié de mes esclaves qui méritent la mort. Je vous envoye la lettre que le premier Eunuque m'écrivit là-dessus avant de mourir. Si vous aviez ouvert le paquet qui lui est adressé, vous y auriez trouvé des ordres sanglans. Lisez-lez donc, ces ordres, et vous périrez si vous ne les exécutez pas.

De ***, le 25 de la lune de Chalval, 1718.

LETTRE CL.

Solim a Usbek, a Paris.

Si je gardois plus long-tems le silence, je serois aussi coupable que tous ces criminels que tu as dans le serrail.

J'étois le confident du grand Eunuque, le plus fidéle de tes esclaves. Lorsqu'il se vit près de sa fin, il me fit appeller et me dit ces paroles : « Je me meurs ; mais le seul chagrin que j'aye en quittant la vie, c'est que mes derniers regards ont trouvé les femmes de mon maître criminelles. Le Ciel puisse le garantir de tous les malheurs que je prévois ! Puisse, après ma mort, mon ombre menaçante venir avertir ces perfides de leur devoir et les intimider encore ! Voilà les clefs de ces redoutables lieux. Va les porter au plus vieux des noirs. Mais si, après ma mort, il manque de vigilance, songe à en avertir ton maître. » En achevant ces mots, il expira dans mes bras.

Je sais ce qu'il t'écrivit, quelque tems avant sa mort, sur la conduite de tes femmes ; il y a dans le serrail une lettre qui auroit porté la terreur avec elle, si elle avoit été ouverte. Celle que tu as écrite depuis a été surprise à trois lieues d'ici. Je ne sçais ce que c'est : tout se tourne malheureusement.

Cependant tes femmes ne gardent plus aucune retenue : depuis la mort du grand Eunuque, il semble que tout leur soit permis. La seule Roxane est restée dans le devoir et conserve de la modestie. On voit les mœurs se corrompre tous les jours. On ne trouve plus sur le visage

de tes femmes cette vertu mâle et sévére qui y regnoit autrefois : une joye nouvelle, répandue dans ces lieux, est un témoignage infaillible, selon moi, de quelque satisfaction nouvelle ; dans les plus petites choses, je remarque des libertés jusqu'alors inconnues. Il regne même parmi tes esclaves une certaine indolence pour leur devoir et pour l'observation des régles, qui me surprend : ils n'ont plus ce zéle ardent pour ton service qui sembloit animer tout le serrail.

Tes femmes ont été huit jours à la campagne, à une de tes maisons les plus abandonnées. On dit que l'esclave qui en a soin a été gagné, et qu'un jour avant qu'elles n'arrivassent il avoit fait cacher deux hommes dans un réduit de pierre qui est dans la muraille de la principale chambre, d'où ils sortoient le soir lorsque nous étions retirés. Le vieux eunuque qui est à présent à notre tête est un imbécille, à qui l'on fait croire tout ce qu'on veut.

Je suis agité d'une colere vengeresse contre tant de perfidies, et, si le Ciel vouloit, pour le bien de ton service, que tu me jugeasses capable de gouverner, je te promets que, si tes femmes n'étoient pas vertueuses, au moins elles seroient fidéles.

Du serrail d'Ispahan, le 6 de la lune de Rebiab 1, 1719.

LETTRE CLI.

NARSIT A USBEK, A PARIS.

Roxane et Zélis ont souhaité d'aller à la campagne ; je n'ai pas cru devoir le leur refuser. Heureux Usbek ! tu as

des femmes fidéles et des esclaves vigilans : je commande en des lieux où la vertu semble s'être choisi un azile. Compte qu'il ne s'y passera rien que tes yeux ne puissent soutenir.

Il est arrivé un malheur qui me met en grande peine. Quelques marchands arméniens, nouvellement arrivés à Ispahan, avoient apporté une de tes lettres pour moi ; j'ai envoyé un esclave pour la chercher ; il a été volé à son retour, et la lettre est perdue. Ecris-moi donc promptement : car je m'imagine que, dans ce changement, tu dois avoir des choses de conséquence à me mander.

Du serrail de Fatmé, le 6 de la lune de Rebiab 1, 1719.

LETTRE CLII.

Usbek a Solim, au serrail d'Ispahan.

Je te mets le fer à la main. Je te confie ce que j'ai à présent dans le Monde de plus cher, qui est ma vengeance. Entre dans ce nouvel emploi ; mais n'y porte ni cœur ni pitié. J'écris à mes femmes de t'obéir aveuglément. Dans la confusion de tant de crimes, elles tomberont devant tes regards. Il faut que je te doive mon bonheur et mon repos. Rends-moi mon serrail comme je l'ai laissé ; mais commence par l'expier. Extermine les coupables, et fais trembler ceux qui se proposoient de le devenir. Que ne peux-tu pas espérer de ton maître pour des services si signalés ? Il ne tiendra qu'à toi de te mettre au-dessus de ta condition même et de toutes les récompenses que tu as jamais desirées.

A Paris, le 4 de la lune de Chahban, 1719.

LETTRE CLIII.

USBEK A SES FEMMES, AU SERRAIL D'ISPAHAN.

Puisse cette lettre être comme la foudre qui tombe au milieu des éclairs et des tempêtes ! Solim est votre premier eunuque, non pas pour vous garder, mais pour vous punir. Que tout le serrail s'abaisse devant lui ! Il doit juger vos actions passées, et, pour l'avenir, il vous fera vivre sous un joug si rigoureux que vous regretterez votre liberté, si vous ne regrettez pas votre vertu.

A Paris, le 4 de la lune de Chahban, 1719.

LETTRE CLIV.

USBEK A NESSIR, A ISPAHAN.

Heureux celui qui, connoissant tout le prix d'une vie douce et tranquille, repose son cœur au milieu de sa famille et ne connoît d'autre terre que celle qui lui a donné le jour !

Je vis dans un climat barbare, présent à tout ce qui m'importune, absent de tout ce qui m'intéresse. Une tristesse sombre me saisit ; je tombe dans un accablement affreux : il me semble que je m'anéantis, et je ne me retrouve moi-même que lorsqu'une sombre jalousie vient s'allumer et enfanter dans mon ame la crainte, les soupçons, la haine et les regrets.

Tu me connois, Nessir : tu as toujours vû dans mon

cœur comme dans le tien. Je te ferois pitié si tu sçavois mon état déplorable. J'attens quelquefois six mois entiers des nouvelles du serrail ; je compte tous les instans qui s'écoulent ; mon impatience me les alonge toujours ; et, lorsque celui qui a été tant attendu est près d'arriver, il se fait dans mon cœur une révolution soudaine : ma main tremble d'ouvrir une lettre fatale. Cette inquiétude qui me désespéroit, je la trouve l'état le plus heureux où je puisse être, et je crains d'en sortir par un coup plus cruel pour moi que mille morts.

Mais, quelque raison que j'aye eue de sortir de ma patrie, quoique je doive ma vie à ma retraite, je ne puis plus, Nessir, rester dans cet affreux exil. Eh ! ne mourrois-je pas tout de même en proye à mes chagrins ? J'ai pressé mille fois Rica de quitter cette terre étrangere ; mais il s'oppose à toutes mes résolutions : il m'attache ici par mille prétextes ; il semble qu'il ait oublié sa patrie, ou plutôt il semble qu'il m'ait oublié moi-même, tant il est insensible à mes déplaisirs.

Malheureux que je suis ! je souhaite de revoir ma patrie, peut-être pour devenir plus malheureux encore ! Eh ! qu'y ferai-je ? Je vais rapporter ma tête à mes ennemis. Ce n'est pas tout : j'entrerai dans le serrail ; il faut que j'y demande compte du tems funeste de mon absence. Et si j'y trouve des coupables, que deviendrai-je ? Et si la seule idée m'accable de si loin, que sera-ce lorsque ma présence la rendra plus vive ? Que sera-ce s'il faut que je voye, s'il faut que j'entende ce que je n'ose imaginer sans frémir ? Que sera-ce, enfin, s'il faut que des châtimens que je prononcerai moi-même soient des marques éternelles de ma confusion et de mon désespoir ?

J'irai m'enfermer dans des murs plus terribles pour moi que pour les femmes qui y sont gardées. J'y porterai

tous mes soupçons ; leurs empressemens ne m'en déroberont rien ; dans mon lit, dans leurs bras, je ne jouirai que de mes inquiétudes ; dans un tems si peu propre aux réfléxions, ma jalousie trouvera à en faire. Rebut indigne de la Nature humaine, esclaves vils dont le cœur a été fermé pour jamais à tous les sentimens de l'amour, vous ne gémiriez plus sur votre condition si vous connoissiez le malheur de la mienne.

De Paris, le 4 de la lune de Chahban, 1719.

LETTRE CLV.

Roxane a Usbek, a Paris.

L'horreur, la nuit et l'épouvante regnent danz le serrail : un deuil affreux l'environne. Un tigre y exerce à chaque instant toute sa rage : il a mis dans les supplices deux eunuques blancs qui n'ont avoué que leur innocence ; il a vendu une partie de nos esclaves et nous a obligées de changer entre nous celles qui nous restoient. Zachi et Zélis ont reçu dans leur chambre, dans l'obscurité de la nuit, un traitement indigne : le sacrilége n'a pas craint de porter sur elles ses viles mains. Il nous tient enfermées chacune dans notre apartement, et, quoique nous y soyons seules, il nous y fait vivre sous le voile. Il ne nous est plus permis de nous parler ; ce seroit un crime de nous écrire ; nous n'avons plus rien de libre que les pleurs.

Une troupe de nouveaux eunuques est entrée dans le serrail, où ils nous assiégent nuit et jour ; notre sommeil est sans cesse interrompu par leurs méfiances feintes ou

véritables. Ce qui me console, c'est que tout ceci ne durera pas long-tems, et que ces peines finiront avec ma vie. Elle ne sera pas longue, cruel Usbek ! Je ne te donnerai pas le tems de faire cesser tous ces outrages.

Du serrail d'Ispahan, le 2 de la lune de Maharram, 1720.

LETTRE CLVI.

ZACHI A USBEK, A PARIS.

O Ciel ! un barbare m'a outragée jusque dans la maniere de me punir ! Il m'a infligé ce châtiment qui commence par alarmer la pudeur ; ce châtiment qui met dans l'humiliation extrême ; ce châtiment qui raméne, pour ainsi dire, à l'enfance.

Mon ame, d'abord anéantie sous la honte, reprenoit le sentiment d'elle-même et commençoit à s'indigner, lorsque mes cris firent retentir les voûtes de mes apartemens. On m'entendit demander grace au plus vil de tous les humains et tenter sa pitié à mesure qu'il étoit plus inexorable.

Depuis ce tems, son ame insolente et servile s'est élevée sur la mienne. Sa présence, ses regards, ses paroles, tous les malheurs viennent m'accabler. Quand je suis seule, j'ai du moins la consolation de verser des larmes ; mais, lorsqu'il s'offre à ma vûe, la fureur me saisit, je la trouve impuissante, et je tombe dans le désespoir.

Le tigre ose me dire que tu es l'auteur de toutes ces barbaries. Il voudroit m'ôter mon amour et profaner jusques aux sentimens de mon cœur. Quand il me pro-

nonce le nom de celui que j'aime, je ne sçais plus me plaindre, et je ne puis plus que mourir.

J'ai soutenu ton absence, et j'ai conservé mon amour par la force de mon amour. Les nuits, les jours, les momens, tout a été pour toi. J'étois superbe de mon amour même, et le tien me faisoit respecter ici. Mais, à présent... Non ! je ne puis plus soutenir l'humiliation où je suis descendue. Si je suis innocente, reviens pour m'aimer. Reviens, si je suis coupable, pour que j'expire à tes pieds.

Du serrail d'Ispahan, le 2 de la lune de Maharram, 1720.

LETTRE CLVII.

Zélis a Usbek, a Paris.

A mille lieues de moi, vous me jugez coupable ; à mille lieues de moi, vous me punissez.

Qu'un eunuque barbare porte sur moi ses viles mains, il agit par votre ordre. C'est le tyran qui m'outrage, et non pas celui qui exerce la tyrannie.

Vous pouvez, à votre fantaisie, redoubler vos mauvais traitemens. Mon cœur est tranquille depuis qu'il ne peut plus vous aimer.

Votre ame se dégrade, et vous devenez cruel. Soyez sûr que vous n'êtes point heureux.

Adieu.

Du serrail d'Ispahan, le 2 de la lune de Maharram, 1720.

LETTRE CLVIII.

Solim a Usbek, a Paris.

Je me plains, magnifique Seigneur, et je te plains jamais serviteur fidéle n'est descendu dans l'affreux dése poir où je suis. Voici tes malheurs et les miens. Je ne t'e écris qu'en tremblant.

Je jure, par tous les prophétes du Ciel, que, depu que tu m'as confié tes femmes, j'ai veillé nuit et jour su elles ; que je n'ai jamais suspendu un moment le cours d mes inquiétudes. J'ai commencé mon ministére par le châtimens, et je les ai suspendus sans sortir de mon aus térité naturelle.

Mais que te dis-je ? Pourquoi te vanter ici une fidélit qui t'a été inutile ? Oublie tous mes services passés ; re garde-moi comme un traître ; et punis-moi de tous le crimes que je n'ai pu empêcher.

Roxane, la superbe Roxane ! O Ciel ! à qui se fie désormais ? Tu soupçonnois Zélis, et tu avois pou Roxane une sécurité entiere. Mais sa vertu farouche éto une cruelle imposture : c'étoit le voile de sa perfidie. J l'ai surprise dans les bras d'un jeune homme, qui, dè qu'il s'est vû découvert, est venu sur moi. Il m'a donn deux coups de poignard. Les eunuques, accourus au brui l'ont entouré. Il s'est défendu long-tems, en a bless plusieurs ; il vouloit même rentrer dans la chambre, pou mourir, disoit-il, aux yeux de Roxane. Mais, enfin, il cédé au nombre, et il est tombé à nos pieds.

Je ne sçais si j'attendrai, sublime Seigneur, tes ordre

éviéres : tu as mis ta vengeance en mes mains ; je ne lois pas la faire languir.

Du serrail d'Ispahan, le 8 de la lune de Rebiab 1, 1720.

LETTRE CLIX.

Solim a Usbek, a Paris.

J'ai pris mon parti : tous les malheurs vont disparoître ; e vais punir.

Je sens déja une joye secréte ; mon ame et la tienne vont s'appaiser : nous allons exterminer le crime et l'innocence va pâlir.

O vous, qui semblez n'être faites que pour ignorer ous vos sens et être indignées de vos desirs mêmes, éternelles victimes de la honte et de la pudeur, que ne puis-je vous faire entrer à grands flots dans ce serrail malheureux, pour vous voir étonnées de tout le sang que j'y vais épandre !

Du serrail d'Ispahan, le 8 de la lune de Rebiab 1, 1720.

LETTRE CLX.

Roxane a Usbek, a Paris.

Oui, je t'ai trompé : j'ai séduit tes eunuques, je me suis jouée de ta jalousie, et j'ai sçu, de ton affreux serrail, faire un lieu de délices et de plaisirs.

Je vais mourir : le poison va couler dans mes veines.

Car que ferois-je ici, puisque le seul homme qui me retenoit à la vie n'est plus ? Je meurs ; mais mon ombre s'envole bien accompagnée ; je viens d'envoyer devant mo ces gardiens sacriléges qui ont répandu le plus beau sang du Monde.

Comment as-tu pensé que je fusse assez crédule pour m'imaginer que je ne fusse dans le Monde que pour adorer tes caprices ? que, pendant que tu te permets tout, tu eusses le droit d'affliger tous mes desirs ? Non J'ai pu vivre dans la servitude, mais j'ai toujours été libre : j'ai reformé tes loix sur celles de la Nature, et mon esprit s'est toujours tenu dans l'indépendance.

Tu devrois me rendre graces encore du sacrifice que je t'ai fait : de ce que je me suis abaissée jusqu'à te paroître fidéle ; de ce que j'ai lâchement gardé dans mon cœur ce que j'aurois dû faire paroître à toute la Terre ; enfin, de ce que j'ai profané la vertu, en souffrant qu'on appellâ de ce nom ma soumission à tes fantaisies.

Tu étois étonné de ne point trouver en moi les transports de l'amour. Si tu m'avois bien connue, tu y aurois trouvé toute la violence de la haine.

Mais tu as eu long-tems l'avantage de croire qu'un cœur comme le mien t'étoit soumis. Nous étions tous deux heureux : tu me croyois trompée, et je te trompois.

Ce langage, sans doute, te paroît nouveau. Seroit-il possible qu'après t'avoir accablé de douleur, je te forçasse encore d'admirer mon courage ? Mais c'en est fait le poison me consume ; ma force m'abandonne ; la plum me tombe des mains ; je sens affoiblir jusqu'à ma haine je me meurs.

Du serrail d'Ispahan, le 8 de la lune de Rebiab 1, 1720.

APPENDICE
DES LETTRES PERSANES

I. ÉPIGRAPHE.

Per servir sempre, o vincitrice, o vinta.

II. APOLOGIES.

1. *LETTRES PERSANES.*

Lorsque cet ouvrage parut, on ne le regarda pas comme un ouvrage sérieux : il ne l'étoit pas. On pardonna deux ou trois témérités en faveur d'une conscience qui étoit toute à découvert, qui portoit la critique sur tout et le venin sur rien. Tout lecteur se rendit témoignage à lui-même. Il ne se souvint que de sa gayeté. L'on se fâchoit autrefois comme on se fâche aujourd'hui ; mais on sçavoit mieux autrefois quand il faloit se fâcher.

2. APOLOGIE DES *LETTRES PERSANES.*

On ne peut guère imputer aux *Lettres persanes* les choses que l'on a prétendu y choquer la Réligion.

Ces choses ne s'y trouvent jamais liées avec l'idée d'examen, mais avec l'idée de singularité ; jamais avec l'idée de critique, mais avec l'idée d'extraordinaire.

C'étoit un Persan qui parloit, et qui devoit être frappé de tout ce qu'il voyoit et de tout ce qu'il entendoit.

Dans ce cas, quand il parle de Réligion, il n'en doit pas paroître plus instruit que des autres choses, comme des usages et des manieres de la Nation, qu'il ne regarde point comme bonnes ou mauvaises, mais comme merveilleuses.

Comme il trouve bisarres nos coutumes, il trouve quelquefois de la singularité dans de certaines choses de nos dogmes, parce qu'il les ignore, et il les explique mal, parce qu'il ne connoît rien de ce qui les lie, et de la chaîne où ils tiennent.

Il est vrai qu'il y a quelque indiscrétion à avoir touché ces matieres, puisque l'on n'est pas aussi sûr de ce que peuvent penser les autres que de ce qu'on pense soi-même.

III. LETTRES ET FRAGMENTS DE LETTRES.

I. *SUPPLÉMENT DE L'ÉDITION DE 1754*

Usbek a ***

Un homme d'esprit est ordinairement difficile dans les sociétés : il choisit peu de personnes ; il s'ennuie avec tout ce grand nombre de gens qu'il lui plaît appeller *mauvaise compagnie ;* il est impossible qu'il ne fasse un peu sentir son dégoût. Autant d'ennemis !

Sûr de plaire quand il voudra, il néglige très-souvent de le faire.

Il est porté à la critique, parce qu'il voit plus de choses qu'un autre et les sent mieux.

Il ruine presque toujours sa fortune, parce que son esprit lui fournit pour cela un plus grand nombre de moyens.

Il échoue dans ses entreprises parce qu'il hasarde beaucoup. Sa

vue, qui se porte toujours loin, lui fait voir des objets qui sont à de trop grandes distances. Sans compter que, dans la naissance d'un projet, il est moins frappé des difficultés, qui viennent de la chose, que des remédes, qui sont de lui, et qu'il tire de son propre fonds.

Il néglige les menus détails, dont dépend cependant la réussite de presque toutes les grandes affaires.

L'homme médiocre. au contraire, cherche à tirer parti de tout : il sent bien qu'il n'a rien à perdre en négligences.

L'approbation universelle est plus ordinairement pour l'homme médiocre. On est charmé de donner à celui-ci ; on est enchanté d'ôter à celui-là. Pendant que l'envie fond sur l'un, et qu'on ne lui pardonne rien, on supplée tout en faveur de l'autre : la vanité se déclare pour lui.

Mais, si un homme d'esprit a tant de désavantages, que dirons-nous de la dure condition des sçavans ?

Je n'y pense jamais que je ne me rappelle une lettre d'un d'eux à un de ses amis. La voici :

« Monsieur,

« Je suis un homme qui m'occupe, toutes les nuits, à regar-
« der, avec des lunettes de trente pieds, ces grands corps qui
« roulent sur nos têtes ; et, quand je veux me délasser, je
« prends mes petits microscopes, et j'observe un ciron ou une
« mitte.

« Je ne suis point riche, et je n'ai qu'une seule chambre ; je
« n'ose même y faire du feu, parce que j'y tiens mon thermo-
« mètre, et que la chaleur étrangère le feroit hausser. L'hyver
« dernier, je pensai mourir de froid, et, quoique mon thermo-
« mètre, qui étoit au plus bas dégré, m'avertît que mes mains
« alloient se geler, je ne me dérangeai point, et j'ai la consola-
« tion d'être instruit exactement des changemens de temps les
« plus insensibles de toute l'année passée.

« Je me communique fort peu, et, de tous les gens que je
« vois, je n'en connois aucun. Mais il y a un homme à Stock-
« holm, un autre à Leipsick, un autre à Londres, que je n'ai

« jamais vus, et que je ne verrai sans doute jamais, avec les-
« quels j'entretiens une correspondance si exacte que je ne
« laisse pas passer un courrier sans leur écrire.

« Mais, quoique je ne connoisse personne dans mon quartier,
« je suis dans une si mauvaise réputation, que je serai, à la fin
« obligé de le quitter. Il y a cinq ans que je fus rudement
« insulté par une de mes voisines pour avoir fait la dissection
« d'un chien qu'elle prétendoit lui appartenir. La femme d'un
« boucher, qui se trouva là, se mit de la partie, et, pendant que
« celle-là m'accabloit d'injures, celle-ci m'assommoit à coups de
« pierres, conjointement avec le docteur ***, qui étoit avec moi
« et qui reçut un coup terrible sur l'os frontal et occipital, dont
« le siége de sa raison fut très-ébranlé.

« Depuis ce temps-là, dès qu'il s'écarte quelque chien au bout
« de la rue, il est aussitôt décidé qu'il a passé par mes mains.
« Une bonne bourgeoise qui en avoit perdu un petit, qu'elle
« aimoit, disoit-elle, plus que ses enfans, vint l'autre jour
« s'évanouir dans ma chambre, et, ne le trouvant pas, elle
« me cita devant le Magistrat. Je crois que je ne serai jamais
« délivré de la malice importune de ces femmes, qui, avec
« leurs voix glapissantes, m'étourdissent sans cesse de l'oraison
« funèbre de tous les automates qui sont morts depuis dix
« ans.

« Je suis, etc. »

Tous les sçavans étoient autrefois accusés de magie. Je n'en suis point étonné. Chacun disoit en lui-même : « J'ai porté les talens naturels aussi loin qu'ils peuvent aller ; cependant un certain sçavant a des avantages sur moi : il faut bien qu'il y ait là quelque diablerie. »

A présent que ces sortes d'accusations sont tombées dans le décri, on a pris un autre tour, et un sçavant ne sçauroit guere éviter le reproche d'irreligion ou d'hérésie. Il a beau être absous par le peuple : la plaie est faite ; elle ne se fermera jamais bien. C'est toujours pour lui un endroit malade. Un adversaire viendra, trente ans après, lui dire modestement :

« A Dieu ne plaise que je dise que ce dont on vous accuse soit vrai ! Mais vous avez été obligé de vous défendre. » C'est ainsi qu'on tourne contre lui sa justification même.

S'il écrit quelque histoire, et qu'il ait de la noblesse dans l'esprit et quelque droiture dans le cœur, on lui suscite mille persécutions. On ira contre lui soulever le Magistrat sur un fait qui s'est passé il y a mille ans, et on voudra que sa plume soit captive, si elle n'est pas vénale.

Plus heureux cependant que ces hommes lâches qui abandonnent leur foi pour une médiocre pension ; qui, à prendre toutes leurs impostures en détail, ne les vendent pas seulement une obole ; qui renversent la constitution de l'Empire, diminuent les droits d'une puissance, augmentent ceux d'une autre, donnent aux princes, ôtent aux peuples, font revivre des droits surannés, flattent les passions qui sont en crédit de leurs temps, et les vices qui sont sur le trône : imposant à la postérité d'autant plus indignement qu'elle a moins de moyens de détruire leur témoignage.

Mais ce n'est point assez pour un auteur d'avoir essuyé toutes ces insultes ; ce n'est point assez pour lui d'avoir été dans une inquiétude continuelle sur le succès de son ouvrage. Il voit le jour enfin, cet ouvrage qui lui a tant coûté : il lui attire des querelles de toutes parts. Et comment les éviter ? Il avoit un sentiment : il l'a soutenu par ses écrits ; il ne sçavoit pas qu'un homme, à deux cent lieues de lui, avoit dit tout le contraire. Voilà cependant la guerre qui se déclare.

Encore s'il pouvoit espérer d'obtenir quelque considération ! Non. Il n'est tout au plus estimé que de ceux qui se sont appliqués au même genre de science que lui. Un philosophe a un mépris souverain pour un homme qui a la tête chargé de faits, et il est, à son tour, regardé comme un visionnaire par celui qui a une bonne mémoire.

Quant à ceux qui font profession d'une orgueilleuse ignorance, ils voudroient que tout le Genre humain fût enseveli dans l'oubli où ils seront eux-mêmes.

Un homme à qui il manque un talent se dédommage en le

méprisant : il ôte cet obstacle qu'il rencontroit entre le mérite et lui, et, par-là, se trouve au niveau de celui dont il redoute les travaux.

Enfin il faut joindre à une réputation équivoque la privation des plaisirs et la perte de la santé.

De Paris, le 20 de la lune de Chahban, 1720.

---

2. DOSSIER DES *LETTRES PERSANES*

Rica a Usbek, a la campagne.

Tu restes à la campagne, et, moi, je suis dans le tumulte de Paris. J'étois hier dans une nombreuse compagnie. Un jeune homme parloit beaucoup, et, comme je l'avois vu quelquefois, j'avois déja compris qu'il avoit une grande impertinence dans les manieres et une égale fatuité dans les discours. Ce jour-là, il employoit son esprit à deshonorer quinze ou vingt personnes. Il se tut un moment ; ce qui fit que j'eus le tems de lui dire : « Apparemment, Monsieur, que vous ne connoissez plus personne dans ce pays-ci. — Pourquoi cela ? reprit-il. — Je l'ai cru, lui répondis-je, parce que vous ne dites plus de mal de qui que ce soit. — Vous êtes bien bon de vous échauffer, me répondit-il. Je parie que vous ne connoissez pas une seule des personnes dont j'ai parlé. — Je ne connois pas non plus, lui répondis-je, ceux qu'on vole sur les grands chemins ; je serai pourtant toujours fâché que l'on y vole. Je ne connois point les gens dont vous venez de parler ; mais ils ont une qualité bien respectable [1], c'est qu'ils sont (*sic*) pas ici. »

Cette brusquerie ne déplut pas à la compagnie ; mais elle ne le rendit pas plus sage. Il commença à débiter un athéisme brutal, et, ensuite, me regardant fixement : « Je suis sûr, dit-il, que Monsieur désapprouve ce que je dis. — Point du tout, lui

1. [*En marge.*] ... mais ils sont bien respectables.

répondis-je. Ce que vous dites ne regarde que Dieu. Il n'y a pas grand mal à cela. Cet Etre suprême, qui ne voit un insecte comme vous que parce qu'il est immense, sçaura bien vous punir. Ainsi vous ne faites que pitié. Mais tantôt j'étois indigné de vous voir désoler tant de familles. »

Il me semble, Usbek, qu'il est bon qu'il y ait des gens qui ne soient pas médiocres, même dans la corruption. Ils font aimer la vertu plus que ne pourroient faire les hommes les plus vertueux. Il y a des médisances qui m'exhortent à l'amour, et des blasphèmes qui m'élèvent vers le Créateur comme les hymnes que j'entends chanter.

De Paris, le 10 de la lune de Rebiab 2, 1717.

Hagi Ibbi a Gemchid,

derviche de la montagne de Jaron.

Heureux Gemchid ! la loi du saint Alcoran ne t'a point été donnée en vain : tu découvres des préceptes cachés dans les moindres paroles de ce divin livre. Il semble grossir sous le nombre de tes pratiques. Tu multiplies les sujets de l'obéissance et ajoutes sans cesse aux commandemens de celui qui nous a trouvés foibles lorsqu'il nous cherchoit fidéles.

Permets-moi de te dire mes pensées[1].

. . . .

En matiere de Réligion, plus le sujet de la dispute est léger, plus elle devient violente. Elle prend des forces à mesure de la petitesse du sujet. Le feu manque de nourriture, mais il s'allume toujours.

Tu sçais les minces sujets de nos disputes sur Hali et Abubeker. Si les sectateurs de ces grands hommes n'avoient pas été plus échauffés pour défendre leurs opinions que ces grands hommes ne le furent eux-mêmes sur leur propre intérêt, la Réligion musulmane auroit été tranquille ; la Terre n'auroit pas

1. [*Au-dessous de la ligne :*] Ne faire qu'une lettre de ces deux.

troublé le Ciel, et le Ciel n'auroit pas troublé la Terre. Ce qui a le plus contribué à aigrir les esprits, ce sont les paroles injurieuses que la fureur a mis (*sic*) dans les deux liturgies. Or, dès qu'une des parties a tant fait que de s'en choquer, quoique ces injures soient si générales qu'elles ne peuvent porter sur personne, cependant l'équité naturelle et la piété réligieuse ordonne (*sic*) de les ôter, ne voulant pas qu'on dise aux autres des injures qui les offensent, et le bon sens, qu'on les dise en forme de prieres.

A Paris, le dernier jour de la lune de Chahban, 1720.

L'envie que j'ai de m'instruire des mœurs de ce pays fait que je me communique le plus que je puis, et que je cherche toujours de nouvelles connoissances. J'ai trouvé pour cela un secret merveilleux : c'est d'écouter : car un Français est parleur. Il aime à entretenir tout le monde de sa naissance, de son mérite, de son équipage, de ses domestiques, de son bien, de ses bonnes fortunes. Il est ravi de trouver un homme patient. Il seroit fâché que vous ignorassiez l'histoire de sa vie, avec ses épisodes. Prêtez-lui des oreilles, il est votre ami. S'il peut vous faire rire, il vous aura une obligation infinie. Sa reconnoissance sera éternelle si vous retenez bien qu'il a deux cent mille apres (*sic*) de rente, une meute et vingt esclaves. Convainquez-vous surtout que sa profession est plus excellente que celle des autres. Ajoutez-y qu'il excelle dans cette profession. Vous aurez la clef de son cœur.

Trois métiers à Paris : celui d'être une jolie femme ; celui d'être une femme d'esprit ; celui d'être prude.

Cet homme étoit pénétré de l'injustice de ces gens qui veulent toujours qu'on les amuse quand on fait un conte, sans songer à l'amusement du conteur.

3. TOME II DES *PENSÉES* MANUSCRITES.

FRAGMENS DE VIEUX MATÉRIAUX DES *LETTRES PERSANES* (1).

LE ROI DU THIBET A LA CONGRÉGATION DE LA PROPAGANDE,

A ROME.

Vous m'avez envoyé ici un homme qui m'a dit que sa réligion exigeoit qu'il fût habillé de noir. Vous m'en avez envoyé un autre qui se vante de ce qu'il est vêtu de gris. Il se haïssent si fort que, quoiqu'ils soient à tant de milliers de lieues de leur pays, ils ne se voyent que pour se dire des injures ; et, bien que mon empire soit d'une prodigieuse étendue, ils n'y peuvent vivre tous deux. Je leur ai dit qu'ils pouvoient se le partager et s'en aller, l'un, à l'Orient, l'autre, à l'Occident. Mais ils ne veulent pas que l'un soit dans un endroit où l'autre n'ira jamais. J'avoue qu'ils ont quelque connoissance des mathématiques. Mais ne pourroient-ils pas être aussi sçavants sans être aussi fols ? Comme ils m'ont dit que c'étoit leur habit qui leur inspiroit une fureur si grande, je les ai fait dépouiller et ai voulu qu'ils fussent vêtus comme deux mandarins. D'ailleurs je me suis imaginé que, comme ils n'avoient point de commerce avec les femmes, cela leur donnoit un esprit rude. Ainsi j'ai résolu de les marier et de leur en donner à chacun deux, etc.

Enfin, on vient de publier l'arrêt qui met l'Etranger aux Petites-Maisons et tous les Français à l'Hôpital ! Les actions et les billets de banque perdent de moitié. On ôte aux sujets trente

1. [*Au-dessous de ce titre* :] J'ai jeté les autres ou mis ailleurs.

fois cens millions d'un coup de plume, c'est-à-dire une somme qui existe à peine dans le Monde, et avec laquelle on pourroit acheter tous les fonds du royaume de Perse. Toute la Nation est en larmes. La nuit et le deuil couvrent ce malheureux royaume : il ressemble à une ville prise d'assaut ou ravagée par les flammes. Au milieu de tant de malheurs, l'Etranger seul paroît content de lui-même et parle encore de soutenir son funeste systême. J'habite ici le Pays du Désespoir : mes yeux ne voyent que malheurs qui accablent les Infidéles. Un vent s'éléve et emporte leurs richesses. Leur fausse abondance disparoît comme un fantôme.

J'apprends en ce moment que l'arrêt dont je te parlois vient d'être révoqué. Ce changement ne te doit pas paroître extraordinaire. Ici *les projets chassent les projets, comme les nues chassent les nues*. L'arrêt est révoqué, mais non pas le mal qu'il a fait. Le Ministére vient de faire au Peuple une confidence dont il ne se relévera jamais.

De Paris, du 21 de la lune de Rebiab 1, 1720.

Tu me dis que notre grand monarque n'est occupé qu'à rendre à ses sujets une justice inviolable, qu'à retirer les petits de l'oppression des grands, et à faire respecter les grands par les petits. Gloire à jamais à ce généreux prince ! Veuille le Ciel que sa puissance n'ait pas plus de bornes que sa justice !

Vous me demandez ce que c'est que la Régence. C'est une succession de projets manqués et d'idées indépendantes ; des saillies mises en air de système ; un mélange informe de foiblesse et d'autorité ; toute la pésanteur, sans la gravité du ministére ; un commandement toujours trop roide ou trop lâche ; tantôt la desobéissance enhardie et tantôt la juste confiance découragée ; une malheureuse inconstance à abandonner le mal même ; un conseil qui tantôt se roidit, tantôt se multi-

plie, qui paroît et se perd aux yeux du public, d'une maniere sourde ou éclatante, aussi différent par les personnes qui le composent, qu'il l'est par la fin qu'elles se proposent.

Il y a une espéce de turban qui fait faire la moitié des sottises qui se font en France. Ce prétendant, qui veut avoir le chapeau à quelque prix qu'il en soit, s'imagine qu'il couvrira toutes les mauvaises démarches qu'il fait pour l'obtenir.

Il n'y a guére de prince qui ne s'en sente honoré. Il n'y a guére de faquin qui n'y puisse prétendre. Sa pourpre confond toutes les conditions et s'allie orgueilleusement avec elles.

Je me souviens que, lorsque nous arrivâmes en France, Hagi Ibbi regardoit le Roi avec mépris lorsqu'on lui disoit qu'il n'avoit ni femmes, ni eunuques, ni serrail ; que personne ne fuyoit lorsqu'il passoit quelque part ; que, lorsqu'il étoit dans la Capitale, à peine la plûpart des gens distinguoient-ils son carrosse de celui d'un particulier.

C'étoit[1] un grand spectacle de voir tous les Troglodites dans la joye, pendant que le Prince fondoit en larmes. Le lendemain, il parut devant les Troglodites avec un visage qui ne marquoit ni tristesse ni joye. Il ne parut plus occupé que du soin du gouvernement. Mais l'ennui secret qui le dévoroit le mit bientôt dans le tombeau. Ainsi mourut le plus grand roi qui ait jamais gouverné les hommes.

Il fut pleuré pendant quarante jours : chacun crut avoir perdu son pere ; chacun disait : « Qu'est devenue l'espérance des Troglodites ? Nous vous perdons, cher Prince ! Vous croyiez que

1. [*Au-dessus de la ligne :*] Page 64 des *Lettres persanes*, 1er volume. — J'avois pensé de continuer l'histoire des Troglodites, et voilà quelle étoit mon idée.

vous n'étiez pas digne de nous commander. Le Ciel a fait voir que nous n'étions pas dignes de vous obéir. Mais nous jurons, par vos mânes sacrés, que, puisque vous n'avez pas voulu nous gouverner par vos loix, nous nous conduirons par vos exemples. »

Il fallut élire un autre prince, et il y eut une chose de remarquable, c'est que, de tous les parens du monarque défunt, aucun ne réclama la couronne. On choisit, dans cette famille, le plus sage et le plus juste de tous.

Vers la fin de son regne, quelques gens crurent qu'il étoit nécessaire d'établir chez les Troglodites le commerce et les arts. On assembla la Nation, et cela fut résolu.

Le Roi parla ainsi : « Vous voulûtes que je prisse la couronne et me crûtes assez vertueux pour vous gouverner. Le Ciel m'est témoin que, depuis ce tems, le bonheur des Troglodites a été l'unique objet de mes inquiétudes. J'ai la gloire que mon regne n'a point été souillé par la lâcheté d'un Troglodite. Voudriez-vous préférer aujourd'hui les richesses à votre vertu ? »

« Seigneur, lui dit un d'entre eux, nous sommes heureux ; nous travaillons sur un fonds excellent. Oserai-je le dire ? Ce sera vous seul qui déciderez si les richesses seront pernicieuses à votre peuple, ou non. S'ils voyent que vous les préférez à la vertu, ils s'accoutumeront bientôt à en faire de même, et, en cela, votre goût réglera le leur. Si vous élevez dans les emplois ou que vous approchiez de votre confiance un homme par cela seul qu'il est riche, comptez que ce sera un coup mortel que vous porterez à sa vertu, et que vous ferez insensiblement autant de malhonnêtes gens qu'il y aura d'hommes qui auront remarqué cette cruelle distinction. Vous connoissez, Seigneur, la base sur quoi est fondée la vertu de votre peuple : c'est sur l'éducation. Changez cette éducation, et celui qui n'étoit pas assez hardi pour être criminel rougira bientôt d'être vertueux.

« Nous avons deux choses à faire : c'est de flétrir également l'avarice et la prodigalité. Il faut que chacun soit comptable à l'Etat de l'administration de ses biens, et que le lâche qui s'abaissera jusqu'à se dérober une honnête subsistance ne soit pas juge

moins sévérement que celui qui dissipera le patrimoine de ses enfans. Il faut que chaque citoyen soit équitable dispensateur de son propre bien, comme il le seroit de celui d'un autre. »

« Troglodites, dit le Roi, les richesses vont entrer chez vous ; mais je vous déclare que, si vous n'êtes pas vertueux, vous serez un des peuples les plus malheureux de la Terre. Dans l'état où vous êtes, je n'ai besoin que d'être plus juste que vous : c'est la marque de mon autorité royale, et je n'en sçaurois trouver de plus auguste. Si vous ne cherchez à vous distinguer que par des richesses, qui ne sont rien en elles-mêmes, il faudra bien que je me distingue par les mêmes moyens, et que je ne reste pas dans une pauvreté que vous mépriserez. Il faudra donc que je vous accable d'impôts, et que vous employiez une grande partie de votre subsistance à soutenir la pompe et l'éclat qui serviront à me rendre respectable. Je trouve à présent toutes mes richesses dans moi-même ; mais, pour lors, il faudra que vous vous épuisiez pour m'enrichir, et ces richesses, dont vous faisiez tant de cas, vous n'en jouirez point : elles viendront toutes dans mes trésors. O Troglodites ! nous pouvons être unis par un beau lien : si vous êtes vertueux, je le serai ; si je suis vertueux, vous le serez. »

Le grand Eunuque a Janum, a *** [1].

Je prie le Ciel qu'il te raméne en ces lieux et te dérobe à tous les dangers.

Destiné à remplir une place dans le serrail qui m'est soumis, tu iras peut-être quelque jour au poste que j'occupe ; c'est là que tu dois porter tes vûes.

Songe donc de bonne heure à te former et à t'attirer les regards de ton maître. Compose-toi un front sévére ; laisse

1. [*En tête de la lettre :*] Cette lettre n'a pu être mise dans les *Lettres persanes :* 1° parce qu'elle ressemble trop aux autres ; et 2° parce qu'elle ne fait que redire ce qui y est mieux dit. Je la mets ici à cause de certains fragmens que j'en pourrai peut-être tirer, et quelques endroits vifs qui s'y trouvent.

tomber des regards sombres ; parle peu. Que la joye fuye de tes lèvres : la tristesse sied bien à notre condition. Tranquille en apparence, fais, de tems en tems, sortir un esprit inquiet. N'attends pas les rides de la vieillesse pour en montrer les chagrins.

C'est en vain que tu te plierais à une lâche complaisance. Nous sommes tous haïs des femmes, et haïs jusqu'à la fureur. Crois-tu que cette rage implacable soit l'effet de la sévérité avec laquelle nous les traitons ? Ah ! elles pardonneroient nos caprices, si elles pouvoient nous pardonner nos malheurs.

Ne te pique point d'une probité trop exacte. Il y a une certaine délicatesse qui ne convient guére qu'aux hommes libres. Notre condition ne nous laisse pas le pouvoir d'être vertueux. L'amitié, la foi, les sermens, le respect pour la vertu, sont des victimes que nous devons sacrifier à tous les instans. Obligés de travailler sans cesse à conserver notre vie et à détourner de dessus notre tête les châtimens, tous les moyens sont légitimes : la finesse, la fraude, l'artifice, sont les vertus des malheureux comme nous.

Si tu viens jamais à la premiere place, ton principal objet sera de te rendre maître du serrail. Plus tu seras absolu, plus tu auras de moyens pour rompre les brigues et la fureur de la vengeance. Il faut commencer par abattre le courage et ensevelir toutes les passions dans l'étonnement et dans la crainte. Tu n'y réussiras jamais mieux qu'en animant la jalousie de ton maître. Tu lui feras, de tems en tems, de petites confidences. Tu arrêteras son esprit sur les soupçons les plus légers. Tu l'y fixeras ensuite par quelques nouvelles circonstances. Quelquefois tu l'abandonneras à lui-même et laisseras, pour quelque tems, flotter son esprit incertain. Tu te présenteras ensuite, et il sera charmé de trouver en toi un médiateur entre son amour et sa jalousie : il te demandera tes avis. Doux ou sévére, tu te feras une protectrice, ou tu humilieras une ennemié.

Ce n'est pas que tu puisses toujours jeter à ton gré les soupçons de quelque intrigue criminelle : des femmes abattues sous tant de regards ne peuvent guére être accusées de certains

crimes avec apparence. Mais il faut les aller chercher dans les ressources que l'amour désespéré se procure quand l'imagination furieuse va se prendre à tous les objets qu'elle trouve. Ne crains point d'en trop dire : tu peux être hardi à feindre. Depuis tant d'années que je gouverne, j'ai appris, j'ai vû même des choses incroyables. Mes yeux ont été témoins de tout ce que la rage peut inventer et de tout ce que le Démon d'Amour peut produire.

Si tu vois que ton maître, capable du joug de l'amour, détermine son cœur sur quelqu'une de ses femmes, relâche un peu à son égard de ta sévérité ordinaire ; mais appésantis-toi sur ses rivales, et tâche de lui rendre agréables et ta douceur et ta sévérité.

Mais, si tu vois que, peu constant dans ses amours, il use en souverain de toutes les beautés qu'il possède ; qu'il aime, quitte et reprenne ; qu'il détruise le matin les espérances du soir ; que le caprice suive le choix ; le mépris, le caprice : pour lors tu seras dans la plus heureuse situation où tu puisses être. Maître de toutes ses femmes, traite-les comme si elles vivoient dans une perpétuelle disgrâce, et ne crains rien d'une faveur qui se perd à mesure qu'elle se donne.

C'est donc à toi d'aider son inconstance. Il arrive quelquefois qu'une beauté triomphe et arrête le cœur le plus volage. Il a beau s'échapper, elle le rappelle toujours, Des retours si constans menacent d'un attachement éternel. Il faut, à quelque prix qu'il en soit, rompre ces nouvelles chaines. Ouvre le serrail ; fais-y entrer à grands flots de nouvelles rivales ; fais diversion de toutes les parts ; confonds une superbe maitresse dans le nombre ; et réduis-la à disputer encore ce que les autres ne pouvoient plus défendre.

Cette politique te réussira presque toujours. Par ce moyen, tu useras si bien son cœur qu'il ne sentira rien. Les grâces seront perdues ; tant de charmes secrets pour tout l'Univers le seront encore plus à ses yeux mêmes. En vain ses femmes à l'envi essayeront sur lui les traits les plus redoutables. Inutiles à l'amour, elles ne tiendront à son cœur que par la jalousie.

Tu vois que je ne te cache rien. Quoique je n'aye jamais guére connu cet engagement qu'on appelle *amitié*, et que je me sois enveloppé tout entier dans moi-même, tu m'as pourtant fait sentir que j'avois encore un cœur, et, pendant que j'étois de bronze pour tous ces esclaves qui vivoient sous mes loix, je voyois croître ton enfance avec plaisir.

Je pris soin de ton éducation. La sévérité, toujours inséparable des instructions, te fit longtemps ignorer que tu m'étois cher. Tu me l'étois pourtant, et je dirois que je t'aimois comme un pere aime son fils, si ces noms de pere et de fils n'étoient pas plus propres à nous rappeller à tous deux un souvenir affreux qu'à nous marquer une douce et secréte sympathie.

Rica a Usbek.

Voici une lettre qui est tombée entre mes mains :

« Ma chere Cousine,

« Deux hommes tout de suite m'ont quittée. J'ai attaqué « celui que vous sçaviez ; mais il a été comme un rocher. Mon « cœur s'indigne des affronts qu'il reçoit chaque jour.

« Que n'ai-je point fait pour l'attirer ? J'ai cent fois renchéri « sur les politesses que j'ai coutume de faire. « Bon Dieu, « disois-je en moi-même, se peut-il que moi, à qui on disoit « autrefois tant de douceurs, je fasse aujourd'hui tant de resti- « tutions pour rien ! »

« Vous avez, ma chere Cousine, deux ans moins que moi, et « vos charmes sont bien au-dessus des miens. Mais je vous con- « jure de ne me point abandonner dans la résolution que j'ai « prise de quitter le monde. Vous êtes confidente de tant de « secrets ; je suis dépositaire de tant d'autres ! Il y a plus de « trente ans que notre amitié triomphe de toutes les petites « brouilleries que produisent nécessairement dans une société la « variété des intrigues et la multiplicité des intérêts.

« Je vous l'ai dit souvent : ces petits maitres que j'ai tant

« aimés, je ne puis plus les souffrir. Ils sont si contens d'eux-« mêmes, et si peu de nous ; ils mettent à un si haut prix leur « sottise et leur figure... Ma chere Cousine, sauvez-moi leur « mépris.

« Je commence à prendre un tel goût à la société des gens « dévots qu'elle fait toute ma consolation. Je n'ai point encore « assez rompu avec le monde pour qu'ils ayent confiance en « moi. Mais, à mesure que je m'en détache, ils s'approchent « un peu. Quelle douceur dans ce nouveau genre de vie, au « lieu du tumulte et ce bruit du monde imposteur !

« Je vais, ma chere Cousine, me livrer à eux tout entiere. Je « leur découvrirai l'état d'un cœur qui prend toutes les impres-« sions qu'on lui donne. Il n'est point en moi d'éteindre toutes « mes passions ; il ne s'agit que de les régler.

« Il y a une chose qui est le principe fondamental de la vie « dévote : c'est la suppression totale des agrémens étrangers. « Car, quoique, entre nous, ils soient toujours beaucoup plus « innocens dans le tems qu'on les quitte, que lorsqu'on com-« mence à s'en servir, cependant ils marquent toujours une cer-« taine envie de plaire au monde, que la dévotion déteste. « Elle veut que l'on paroisse devant lui avec toutes les injures « du tems, pour lui faire voir à quel point on le méprise. Pour « nous, ma chere Cousine, il me semble que nous pouvons « encore nous montrer telles que nous sommes. Je vous l'ai dit « cent fois, que vous étiez charmante lorsque vous paroissiez le « plus négligée, et qu'il y avoit en vous beaucoup d'art à n'en « mettre point.

« Puisse cette lettre vous toucher le cœur et vous inspirer des « résolutions que je n'ai prises qu'après les avoir long-tems « combattues !

« Adieu. »

La dévotion, qui, dans certaines âmes, est une marque de force, dans d'autres en est une de foiblesse. Elle n'est jamais indifférente : car, si, d'un côté, elle orne les gens vertueux, elle achéve la dégradation de ceux qui ne le sont pas.

A Paris, le 25 de la lune de Rebiab, 1717.

Usbek a Zélis.

Vous demandez devant le juge votre séparation. Que exemple donnez-vous à votre fille ! Quel sujet d'entretien pou tout le serrail ! Vous m'insultez bien moins en faisant voir l peu d'amour que vous avez pour moi, que le peu de respect qu vous avez pour vous-même.

Croyez-vous que la vertu coûte moins à vos compagnes qu'a vous ; que leur vie soit moins laborieuse ? Non, sans doute Mais les combats soufferts sont inconnus, les douleurs d'un victoire trop contestée sont secrétes, et la vertu, lors mêm qu'elle tyrannise, paroît en elles sous un maintien modeste e un visage tranquille.

Je crois bien que vous souffrez toutes les rigueurs de la conti nence. Je compte sur la vigilance de mes eunuques. Ils respec toient votre âge ; ils vous croyoient maîtresse de vos passions Mais, à présent qu'ils en connoissent l'empire, il ne faut pa douter qu'ils ne redoublent leurs soins pour vous soutenir. Il vous traiteront comme si vous étiez encore dans les périls de l jeunesse, et recommenceront à vous plier à une éducation don vous vous êtes si fort écartée.

Défaites-vous donc de vos idées, et sçachez qu'il ne vous rest plus que mon amour et le repentir : car je ne suis point homm à souffrir qu'une femme que j'aime passe dans les bras d'u autre, quand je devrois être regardé comme le plus barbare d tous les hommes...

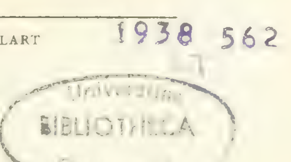
Je n'en dis pas davantage : vous connoissez mon cœur, e vous m'entendez.

De ***, le 1er de la lune de Zilhagé, 1718.

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME

ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART






a39003 002189602b